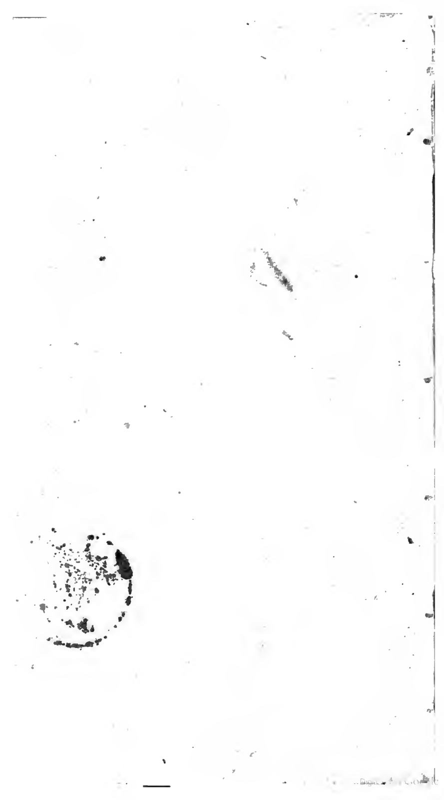




L'HISTOIRE
DES
RELIGIONS
DE TOUS
LES ROYAUMES
DU MONDE.

Revûë, corrigée, augmentée, & mise dans un meilleur ordre.

Par le Sieur JOVET, *Chanoine de Laon, Prieur de Plainchatel.*

TOME CINQUIE'ME.







A PARIS,
Chez MONTALANT, Quay des Augustins, à la descente du Pont S. Michel.

M. DCC. XXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



TABLE

Des Chapitres des Religions contenus dans ce cinquiéme Volume.

De

TABLE.

Fin de la Table du cinquiéme Volume.



L'HISTOIRE



L'HISTOIRE DES RELIGIONS DE TOUS LES ROYAUMES DU MONDE.

De la Religion du Païs de Malabar.

MALABAR est le nom que l'on donne à la côte Meridionale & Occidentale de cette presqu'Isle. On y voit quantité de Villes considerables, qui sont Capitales de quelques Royaumes, qui portent le même nom, comme Canaor, Calicut, Coulan, Porca, Cochin, &c.

Davity, de l'Asie, derniere Edition.

Les Peuples de ce Païs, qui contient 130 lieuës d'étenduë, & plusieurs Royaumes, sont étrangers, ou originaires. Les originaires sont Idolâtres, & les étrangers, venus de long-tems d'Arabie, sont Mahometans. Quant aux Idolâtres, tous les Rois de Malabar suivent une même Loy; mais parmi le Peuple, il y a dixhuit sortes de Paganismes, dont chacune est differente des autres: De sorte que ceux qui sont d'une de ces Sectes, ne voudroient pas seulement toucher les autres, y allât-il de la vie. Tous ont leur coûtume particuliere pour leurs Idolâtries.

Neanmoins les nouvelles Relations portent qu'il n'y a qu'une Religion, laquelle est commune à tous les originaires de ce Païs, tant Bramines, Naires, que Poulia ou Moucois. Ils sont tous Idolâtres, & ils adorent le Soleil à leur lever. Il y a dans leurs Temples une statuë de vache, & quelqu'autre figure qu'ils adorent; & ces miserables portent un si grand respect à cet animal, qu'ils n'oseroient le tuer, ni manger de sa chair: Ce qui est observé non seulement par les Bramines, mais aussi par les Naires & les

ſoucois. Ils ont même coûtume de
·otter les parois & le pavé de leurs
ıaiſons de fiente de vache, détrempée
ans l'eau; parce qu'ils tiennent que
'eſt une choſe ſainte. Leur plus an-
en Dieu eſt Parabramme, à qui ils
onnent trois fils, en l'honneur deſ-
uels les Brachmanes portent trois pe-
ts cordons, pendus à leur col. Ils
dorent encore non-ſeulement des
ommes, mais des animaux, autres
ue la vache, & leur bâtiſſent des
'emples, qui ſurpaſſent la magnifi-
ence de ceux de l'ancienne Rome.
In voit entr'autres celui d'un ſinge;
ont le portique eſt ſoûtenu de ſept
ens colomnes de marbre. Ils adorent
uſſi les Elephans & les bœufs, croyant
ue les ames des hommes paſſent aux
orps de ces bêtes. Ils ont pluſieurs
ivres de ſuperſtitions, approchans
es Fables des Grecs & de la Diſcipline
ugurale des anciens Toſcans. Leurs
rêtres, qui ſont les Brachmanes,
étournent les Peuples de la connoiſ-
ınce de ces choſes, & tirent de là,
leur fantaiſie, toutes leurs prédica-
ons, & tous les diſcours particu-
ers, propres à duper ces niais. Il y a
a des Brachmanes convertis, qui ont

découvert bien de leurs tromperies & de leurs abus. Ces Brachmanes gouvernent les choses spirituelles, & disposent des ceremonies & des funerailles, interpretant à leur profit les prodiges & les augures. Les Rois mêmes sont instruits par eux en leur Doctrine & en leurs coûtumes. Ils observent plus de ceremonies que les Naires, & les Naires ont des coûtumes particulieres, qu'ils gardent religieusement ; ce que ne fait pas le Peuple : Car ils ne fréquentent que les Bramines ; autrement ils seroient pollus : même si quelqu'un touche en passant celui qui leur porte à dîner, il faut qu'il jette tout à terre ; & autre chose de semblable. Les Naires ne font pas tant de difficulté que les Bramines ; car ils se contentent de se laver après l'attouchement ; & ces Naires, qui sont parmi les Mahometans, ou les Chrétiens, ne font pas difficulté de les toucher, depuis qu'ils sont une fois pollus, en attendant qu'ils se lavent. Ils font cuire dans les Temples, aux dépens du Roy, quantité de ris, qu'ils distribuënt aux pauvres. Il y a plusieurs lampes allumées dans leurs Pagodes, & ils y menent un grand

bruit avec des sonnettes, dont leurs Devins sont tout couverts, y faisant plusieurs sottises.

Les Moucois ont leurs Pagodes à part, qui sont noircis tellement, qu'ils font horreur. Ils les frequentent moins que les Naires. Ils n'y vont qu'une fois le mois, à la nouvelle Lune, parce qu'ils sont occupez à leur travail. Ils donnent des cendres détrempées au lieu d'eau benite, à ceux qui y entrent. Moucois.

Les Naires outre leurs Fêtes solemnelles, qui sont fort frequentes, entrent tous les jours au Pagode, chacun à part, pour faire leurs prieres, qui sont fort courtes. Ils ont de ces Pagodes en plusieurs lieux, qu'ils visitent certains jours de l'an, & y viennent en devotion de trente & quarante lieuës. Il y a deux ou trois Fêtes l'année, fort celebres. Le Roy, les Bramines & les Naires reverent aussi les serpens, qui sont gros & dangereux, croyant que ce sont des Esprits de Dieu, créez pour affliger l'homme, & le châtier de ses pechez. Ils ont aussi des Jogues, qui sont leurs Hermites, qui ne mangent aucune chose qui ait eu vie. Ils jeunent rarement, & les Naires.

deux jours précédens, ils s'abstiennent de manger le plus qu'ils peuvent. Ils tiennent que leurs ames après leur mort, entrent dans le corps d'une vache, d'un bœuf ou d'un taureau, & que quand ces bêtes meurent, ces ames passent en d'autres corps : au sujet de quoi, ils ne mangent point de ces animaux. Ils sont fort charitables à l'égard de toute sorte de bêtes. La premiere qu'ils rencontrent au sortir de leur maison, ils l'honorent pendant tout le jour. Au reste, ces gens sont tellement attachez à leurs superstitions, que la plûpart même se faisant Chrétiens, mettent dans leur marché qu'ils ne seront jamais contraints de manger de la chair de vache. Ils connoissent bien qu'il y a un Dieu ; mais ils disent qu'étant bon, il ne le faut pas prier, ni l'adorer, puisqu'il ne fait point de mal ; & qu'il a envoyé le Diable en ce monde pour faire Justice, & qu'il fait du bien à ceux qui font bien, & du mal à ceux qui font mal. Ils l'appellent Deumo, & Dieu Tamerani.

Ils ont dans leurs Temples des statuës de bronze, & d'autre matiere, qui représentent le Diable assis dans

ne chaise, avec une couronne comme une thyare, qui a des membres de différens animaux. C'est quelque chose d'affreux à voir. Autour des Chapelles sont des Diables peints. Ils vont tous les matins laver cette Idole avec des eaux de senteur; puis le parfument & l'adorent.

Les Rois ont accoûtumé de celebrer tous les ans une Fête solemnelle à la nouvelle Lune du mois d'Octobre, en memoire des victoires que leurs Pagodes ont autrefois obtenuës. Ils font mettre quelquefois le feu aux maisons de leurs Sujets, dont le choix appartient aux Brachmanes, qui ne choisissent que celles de leurs ennemis. La chose se fait de nuit, & le Maître de la maison y brûle avec toute sa famille, sans que personne ose les secourir; & cela s'appelle le Sacrifice du feu & du sang.

Quand aux étrangers de Malabar, venus de long-tems d'Arabie, ils sont Mahometans; mais ils parlent la même Langue que les autres. Ils obéissent aux Rois Naires, & payent tribut à ceux, au Païs desquels ils demeurent. Ils sont principalement répandus le long de la Côte. Les Prê-

tres de leur Loy ne se mêlent que des mariages, & des Temples ou Mosquées. Ils sont vêtus de blanc, à la façon d'Arabie, & ont avec eux certaine sorte de gens, qu'ils appellent Abedalles, qui font vœu de pauvreté, & vont ainsi par le monde, vivant d'aumônes, & couchant dans les Mosquées. Il s'en trouve parmi eux de fort austeres, qui mourroient plûtôt de faim, que d'en demander. Ils sont tout-à-fait solitaires.

Chrétiens. Il se trouve aussi beaucoup de Chrétiens de S. Thomas en ce Païs, qui sont tant dans les Places que les Portugais y possedent, qu'aux Royaumes de Calicut, de Cochin, de Cananor, de Travancor, de Coulan, de Tanor, & par toute la Serre, où le Païs des Montagnes de Malabar, comme je le ferai voir ci-après. Je dirai seulement en cet endroit qu'outre les Chrétiens originaires de S. Thomas, il y a depuis Cochin, jusqu'au Cap de Comori, sur la Côte de la Mer, beaucoup d'Eglises dépendantes de l'Evêque de Cochin, dont plusieurs sont gouvernées par les Jesuites, & d'autres par des Religieux de l'Ordre de

. François ; parce que ces Chrétiens
nt été retirez de l'Idolâtrie par ces Re-
gieux, & se sont conservez dans la
pureté de la Foy Catholique par le
ministere de ces mêmes Religieux. Celles qui sont gouvernées par les Jesuites du College de Coulan, étoient en assez grand nombre en 1635. sur cette Côte, depuis Coulan, jusqu'au Cap de Comori, où il y avoit quatorze mille Chrétiens. Les vingt-trois lieuës que l'on compte depuis ce Cap jusqu'à Berinjan, où il y en a douze, sont gouvernées par deux Jesuites, qui font leur résidence particuliere à Couleche. Les huit, qui se trouvent de Berinjan à Mampoly, en cinq lieuës, sont servies par un seul Pere, & les autres, qui sont plus proches de Coulan, qui ne sont en tout que trois ; sçavoir le Pere Recteur, un autre, qui enseigne la Langue Latine, & le troisiéme, qui s'occupe à prêcher & administrer les Sacremens aux Chrétiens des quatre Paroisses qui sont hors la Ville.

Il y a des Juifs en plusieurs Villes du Malabar, qui ont leurs Synagogues & l'exercice de leur Religion libre : car tous les Rois Payens de Malabar n'empêchent pas la liberté de Juifs.

conſcience dans leurs Etats ; & l'on voit tous les jours à Calicut les uns qui ſe font Chrétiens, & les autres Mores ou Mahometans. Si quelque Idolâtre ſe fait Chrétien, comme il arrive aſſez ſouvent, ſi ſa femme ne veut être de même Religion que lui, il faut qu'elle faſſe de même que s'il étoit mort, à la reſerve qu'elle ne ſe brûle pas toute vive, mais ſe fait ſeulement couper les cheveux, & ſe ſepare de toute compagnie. Si un Mahometan ſe fait Chrétien, & que ſa femme veüille perſiſter en ſon erreur, elle n'eſt pas obligée aux ceremonies des autres ; mais elle peut ſe remarier trois mois après. Si quelqu'un ſe fait Mahometan, ceux de ſa Secte font une quête entre eux, pour le faire ſubſiſter.

Cananor. Les Peuples du Royaume de Cananor, qui eſt au commencement du Malabar, ſont ou Idolâtres, ou Mahometans. Les anciens Rois de ce Païs ſont Idolâtres, inſtruits en la Doctrine des Brachmanes ; mais les uſurpateurs ſont Mahometans : Si bien que le Païs eſt peuplé de Sujets de ces deux Sectes.

La Ville de Cananor appartient aux

Portugais. C'est la premiere Place qu'ils possedent au Païs de Malabar, du côté de Mangalor. Ils y ont une Forteresse.

Les habitans des Isles de Divandurou & de Malicut, dependantes aussi de ce Royaume, suivent la Loy de Mahomet. Divandurou. Malicut.

De la Religion du Royaume de Calicut.

COmme ce qui regarde le Gouvernement & les maximes du Roy de Malabar, est de même que ce qui concerne le Royaume de Calicut : ainsi est la même chose de la Religion. Il y a dans le Calicut plusieurs Malabares Mahometans, & des Arabes de même Religion, qui ont leurs Mosquées. Il y a des Idolâtres de même Religion que ceux du Païs; mais qui étant d'une race particuliere, ne s'allient, & ne font point de commerce avec les autres. Ils n'ont pas même les pareils Temples; mais ils ont leur Pagode à part, comme sont les Banjans de Cambaye, qui ont aussi parmi eux des Bramines de leur Païs. *Davity, de Asie.*

Ils ont la même statuë de bronze, qui represente le Diable, dans un de leurs Pagodes; que celle que nous

avons vûë dans un Temple de Malabar. Ce Diable est assis sur un trône ardent, & rougi par le feu, où quantité d'ames perissent, par les Sacrifices qu'on y fait d'un grand nombre d'enfans, dont on met les uns par la main droite de ce Diable dans sa bouche allumée, & les autres dans la main gauche, qu'il tient sur le feu. Lorsqu'ils l'encensent & l'adorent, ils se prosternent. Il y a des jours qu'ils lui rendent un culte particulier, de cette maniere. Ils ont un Autel, sur lequel ils mettent quantité de fleurs, dont ils trempent quelques-unes dans le sang d'un cocq, qu'ils mettent avec de l'encens dans un réchaut, & en parfument l'Autel, faisant de tems en tems du bruit avec une sonnette, pour réveiller la devotion des assistans. Le Prêtre tient le couteau, avec lequel il a coupé la gorge au cocq, le trempe dans le sang, & en fait tomber quelques gouttes sur l'Autel, avec des postures ridicules; & jusqu'à ce que le sang soit ainsi consommé, l'on y tient plusieurs cierges allumez. Il a les bras & les jambes chargez de grelots à la Moresque, qui font un grand bruit, & a un petit tableau pendu au col.

e Sacrifice étant achevé, il prend une oignée de froment, & se retire de Autel en retrogradant, regardant oûjours l'Idole jusqu'à ce qu'il soit approché d'un arbre, hors le Temple; & alors il jette le bled en terre: puis l retourne à l'Autel, & en ôte les ornemens.

Ils adorent encore particulierement le feu avec une singuliere veneration, comme étant, disent-ils, un animal sacré. Ils lui sacrifient encore des enfans; & même, par un excès d'aveuglement & de folie, se précipitent eux-mêmes dans les flâmes, afin de mieux marquer leur estime pour cet élement. *Mandeslo.*

Ce Peuple Idolâtre a reçû cette maxime détestable des Persans & des Chaldéens, leurs voisins, qui avoient coutume de le conserver dans des vaisseaux destinez à cet effet, afin de le consulter sur les choses à venir. Benjamin, dans son Livre de l'Idolâtrie, en parle de cette sorte: Devant l'Autel sacré des Maisons, il y a une grande fosse, dans laquelle, depuis plusieurs siecles, il y a un feu tres-ardent, qu'ils appellent une Divinité, au travers duquel ils font passer leurs enfans pendant la vie, & dans lequel ils précipitent ceux **Adoration du feu.**

qui sont morts. Rabbinus, parlant de ceci, admire la fole devotion de ce Peuple aveugle, qui ne croit jamais être si saint, que quand il se précipite au milieu de ces flammes, tandis qu'un nombre infini d'hommes & de femmes, qui sont presens à ce spectacle, jettent des cris d'applaudissement & de joye, pour donner courage à ces miserables, qui se jettent dans le feu, de souffrir constamment & avec plaisir, la mort qu'ils se donnent à eux-mêmes.

Le précédent Auteur poursuivant son discours, dit : Il y a des personnes des plus considerables d'entre eux, & des plus grands de ce Païs, qui se sacrifient eux-mêmes, & se jettent dans le feu.

Voici de quelle maniere ils anoncent cette nouvelle à leurs parens & à leurs amis : *J'ai fait un vœu dans toute ma liberté, de me jetter tout en vie dans le feu.* A quoi tout le monde répond avec des paroles de conjoüissance & d'acclamation : *O bienheureux & mille fois fortuné !* Ainsi quand le jour de l'exécution approche, on lui prépare un festin somptueux, & un regal magnifique. Puis on le met sur un che-

val, s'il eſt riche, ou il va à pied, s'il eſt pauvre ; & ſe rend enfin ſur le bord de la foſſe, d'où il ſe jette dans ces braziers, tandis que ſes parens ſe réjoüiſſent de ſa perte, qu'on ſonne des cloches, qu'on danſe, & que tout le monde eſt en fête, juſqu'à ce que le feu l'ait tout-à-fait devoré.

Le troiſiéme jour de ce Sacrifice, deux des principaux Prêtres vont dans la maiſon de celui qui a été brûlé, dire à ſes heritiers : *Préparez la maiſon, parce que vôtre Pere doit venir aujourd'hui pour vous preſcrire ce que vous avez à faire.* Ayant pris des témoins de la Ville, pour aſſiſter à la viſite qu'on leur a annoncée, le Démon ne manque point de paroître dans la maiſon du mort en la même forme, & vêtu de même que lui. Ce qui fait que la femme & les enfans lui demandent ce qu'il ſouhaite d'eux. A quoi il répond : *Je me ſuis préſenté à mes compagnons, & ils n'ont pas voulu me recevoir, que je n'euſſe premierement ſatisfait à toutes mes dettes, & que je ne me fuſſe acquitté de mes obligations à l'endroit de mes parens & de mes amis.* Il fait donc une diſpoſition de ſes biens & de ſes richeſſes au profit de

ses heritiers, ordonnant tres-étroitement de payer ses dettes, & de se faire payer de tout ce qui lui est dû: Ce que certains Avocats mettent par écrit, afin de s'en mieux souvenir. Ce qui étant fait, le mort disparoît, pour ne plus revenir. Voilà la tromperie & l'enchantement dont le Démon se sert, pour tromper ces pauvres gens, par le moyen de ces Prêtres, qui par leurs magies infernales, font paroître le Prince des Tenebres dans cet état, afin de maintenir le Peuple dans l'erreur & dans l'aveuglement, & pour faire voir qu'il n'y a point de Nation dans le monde qui ait le même avantage que la leur, ni qui se puisse vanter d'un semblable privilege. Les Peres Jesuites, qui sont rapportez dans la Chine illustrée d'Athanase Kircher, assurent que ces détestables coutumes subsistoient encore dans les Indes, & que les femmes de ces Païs se précipitent dans le feu, lorsqu'elles ont perdu leurs maris.

On fait tous les ans une Fête à Calicut, en l'honneur des Pagodes, où beaucoup de personnes se tuent de guayeté de cœur.

Ils ont une Fête solemnelle, appellée Mamanga,

Mamanga, c'est-à-dire, Defy, qui se celebre en douze ans une fois seulement, où le Zamorin, qui est le Roy, c'est-à-dire, Empereur de Calicut, se doit trouver. On y répare tous les torts que les autres Rois, Sujets du Zamorin, ont faits aux Brachmanes, & on y pourvoit à plusieurs choses concernant le Service de leurs Dieux. Ce que le Zamorin doit faire, ou en contentant ceux qui ont été maltraitez, avec quelque somme d'argent, ou châtiant ceux qui leur ont fait outrage. Ce Zamorin fait à la suite quantité de foles ceremonies, qu'il seroit trop long de rapporter.

Il ne prend jamais ses repas, qu'un Bramine n'aille auparavant offrir quelques viandes au Diable. Quand il a dîné, ces Prêtres prennent les restes, & les portent aux corneilles.

Il y a une Secte de Brachmanes, qui fait profession de mépriser les Pagodes, & de garder la chasteté. Depuis vingt ou vingt-cinq ans, il ne leur est pas permis de voir des femmes; & quand ils vont dans les ruës, celui qui les précede, crie: *Poo, Poo*; *Place, Place*; afin que les femmes qui se trouvent sur le chemin, se cachent. Ils ne por-

tent point ces trois filets attachez à un nœud, qui est la marque des autres Brachmanes, & ne s'abstiennent ni de chair, ni de poisson, ni de vin. Leurs corps morts ne se brûlent point, comme ceux des autres Brachmanes. Le Roy leur fait la reverence, quoiqu'ils ne le saluënt pas.

Les Peuples de Calicut ont toûs les ans un Pardon general, au mois de Decembre, où tous ceux des Provinces voisines s'assemblent, & vont visiter un Temple de leur Idole, qui est bâti au milieu d'un Lac. L'on y voit deux beaux rangs de colomnes, & une grande lampe, faite en forme de navire, pleine d'huile, pour éclairer tout autour. Ce Temple est grand, & environné d'arbres de toutes parts; mais personne n'y entre sans se laver dans ce Lac. Quand ils y entrent, les Bramines les arrosent de l'huile de la lampe: ensuite de quoi ils se présentent au Sacrifice; & après avoir adoré & prié le Diable, ils se retirent. Cependant les Bramines leur promettent le pardon general de leurs fautes; & pendant trois jours, ce lieu est comme un asile de retraite & de franchise à chacun: si bien qu'on n'oseroit y faire

tort à personne, ni se vanger de son ennemi, non pas même poursuivre un criminel par Justice.

Il y a quelques Eglises des Chrétiens de S. Thomas dans ce Royaume, & plusieurs autres Chrétiens, convertis par les Jesuites, qui ont une Maison & une Eglise à Panane, où le Roy fait quelquefois son séjour. Ils en ont aussi une belle dans Calicut. Ces Peres Jesuites s'étoient insinuez si avant dans l'esprit de ce Roy, qu'il leur donnoit pension, pour les faire subsister dans ce Royaume, outre celle qu'ils ont du Roy d'Espagne: Aussi leur témoignoit-il un grand desir de se faire Chrétien; mais sans exécution. Chrétiens.

Leur Eglise est sur le bord de la Mer, en un lieu que le Roy leur a donné. Ils ont eu permission de travailler à la conversion des Peuples, & ils y ont fait un tel fruit, qu'il y avoit déja grand nombre de Chrétiens en 1606. Ils prêchoient publiquement en leur Eglise; mais ils n'avoient pas cette liberté ailleurs. Les Chrétiens sont logez tous en même quartier, les uns près des autres. Il s'en rencontre neanmoins parmi eux de differente Religion; mais il se trouve peu de ces nouveaux

Chrétiens qui mangent de la chair de bœuf ou de vache. Les Jesuites vont souvent chez le Roy, étant accompagnez de Portugais & de Mehz, & de Chrétiens Indiens.

Moutingué. Le Roy de Moutingué, dont les Etats sont entre Cananor & Calicut, éloigné de ce dernier Royaume de douze lieuës, & qui en est Tributaire, est Idolâtre, comme plusieurs de ses Sujets. Les autres sont Mahometans.

Chombais. Il en est de même du Royaume de Chombais, qui est dans le voisinage de celui-là, & de celui de Badara. Badara.

Panur. Le Roy de Panur reconnoît aussi le Zamorin. C'est un Roy Payen, dans les Terres duquel il y a des Chrétiens de S. Thomas. Il ordonna en 1599. d'empêcher l'entrée de l'Eglise à un Vicaire de ces Chrétiens, s'il ne payoit auparavant certain tribut, qu'il vouloit exiger de nouveau; mais le Pere Fenicio, Jesuite, l'ayant fait sçavoir au Zamorin, il défendit aussi-tôt à ce Roy de passer outre. Cette Eglise est la plus ancienne du Malabar, étant bâtie dès le tems que les Chrétiens de S. Thomas peuplerent ce Païs-là. Mais parce qu'elle étoit trop petite pour le nombre des Paroissiens, le Pere Feni-

cio en fit bâtir une plus grande.

Le Roy de Tanor, qui est aussi Tributaire du Zamorin, dont les Etats sont à quatre-vingt lieuës de Goa, est de la Secte des Bramines. Celui qui regnoit en 1548. se fit Chrétien. Lui & ses successeurs ont toûjours eu une grande inclination pour la Religion Chrétienne; & même celui qui regnoit en 1608. fit venir des Jesuites dans ses Etats, leur fit bâtir une Eglise & une Maison, & permit à ses Sujets d'embrasser leur Religion. Il y a presentement dans Tanor, Ville Capitale de ce Royaume, qui est une Ville de deux ou trois mille maisons, à neuf lieuës de Calicut, une Eglise, un Pere Jesuite, un Facteur Portugais, & quelques Chrétiens, comme à Calicut. Tanor.

Ce Pere travaille avec grand succès. Le Prince de Tanor, quoique Payen, a une bonté pour lui toute particuliere. Ce Prince est toûjours Tributaire du Roy de Zamorin, à qui appartient presentement la Ville & le Royaume de Calicut.

Il y a beaucoup de Chrétiens sur cette Côte, vers le Sud; principalement depuis Cochin, jusqu'au Cap de *Relation du 15 Decemb. 1680*

Commorin. Plusieurs Jesuites s'y sacrifient pour le salut de ces Peuples.

Cranganor. Il y a dans le Royaume de Cranganor, qui est sous la Domination des Portugais, des Idolâtres, des Mahometans & des Juifs. Il est aussi peuplé de plusieurs Chrétiens de S. Thomas, qui se sont tous retirez avec les Portugais, dans la Ville Capitale, laquelle a été choisie pour Siege de l'Archevêque des Chrétiens de Malabar, suivant la Bulle de Paul V. de 1607. y ayant été transporté de la Ville d'Angamale des Montagnes de Malabar.

Ces Chrétiens de S. Thomas, dont je viens de parler, ont été convertis par Alexis de Menezes, Archevêque de Goa. Il y a un Seminaire dans cette Ville, où plusieurs enfans des plus honorables familles des Chrétiens de S. Thomas, sont instruits aux belles Lettres, & formez aux bonnes mœurs; entre lesquels, les plus propres sont choisis pour être Prêtres & pour prêcher la Foy, dans tout ce Païs. Ces Chrétiens ont presentement un Archevêque à Cranganor, qui tient lieu de l'Archevêque d'Angamale, comme je viens de dire. Il y a encore dans Cranganor une Eglise & une Maison de

Religieux de S. François, & une autre Eglise, dediée à S. Jean-Baptiste.

De la Religion du Royaume de Cochin.

LE Roy de Cochin étoit autrefois Tributaire de celui de Calicut; mais il a secoüé le joug, & est à present Souverain dans son Païs, depuis qu'il a été protegé des Portugais. *Davity, de l'A...*

Il y a dans ce Royaume un grand nombre d'Idolâtres comme ceux de Malabar, & plusieurs Mores Mahometans, qui s'accordent fort bien avec les Portugais. Il y a aussi des Juifs fort riches. Ils ont tous leurs Temples & l'exercice de leur Religion libre, hormis dans la Ville des Portugais, où ils ne peuvent pas faire les ceremonies de leur Religion, leur étant necessité d'aller pour cela sur les Terres du Roy de Cochin.

Quant à la Religion Chrétienne, le Roy, quoique dans les interêts des Portugais, s'est toûjours obstiné dans son erreur: même celui qui regnoit il y a plus de cinquante ans, persecutoit fort ses Sujets, qui se faisoient baptiser, & en dépoüilla quelques-uns de leurs biens à ce Sujet; ce qui empêcha *Chrétiens.*

la conversion de plusieurs, qui craignoient un pareil traitement. Plusieurs Princes & Seigneurs tourmenterent aussi les Chrétiens à son exemple. Il n'a pas été possible de l'adoucir depuis, quoique le Viceroy de l'Inde, &. les Rois de Portugal & d'Espagne y ayent employé leur credit. Nonobstant ces persecutions, on n'a pas laissé de voir des conversions considerables, & l'on en baptisa, tant à Cochin, que dans les Résidences qui en dépendent, trois cens soixante, qui suivoient l'Idolâtrie, ou la Loy de Mahomet. A une lieuë de Cochin, il y a une Eglise dédiée à S. Jacques, & une Paroisse, dont les habitans sont tous Chrétiens. Les Jesuites, qui en ont la charge, gagnent encore plusieurs habitans de ce voisinage, & l'on en baptisa encore grand nombre; & chaque année, on ne manque point de voir des conversions fort considérables.

La Ville de Diamper est une des principales des Chrétiens de S. Thomas, où leurs Prélats ont autrefois fait leur séjour. Ce fut là que l'Archevêque de Goa eut toutes les peines du monde à désabuser les Peuples, plongez dans l'erreur des Nestoriens, & maintenus dans

dans cette fausse créance par un Archidiacre, qui se disoit leur Chef. Après la mort de l'Archevêque d'Angamale, il y confera les Ordres à 38. bons Sujets, après les avoir reconnu tres-capables, & bien versez dans la Langue Chaldaïque & Syriaque, en laquelle ils celebrent l'Office Divin, leur ayant fait abjurer auparavant les erreurs de Nestorius, & autres, qu'on suivoit en cet Evêché. L'Archevêque de Goa tira aussi de la même erreur les anciens Chrétiens de Molandurté, l'une des principales Villes des Chrétiens de Malabar & de Cochin, & donna la Confirmation à tout le Peuple : Mais ils furent affligez par leur Roy d'un nouveau tribut en 1599. parce qu'ils avoient reçû l'Archevêque de Goa. On bâtit un College à Cochin en 1558. Les Résidences qui ressortissent à ce College, sont celles de Vaipicota, de S. Jacques & de la Ville de Muterte, dont nous allons parler. Les Jesuites s'occupent en ces trois Eglises, partie à maintenir en la Foy ceux qui se sont faits Chrétiens, & partie à convertir les Payens qui restent, lesquels sont en fort petit nombre ; & l'on y en baptise toûjours quelques-

uns, qui viennent d'ailleurs.

Vaipicota. On a institué un Seminaire à Vaipicota, où l'on instruit les jeunes enfans aux Sciences & dans la Foy Catholique; afin qu'étant avancez en âge, ils soient admis aux Ordres sacrez. Les Chrétiens y mettent volontiers leurs enfans, parce qu'ils font grand état de ceux qui ont étudié. Il y a quatre Peres Jesuites, qui enseignent les Langues Latine, Portugaise & Chaldaïque; parce que les Livres anciens de ces Chrétiens sont écrits en cette Langue; & toutefois plusieurs d'entre eux l'ignorent. La Langue Latine leur sert aussi beaucoup, pour mieux découvrir la fausseté de la créance qu'ils ont reçûë avec le lait; & la Portugaise, à cause du commerce & de la communication qu'ils ont avec les Portugais.

Repely. Il y a dans le Païs de Repely deux Eglises des Chrétiens de S. Thomas: l'une, sous le nom de saint Pierre & de saint Paul; & l'autre, sous celui de saint George.

Il y a un Evêque à Cochin, qui dépend de celui de Goa.

Muterte. Le Roy de Muterte, dont les Etats sont à cinq lieuës de Cochin, est Idolâtre. Il y avoit depuis long-tems

beaucoup de Chrétiens en ce Royaume; mais le Roy ne vouloit pas qu'on y bâtît des Eglises : & ils furent douze ans en cet état, jusqu'à ce qu'en 1581. ce Roy donna permission non-seulement de bâtir une Eglise, mais encore de couper le bois necessaire dans une forêt dediée aux Pagodes, & laissa la liberté à tous ses Sujets de se faire Chrétiens, donnant pouvoir aux Jesuites de châtier ceux, qui étant baptisez, ne vivroient pas selon la Loy Chrétienne. Il y a des Idolâtres par tout ce Royaume; & la Résidence de Mutertte dépend du College de Cochin.

Il y a aussi beaucoup de Chrétiens & d'Eglises dans les Païs de Barta & Batymena, qui sont deux Royaumes, situez le long du Fleuve, par lequel on va de Cochin à Coulan. Ces deux Rois sont Idolâtres, aussi-bien que leurs Sujets.

De la Religion du Royaume de Porcah.

LE Roy de ce Royaume, qui est voisin de celui de Cochin, est fort attaché à ses Idoles, dont le nombre monte jusqu'à neuf cens, à chacune desquelles il doit tous les jours une ado- *Davity, de l'Asie.*

ration, une priere particuliere, & certaine offrande. Il entre chez les Idoles chaque jour, à six ou sept heures du matin, & n'en sort qu'à douze, sans que pendant tout ce tems, qui que ce soit lui puisse parler.

La Religion Chrétienne fut introduite en ce Royaume en 1591. par ce Roy même; mais il y avoit déja des Chrétiens de Saint Thomas. Il permit aux Jesuites d'y bâtir des Eglises, de planter des Croix par tout, & de baptiser tous ceux qui se voudroient faire Chrétiens. Il leur accorda même qu'il n'y auroit aucun Pagode de Gentils, ni Mosquées de Mahometans, ni Synagogues de Juifs, près des Eglises des Chrétiens; & que les Chrétiens pourroient avoir des cloches en leurs Eglises; & que les Peres Jesuites pourroient aller librement par tout le Royaume: Ce qu'il a toûjours observé inviolablement. Mais ces avantages ont un peu déchû avec le tems: Neanmoins les dernieres Relations portent qu'il se fait tous les jours de nouvelles conversions dans ce Païs.

De la Religion du Royaume de Calecoulan.

LA Religion de ce Royaume est presque semblable à celle de Malabar. Le Roy est Idolâtre, de même que la plûpart de son Peuple. Le Païs est aussi peuplé de quelques Mores ou Mahometans, & de quelques Chrétiens de Saint Thomas, qui avoient un Prêtre, qui venoit de trois ans en trois ans de Babylone, pour baptiser les enfans. Ces Chrétiens ont dans la Ville de Calecoulan une Eglise fort ancienne, dediée à deux Nestoriens, Mar Xabro & Mar Prohd; mais l'Archevêque de Goa la dedia à tous les Saints en 1599. de même que toutes les autres, qui portoient le nom des Nestoriens. Cette Eglise ne retenoit rien de l'ancienne devotion, à la reserve d'un Autel & d'une Croix: Aussi n'y avoit-on pas dit la Messe depuis plusieurs années. L'Archevêque la pourvût de tout, y établit un Vicaire, baptisa beaucoup de petits enfans, & quelques Infideles, y celebra l'Office divin, & instruisit ces gens, qui étoient sans pieté, & sans connoissance de la vraie Doctrine. Le Roy,

Davity, de l'Asie.

Chrétiens.

qui avoit fait abatre dans ses Etats une Eglise de l'Evêché de Cochin, déservie par des Religieux de saint François, & qui faisoit la guerre aux Portugais, fit la paix avec eux, par l'entremise de cet Archevêque, & promit de donner une place, pour rebâtir l'Eglise, donnant outre cela une permission generale à tous ses Sujets de se faire Chrétiens, & en fit mettre en liberté quelques-uns, qu'il tenoit prisonniers, leur rendant leurs biens, qu'il avoit saisis. Par le moyen de cette Paix, le commerce des Portugais fut rétabli, & la Religion, qui s'est accruë depuis notablement; en telle sorte, qu'elle y est à present assez florissante.

De la Religion du Royaume de Coulan.

Davity, de l'Asie.

CE Royaume, qui est à present au Roy de Travancor, par adoption, dans lequel les Portugais ont une Forteresse, est habité de plusieurs Payens, de Mores, de Chrétiens de Saint Thomas, & de quelques autres Chrétiens convertis. Ces vieux Chrétiens servirent d'un puissant moyen pour l'établissement des Portugais en ce Royaume. Il y eut autrefois deux Chaldéens,

Nestoriens, qui vinrent en la Ville de Coulan, & sçûrent si bien gagner les bonnes graces du Roy, qu'il leur permit de bâtir une Eglise au même endroit où les Portugais ont aujourd'hui la leur, leur assigna de bons revenus, & leur donna de grands privileges. Et depuis, ces Chrétiens, en reconnoissance des biens qu'ils avoient reçûs par leur moyen, les canoniserent. Mais l'Archevêque de Goa venant à Coulan en 1599. leur défendit d'en honorer la memoire, comme étant Heretiques. Ces Chrétiens quitterent leur Eglise aux Portugais, & en bâtirent une autre à une demie lieüe de la Forteresse. Ils la dédierent à Nôtre-Dame, & y font l'Office divin à leur mode. L'Archevêque de Goa leur donna un Prêtre, pour déservir leur Eglise, où l'on ne disoit aucune Messe. Outre ces Chrétiens, il y en a quantité d'autres le long de la Côte, qui ont été convertis par les Jesuites, & par les Religieux de S. François; si bien qu'en 1600. on comptoit depuis Coulan, jusqu'au Cap de Comori, quatorze mille Chrétiens, qu'on avoit tirez de l'Idolâtrie, ou du Mahometisme.

Les Jesuites ont une Maison à Cou-

lan, où demeurent sept ou huit Peres, qui ont soin non-seulement d'entretenir les Portugais dans leurs devotions, mais qui travaillent aussi à la conversion des Infideles, & à confirmer les Indiens, habitans de cette Ville, qui se sont convertis, dans la Foy Catholique. Ils ont aussi la charge de deux Paroisses, qui sont hors la Ville, composées de Païsans, qu'ils ont convertis. Ils tiennent aussi des Ecoles, & un Seminaire, où l'on entretient des enfans orphelins, qui sont originaires du Païs, auxquels on enseigne à lire & à écrire, & la Doctrine Chrétienne, pour faire le Service Divin dans cette Contrée.

De la Religion du Royaume de Travancor.

Davity, de l'Asie.

Conversions par S. François Xavier.

CE Païs est habité par des Idolâtres & des Mahometans, & d'un grand nombre de Chrétiens. S. François Xavier y baptisa en même tems en 1544. plus de dix mille personnes, & une quantité innombrable à la suite, qu'il baptisa, après les avoir instruits, & leur avoir fait briser les Idoles.

Ce qui contribua à ces grandes con-

versions, fut que le Roy commanda à ses Sujets d'obéïr à ce Pere, comme à lui-même. Mais les grandes perseeutions qui arriverent à la suite, nuisirent beaucoup à ces heureux commencemens : car ce Roy, qui parut d'abord avoir de la ferveur pour la Foy, s'étant picqué contre les Portugais, il fit défenses à ses Peuples de se faire Chrétiens, & contraignit ceux qui l'étoient, de renoncer au Christianisme, les affligeant de diverses manieres. Ce qui fit que plusieurs moururent sur Mer avec leurs femmes & leurs enfans, & d'autres se cacherent dans les montagnes, pour éviter sa colere. Il chassa même les Jesuites de ses Etats : Mais s'étant reconcilié à la suite avec les Portugais, il favorisa les Chrétiens, & rappella les Peres.

Il y a deux lieuës de résidence dans ce Royaume pour les Jesuites : l'une est à Couleche ; l'autre à Retera, d'où ils vont continuellement visiter les Chrétiens de cette Côte, Il y a trois Peres à Couleche, qui ont la charge de dix-huit Eglises, & prêchent la Foy à ceux qui sont encore Idolâtres.

Ceux qui demeurent en ces deux Maisons de Travancor, dépendent du

Superieur de Coulan, qui les peut changer, & y en mettre plus ou moins, comme bon lui semble. Les Religieux & les Missionaires souffrent beaucoup en ce Païs, tant à cause de la rareté des vivres, qu'à cause de la cruauté des Souverains, qui sont Payens : De telle sorte que ces Missionaires courent souvent risque de la vie, comme il arrive frequemment.

Il y a aussi une Eglise à Cotate, où il s'est fait beaucoup de conversions, de même qu'à Matadavalur.

Les Païs des Montagnes de Malabar, qui contiennent neuf ou dix Royaumes, sont gouvernez par divers Princes Idolâtres. L'on y voit beaucoup de Chrétiens de S. Thomas, dont voici l'établissement.

Après que S. Thomas eut converti ceux de Meliapour, la Foy s'y conserva quelque tems : mais il arriva à la suite que des Rois Infideles s'étant emparez de ce Païs, saccagerent Meliapour, & massacrerent tous les Chrétiens, à la reserve de quelques-uns, qui s'enfuirent dans les Montagnes de Malabar ; au sujet de quoi, on les appelle Chrétiens de la Serra, parce que Serra en Portugais, veut dire Monta-

Chrétiens de la Serra.

gne. Les autres passerent aux Royaumes de Cranganor & de Coulan. D'autres s'arrêterent au Royaume de Travancor, où l'on trouve encore à present de ces Peuplades, qui n'avoient toutefois que le nom de Chrétien, quand l'Archevêque de Goa fut en ces Montagnes. Les autres se retirerent aux confins des Etats de Calicut ; dans un Païs, appellé Todamalaa ; mais peu à peu ils perdirent toutes les lumieres de la Foy. Enfin tous se retirerent aux Montagnes de Malabar, avec les autres, qui étoient bien venus des Rois Payens, à cause des grands privileges que le Grand Empereur de Malabar, Sara Perimal, leur avoit donnez. Ils voulurent avoir un Roy, qui se nommât le Roy des Chrétiens, qui étoient alors dispersez en divers Païs, & vivans sous différens Princes, afin qu'étant unis sous un Roy, ils pûssent se maintenir contre les Infideles. Ce premier Roy, appellé Beliarte, prit le titre de Roy des Chrétiens de S. Thomas, lequel étant venu à mourir sans enfans, chacun de ces Chrétiens demeura sujet au Prince ès états duquel il vivoit. Voila l'état auquel ils étoient, quand les Portugais entrerent dans l'Inde. Lors ces Chré-

tiens les envoyerent prier de vouloir faire que leur Roy Chrétien les prît sous sa protection contre les Infideles. Or quoique ces Chrétiens soient sujets aux Rois Payens, aux Païs desquels ils habitent, & gardent leurs Loix, toutefois, en ce qui concerne la Religion, ils s'unissent comme Chrétiens en corps de Republique, dont le gouvernement tant spirituel, que temporel, est commis à un Evêque, auquel se rapportent toutes les affaires. Les Rois Payens leur font veritablement beaucoup de tort; mais ils ne touchent point à leurs privileges, & ils ne sçauroient procéder aux châtimens de leurs crimes. Que si quelque Roy leur fait tort, en contrevenant à leurs privileges, ils en demandent aussi-tôt raison, & le Roy se soumet à leur en faire satisfaction; & pour réparation, il fait faire ordinairement une main, ou un bras d'argent, qu'il envoye par offrande aux Eglises des Chrétiens, auxquels il a fait le tort.

Il y a dans ces Montagnes de Malabar des Mahometans, des Chrétiens, des Juifs, qui ont, particulierement dans Paru, une des Villes de ces Royaumes, leur Synagogue. Au Royaume

de Changanore les Payens, Chrétiens de S. Thomas, ont été convertis à la Foy Catholique.

Le Royaume de Pimienta est Idolâtre, & neanmoins plusieurs Chrétiens de S. Thomas y habitent, ayant été presque tous convertis à la vraie Foy. Pimienta.

Enfin celui de Carturte n'est plus Schismatique, ni Nestorien. Il reconnoît l'Eglise Romaine. Il y a un Eglise de Chrétiens, sous le Titre de Nôtre-Dame. Il y a aussi des Chrétiens à Corolangate, de même qu'à Inapely & Palipora. Les Chrétiens de S. Thomas ont été pareillement convertis par l'Archevêque de Goa à Parapely. Leur Eglise est S. George. On solemnise à Coterte le 3. Juillet une Fête particuliere en l'honneur de S. Thomas. Il y a deux Eglises, où l'abord du Peuple est fort grand. Or, afin de faire voir le commencement & la fin de leur mal, il faut sçavoir que la Religion Chrétienne étant tout-à-fait bannie de Meliapour, les Evêques & les autres Ecclesiastiques, en furent exterminez : Si bien que ceux de la Serra furent longtems sans en avoir ; & ne leur étant resté qu'un seul Diacre, ils le contraignirent à leur dire la Messe : puis réso- Carturte.

lurent d'envoyer demander des Prélats & des Prêtres à Babylone. On leur envoya trois Evêques: un pour les Indes, avec Titre d'Archevêque, devant faire sa résidence en la Serre ; & les deux autres à Socotora & Masina. Ainsi l'Eglise Indienne reconnut celle de Babylone : Et là-dessus Nestorius s'éleva à Constantinople contre l'Eglise ; & comme ceux de Babylone furent infectez de ses erreurs, le mal passa par communication au Malabar. Ceux de la Serre en avoient encore de plus grandes, & vivoient de la sorte, quand Alexis de Menezes, Archevêque de Goa, y arriva, lequel tint un Synode à Diamper, & fit condamner toutes leurs erreurs en 1599. De sorte qu'il y resta peu de ces Chrétiens qui ne les eussent abjurées. Le Siege du Prélat de ces gens fut transporté, comme j'ai déja dit, d'Angamale à Cranganor, Forteresse des Portugais, pour un plus grand recours de ces Fideles, & le Pere François Ros, Jesuite, fut le premier nommé par le Pape, qui changea le titre d'Archevêque en celui d'Evêque; parce qu'il n'avoit point d'Evêques sous lui.

Malleens. Les Malleens, qui sont des Peuples

de ces Montagnes de Malabar, étoient tous Idolâtres auparavant qu'on les instruisît dans la Foy en 1599. par le soin de l'Archevêque de Goa. Ils n'avoient point de Temples publics pour leurs Pagodes ; mais chacun avoit son Idole particuliere, qu'il adoroit à sa maison. Presentement il y en a plusieurs convertis à la Foy Chrétienne. Les premiers qu'on baptisa, furent huit de leurs Chefs, dont les trois premiers étoient Pandates, avec leurs familles. On continua depuis à les instruire & à les baptiser, & l'on y bâtit une Eglise au Bourg de Priate, dediée à S. Michel. Au pied des Rochers des Malleens, dans les Etats du Roy Caranatete, il y a une Eglise des Chrétiens de Saint Thomas, dediée à Saint Augustin.

De la Religion du Royaume de Bangala.

CE Royaume, qui donne le nom au Golfe, qu'on appelle *Sinus Gangeticus*, est au Nord de celui d'Orixa. Il y a dans ce Royaume plusieurs sortes de Religions. On y voit des Juifs, des Mahometans & des Payens, qui ont diversité de ceremonies. Ce qui rend *Davity, de l'Asie, derniere Edition.*

parmi ces Idolâtres ce Païs plus recommandable, est le Fleuve du Gange, dont les Mahometans tiennent les eaux saintes, croyant que celui qui s'y lave, obtient remission de tous ses pechez, quelques énormes qu'ils soient, & devient aussi pur qu'un enfant; & que celui qui ne s'y lave point, ne peut être sauvé: Ce qui fait que de tous les quartiers de l'Inde & du Levant, plusieurs y vont; & même le Roy de Narsingue envoye querir dans ce Fleuve l'eau dont il se sert dans ses purifications. Il y va seulement de Cambaye environ quatre mille hommes tous les ans; & quelquefois on trouve près de cette Riviere trois ou quatre cens mille Pelerins: & plusieurs font de grandes largesses aux pauvres. Ceux de ce Païs adorent un Elephant blanc, qui se trouve rarement, & les Rois mêmes l'adorent, & se font la guerre à ce sujet, afin de le prendre sur leurs voisins.

Leur veneration pour le Gange.

Il y a douze Rois, qui gouvernent ce Païs, dont trois sont Payens; sçavoir, ceux de Chandecan, de Siripur & de Bacala. Les autres neuf sont Mahometans.

Quant à la Religion Chrétienne de

ce

e Royaume, plusieurs Portugais s'y ont établis; mais ils vivoient comme ans Religion, parce qu'ils n'avoient ucuns Prêtres qui leur administrasent les Sacremens. C'est pourquoi uelques Jesuites visitans l'Inde en 598. s'y rendirent; & les Princes ayens leur ayant offert ce qui leur éit necessaire pour bâtir des Eglises & s Maisons pour leurs résidences, ils y établirent, & ces Rois permirent à urs Sujets de se faire Chrétiens. Ils convertirent plusieurs à Dianga & Siripur, & furent favorablement res du Raju de Chandecan, qui leur rmit de bâtir une Eglise dans ses Es. Le Roy d'Arracan leur permit de tir une Eglise à Chatigan, & d'ater à leur Religion ceux qui voudroient nbrasser. Le Roy de Bacala leur nna la même permission dans ses ats. Chrétiens.

En 1601. il y avoit dans le Royaude Bengala quatre Jesuites en deux sidences; dont l'une étoit au Royaude Chandecan, où ces Peres contirent plusieurs Infideles; l'autre à atigan, Forteresse du Roy d'Arra, où ces Peres firent un fruit merlleux. Ils faisoient aussi des voyages

en plusieurs lieux, principalement aux Bandels ou Bourgs de Charania & d'Anja. Mais en 1602. étant survenu des guerres entre le Roy d'Arracan & les Portugais, les Eglises des Chrétiens furent abbatuës, les Jesuites bannis du Royaume; & quelques-uns y moururent prisonniers. Et il ne restoit plus aux Chrétiens en Bengala, que l'Eglise de Chandecan, qui fut à la fin abbatuë par ce Roy, pour obliger celui d'Arracan : Si bien que les Jesuites furent contraints de sortir tout-à-fait de ces Etats.

Relations du mois de Decembre 1680

Les dernieres Relations de ce Royaume portent qu'un Infidele de cet Etat, converti miraculeusement à la Foy, s'en alla prêcher dans les Terres voisines du Gange, environ deux cens lieuës dans la Terre-Ferme, où il a baptisé en peu d'années vingt-cinq mille personnes; & ne pouvant satisfaire à tant de monde, ni donner aucun autre Sacrement que le Baptême, il a écrit à Goa au Pere Provincial des Jesuites, demandant avec des termes extrêmement engageans, qu'on lui fît la grace d'envoyer des Missionaires, pour l'aider. Ce qu'on fit incessamment. Nous attendons tous

s jours les progrès de cette Mission.

De la Religion du Royaume de Siam.

DE tous les differens Royaumes que nous avons nommez au-delà du nge, ceux de Siam & de Pegou ont é de tout tems les plus considéra- es. *Relation de Siam.*

Le Royaume de Siam est borné par Mer, & par de grandes Montagnes; enferme une étenduë de cent cinante lieuës du Midy au Septentrion, autant d'Occident en Orient.

La situation de ce Royaume est antageuse, à cause de la grande étenë de ses Côtes, se trouvant comme tre deux Mers, qui lui ouvrent passe à tous les Païs voisins. On abor à ces Côtes de toutes parts, du Jan, de la Chine, des Isles Philippi- s, de Ciampa, de Cambaye, des s de Java, de Sumatra, de Golde, de Bengale & de toute la Côte Coromandel. Le Royaume est paré en onze Provinces; sçavoir, Siam, artavan, Tenasserim, Jonsalem, da, Pera, Jor, Pram, Patana, Lir, Siara, lesquelles avoient autrefois qualité de Royaumes.

Relation des Missionaires François.

Il n'y a point de Païs au Monde, où il se trouve plus de Religions, & où l'exercice en soit plus permis, que dans le Royaume de Siam. Les Gentils, les Chrétiens & les Mahometans, qui se partagent tous en differentes Sectes, ont toute leur liberté, pour suivre le culte qu'il leur semblera le meilleur. Les Portugais, les Anglois, les Hollandois, les Chinois, ceux du Japon, les Pegouans, ceux de Cambaye, de Malaca, de la Cochinchine, de Ciampa & de plusieurs autres lieux du côté du Septentrion, ont leur établissement à Siam. Il y a près de deux mille Catholiques, la plûpart Portugais, qui de divers endroits des Indes, d'où ils ont été chassez, se sont refugiez à Siam, où ils ont un quartier separé, qui fait un Fauxbourg de la Ville. Ils ont deux Eglises publiques, dont l'une est sous la conduite des Peres Jesuites, & l'autre est gouvernée par des Peres de saint Dominique. Ils y ont autant de liberté pour leur Religion, qu'ils en auroient à Goa. On fait l'Office Divin, on prêche, on porte en Procession le Saint Sacrement, & les Payens n'oseroient y trouver à redire. En 1662. pendant que les Missionaires François y étoient,

un Siamois fut assez mal avisé pour insulter les Chrétiens, qui assistoient à une ceremonie, qui pour n'être pas entenduë par cet homme, se prit à rire; dont un Portugais zelé s'étant offensé, il le maltraita de coups: de quoi cet homme s'alla plaindre à la Cour; & voulant en faire une affaire d'Etat, croyant qu'étant Sujet du Roy, on prendroit sa cause contre un Etranger, il ne reçût d'autre réponse, sinon qu'il apprît à vivre, & qu'il ne fût pas une autrefois si insolent, que de troubler qui que ce fût dans sa Religion.

On demande pourquoi le Roy de Siam se rend si facile à permettre dans son Etat & dans sa Ville Capitale, tant de différentes Religions, puisque c'est une maxime reçûë des meilleurs Politiques, qu'il ne faut en permettre qu'une, de crainte que venant à se multiplier, la diversité des créances ne partage les esprits, & qu'elle ne soit une occasion de troubles.

On répond que c'est par une autre maxime de politique que ce Prince en use de la sorte: Car comme il tire un grand profit du sejour que les Etrangers font dans ses Etats, soit pour les Arts, soit pour le debit des marchandises

du Païs, soit pour l'abord de celles de dehors, il les invite par cette liberté, qu'il accorde à tous, à s'établir chez lui, & à y continuer leur commerce. Il y a encore une autre raison de cette conduite: c'est l'opinion qui regne parmi les Siamois, que toute Religion est bonne. C'est pourquoi ils ne paroissent contraires à aucune, pourvû qu'elle puisse subsister avec les Loix du gouvernement du Païs.

Ils disent que le Ciel est comme un grand Palais, où plusieurs chemins vont aboutir. Les uns sont plus courts: d'autres plus frequentez; d'autres plus difficiles: mais tous arrivent enfin au palais de la felicité, que les hommes cherchent: Que ce seroit une chose trop difficile, que de vouloir determiner quel de ces chemins est le meilleur, d'autant que les Religions étant en grand nombre, l'examen de toutes seroit fort ennuyeux, & on consommeroit toute sa vie en cette recherche, auparavant que de se bien résoudre: & comme ils croyent la pluralité des Dieux, ils ajoutent qu'étant tous de grands Seigneurs, ils exigent des hommes des cultes differens, & veulent être honorez en plusieurs manieres.

Ceux qui ont examiné de près le sentiment des Siamois sur la Religion, assûrent que l'indifference sur ce point, est une des maximes des plus reçûës & des plus approuvées parmi leurs Docteurs. La douceur de leur naturel, l'abord & la fréquentation de tant d'Etrangers, la condescendance politique qu'ils sont obligez d'avoir pour eux, les ont engagez dans cette pernicieuse opinion, qui fait que desesperant de trouver la verité, ils ne se soucient point d'en faire la recherche. Cette indifférence est un des plus grands obstacles à leur conversion : Car quand les Docteurs Chrétiens leur proposent nôtre Foy, & qu'ils leur expliquent les raisons qui en prouvent la verité, ils ne contredisent pas ; & avoüant que la Religion des Chrétiens est bonne, il représentent seulement qu'il y a de la temerité à rejetter les autres Religions ; & puisqu'elles ont pour but d'honorer les Dieux, qu'il faut croire qu'ils s'en contentent. Voila de quelle maniere raisonnent les Siamois : En quoi ils découvrent leur aveuglement, puisque leur indifférence pour la Religion, ne procede que de l'ignorance de l'Unité de Dieu, qui ne peut être honoré

par des cultes contraires & opposez.

Cette indifférence est cause que ne s'étudiant à quoi que ce soit, ils témoignent une froideur pour les choses mêmes qu'ils professent de croire, dont ils ne paroissent pas fort persuadez. C'est ce qui fait qu'il est mal aisé de bien déclarer quels sont les points de leur Religion. Leurs Sacrificateurs mêmes n'en parlent qu'avec doute, & aiment mieux vous renvoyer à leurs Livres, que de s'engager à répondre.

Relation de Siam, de Liste. Les Siamois sont Idolâtres. Ils ont un grand nombre de Temples, dans lesquels on voit un grand nombre d'Idoles; & leur multitude n'est pas moins étrange que leur figure & leur grandeur. On en voit dans leurs Temples & dans leurs maisons, de toute matiere & de toute taille. Les unes sont d'or & d'argent; les autres sont faites de bois, de brique, de pierre, & dorée par dehors. On en voit de dix-huit & de vingt pieds, & même jusqu'à quarante pieds de hauteur. La multitude des Temples qu'on y voit, vient en partie de ce que chaque Roy à son avenement à la Couronne fait bâtir un Temple, où il met un grand nombre d'Idoles. Celui que l'on appelle le Temple du Roy, est environné

vironné de quatre galleries, où il y a plus de quatre cens de ces Idoles, fort bien travaillées & dorées. Dans les maisons des Sacrificateurs, on voit aussi des galleries, où il y en a trois ou quatre cens de différentes grandeurs & figures, toutes dorées & d'un fort bel éclat.

Les Temples qu'ils bâtissent à ces Idoles, sont tres-somptueux. On diroit que les Siamois n'ont d'adresse & du bien que pour ces ouvrages; & autant qu'ils sont moderez pour leur dépense, & tout ce qui les concerne, autant ils se montrent prodigues pour bien loüer leurs Pagades. Ces édifices sont solides, & sont àpeu près comme nos Eglises. Ils ont une grande entrée. Les portes sont dorées. Le dedans du Temple est peint. Le jour y entre par des fenêtres étroites & longues, prises dans l'épaisseur du mur. Au fond du Temple, dans le lieu le plus éloigné de la porte, est l'Autel, où l'on monte par plusieurs degrez, qui s'élevent en amphitheatre, sur lequel sont posées les Idoles. Près de ces Temples, sont les Convents des Sacrificateurs, qui sont ordinairement les mieux logez de tout le Païs. Ils ont leurs dortoirs

& leurs cellules, où ils vivent en commun, toutes separées les unes des autres, à la maniere des Chartreux & des Camaldules.

Talapoins. Leurs Prêtres sont appellez Talapoins, & ils sont en si grande quantité, qu'ils surpassent celle de nos Religieux en Europe. On dit qu'il y en a plus de trente mille dans la seule Ville de Juthia. Mais ce que disent quelques-uns, n'est pas probable, que le tiers de tous les habitans du Royaume

Mandeslo. sont Talapoins. Ils observent, dit-on, un jeûne perpétuel, & sont obligez de garder la continence, tant qu'ils portent l'habit de leur profession, sous peine d'être brûlez tout vifs. C'est pourquoi ils passent pour être fort sobres & fort chastes, quoique leurs Communautez soient veritablement des écoles de toute sorte d'abominations. Quand ils s'ennuïent de vivre sous cette Discipline, ils peuvent quitter leurs habits, & se marier. Et comme ils ne font pas autre chose, en faisant profession de Talapoin, que de se revêtir de l'habit qui leur est particulier, on peut bien dire que dans ce Païs-là, c'est l'habit qui fait le Moine.

Cet habit est une robe de toile fort fine,

ui descend jusqu'aux genoux, de
ouleur jaune ; parce qu'ils estiment
que cette couleur est sainte. Ils ne dif-
erent en rien de ceux du Peuple, pour
a figure, sinon qu'au lieu de casaque,
ls portent comme un baudrier de toile
rouge, qui va de l'épaule gauche, cou-
vrant l'estomach, jusqu'au côté droit.
Ils vont pieds nuds & tête nuë, sans
cheveux, portant à la main un évan-
tail de feüilles de palmier, dont ils se
couvrent la tête contre l'ardeur du So-
leil. Ils subsistent du revenu de leurs
Temples, des aumônes qu'ils reçoi-
vent des Rois & des grands Seigneurs,
des offrandes qu'on fait aux Idoles, &
de la quête que les jeunes Talapoins
vont faire par la Ville. Ils vivent tous
en commun, sous la conduite d'un
Chef. Leur nourriture est pauvre &
austere, & ils ne font qu'un repas par
jour, ne leur étant permis de manger
que du fruit. Ils ont dans leurs Tem-
ples un Chœur, avec des sieges de côté
& d'autre, à la façon des nôtres, &
où ils chantent à certaines heures des-
tinées à la priere, le matin, le soir &
à minuit. Ils ont parmi eux une es-
pece de Hierarchie, sous la direction
d'un Sancrate, qui est un personnage

de grande consideration. C'est lui qui préside au Pagode du Roy, qui est à deux lieuës de Siam. Nous pouvons l'appeller le grand Talapoin, auquel tous les autres Prêtres obéïssent. Son autorité est grande dans les affaires de la Religion. Son logement est magnifique. Le respect que l'on a pour lui, est si grand, que l'on rend même quelquefois de moindres honneurs à la personne du Roy. Il est fort respecté de ce Prince ; en sorte qu'il a l'honneur de s'asseoir auprès de lui quand il lui parle, & se contente de lui faire une mediocre inclination de tête : Ce qui est un privilege de son éminente Dignité, & un honneur, qui n'est accordé qu'à lui seul, tous les grands Seigneurs de l'Etat ne parlant jamais au Roy qu'à genoux, & le visage baissé contre terre. Aussi voit-on souvent cette premiere place remplie par des Princes du Sang ; & les Rois mêmes de ces Païs ne font pas difficulté de se faire recevoir parmi les Talapoins.

Le grand Talapoin.

Il y en a d'autres sous ce grand Prêtre, constituez en Dignité, & sous ceux-ci d'autres encore, d'un ou de plusieurs ordres inferieurs. Les uns sont seulement pour vivre en particulier :

es autres ont quelques fonctions, qui regardent le public; d'autres ont soin des Temples, & de faire observer les ceremonies. Ceux-là se nomment Sancrats, qui est la plus noble race de tous; & tous ont quelque marque de distinction dans leurs habits. On choisit parmi eux les plus habiles, pour être Prêtres, & pour leur donner la conduite d'une Mosquée. Ils sont comme les Curez, qui parlent au Peuple les jours de Fêtes, & qui sacrifient à leurs Idoles. *Mandeslo.*

Ils ont aussi leurs exercices de Communauté dès la pointe du jour, & sur le soir, ils s'assemblent au son de la cloche, pour faire leurs prieres, au milieu desquelles, & à diverses poses, ils répetent souvent les plus importans Preceptes de la Loy, dont le premier est de ne point tuer les animaux, le second est de faire du bien aux Talapoins, pour le retrouver un jour augmenté & multiplié par leur credit en l'autre vie: & c'est un point de Doctrine, que ces imposteurs debitent le plus souvent au Peuple; & le Peuple étant persuadé que selon le degré de liberalité qu'il aura exercé envers eux, il possedera dans l'autre monde plus ou

moins de felicité, il a soin de leur faire tout le bien qu'il peut, selon ses richesses. Comme ils prétendent qu'on leur fasse toûjours du bien, ils se montrent justes en ce point, qu'ils en veulent aussi faire autant aux autres. En effet, ils exercent l'hospitalité à tous ceux qui se présentent, & ont au-devant de leurs maisons certaines salles, proprement disposées, où ils les reçoivent, & leur font part, d'une façon modeste & religieuse, de ce qu'ils ont de superflu.

Les Peuples qui sont ordinairement admirateurs des choses qui ont de l'apparence, les ont en grande veneration, les considerant comme ceux, par qui, après leur mort, ils peuvent parvenir à la possession assûrée des tres-grandes richesses ; & le respect qu'ils leur portent, empêche qu'ils ne s'apperçoivent des desordres secrets qui regnent parmi eux, & qui sont une suite necessaire de la vie oisive qu'ils menent : D'où vient aussi qu'ils laissent ces bonnes gens dans une fort grande ignorance ; en sorte que confondant toutes les Religions, ils vont indifferemment faire leurs prieres, tantôt dans les Temples des Idoles, tantôt dans les Eglises des Chrétiens.

Ils ont aussi des Religieuses ou Beguines, qui sont des femmes devotes, déja avancées en âge, demeurant près des Mosquées, pour se trouver & être plus assiduës aux prieres, aux Prédications & aux Sacrifices qui s'y font; mais elle ne font point de vœu, & n'ont point de Regle ni de Discipline particuliere. *Idem. Religieuses.*

Le simple Peuple & les Talapoins s'assemblent en certains jours de Fêtes dans les Temples, pour rendre leurs honneurs aux Idoles. Comme ils croyent que c'est un mal de tuer les animaux, ils ne sacrifient rien qui ait vie; mais ils offrent seulement & donnent aux Idoles des fruits de la terre, du ris & des étoffes: lesquelles choses après qu'elles ont demeuré exposées quelque tems devant les Idoles, servent aux Talapoins. C'est une chose digne de compassion de voir ces Peuples abusez, rendre tant d'honneur à des masses de pierre. C'est une chose surprenante de voir leur devotion extérieure, & les marques qu'ils donnent du respect & de la confiance qu'ils rendent à ces Idoles. Quelques-uns d'eux ont voulu se justifier du crime d'Idolâtrie, disant qu'ils reconnoissent, & qu'ils

honorent un Dieu suprême Seigneur de toutes choses ; & que s'ils ont des figures , ce n'est que pour conserver l'image & la memoire des grands Hommes qui ont vêcu saintement selon leur Loy ; afin qu'en considerant leurs portraits , ils soient excitez à imiter leurs vertus , par le souvenir de leurs personnes.

C'est à la verité ce que quelques Prêtres Siamois répondent aux Chrêtiens, qui les attaquent sur l'impieté de leur idolâtrie , prétendant n'être pas plus Idolâtres qu'eux , dans l'usage qu'ils font des Images , qu'ils exposent à la veneration des Peuples.

Il est pourtant certain que cette réponse , qu'ils ont empruntée des Chrétiens , ne peut les justifier de l'idolâtrie : Car en premier lieu , il est constant que ces Peuples sont tres-chancelans dans la créance de l'unité d'un Dieu. Ils n'ont aucun culte déterminé pour ce premier Estre. Leurs Livres n'en font aucune exacte mention. De plus , les honneurs divins qu'ils rendent aux Idoles , se terminent absolument à l'Idole même , sans qu'ils soient rapportez par eux à quelque autre sujet qui soit different d'elles ; & lorsqu'ils

invoquent l'Idole, ils lui demandent absolument, sans aucun rapport à Dieu, les choses qui ne dépendent que de sa volonté, comme sont la vie, la santé & le succès de leurs affaires. Et quand il seroit vrai qu'ils honoreroient leurs statuës, non comme des Idoles, mais comme des images de Personnes illustres, ils seroient toûjours inexcusables de rendre des honneurs divins à ceux qu'ils sçavent n'avoir point reconnu le vrai Dieu, unique Créateur & Seigneur de toutes choses.

C'est ce que les Missionaires François, qui sont à present à Siam, ont reconnu, par le moyen de leur Trûchement Chrétien, aux occasions qu'ils ont recherchées d'entrer en conference avec les Talapoins. J'en rapporterai en ce lieu un exemple. M. l'Evêque de Berythe, dont j'ai déja fait mention, étant à Tenasserim, Ville Capitale d'une Province de ce Royaume, alla visiter un des principaux Prêtres de ce lieu-là. Un Portugais lui servit d'Interprete. Après l'avoir salüé à la façon du Païs, pour ne pas étonner ce vieillard, il l'interrogea, comme s'il eût voulu apprendre de lui sa Loy. Cet homme commença son

discours, nous disant qu'il falloit poser pour principe qu'il y avoit sept Dieux, que leur demeure étoit au Ciel, que c'étoit une terre délicieuse, qui regorgeoit de plaisirs, où il falloit arriver après la mort. M. de Berythe lui proposa de son côté les articles de sa créance, sans refuter ses extravagances : ce qu'il témoigna écouter avec satisfaction ; & avoüa enfin qu'il croyoit la Religion Chrétienne fort bonne, & que le Dieu des Chrétiens & le sien étoient freres ; que le sien étoit l'aîné, & plus puissant que son cadet : ce qui parut, disoit-il, dans un differend qu'ils eurent ensemble, qui les ayant obligez d'en venir aux armes entre eux, ce cadet avoit été vaincu, pris & mis à mort, en punition de sa révolte.

Voila la rêverie que conta ce Docteur, qui fait assez voir combien ces Peuples sont éloignez de la connoissance du vrai Dieu.

Le fondément de cette Histoire si extravagante, pourroit être de ce qu'il avoit oüi dire que le Dieu des Chrétiens avoit été mis en Croix, & y étoit mort : ce qu'ils ne peuvent pas ignorer, d'autant qu'ils voyent sur nos Autels l'Image du Crucifix. M. de

Berythe prit de là occasion de lui parler de la Resurrection, lui proposant une objection, qui fut telle, qu'il s'étonnoit comment il pouvoit croire en même tems que la Religion des Chrétiens fut bonne, comme il l'avoüoit, & que cependant le Dieu qu'adore cette Religion, fut mort, étant difficile de croire qu'une Religion soit bonne, qui n'a point de Dieu ; & que si le Dieu des Chrétiens est mort, il n'est plus, ou il faut qu'il ait été ressuscité, s'il est encore.

Cette objection, qui ne lui fut faite que pour lui donner entrée au discours de l'Incarnation du Verbe Eternel, &c. lui faire entendre comme le Dieu des Chrétiens avoit été mortel & immortel selon les deux natures, qu'il unissoit en sa divine Personne ; cette objection, dis-je, l'embarassa tellement, qu'il ne s'en pût tirer, qu'en finissant lui-même l'entretien, & nous renvoyant à la lecture des Livres, qui traitent de leur Religion. Cependant ce Prêtre étoit un des plus considerables du Païs. Il étoit Superieur de plusieurs Talapoins, & gouvernoit un fameux Temple. On avoit adressé ces Messieurs à lui, comme un personnage

d'érudition, qui pouvoit satisfaire à leurs demandes, & résoudre leurs doutes.

Ils ont encore fondé quelques autres ; & quand on leur demande ce qu'ils pensent du nombre des Dieux, pas un d'eux ne répond qu'il n'y en a qu'un : mais les uns répondent sept ; les autres neuf, & d'autres un autre nombre : Ce qui prouve ce que nous avons avancé, que les Siamois sont Idolâtres, puisqu'ils transferent le culte qui est dû au vrai Dieu, à des Idoles, qui sont l'ouvrage de leurs mains, & à des hommes mortel, qui sont l'ouvrage de ce même Dieu Souverain & unique, auquel soit gloire & honneur à jamais.

Les Siamois étant si peu fermes en leur propre Religion, qu'ils n'ont pas de grands sentimens de la vie future, on ne peut pas dire qu'ils croyent l'immortalité de l'ame ; car il n'en assûrent rien. Ils ne disent pas qu'elle finisse avec le corps ; au contraire, ils sont dans cette opinion qu'elle le survit. C'est pourquoi, dès leur vivant, ils ont soin de se pourvoir des besoins de l'autre vie. Ils font amas d'argent. Ils épargnent tout ce qu'ils peuvent, &

le cachent en quelque lieu avec tout le secret possible ; en sorte que le mari ne le dit pas à sa femme, ni le pere à ses enfans, ni l'ami à son plus intime. On ne peut dire le nombre d'argent que cette opinion fait cacher tous les jours ; en sorte que cela peut monter à des sommes immenses : & pour empêcher qu'on ne les cherche, ils fortifient cette premiere opinion d'une autre, qui n'est pas moins ridicule, que le plus grand sacrilege qu'un homme puisse commettre, c'est de dérober l'argent des morts.

Ils pourroient pourtant se désabuser de cette opinion, qui les incommode durant leur vie, & ne leur sert de rien après la mort, s'ils observoient la date des tems qu'on a mis en dépôt sous la terre ces sommes de réserve, destinées à l'usage des pauvres ames errantes ; car ils verroient ou qu'elles n'en ont aucun besoin, ou qu'elles oublient le lieu où ces trésors ont été cachez, puisque jamais les ames ne reviennent les querir. Cette opinion n'est pas seulement dans la tête du Peuple ; les grands Seigneurs & les Princes ont aussi soin de se pourvoir pour l'avenir : mais ils ne cachent point leurs trésors

en des lieux inconnus. Ils font élever de belles & grandes piramides, qui ont cela de commode pour les ames de ces illustres morts, qu'elles leur servent de marque & d'adresse, pour mieux retrouver l'endroit de leurs trésors.

On voit par là que les Siamois croyent qu'après la mort, il y a une autre vie : Mais puisqu'ils pensent avoir besoin d'argent, pour subvenir aux necessitez de leur future condition, ils ne pensent pas que l'ame de sa nature, étant spirituelle, après être separée du corps, n'a plus besoin de provision de la qualité de celles qui ne sont employées que pour le soutien de la vie, qui nous est commune avec les bêtes.

Les Preceptes que la Religion des Siamois prescrit pour le reglement des mœurs, sont conformes à la Loy naturelle que Dieu a gravée dans l'ame des hommes pour la conduite de leurs actions. Ces Preceptes se réduisent à deux, qui comprennent les autres, éviter le mal, & pratiquer le bien. Et quant à l'observation du premier, les Siamois ont en horreur l'injustice. Ils ne sont ni malicieux, ni cruels,

ni fourbes. Et pour le ſecond Precepte, ils ſont tres-portez à le pratiquer, exerçant la charité envers tout le monde, principalement envers les Etrangers, les paſſans, les animaux & les morts. Ils ſont ſuperſtitieux en ce qui regarde les animaux, comme il a été dit.

Les Talapoins ſe reſſentent de leurs charitez plus qu'aucun autre. Quoiqu'ils ſoient pauvres par leur profeſſion, ils ſont les mieux pourvûs, par l'abondance des aumônes qui leur ſont journellement diſtribuées. On leur donne rarement de l'argent; mais on leur eſt liberal des choſes qui croiſſent dans le Païs: de ſorte qu'il leur reſte aſſez de quoi en donner aux autres, comme ils font dans les occaſions. Pour recueïllir ces aumônes, ils envoyent par la Ville des jeunes Talapoins, qui les demandent de porte en porte, comme nous avons dit. Il y a des jours de Fêtes, où le Peuple a la devotion de les porter lui-même, ſur tout quand il va à quelque pelerinage.

Ces Miſſionaires rapportent que pendant qu'ils étoient à Siam, & qu'ils furent obligez, à cauſe d'une inondation qui noyoit la Ville, d'aller ſur une mon-

tagne, où il y avoit un celebre Pagode, ils y virent un grand concours de Pelerins, chargez de quantité de presens, pour enrichir le Temple, l'Idole & les Talapoins, qui ne sont jamais oubliez.

Entre les choses que ces Pelerins reveroient dans ce Temple, étoit la figure de la plante d'un pied humain, d'une grandeur extraordinaire. Elle avoit bien trois pieds de long, & quinze pouces de large. Ils disent que c'est la figure de la plante du pied du premier Homme, qui s'imprima sur une pierre, qui est gardée dans ce Temple, lorsque d'une seule enjambée, il porta son autre pied sur une haute montagne, qui est dans l'Isle de Ceylan. Il ne faut pas s'étonner qu'ils ayent des Pagodes de quarante pieds de haut, puisqu'ils croyent qu'un homme a pû mettre en même tems ses deux pieds sur deux montagnes, distantes de plus de mille lieuës. Ces presens apportez à cette plante de pied du premier homme, ayant été sanctifiez par l'offrande qu'ils lui en faisoient, passoient aussi-tôt dans les mains des Talapoins, pour être employez à leurs usages.

Leurs funerailles.

Les Siamois exercent encore la charité

rité envers les morts, & sont tres-somptueux en la celebration de leurs funerailles. C'est en quoi ils font plus de dépense. Ils employent quelquefois une année entiere à en faire les préparatifs, & à disposer des lieux convenables pour recevoir les cendres des défunts, dont ils ont une adresse particuliere d'embaûmer les corps. Incontinent que quelque personne de considération est morte, comme il faut beaucoup de tems pour apprêter toutes les choses necessaires pour ses funerailles, ils songent d'abord à empêcher la corruption & la pourriture du cadavre. Ensuite, après avoir lavé, rasé & parfumé le corps, ils le font porter auprès d'un de leurs Temples, pour le brûler. Les plus proches pleurent, se font aussi raser, donnent des aumônes, font faire des prieres par les Prêtres, assistent au Convoy, habillez de blanc, qui est la couleur du deüil, avec un corps de musique, & accompagnent leurs ceremonies de plusieurs belles représentations de theatre, & de feux d'artifice ; en sorte qu'il se fait une tres-grande dépense à ces enterremens, le bucher étant souvent fait de bois de bamboux, ou de quelque

autre bois précieux : & s'il arrive que ce soit le principal Mandarin qui soit mort, le Roy y assiste, accompagné de ses Officiers, & met lui-même le feu au bucher. Les Talapoins, qui assistent à la ceremonie, font plusieurs tours autour du corps, durant qu'il se consume par les flammes. Quand les corps sont brûlez, ils enferment les cendres dans un vase d'argent, & les mettent sous un riche tombeau, dans quelque Temple, ou sous une belle pyramide, selon la qualité ou les facultez du défunt. Dans les Cloîtres de ces Talapoins il y a de ces pyramides d'une extrême hauteur, toutes brillantes d'or, qui est si bien appliqué sur la brique, que les injures de l'air n'en ternissent jamais l'éclat. Ils y mettent à la pointe quelques clochettes, que le vent fait sonner. D'autres ont des sepulchres environnez de plusieurs tours carrées, revêtuës de cartes & de gros papier de plusieurs couleurs, qui sont mêlées avec un artifice qui plaît à la vûë : De telle sorte, que ces Peuples ont sçû ôter aux funerailles ce qu'elles ont de lugubre ; & par l'appareil des ceremonies dont ils les accompagnent, elles sont moins une occupation

de deüil, qu'un ſpectacle agréable, pour diminuer l'horreur de la mort, & divertir les aſſiſtans.

Quoique les Siamois, ſoit les Talapoins, ou le Peuple, ne ſoient pas beaucoup zelez pour leur Religion, qui n'eſt qu'une ſuperſtition inveterée, à laquelle ils ſont accoutumez dès leur naiſſance, on ne peut pourtant nier en un ſens, qu'ils n'y ayent une forte attache, étant difficile de leur faire quitter, pour en ſuivre une meilleure; non, comme je dis, qu'ils eſtiment beaucoup plus le culte qu'ils profeſſent, ou qu'ils le croyent plus ſaint & plus aſſûré que ceux qu'on leur propoſe, mais parce qu'ils ſe ſont de tout tems perſuadez qu'un culte peut bien être meilleur qu'un autre, ſans qu'on ſoit obligé de le ſuivre, poſant, comme j'ai dit, pour maxime, que pluſieurs Religions, quoique differentes & oppoſées, peuvent être également bonnes : & s'ils donnent quelque preference à la leur, c'eſt principalement à cauſe de ſa modeſtie, en ce qu'elle ne juge pas qu'il faille condamner & rejetter les autres : au contraire, s'ils conçoivent l'averſion pour la Religion Chrétienne, c'eſt principalement pour

cette raison, qu'elle pose ce principe, qui neanmoins est tres-assûré, que comme il n'y a qu'un Dieu, il ne peut y avoir qu'une seule Religion veritable.

Ceux qui traitent avec les Siamois, pour les attirer à nôtre Foy, observent cette conduite, de ne pas agir par voye de dispute avec eux, & de ne pas attaquer directement leurs opinions; mais s'accordant à leurs dispotions, on leur propose seulement les avantages de la Religion Chrétienne pardessus toutes les Sectes qui leur sont connuës. On leur fait entendre l'excellence de la fin qu'elle propose, la sainteté des Loix, les merveilles qui ont accompagné sa publication au monde, & toutes les preuves, qui font voir clairement aux esprits qui cherchent la verité, qu'elle est l'ouvrage du vrai Dieu, qui seul a pû donner aux hommes une Religion si parfaite. En un mot, les Siamois écoutent avec satisfaction les discours qu'on leur tient de la Majesté du Créateur; mais ils ne souffrent pas aisément qu'on les desabuse de leurs superstitions: & quand ils s'apperçoivent que vous prétendez leur donner du sentu-

pulè sur ce qu'ils croyent, ils n'ont plus d'oreilles pour vous écouter.

Le Peuple y invoque le Diable contre le sentiment de leurs Prêtres, qui déclament incessamment contre cette abomination : mais jusqu'à present, ils n'ont pû encore déraciner un mal inveteré, & qu'ils ont succé avec le lait.

Ils n'ont point de jour reglé dans la semaine pour leurs devotions; mais ils en font des particulieres à tous les quartiers de la Lune : & ils ont outre cela une une espece de Carême de trois mois, pendant lequel ils s'abstiennent de plusieurs sortes de viandes.

Voila les points particuliers de la Doctrine de ces Peuples, & suivant ce qui se pratique dans ce Royaume, qui n'est plus aujourd'hui, la source de la fausse Doctrine de Xaca, qui fut l'Auteur d'une Religion, qui s'est répanduë dans toutes les Indes, la Chine & le Japon, par laquelle il enseigna la transmigration des ames, & qu'il y avoit après cette vie des lieux differens, pour punir les differens degrez des coupables, jusqu'à ce qu'après avoir satisfait chacun, selon la grandeur de ses pechez, ils retournoient en vie, sans jamais achever de mourir ou de

Le P. Tissanier, l. 2. c. 6.

vivre ; mais que ceux qui suivoient sa Doctrine, après un certain nombre de resurrections, ne revenoient plus & n'étoient plus sujets à ce changement. Pour lui, il avoüoit qu'il avoit été obligé de renaître dix fois, pour acquerir la gloire à laquelle il étoit parvenu ; après quoi, les Indiens estiment qu'il fut métamorphosé en élephant blanc : Ce qui fait que les Peuples ont tant de respect pour cet animal.

Quelques-uns croyent que Xaca étoit Juif, ou du moins qu'il se servit de leurs Livres. Dans les Commandemens, qu'il fit au nombre de dix, il s'en trouve quelques-uns, qui sont les mêmes que ceux du Decalogue. Et pour le tems auquel il vêcut, on le fait contemporain de Salomon. Seroit-ce point quelqu'un de ces miserables, que ce Prince exila dans le Royaume de Pegou, pour y travailler aux mines, comme nous en dirons un mot dans la Religion de ce Royaume. Quoiqu'il en soit, la Doctrine de cet imposteur fit de grands progrès dans le Royaume de Siam ; & quelques-uns tiennent que ce fut là qu'elle fut premierement enseignée : au moins convient-on assez, que c'est de ce Royau-

me qu'elle s'est répanduë à la Chine, au Japon & aux autres Etats, où les Bonzes se vantent d'être Disciples des Talapoins, Sectateurs de Xaca. Et c'est ce qui a fait dire à un Missionaire*, que le Royaume de Siam est la Mere de toute idolâtrie ; Ce qui n'est plus presentement, puisque les Siamois vont apprendre les maximes de Xaca dans le Royaume de Laos, comme dans une Université.

Le P. Marini.

Je viens donc de faire voir quelle est la Religion de l'Etat dans le Royaume de Siam ; mais toutes autres sortes de Religions y sont aussi permises, comme nous avons dit. Il y a quantité de Mahometans, ou de Mores, comme on parle dans les Indes, & dans tous ces Païs Orientaux. On dit qu'il y en a trente mille familles dans la seule Ville de Juthia, & qu'ils y sont puissans, & qu'ils y ont plusieurs Mosquées. Je ne sçai d'où y est venu ce grand nombre, si ce n'est que les Perses & les Arabes, qui ont trafiqué de tout têms dans ce Royaume, y ont répandu le venin de leur Religion. Mais il se trouve aussi qu'il y a environ 160. ans qu'un Capitaine Turc de l'Armée que Soliman, Bacha du Caire,

Mendez Pinto.

conduisoit dans les Indes, s'étant écarté du reste de la Flote, vint aborder avec son Bâtiment sur la Côte de Tenasserim, & qu'il prit parti chez le Roy de Siam avec un grand nombre de Janissaires.

Mais on pourroit ici demander s'ils n'ont point eu connoissance de la Religion Chrétienne dans les premiers siecles de l'Eglise, puisque Jesus-Christ avoit assûré que son Evangile seroit prêché par tout le Monde, & que Tertullien a reconnu que cela étoit déja pleinement accompli de son tems.

C'est la Tradition de l'Eglise, & même de ces Païs Orientaux, que S. Thomas est allé aux Indes. La Ville de Meliapur, où cet Apôtre a été martyrisé, & un grand nombre de Chrétiens que l'on a trouvé aux environs de cette Ville, en sont une preuve indubitable. Or il se peut bien faire que quelques-uns de ses Disciples ayent prêché la Foy de Jesus-Christ dans le Royaume de Siam, puisqu'on trouve, qu'un Evêque de Meliapur envoïa des Prédicateurs jusques dans la Chine. Mais il ne faut pas non plus croire que S. Thomas ait été le seul Apôtre des Indes. Saint Jerome assûre que Pantænus, Philosophe

Le P. Marini, Lett. de 1625.

De Scrip. Eccl.

ſophe Chrétien, qui vivoit environ l'an 200. ayant enſeigné dans la celebre Ecole d'Alexandrie, alla aux Indes, pour prêcher l'Evangile, & l'Hiſtoire Eccleſiaſtique fait foy qu'environ ſix vingt ans après, un nommé Frumentius, qui étoit allé par curioſité dans le Païs, revint à Alexandrie, & qu'ayant fait connoître à S. Athanaſe le grand fruit que l'on pourroit eſperer de ces Peuples, ſi l'on y envoyoit quelqu'un, pour être leur Evêque, ce Saint le conſacra lui-même, & le renvoya environ l'an 327. Et il s'eſt trouvé de ces Chrétiens Orientaux, qui avoient connoiſſance de cette Miſſion, & aſſûroient que c'étoit au-delà du Gange, dans les Païs dont nous avons parlé, que Frumentius étoit allé.

Ruf. Socr. Soz.

Vincent le Blan.

Il ne faut pas ici attendre, comme dans les Sieges d'Occident, de longues ſucceſſions d'Evêques. Ce que nous en ſçavons, eſt que les Chrétiens de ce Païs-là envoyoient en Armenie demander des Prêtres, pour les inſtruire; que le Patriarche leur en envoyoit, & que cela a toûjours continué depuis: D'où vient que n'ayant reçû leurs inſtructions que de l'Egliſe d'Orient, il ne faut pas s'étonner ſi l'on a trouvé

chez eux les mêmes erreurs qui sont parmi les Syriens, Chaldéens & Arméniens. Ceci neanmoins ne se doit entendre que de ceux qui sont au-deça du Gange, & que l'on appelle Chrétiens de S. Thomas ; car on ne voit plus que des vestiges de Christianisme dans les Païs plus éloignez, & la fausse Doctrine de Xaca & de quelques autres, qui ont peut-être toûjours été les dominantes, le sont encore aujourd'hui, par la lâcheté des Eglises Schismatiques, lesquelles n'ayant pas conservé la pureté de la Foy, n'ont pas eu non plus assez de charité pour maintenir ces Chrétiens dans la connoissance de leur Sauveur. Mais si-tôt que l'Eglise Catholique a vû dans ces Païs, qui sont si éloignez d'elle, quelque porte ouverte à la prédication de l'Evangile, elle n'a pas manqué d'y envoyer les Ouvriers Apostoliques, pour y secourir leurs freres, & attirer les autres dans la communion de leur bonheur.

Lors donc que les Portugais établirent leur domination dans les Royaumes Orientaux de l'Asie, comme le même esprit, qui avoit fait entreprendre les découvertes, étoit encore en

vigueur parmi eux, ils ſongerent autant à étendre la Royaume de Jeſus-Chriſt, que celui de leur Prince. Ils arborerent la Croix juſqu'aux extrêmitez de l'Orient, & S. François Xavier ayant commencé ces glorieuſes Miſſions, comme Vicaire Apoſtolique, fut ſuivi d'un nombre de Jeſuites, qui ont fait un fruit merveilleux dans tous ces endroits. Mais comme cette Societé, dont la charité a tout le monde pour objet, ne pouvoit fournir que peu de Sujets, pour travailler en chaque endroit, il falloit que d'autres s'intereſſaſſent avec eux dans ce grand ouvrage: Auſſi a-t-on vû grand nombre d'autres Religieux & de Prêtres Seculiers, courir comme eux les Terres & les Mers, pour porter l'Evangile aux Infideles. On établit des Seminaires, pour y élever des jeunes gens de diverſes Nations; afin qu'étant parvenus dans un âge de maturité, ils pûſſent prêcher, chacun dans ſon Païs, la Foy qu'ils avoient reçûë. On y envoya auſſi des Evêques; & le premier qui y fut en cette qualité, fut un Religieux de S. François. Enfin peu à peu on y fonda des Evêchez, qui ſont aujourd'hui au nombre de neuf, ſous les deux

Métropoles de Goa & de Manille. Mais comme c'étoit trop peu que dix ou douze Evêques pour tant de Royaumes & de Provinces qui se trouvent dans ces vastes Contrées, il étoit necessaire d'y en envoyer de nouveaux, qui fissent des Prêtres de ces mêmes Païs, & pûssent mettre ces Eglises en état de se soutenir d'elles-mêmes. L'Eglise Romaine & la Gallicane, qui s'étoient déja autrefois interessées dans le salut de ces Peuples, pendant que les Tartares tenoient la Monarchie de l'Asie, se sont jointes encore en cette occasion : la Gallicane, en fournissant des Sujets ; & la Romaine, en leur donnant leur Mission. L'on consacra trois Evêques François, & le Pape les fit ses Vicaires dans les Royaumes de la Chine, de la Cochinchine & du Tonquin. Plusieurs raisons, que nous verrons ci-après, leur firent établir une Résidence fixe dans la Ville de Juthia, Capitale du Royaume de Siam.

M. d'Heliopolis
M. de Berythe.
M. de Metellopolis.

Or des Evêchez, dont je viens de parler, il y en a un qui a été fondé à Malaca ; & il étoit déja venu de là quelques Missionaires à Siam : mais on y avoit fait jusques ici fort peu de fruit ; & il se trouve dans une Lettre de 1623,

Bardim, dans

que depuis plus d'un siecle, on ne se souvenoit pas d'y avoir baptisé un seul adulte. l'Etat de l'Eglise.

Maffée, à la verité, & Jarric, rapportent l'Histoire d'un Roy de Siam, qui fut baptisé par un Portugais environ l'an 1542. Mais cela doit être entendu d'un petit Roy de l'Isle Celebes, & non d'aucun des puissans Princes, dont je parle. Le premier, qui a prêché dans ce Royaume, a été le Pere Sequeira Jesuite, incontinent après la mort du Roy Noir; & ni lui, 1606.
ni quelques autres, qui y étoient allez *Jarric.*
de Malaca, n'avoient eu la consolation de voir fructifier la parole qu'ils y avoient semée: en sorte que l'on regardoit la conversion des Siamois comme désesperée. Mais depuis que les Hollandois se sont rendus Maîtres de Malaca, 1641.
le besoin a été bien plus pressant, puisqu'il ne falloit plus attendre aucun secours de ce côté-là: & en effet, il n'y a plus eu d'Evêque, mais seulement un Vicaire General, que l'on appelle Gouverneur de l'Evêché; & les Hollandois y ont fait des Edits tres-rigoureux contre les Catholiques. Le Siege en fut transporté à Macassar.

Ainsi le Royaume de Siam étoit dépourvû de tout secours: mais les Mis-

sionaires François y étant arivez, & ayant reconnu le fruit que l'on y pouvoit faire, commencerent à y travailler, & le Pape étendit sur ce Royaume la Jurisdiction de ses Vicaires.

C'est une chose admirable de voir le zele de ces Prelats & des Prêtres qui travaillent sous eux, tous en general ne respirant que les travaux & la gloire de Jesus-Christ : Aussi tous ces Païs ont ressenti les effets de leur charité. Nous avons déja vû ce qu'ils ont fait à la Cochinchine & au Tonquin. A l'égard de Siam, ils y ont établi des Seminaires, pour instruire la jeunesse, des Hôpitaux pour les malades, & des Communautez de filles Chrétiennes; & Dieu benit tellement leurs travaux, par les conversions que l'on y fait, que non-seulement les pauvres gens, & des Villages entiers, mais les Talapoins mêmes & les Mandarins demandent le Baptême avec empressement, & que l'on a déja effectivement baptisé quelques Mandarins & quelques Dames de la Cour. En quoi le Roy leur est si favorable, qu'il a declaré en trois ou quatre occasions, qu'il n'empêcheroit pas que ses Sujets ne se fissent Chrétiens; qu'il a fait porter pa-

role à un de nos Evêques, qu'il permettroit avec le tems, par un Edit solemnel, la prédication & l'exercice de la Religion Chrétienne; & qu'il a quelquefois fait fermer les portes de ses Temples, & défendre, sous de grosses peines d'y entrer. Toutes lesquelles choses nous allons décrire amplement, & en détail.

Ces Missionaires étant arrivez à Siam en 1662. comme ils virent que la Chine, la Cochinchine & le Tonquin étoient fermez aux Vicaires Apostoliques, par la persécution qui s'y étoit élevée, & sçachant d'ailleurs le bon accueïl que le Roy de Siam leur avoit fait sur ses Terres, la situation avantageuse de sa Ville Capitale, la commodité d'y apprendre les Langues Orientales, & la facilité d'y entretenir commerce de Lettres avec l'Europe, ils jugerent qu'on ne pouvoit choisir aucun lieu plus propre, pour être le centre general de toutes les Missions d'Orient, où l'on pût perfectionner les Ouvriers Evangeliques, qui seroient envoyez de France, former ceux qui seroient envoyez des autres Royaumes des Indes, pour y prendre les premieres teintures de la vie Apostolique, &

recevoir les uns & les autres, comme dans un asile, lorsqu'ayant été appliquez à quelques Missions, ils seroient obligez de se retirer dans les tems des persécutions, ou bien rappellez par leurs Superieurs dans les autres conjonctures. Voyant, dis-je, toutes ces grandes facilitez, ils formerent le dessein d'y établir une de leurs principales Résidences, & d'y jetter les fondemens d'un Seminaire general pour ces Eglises, pour de là se transporter & se répandre dans tous les lieux de leurs Missions : Aussi le S. Siege en ayant été informé, a donné son approbation à l'établissement qu'on y projettoit, en étendant la Jurisdiction des Evêques François, ses Vicaires-Apostoliques, sur ce Royaume, & voulant que l'un d'eux y fît ordinairement sa résidence.

M. l'Evêque de Berythe y étant arrivé, il y trouva les deux Eglises, dont j'ai fait mention, qui contenoient en tout quinze cens Chrétiens, ramassez de différentes Nations. Il y avoit même quelques Japonois, qui s'y étoient refugiez ; parce que la Foy étoit persécutée dans leur Païs, où trois cens soixante-dix personnes de l'un & de

l'autre sexe avoient été martyrisées l'année précédente. La ferveur des Fideles y étoit toûjours tres-grande, quoiqu'elle ne fût plus soutenuë par l'usage des Sacremens, ayant perdu tous leurs Prêtres. Voila l'état auquel il avoit trouvé cette Eglise à son arrivée.

En 1667. il parut si avantageux, que M. de Berythe en écrivit cette même année en ces termes : Nôtre Seigneur convertit toûjours à Siam quelques Gentils, & il y a apparence d'une ample moisson. Il semble que la grace veüille operer quelque chose dans l'esprit du Roy de Siam ; car il a voulu depuis peu voir à fond ce que la Religion Chrétienne enseigne : Ce qui nous ayant été rapporté, nous crûmes lui devoir faire present d'un recueil d'Images en taille douce, qui contient tous les mysteres de la Vie & de la Passion de Nôtre Seigneur, les douze Apôtres, les quatre Evangelistes, les Fondateurs des principaux Ordres des Religieux, deux des plus illustres Saints de chaque Ordre, & les quatre fins dernieres : Toutes lesquelles choses étoient expliquées en la Langue du Païs. Et le Roy ayant communiqué ce Livre aux plus considerables Docteurs de sa

Cour, & après avoir été lû & examiné, & lui en ayant fait le rapport, ils lui dirent que la Religion Chrétienne étoit bonne, qu'elle enſeignoit des choſes fort relevées; mais que celle, dont ſa Majeſté faiſoit profeſſion, étoit auſſi bonne. On a ſçû depuis que le Roy a dit en quelques rencontres, qu'elle lui plaiſoit. Et c'eſt aſſurément pour cette raiſon qu'il favoriſe encore plus qu'il n'a fait ces Miſſionaires : De ſorte que s'étant ſouvenu de l'ordre qu'il avoit déja donné qu'on leur envoyât des materiaux pour le bâtiment de leur Egliſe, il donna un nouveau commandement d'y ſatisfaire : Ce qui fut executé alors. Et toutes ces belles diſpoſitions firent eſperer quelque coup de grace pour la converſion de cet Etat, par celle du Roy. Mais ces Miſſionaires ont eu ſujet de craindre que les faveurs qu'ils reçûrent alors de ce Prince, ne procedaſſent de la facilité dangereuſe avec laquelle il écoute volontiers toutes les autres propoſitions qu'on lui fait d'ailleurs de changer de Religion. Il n'y a pas long-tems qu'il fut ſollicité d'embraſſer l'Alcoran par une Ambaſſade magnifique de la Reine d'Achen, qui gouverne le Royaume

le plus considerable de l'Isle de Sumatra, à la place de son frere, qui a embrassé la Religion de Mahomet. Il reçût tres-bien son Ambassadeur; & on a remarqué depuis qu'il traite favorablement ceux de cette malheureuse Secte. De sorte que M. de Berythe, dans une Lettre de 1668. mandoit que le plus grand empêchement qu'ils avoient en la propagation de la Foy en ce Royaume, étoit le grand credit que les Mahometans y avoient, le zele incroyable avec lequel ils tâchent d'y établir leur fausse Loy, les Charges qu'ils y possedent, le grand commerce qu'ils y exercent, les intrigues qu'ils ont à la Cour, & les mesures qu'ils y ont prises de longue main, pour persuader au Roy de s'attacher à leur Religion, à l'exemple de plusieurs Princes Idolâtres, ses voisins. Qu'il y étoit encore arrivé deux Ambassadeurs: l'un d'Achen; l'autre de Golconde, avec quelqu'un de leur Docteurs, pour faire de nouvelles instances sur ce sujet: Que ce dernier Ambassadeur avoit même obtenu permission de bâtir une Mosquée à Siam: Que tout cela joint aux grands services que les Mahometans rendent aux Siamois, faisoit ap-

prehender avec raison que le Mahometisme ne s'introduisît enfin dans ce Royaume. Les Lettres des années suivantes ne disent pas que cela ait été fait; & celles de 1669. apprennent les tentatives que l'on a faites auprès du Roy pour cela. Elles apprennent le Baptême d'un Mandarin, & la Conférence d'un des Ecclesiastiques François avec le second frere du Roy, sur la Religion Chrétienne, dont on assûre qu'il auroit achevé sa conversion, si sa naissance & son rang lui en eussent donné la liberté: Mais souvent les Princes sont les victimes des raisons d'Etat. Il declara à M. de Berythe, après plusieurs Conférences qu'il a eu avec lui, & confessa hautement, qu'il n'y avoit qu'un seul vrai Dieu, à qui il rendroit désormais ses adorations. Voila le moyen dont il a plû à Dieu se servir, pour ouvrir aux Missionaires François la porte de ce Louvre, afin d'y prêcher le mystere de la Trinité & de l'Incarnation. Mais comme c'est de lui que dépend la conversion parfaite des Infideles, il n'y a que lui seul qui connoisse quel sera le succès de cette ouverture à la Religion Chrétienne, que quelques Gentils embrassent toû-

jours de tems en tems ; & peut-être que tout le Royaume l'embrasseroit aisément, si quelque Prince Chrétien en pressoit le Roy avec autant d'instance que les Mahometans le sollicitent de leur part de prendre la leur.

Quant à l'état du Seminaire, il fut achevé en cette même année 1668. C'est un grand corps de logis, bâti sur la place, capable de loger plusieurs Missionaires. Il est sous le titre & la protection de S. Joseph. Au reste, ce Seminaire se peuple fort par la vocation de plusieurs jeunes gens de divers Païs, qui promettent de grands fruits; en sorte qu'en 1671. il s'y est trouvé près de cent personnes.

Quoique Siam ne fut point de la Mission de ces Vicaires Apostoliques, & qu'ils ne s'y arrêtassent qu'en attendant l'occasion de partir pour la Chine, dont il n'est éloigné que d'un trajet de Mer, qui se fait en trois semaines, ils ne laisserent point de considérer les Chrétiens de cette Ville comme les premiers de leur Apostolat. Ils y bâtirent d'abord une petite Chapelle à peu de frais, où ce Peuple pût les jours de Fêtes entendre la Messe, & s'assembler en commun, afin d'y vac-

quer à l'oraiſon & à la meditation des veritez Chrétiennes. Ces Miſſionaires fournirent l'argent qu'il fallut pour acheter les materiaux, & ces nouveaux Chrétiens, zelez, autant qu'on le peut être, la bâtirent eux-mêmes avec tant de diligence, qu'elle fut benite au plûtôt. On y fit conſtruire un petit retranchement, pour y loger un Eccleſiaſtique, où ſe retira celui qui le premier eut le ſoin de travailler à l'inſtruction de ces Cathecumenes tout le tems qu'il fut neceſſaire pour les diſpoſer à recevoir les ſaints Sacremens.

Cependant ces Miſſionaires ſe diſperſoient dans la campagne, où ils s'occupoient depuis le matin juſqu'au ſoir, à expliquer les premiers élemens de nôtre Foy, pour donner à tout le monde la connoiſſance d'un ſeul Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre. Ils expoſoient autant qu'il falloit, le myſtere de la Trinité & celui de l'Incarnation. Ils prouvoient d'une maniere intelligible & populaire, qu'il n'y a qu'une ſeule Religion veritable; que cette Religion eſt la Chrétienne, hors laquelle il n'y a point de ſalut à eſperer pour toute l'éternité. Ils firent paroître les myſteres & la morale de cette

Religion avec tant d'éclat & de bon ſens, que le Peuple admirant la ſublimité des articles de nôtre Symbole, & la ſainteté des Commandemens de Dieu, proteſtoit que la Religion qui enſeignoit des choſes ſi hautes & ſi juſtes, étoit la veritable Religion, qu'il falloit préferer à toutes les autres. Les eſprits ainſi échauffez, demanderent le Baptême avec de grands empreſſemens; cequ'on ne leur accordoit pourtant point qu'avec de ſages conſidérations, & qu'après les avoir bien éprouvez: De telle ſorte que par ces heureux ſuccès, le zele des Miſſionaires augmentant, ils s'appliquerent avec plus d'étude & de travail, à la converſion de ces Idolâtres. Ils acheverent leur étude des Langues, pour ſe perfectionner, & tournerent en Siamois les prieres & la Doctrine Chrétienne, composant en même Langue un petit Ecrit, diviſé en quatre parties, dont la premiere traite de l'exiſtence de Dieu; la ſeconde, des myſteres de la Trinité & de l'Incarnation; la troiſiéme, des marques de la vraie Religion; & la quatriéme, de la maniere de refuter les erreurs de la Religion du Païs. Outre cela, ils inſtrui-

soient des Neophytes, pour les préparer à la fonction de Catechistes, & les mettre même en état de pouvoir être un jour élevez au Sacerdoce.

Cette même année, Dieu benit si visiblement les soins & les remedes d'un d'entre eux, par la guérison des malades, qu'on le fit passer à la Cour & dans la Ville pour un Medecin tres-habile. On estima donc qu'il falloit se servir de cette réputation, pour prendre occasion de sauver les ames, sous prétexte de guérir les corps; & dans cette vûë, on bâtit auprès du Seminaire un petit Hospice pour les pauvres qui seroient attaquez de quelques maladies, jusqu'à ce qu'on eût le moyen de bâtir & fonder le grand Hôpital, dont on avoit dé[illegible] conçû le dessein quelques années auparavant, dans l'esperance de convertir par cette voye un grand nombre de pauvres, qui passeroient par les mains des Missionaires; car on voyoit tous les jours avec une extrême consolation, que la charité qu'on exerce envers eux dans ce petit Hospice, est un attrait merveilleux, pour les gagner à Jesus-Christ, & pour étendre sa Religion dans tout le Royaume.

Cet Hospice de charité pour les malades

lades ne fut pas le ſeul établiſſement auquel on donna commencement dans le Royaume de Siam. Celui des Vierges Chrétiennes, dont M. de Berythe avoit pareillement formé le projet, fut mis en exécution dès l'année 1672. par la rencontre heureuſe de pluſieurs Sujets, qui ſe trouverent diſpoſez à ce deſſein, & qui vivoient déja en Communauté ſur la fin de cette année; comme celles qu'on a établies les années précedentes dans la Cochinchine & dans le Tonquin.

Le Seminaire de Siam commença auſſi dès cette année à prendre un ſi grand accroiſſement, par le nombre des Sujets de toute ſorte de Nations, dont il ſe peuploit tous les jours, qu'on y parloit dès-lors pluſieurs Langues différentes: Auſſi faiſoit-on état qu'il y avoit près de cent perſonnes, outre plus de trente qu'on y attendoit; d'où l'on eſperoit de merveilleux progrès.

Tout contribuoit à l'avancement de la Religion dans ce Royaume; mais ce qui parut à la ſuite, y donna tout le ſuccès qu'on attendoit. Les Evêques Miſſionaires ayant reçû des Lettres du Roy Tres-Chrétien & du Pape en 1673. pour le Monarque de ce Royau-

me, à l'effet de le remercier de la protection qu'il donnoit à la Religion dans ses Etats, lesquelles avoient été portées comme en triomphe, & lûës en grande ceremonie, en présence de ces mêmes Evêques, des Ministres d'Etat & des premiers du Royaume : Ensuite de quoi, ce Roy leur ayant donné une Audience publique & particuliere, dans lesquelles ils avoient eu un entretien de trois heures avec lui touchant les grandes qualitez de nôtre invincible Monarque, de la Maison Royale, du nombre des Princes du Sang, des Troupes & des Conquêtes du Roy; en quoi il témoigna une merveilleuse satisfaction. Mais rien ne produisit un meilleur effet que ce qui arriva dans la suite : Car le Roy ayant demandé quel pouvoit être le motif qui avoit porté les Evêques à passer tant de Mers, & pourquoi sa Majesté Tres-Chrétienne avoit bien voulu envoyer si loin ses Sujets, ces Prélats lui expliquerent comme le zele du salut des ames en étoit la seule cause, & lui firent entendre que le Roy Tres-Chrétien avoit beaucoup d'ardeur pour étendre le Royaume de Dieu. Cette derniere réponse lui donna encore plus

de sujet d'admirer le Prince dont on lui parloit ; jusques-là qu'il dit aux Evêques qu'il seroit bien aise de contribuer à ses glorieux desseins, & que pour lui donner des marques de l'estime particuliere qu'il faisoit de sa vertu, il avoit résolu de lui faire offre dans l'étenduë de ses Etats, d'un Port, où l'on pourroit bâtir une Ville au nom de Loüis le Grand, qui seroit même dans la suite la demeure d'un de ses Vicerois, s'il le jugeoit à propos. Puis il fit plusieurs questions touchant nôtre S. Pere le Pape, de quelle Nation il étoit, quels Etats il possedoit, & quelles Villes il avoit en sa puissance. Ce qui donna bien de la joye aux Evêques, qui ne laisserent pas échaper l'occasion favorable de raconter l'Histoire du Grand Constantin, & les grands bienfaits que cet Empereur & ses successeurs ont fait au S. Siege & à l'Eglise : En quoi il témoigna encore plus de plaisir.

Ils eurent à la suite un autre entretien avec le premier Ministre, gendre de ce même Roy, qui leur fit plusieurs questions, qui regardoient nos saints mysteres, demandant en quel lieu nôtre Seigneur Jesus-Christ a pris sa nais-

ſance, & s'il étoit vrai qu'il fût mort, ou s'il avoit ſuppoſé un corps en la place du ſien, lorſqu'on le voulut faire mourir, ainſi que diſent les Mores. Il ſouhaita enſuite être éclairci ſur les myſteres de ſa Reſurrection & de ſon Aſcenſion. Des réponſes de toutes leſquelles choſes il parut être fort content. Mais quoiqu'il ne pût être que tres-avantageux pour la Religion d'avoir inſtruit ainſi publiquement une perſonne de cette qualité des principaux points de la Foy, & de lui avoir découvert les ſecrets du Fils de Dieu, & la conduite adorable qu'il a tenuë, pour operer le ſalut des hommes, on ne laiſſe pas de craindre que ce Miniſtre ne profite pas, comme il devroit, de ces divines lumieres, à cauſe de l'attachement extrême qu'il a toûjours fait paroître pour le culte de ſes Idoles.

En 1674. les Miſſionaires établirent une nouvelle Paroiſſe, ſous le Titre de la Conception Immaculée de la ſainte Vierge, dans un Village à vingt lieuës de la Ville Royale de Siam, où il y avoit quelques Chrétiens de différentes Nations, ſans qu'il y en eût un ſeul dans ce nombre, qui fût naturel du Païs; parce que juſqu'alors, per-

ſonne ne les avoit invitez à recevoir les lumieres de la Foy. C'étoit un lieu qu'il avoit plû au Roy de Siam de donner à ces Vicaires Apoſtoliques pour un Hoſpice.

Cette nouveauté donna lieu aux Gentils de faire grand bruit, & de ſe plaindre hautement de ce qu'on vouloit introduire une Religion inconnuë ſans l'autorité du Roy. Mais ce murmure, qui eût été peut-être ailleurs un commencement de perſécution contre la Loy du vrai Dieu, fut une occaſion favorable, dont les Vicaires Apoſtoliques ſe ſervirent, pour autoriſer cette même Loy dans tout l'Etat; & ces Meſſieurs étant allé droit à ſa Majeſté, pour l'informer des choſes qui ſe paſſoient, & lui ayant preſenté une Requête, pour lui demander qu'il lui plût permettre à tous ſes Sujets d'embraſſer la Foy Catholique, ce Prince declara de vive voix dans une Aſſemblée publique des Grands de ſa Cour, qu'il ne prétendoit empêcher perſonne de ſe faire Chrétien, & qu'il laiſſoit en cela une entiere liberté à tous ceux qui en auroient le deſir. Il ne ſe contenta pas même de cette declaration; mais il fit bien-tôt après porter parole en

secret à ces Messieurs, qu'il permettroit avec le tems, par un Edit solemnel, la prédication & l'exercice de la Religion Chrétienne.

Les Relations de l'année 1675. portoient que le nombre des conversions avoit été bien plus grand cette année que les précédentes, & qu'il y avoit de grandes esperances du succès de la Mission de Siam : Que le soin que l'on continuoit pour les malades, avoit tellement gagné le cœur des Siamois, qu'on les trouvoit tout autrement disposez à embrasser nôtre Religion, qu'ils avoient paru jusqu'alors ; & qu'il sembloit que le défaut d'Ouvriers & du temporel, fût dorénavant le seul obstacle qui fût capable d'y retarder les progrès de l'Evangile. Ils protestoient que faute de ce double secours, on ne faisoit pas la centiéme partie de ce qu'on auroit pû faire ; parce qu'il y avoit liberté de travailler par tout, sans contradiction de la part des Puissances & du Peuple.

A l'égard des Seminaires, dont nous avons déja dit quelque chose en passant, il faut observer que comme il n'y a rien de plus necessaire pour la propagation de la Foy en tous ces Païs

d'Orient ; que d'y avoir de ces Communautez pour y élever des gens du Païs, & les disposer à l'état de Cathechistes & du Sacerdoce, on le peut faire aisément en cette Ville de Siam, où il est permis à toute sorte de Nations de s'établir, & d'où l'on peut trouver des commoditez pour aller presque par tout : par le chemin de terre, aux Royaumes du Pegou, d'Ava & de Laos, & par celui de mer, à la Chine, à la Cochinchine, au Tonquin, à Macassar, à Bengale, & en d'autres Païs. L'abord de toutes ces Nations en cette Ville, à chacune desquelles on marque différens quartiers hors la Ville pour leurs habitations, offre une grande commodité aux Missionaires, pour apprendre la Langue des Païs auxquels ils seront destinez, & où ils peuvent s'instruire des coutumes, des mœurs & des créances de chaque Royaume, & pratiquer des habitudes, pour s'y introduire avec facilité, accompagnant les Marchands qui vont & viennent, & autres qui arrivent à Siam, pour diverses negociations. Enfin, comme l'expérience montre à quelles persécutions on est souvent exposé en ces divers Etats, quand on y prêche la

Religion Chrétienne, & que les Prédicateurs sont obligez de s'absenter de tems en tems, & quelquefois forcez d'en sortir, c'étoit une chose de grande consequence qu'ils eussent non-seulement un lieu de refuge, où ils trouvassent une retraite assûrée en cas d'exil, mais encore d'où ils pûssent recevoir de tems en tems assistance de conseil, d'argent, & d'autres secours. Et c'est ce lieu que la Providence leur a marqué.

Quant à la disposition du Roy, on pouvoit dire qu'il avançoit fort, sans y penser, les affaires de la Religion, en affoiblissant le credit des Prêtres Idolâtres, pour qui les Peuples ont autant de veneration, que s'ils étoient des petites Divinitez. On dit qu'il en est sorti plus de trois mille du Royaume, que ce Prince a condamnez comme des fugitifs, à de grandes peines; & les premiers d'entre eux s'étant plaints du traitement qu'on faisoit à leurs Confreres, ils ont encore augmenté l'indignation du Prince contre eux. Les mêmes Relations portoient que ce Prince attendoit toûjours avec impatience la nouvelle de la Paix entre la France & la Hollande, pour envoyer des

des Ambaſſadeurs au Pape & au Roy Tres-Chrétien, avec des preſens tres-conſidérables, qui étoient préparez il y avoit long-tems. Voilà ce qu'écrivoient ces Miſſionaires; ſans parler des autres progrès de la Religion, comme des converſions de pluſieurs Idolâtres, & de pluſieurs promotions des Naturels du Païs aux Ordres ſacrez.

Ces mêmes Miſſionaires François mandoient en 1676. que depuis qu'ils étoient établis à Siam, les Peuples de ce Royaume ne leur avoient point encore paru ſi diſpoſez à écouter l'Evangile, qu'en cette année. A la verité, il y a lieu de s'étonner qu'étant les gens de tout l'Orient qui vivent avec plus de ſimplicité, & qui ſont plus portez à la juſtice & à la douceur, ils déliberent neanmoins ſi long-tems à embraſſer une Religion, dont les maximes ſont ſi conformes à leurs inclinations naturelles. Un des Miſſionaires écrivoit que ſelon ſa penſée, l'obſtacle le plus fort à leur converſion, eſt qu'ils ſont trop ſuperſtitieux; car ils ſont ſcrupule de tuer le moindre animal: & pour s'accommoder à leur foibleſſe, il faut que les Miſſionaires

qui travaillent à les inſtruire, s'abſtiennent entierement de manger de la viande, de peur de les ſcandaliſer. D'ailleurs leur ſimplicité les attache opiniâtrement à toutes les erreurs qu'ils ont ſuccées avec le lait, parce qu'elle ne leur permet pas pour l'ordinaire de raiſonner ſur les choſes, ni de ſe mettre en peine de démêler le vrai d'avec le faux. Enfin ils ſont retenus par la veneration extraordinaire qu'ils ont pour la perſonne, & pour les vertus morales des Talapoins, dont la multitude eſt plus nombreuſe que celle de nos Religieux en Europe. Ils en ont tant de ſoin, qu'ils leur portent à boire & à manger par une eſpece d'émulation, au ſon de leur cloche. Si jamais il plaiſoit à Dieu d'ouvrir les yeux à ces Talapoins, par ſa grace, ils ſeroient d'excellens Religieux ; car ils ſont également ſobres & chaſtes : & ces deux qualitez donnent beaucoup d'eſperance de réüſſir auprès d'eux avec le tems ; ce qui ne donne pas peu de conſolation aux Ouvriers Evangeliques. Mais cette conſolation étoit encore augmentée par la diſpoſition que les femmes de ce Royaume paroiſſent avoir au Chriſtianiſme, par la grande

pudeur qui les distingue de toutes les autres femmes des Païs Orientaux.

Quoique les affaires de la Religion fussent sur un tres-bon pied l'année précédente, elles allerent encore beaucoup mieux celle-ci. La continuation 1677.
des bontez du Roy ne se fit pas seulement voir dans le soin qu'il eut de faire achever à ses frais les bâtimens des Missionaires ; mais elle éclata encore plus dans l'ordre que sa Majesté donna à un de ses principaux Officiers, de faire porter de sa part aux Evêques une chaire à prêcher toute dorée, & d'assister aux Sermons & aux prieres, afin de lui faire rapport de tout. Et ce Prince declara en presence de quelques Mandarins, qu'il n'empêchoit aucun de ses Sujets d'embrasser le Christianisme. Dés l'année précédente, durant le débordement de la Riviere, qui inonde le Païs, justement au tems que les Peuples ont coûtume de frequenter les Temples de leur Dieu, il avoit commandé que l'on en fermât les portes, & défendu sous de grosses peines, qu'on n'y laissât entrer personne. Tout le monde en fut extrêmement étonné ; & comme depuis ce tems-là, on ne le vit pas aller au Temple, à la

maniere de ses prédecesseurs, on disoit communément qu'il étoit de la Religion des Etrangers. Mais les Missionaires François eurent une juste crainte de ce côté-là : Car quoiqu'il soit vrai qu'il approuve fort nôtre Religion, on avoit pourtant lieu d'appréhender que les Mores, qui se fortifient tous les jours dans ses Etats, & qui sont tres-bien venus dans sa Cour, ne tournassent insensiblement son esprit au Mahometisme ; ce qui seroit le plus grand malheur du monde. Mais il faut demander instamment à Dieu qu'il détourne cet orage, & qu'il détermine enfin ce Prince à prendre le meilleur parti.

Les faveurs que ce Prince fait de jour en jour aux Evêques François, sont tres-particulieres. Il leur a fait encore bâtir une grande Eglise proche le Seminaire qu'il leur fit construire il y a quelques années ; & depuis peu, il leur a fait demander le modele d'une autre Eglise, qu'il veut leur faire bâtir à Lavau. C'est une Ville où il fait son séjour pendant sept ou huit mois de l'année, & qui est éloignée de Siam de quinze à seize lieuës.

Il est ravi d'apprendre des nouvelle

d'Europe, & sur tout d'être informé des Conquêtes du Roy Tres-Chrétien, dont les dernieres mirent ce Prince dans une si haute estime auprès de lui, qu'il fit paroître une extrême impatience de lui envoyer des Ambassadeurs. Ce qu'il exécuta en 1680. ayant choisi pour Chef de cette Ambassade l'homme le plus intelligent de son Royaume, & qui en cette qualité avoit été à la Chine & au Japon, ayant aussi choisi pour l'accompagner vingt-cinq hommes des plus considérables de ses Etats, avec de riches presens pour le Roy, & pour toute la Maison Royale. Comme le Pape lui avoit écrit, aussi-bien que le Roy Tres-Chrétien, pour le remercier de la protection qu'il donnoit aux Catholiques, & de la liberté de conscience qu'il laissoit dans ses Etats, ce Monarque lui faisoit réponse par la même Ambassade: Mais malheureusement le Vaisseau, sur lequel elle étoit embarquée, s'étant perdu, sans en avoir pû rien apprendre depuis, ce Roy prit la résolution de faire partir d'autres Ambassadeurs, à qui il ne donna qualité que d'Envoyez, qui ne furent chargez que de trois choses, entre autres, de chercher les moyens pour unir les

deux Couronnes d'une amitié inviolable.

Relations du mois de Decembre 1648. Dans l'esperance que sa Majesté lui envoyeroit des Ambassadeurs, lorsque les siens reviendroient, il faisoit bâtir une maison, qu'on peut nommer magnifique, pour le Païs, pour les recevoir & les défrayer. Dans ce dessein, on préparoit toutes les ustanciles pour la meubler à la maniere d'Europe.

Ces deux Envoyez furent accompagnez d'un Missionaire que le Roy de Siam avoit demandé à un des Evêques François, lequel auparavant de partir, fut magnifiquement regalé huit jours entiers par ce Roy, pendant lesquels il eut de fort longues Audiances de ce Prince, qui lui recommanda d'avoir soin de ses Envoyez, & de rapporter en France la verité de ce qu'il voyoit de sa Cour & de ses Etats; disant au surplus, lorsque ce Missionaire le quitta, qu'il prioit le Dieu du Ciel de lui faire faire un bon voyage, & qu'il lui apprendroit des choses à son retour dont il seroit surpris & ravi. Il lui fit ensuite donner un habit long de satin; & c'est celui que ce Missionaire a porté dans les Audiances que ces Envoyez ont euës.

M Vachet. M. de Metellopolis.

Il n'y a point de ressorts que les Nations établies à Siam, & qui ne sçauroient cacher le chagrin & la jalousie que leur donne la grandeur du Roy, n'ayent fait joüer, pour empêcher ces Envoyez de venir en France. Comme ils sont chargez d'acheter en France beaucoup de choses, ces jaloux ont offert au Roy de Siam de lui porter jusques dans son Royaume tout ce qu'il pouvoit desirer de l'Europe, & même de lui en faire present : Mais ce Monarque, du caractére dont il est, n'étoit pas assez interessé pour accepter de telles propositions ; aussi les a-t-il rejettées, tout ce qu'il cherche n'étant que l'amitié du Roy, dont il se fait une gloire, un bonheur & un plaisir.

Ces deux Envoyez, dis-je, qui sont des Mandarins, accompagnez de six domestiques, arriverent à Paris le 13. Octobre 1684. & eurent Audiance des Ministres d'Etat, auxquels ayant dit que le Roy de Siam, leur Maître, avoit voulu rechercher l'amitié du Roy, par la connoissance qu'il avoit de ses Conquêtes, de la prosperité de ses armes, du bonheur de ses Sujets & de sa sage conduite ; au sujet de quoi, il

avoit envoyé des Ambassadeurs, qui avoient ordre de prier sa Majesté de vouloir bien lui en envoyer aussi de sa part, afin de mieux établir la correspondance qu'il souhaitoit qui se fît entre eux : mais que n'en ayant point entendu parler depuis leur départ, il les avoit choisis pour remplir leur place, afin de lui faire une pareille declaration, & lui témoigner la joye qu'ils avoient de la naissance de M. le Duc de Bourgogne : Ils répondirent que la perte des Ambassadeurs du Roy, leur Maître, les avoit d'autant plus touchez, qu'ils avoient été témoins du déplaisir qu'elle avoit causé à sa Majesté : Que si le bruit de la gloire qu'elle s'étoit acquise, par le nombre surprenant de ses Conquêtes & de ses actions plus qu'humaines, qui font l'admiration de toute la Terre, avoit inspiré au Roy de Siam le desir de contracter une amitié sincere avec elle, nôtre grand Monarque n'étoit pas moins disposé à témoigner au Roy, leur Maître, par toute sorte de moyens, la haute estime qu'il avoit pour lui : Qu'il avoit même déja voulu, malgré la vaste étenduë des Mers qui séparent les deux Empires, lui envoyer le plus

promptement qu'il se pourroit, un Ambassadeur, pour lui marquer le cas qu'il faisoit de son amitié, & l'exhorter d'autant plus à reconnoître le vrai Dieu, que sa Majesté ne doutoit point qu'elle ne dût aux benedictions du Ciel, toutes les prosperitez de son Regne, & que la pureté de sa créance pourroit le plus solidement établir entre eux l'union qu'il souhaitoit, comme elle avoit toûjours fait la regle des alliances & amitiez de sa Majesté. Ces Ministres assûrerent aussi ces Envoyez du plaisir que faisoit au Roy la protection que celui de Siam donne aux Evêques François & à tous les autres Missionaires.

Comme ils n'étoient ni Ambassadeurs, ni Envoyez vers le Roy, ils ne devoient point voir sa Majesté. Ce Monarque ne voulut pas que des gens qui étoient venus de six mille lieuës, s'en retournassent, sans recevoir cet honneur. D'ailleurs il crut leur devoir donner cette satisfaction, en considération du Roy de Siam, qui, le premier, avoit envoyé une si celebre Ambassade que celle qui a été sçûë de tant de gens, avec des presens composez de tout ce qu'il avoit pû trouver de plus riche dans ses trésors.

Il fut donc resolu qu'ils verroient le Roy. Effectivement ils le virent en passant, & ils se prosternerent quand il parut. Sa Majesté les voyant demeurer en cet état, demanda s'ils ne se releveroient point. A quoi le Missionaire, qui les accompagnoit toûjours, répondit, qu'ayant accoutumé d'être incessamment dans cette posture devant le Roy, leur Maître, ils s'y tiendroient aussi devant Elle. Le Roy demanda encore s'ils avoient quelque chose à lui dire, & l'un des Mandarins répondit qu'ils étoient extrêmement obligez au Roy, qui avoit bien voulu leur permettre de voir son auguste Majesté. Le Roy leur dit qu'il étoit bien aise de voir des Sujets d'un Prince, qu'il consideroit ; & sa Majesté se retira, après avoir dit à ce même Missionaire de les faire relever.

Ils admirerent la suite du Roy, & ils en furent extrêmement satisfaits, & de voir les appartemens & les eaux de Versailles. Ils virent aussi Monsieur à Saint Cloud, & Monsieur le Prince à Chantilly.

On leur a fait entendre une grande Messe à Nôtre-Dame de Paris, un jour que M. l'Archevêque officioit, afin

de leur faire voir nos ceremonies de l'Eglise dans tout leur éclat. Ils ont aussi vû celles de l'ouverture du Parlement : Toutes lesquelles choses leur parurent admirables.

Le 17. Novembre, ils prirent leur Audiance de congé des Ministres d'Etat, & partirent le Fevrier 1685. avec M. le Chevalier de Chaumont, en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire vers le Roy de Siam, chargé de presens pour ce Roy, & pour le remercier de la protection qu'il donne aux Evêques François & aux Missionaires établis dans ce Royaume. Nous attendons avec impatience le succès de cette Ambassade, & la suite des progrès de l'Evangile en ces Païs. Voila l'état de la Religion dans le cœur de ce Royaume. Voici celui des Provinces.

Les habitans du Royaume de Tenasserim, qui est une des Provinces de Siam, sont Idolâtres & Mahometans. Ils vivent dans une extrême ignorance des choses de Dieu & du salut éternel. Ils ont dans leurs Pagodes quantité d'Idoles. On n'y voit pourtant point de nuditez choquantes ; mais beaucoup de propreté & d'ornement.

Tenasserim.

Relation des M ss. Franç.

Davity.

Ils n'ont la plûpart qu'une femme, & ils n'ont d'attache à leur Religion, que parce qu'elle est celle de leurs Ancêtres. Les Talapoins, qui sont leurs Prêtres, ne peuvent se marier sans changer d'état. Ils demeurent près de leurs Temples, & ne font aucun ouvrage des mains. On les distingue ordinairement du commun par la longueur & la couleur de leurs habits, qui sont jaunes, comme ceux de Siam. Les Missionaires de ce Païs, qui sont entrez en conference avec eux depuis quelques années, sur les points de leur créance, ont trouvé ces gens tout pleins de tenebres, de contradictions & d'absurditez: & sur chaque proposition que ces Talapoins leur faisoient, ils n'en pouvoient tirer d'autre raison, sinon qu'il étoit ainsi écrit dans leurs Livres. Ils témoignoient neanmoins écouter avec assez de satisfaction tout ce que ces Missionaires leur proposerent de la Majesté du Créateur, Seigneur universel de toutes choses, de la sainteté du Christianisme, de la fin derniere de la vie future, & des moyens pour y parvenir. Ces Talapoins leur firent entendre qu'ils faisoient cas des Chrétiens, & qu'ils croyoient leur Re-

ligion bonne, ſans pourtant condamner la leur ; & que l'eſtime que l'on fait en ce Païs de la ſainteté de la Religion Chrétienne, eſt la ſeule cauſe pour laquelle on y ſouffre en toute liberté ceux qui la profeſſent. En effet la liberté de Religion n'y peut pas être plus grande. On y entend les cloches. On y voit les Egliſes ouvertes. On y chante le Service Divin, & l'on y prêche publiquement ſans aucune contradiction. C'eſt ce qui donne lieu d'eſperer qu'on peut fort bien cultiver cette terre, & la rendre Chrétienne, en y envoyant de dignes Ouvriers. A quoi l'on ſera peut-être d'autant plus excité, que les Etrangers ſont bien reçûs en ce Païs-là, & que le voyage ſoit par terre, ou par mer, n'en eſt pas difficile.

Ceux des Royaumes de Jor & de Pan ſuivent à demi la Secte Moreſque, & il y a peu d'eſperance de les convertir. Ils ſont dans une grande ignorance de Dieu & de Jeſus-Chriſt, & ne croyent aucune choſe de celles de nôtre ſalut. Jor. Pan.

Les Rois des Royaumes de Patane & de Lugor, qui ſont Tributaires de celui de Siam, ſont Mahometans, & Patane. Lugor.

toutefois il y en a plusieurs qui sont Idolâtres. L'on reconnut en 1583. qu'ils avoient beaucoup de penchant pour se faire Chrétiens. C'est pourquoi on leur envoya des Prédicateurs : mais les accès n'en étoient pas libres. Il s'y en introduit neanmoins quelques-uns de tems en tems, qui y font d'assez grands progrès.

Relation nouvelle.

Jonsalem. Bongarin.

A l'égard de Jonsalem & de Bongarin, Villes qui sont à l'extremité de Siam, entre Tenasserim & Malacca, elles sont infectées du Mahometisme, que quantité de gens ont embrassé par la sollicitation des Mores, dont le faux zele s'occupe à établir cette malheureuse Secte, non-seulement dans ces quartiers-là, mais aussi en plusieurs Etats voisins. Outre lequel empêchement, qui s'oppose à la publication de l'Evangile, il semble que les voleurs, qui sont dans les Païs de tous côtez, soient des Ministres, que le Démon a établis, pour détourner les Missionaires de parcourir le Païs. Joint une sterilité generale de la terre, qui cause une grande disette de toute sorte de vivres. Le Missionaire, qui étoit établi dans ce Païs de la part des Vicaires Apostoliques, y trouva un petit nombre

Relation des Miss. Franç.

de Chrétiens, que le commerce y avoit attirez depuis long-tems, de la Côte de Coromandel, & lesquels se sont alliez aux gens du Païs : Ce qui l'obligea d'y bâtir une Chapelle à leur faveur, où il baptisa bien-tôt plusieurs personnes. Il forma même le dessein de passer une année, tant à Bengarin, qu'à Jonsalem, pour éprouver si les Peuples se porteroient à recevoir l'Evangile.

Révolutions dans ce Royaume.

Depuis ce tems-là, il est arrivé de grandes révolutions dans ce Royaume, qui ont bien changé la face des affaires de la Religion. Le Roy étant tombé dangereusement malade, un certain Opra Pattacha, âgé d'environ cinquante-cinq ans, le plus grand, le plus riche & le plus dévoué à sa Secte de tous les Mandarins Siamois, songea à se mettre en état de se faire déclarer Souverain de ses Etats. Il avoit refusé les plus grandes Dignitez du Royaume, pour s'attacher uniquement à l'oraison, & mener la vie d'un parfait Talapoin. Quoique Seculier, il en faisoit entierement les fonctions ; & cette conduite lui avoit fait gagner l'amitié, non-seulement des Grands & des Talapoins, qui ont beaucoup de

Au mois de May 1688.

credit sur les Siamois, mais encore du Peuple, & principalement de ceux qui en font la plus basse partie, & à qui il faisoit de tres-grandes charitez, selon leurs besoins. Il avoit avancé son fils à la Dignité d'Oya, qui est la premiere du Royaume, après les Princes du Sang Royal. La maladie du Roy augmentant, & la foiblesse où il se trouvoit, ne laissant pas lieu de croire qu'il s'en pût tirer, ce Mandarin, soit qu'il fût poussé par les Talapoins, qui croyoient rendre un service considérable à la Religion, qui paroissoit méprisée, soit que l'envie de regner l'empêchât de voir du crime dans sa révolte, & qu'il se sentit flatté, comme disent quelques-uns, du secours que lui promettoient les Hollandois, résolut d'envahir la Couronne. Et pour exécuter son dessein, il ménagea d'abord ceux des Mandarins, qui n'étoient pas satisfaits du Roy, ou qui avoient reçû quelque mauvais traitement de Mr Constance, premier Ministre du Roy, & son grand Confident. Il gagna en même tems ceux qui étoient attachez à la Religion Siamoise; & tous les ressorts qu'il fit jouer, lui réussirent si bien, que comme la coutume de ce Païs-là est que lorsque

Chrétien grec converti à la Religion Catholique.

lorſque les Rois ſont en danger de mourir, on s'aſſûre des Principaux du Royaume, en les enfermant dans le Palais, il trouva moyen d'avoir la garde de ces Mandarins avec quinze mille hommes qu'il avoit amenez. M. Conſtance, qui prévit l'orage, & qui connut que le deſſein de cet Opra le perdroit, s'il n'y mettoit ordre, manda au Sieur Des Farges, Gouverneur de Banсok., qu'il étoit beſoin qu'il vint à la Cour avec quelques Troupes; & ne douta point qu'en faiſant voir de la fermeté, il ne vint à bout de diſſiper les rebelles, & de ſe ſaiſir du Mandarin, qui étoit leur Chef. Le Sieur Des Farges jugeant bien qu'il ne pouvoit envoyer des Troupes, ſans les riſquer, & trouvant d'ailleurs qu'il y auroit de l'imprudence à un Gouverneur d'affoiblir ſa Garniſon, ce qui ſeroit expoſer ſa Place, demeura à Bancok, ſans envoyer aucun ſecours à M. Conſtance. Si-tôt que l'Uſurpateur ſe crut aſſez fort, pour ne rien apprehender, il ne perdit point de tems, & commença à ſe declarer ouvertement, par la mort du fils adoptif du Roy, qu'il fit couper en trois. M. Conſtance ne pût amaſſer aſſez de force, pour

lui tenir tête, & il fut coupé en deux.

Le Mandarin, que ce premier succès anima, fit mettre les freres du Roy dans des sacs de velours noir, & ils furent assomez à coups de buche d'un bois odoriferant. Cela étant fait, on alla piller la maison de M. Constance, & l'on se saisit de sa femme, de ses enfans & de tous ses domestiques. Le fils de l'Usurpateur sollicita plusieurs fois Madame Constance, dont il étoit amoureux, de se mettre au nombre de ses femmes, l'assûrant qu'il auroit toûjours pour elle une considération particuliere : mais comme elle étoit Catholique, quoique Japonnoise, elle répondit toûjours constamment que toutes ses offres étoient incapables de l'ébranler. Il la menaça de la faire la derniere de ses esclaves, & de lui faire souffrir les plus rigoureux tourmens. Il en vint même à l'effet, afin de lui faire dire si elle n'avoit point d'argent caché. Enfin n'en pouvant rien obtenir, il lui fit tordre les bras, & commanda qu'elle fut mise en un lieu où logent les élephans. Un Officier François la tira de là avec ses enfans, & la mena à Bancok.

C'est de cette sorte qu'on fait mourir à Siam ceux qui sont du Sang Royal.

Les révoltez allerent ensuite au Se-

minaire & à la Maiſon des Peres Jeſuites, qu'ils pillerent, après s'être ſaiſis de leurs perſonnes. Ils firent la même choſe aux autres maiſons des Chrétiens François, envers leſquels ils uſerent de beaucoup de cruauté, non-ſeulement en les maltraitant, mais encore en ne leur laiſſant aucune choſe pour vivre, & empêchant qu'on ne leur donnât quelque ſecours.

Tout cela ne ſe pût faire, ſans que le Roy malade n'en fût informé. Il en fit paroître une ſenſible douleur, & ne pouvant remedier à ce grand déſordre, parce qu'il étoit lui-même priſonnier dans ſon Palais, & en la diſpoſition de ſon ennemi, il lui envoya demander de l'argent. Le Tyran lui en fit auſſi-tôt porter; & ce Monarque ayant ſçû que les Jeſuites manquoient de tout, & qu'on n'oſoit leur donner de ſoulagement, fit diſtribuer à chacun d'eux cinquante écus, témoignant que ſon plus grand déplaiſir étoit de voir l'ingratitude de ſes Sujets, après tant de graces dont l'avoit comblé le Roy de France, ſur tout en lui envoyant ces Peres. Enfin, plus accablé de triſteſſe, que de maladie, il mourut dans ces mêmes ſentimens.

Ce Prince étant mort, l'Usurpateur se fit proclamer Roy, promettant le rétablissement de la liberté & de la Religion Siamoise.

De la Religion des Royaumes de Pegou & d'Ava.

De l'Isle Geogr.

AVant que les Portugais eussent penetré jusques dans les endroits qui sont au-delà du Gange, nous en sçavions peu de choses, quoique quelques Voyageurs y eussent déja été : mais depuis ce tems-là, bien que nous n'ayons encore que de foibles idées des Royaumes qui sont éloignez de la Côte, qui est depuis les embouchures de ce Fleuve, jusqu'à la Chine, il se trouve d'assez bons Memoires des autres, par le moyen de ceux que le zele de la Religion, ou l'amour des richesses, ou enfin la simple curiosité y a portez ; & c'est sur la foy de ces gens qu'on s'en peut rapporter.

De tous les differens Royaumes qui sont au-delà du Gange, ceux de Siam & de Pegou ont été de tout tems les plus considérables. Celui-ci ne cedoit à celui-là, ni dans son étenduë, ni dans les autres avantages. Tous les

Royaumes voisins étoient soumis à ces deux principaux, ou s'ils ne l'étoient pas absolument, ils ne laissoient pas de suivre l'impression qu'ils en recevoient : Aussi ces deux Rois ont de tout tems prétendu la Monarchie sur tous leurs voisins.

Plusieurs estiment que la Terre d'Ophir, d'où Salomon tiroit ses richesses immenses, qui rendoient à Jerusalem l'argent aussi commun que les pierres l'étoient en ces quartiers-là, étoit le Royaume de Pegou.

Un Cordelier, appellé Bonfer, François de Nation, y étant allé le premier de tous les Européans, prêcher l'Evangile, apprit des habitans qu'ils descendoient des Hebreux, qui y avoient été envoyez par Salomon, pour travailler aux mines : Que l'Apôtre S. Thomas y avoit porté la lumiere de l'Evangile, aussi-bien qu'en plusieurs autres parties des Indes ; mais elle y fut bien-tôt éteinte dans leur premiere Idolâtrie. Et ce Religieux ayant employé plusieurs années à prêcher à ces Peuples la Religion Catholique, avoüa qu'il auroit plus fait de fruit à prêcher les pourceaux, comme saint Antoine, que de prêcher l'Evangile à cette Na- 1557.

tion brutale. La verité est qu'ils ne sçavent ce qu'ils croyent ; & neanmoins, sur le rapport qu'en a fait ce Religieux, ils croyent que ce Monde, qui est composé du Ciel, de la Mer & de la Terre, a eu quatre Créations, & qu'à cause de l'impieté des hommes, il a été autant de fois détruit, par feu, par eau, par vent & par tremblement de terre : Que chaque âge du Monde avoit eu son Esprit tutelaire, ou sa Divinité particuliere, qui n'étoit toutefois ni éternelle, ni toute puissante, ni immortelle. Ils disent qu'il y a trente mille ans que le dernier Dieu mourut, & que le Monde fut détruit, & qu'en la grande année de Platon, tout retournera à son premier cahos. Ils disent aussi qu'il regne au Ciel un grand Seigneur, tout sage, tout puissant & immortel ; mais ils ne lui rendent aucun culte, parce que le Diable leur fait croire qu'il ne le veut pas.

Mandeslo. Ces Payens croyent encore que ce grand Seigneur, qui a plusieurs Dieux sous lui, est Auteur de tout le bien qui arrive aux hommes ; mais qu'il laisse la disposition de tout le mal au Diable, pour lequel ces miserables ont

plus de veneration que pour Dieu, parce qu'ils croyent que l'un ne leur fera point de mal, & qu'il faut adorer l'autre, afin qu'il ne leur en fasse point.

Ils croyent une resurrection du corps, & une réunion avec l'ame après la mort. Ils confessent qu'il y a trois retraites pour l'ame après la mort; sçavoir, le Ciel, l'Enfer & le Purgatoire. Ils appellent le premier, Sevum, qui est un lieu semblable au Paradis des Mahometans; le second, Naxac, c'est-à-dire, lieu de tourment; & le dernier, Nibam, qui signifie une privation de tout être, & la mort du corps & de l'ame. Ils disent que les ames sont long-tems retenuës dans le Sevum & le Naxac, d'où elles reviennent souvent en ce Monde, jusqu'à ce qu'elles meritent d'être reçûës au Nibam, c'est-à-dire, d'être réduites au néant. Ils disent qu'on ne peut entendre à une autre Doctrine, sans commetre un peché irremissible. *Davity, de l'Asie, dern. Edit.*

Le Peuple boit l'eau dans laquelle les Prêtres se sont lavez, la tenant pour sanctifiée. Ils donnent tous les matins des corbeilles de ris à manger au Diable, afin qu'il ne leur fasse point

de tort ce jour-là. Quand ils sont malades, ils lui dressent des Autels, & se reconcilient avec lui, en lui offrant des fleurs, des viandes, & lui chantant des Cantiques. Ils ont tant de superstitions & de foles ceremonies, qu'on ne le sçauroit exprimer. Ils ont encore une impertinente coutume, que quand un homme embrasse le Christianisme dans ces Royaumes, où il se voit des conversions assez frequentes par les Jesuites, la femme en celebre les funerailles, comme s'il étoit mort, & lui dresse un tombeau, où elle fait ses lamentations. Ensuite de quoi, elle a la liberté de se remarier comme veuve.

Leurs Fêtes. Le Lundi est leur jour de Fête ou de repos; mais ils en celebrent encore cinq principales, qu'ils appellent Sapan. La premiere, qui est Sapan Giachié, commence par un pelerinage, que le Roy & la Reine font à douze lieuës de la Ville, où ils paroissent dans un char de triomphe, ornez de toute sorte de pierreries. *Mandeslo.*

La seconde s'appelle Sapan Carena, qui se chomme en l'honneur de la figure qui est dans la grande Varelle ou Mosquée du Château; & les Grands

de

de la Cour font ce jour-là de grandes dépenses en machines & en inventions, pour plaire au Roy. Tout le Peuple y va aussi faire ses offrandes. Le Sapan Giaimo Segienon, qui est leur troisiéme Fête, se celebre aussi en l'honneur de quelques-unes des statuës de la Varelle ou Mosquée; & le Roy & la Reine s'y trouvent aussi.

La quatriéme Fête, qu'ils appellent Sapan Daiche, est remarquable, en ce que le Roy & la Reine s'y jettent l'un à l'autre de l'eau rose. Tous les Grands en font de même, en ayant un pot plein, & s'en arrosent si bien, qu'ils en ont le corps tout trempé; & il n'y a personne qui aille dans la Ville ce jour-là, qui ne soit tout moüillé de l'eau que l'on jette par les fenêtres sur les passans. A la cinquiéme Fête, qu'ils appellent Sapan Donon, le Roy & la Reine alloient par eau jusqu'à la Ville de Macao, lorsqu'ils la possedoient, accompagnez de plus de cent barques, pour gagner le prix que le Roy leur donne.

Ils ont des Temples, qu'ils appellent Varelles, dans lesquels ils ont leurs Idoles, auxquelles ils sacrifient. Ils en gardent dans des armoires au nom- Leurs Temples & leurs Idoles.

bre de plus de six-vingt mille. Ils les conduisent quelquefois en pompe sur des chariots. Un Roy de Pegou voulant reconnoître le service qu'un elephant lui avoit rendu en un combat contre le Roy d'Ava, son oncle & son tributaire, dans lequel cette bête étoit tombée morte sous son Maître, fit faire quelques Pagodes de sa dent, & les fit passer parmi les autres Idoles que l'on voit dans une Varelle, qui est dans le Château. Parmi ces Idoles, se voit la figure d'un homme au naturel, d'or massif, portant sur la tête une couronne, chargée de toute sorte de pierres précieuses, sur le front un rubis de la grosseur d'une prune, & à côté de la tête, des pendans d'un prix inestimable, avec une chaîne de diamans de même. Il y a dans la même Chapelle trois autres statuës d'argent, plus hautes que la premiere de deux pieds, qui ont leurs couronnes chargées de pierreries ; & encore une quatriéme, plus massive & plus riche que toutes les autres. On y voit encore une figure, faite de ganza, qui est un métal mêlé d'étain & de cuivre, plus précieux parmi eux que tout autre.

Pagodes de la dent d'un élephant.

C'étoit le pere du Roy, qui vivoit

en 1578. qui avoit fait toutes ces statuës, en memoire de la victoire qu'il avoit remportée sur le Roy de Siam en la guerre qu'il avoit eu contre lui, à l'occasion de l'élephant blanc, qu'il lui avoit refusé, & pour raison de quoi, ces Rois avoient assemblé des Armées de quatre cens mille hommes.

Leurs Sacrificateurs ou leurs Prêtres, appellez Talapoins, sont en réputation de sainteté parmi eux, vivant d'une vie fort édifiante & exemplaire. Les uns demeurent dans des Convens, qui sont voisins des Temples de leurs Idoles; les autres dans les bois. Les premiers vivent de revenus; & ceux-ci d'aumônes. Ils portent la tête & la barbe razes, & des robes jaunes, qui leur vont jusqu'aux talons. Ils jeûnent trente jours de l'année, & pendant ce tems, ils ne mangent rien jusqu'au soir. Ils gardent la chasteté fort exactement, ne voyant point du tout de femmes. Le Lundi matin, ils vont par les ruës avec des bassins de fer blanc, pour avertir le Peuple de venir au Sermon. Ils n'y traitent pas de points de Doctrine; mais ils s'arrêtent sur la morale, exhortant leurs Auditeurs de s'abstenir de Leurs Talapoins.

meurtre, de larcin, de fornication, d'adultere, & à ne faire à autrui que ce qu'ils voudroient qu'on leur fît. C'est pourquoi, dans la créance qu'ils ont qu'on se sauve plûtôt par les bonnes œuvres, & par l'innocence de la vie, que par la Foy, ils n'ont point d'aversion pour ceux qui quittent leur Religion, pour se faire baptiser, pourvû que leurs œuvres répondent à la profession qu'ils ont faite. En un mot, ils croyent qu'en bien faisant, & ne nuisant à personne, ils seront heureux après leur mort. Ils déclament fort contre ceux qui font des offrandes au Diable, particulierement quand ils s'acquittent de quelque vœu qu'ils ont fait pendant leur maladie, ou dans quelque autre occasion; & s'étudient d'abolir cette méchante coutume: mais elle est tellement inveterée, que jusqu'à present ils n'y ont rien gagné.

Ceux qui sont retirez dans les forêts, vivent dans de grandes austeritez. Ils ne mangent qu'une fois le jour, & vont la tête & les pieds nuds, fort modestement, portant une calebasse à la ceinture, & demandant l'aumône.

Obseques des Talapoins. On leur rend de grands honneurs après leur mort; & après avoir gardé

le corps quelques jours, on le brûle avec du bois de sandal, & l'on jette les cendres dans la Riviere. On enterre neanmoins les os auprès du lieu qu'ils avoient choisi pour leur demeure.

Quand le Roy meurt, on fait préparer deux Barques, que l'on couvre d'un toict doré, & au milieu de ces barques, on met une table, sur laquelle on pose le corps du défunt, & sous la table, on fait un feu de bois de sandal & de toute sorte de senteurs. On laisse aller ces barques au courant de l'eau, pendant que les Talapoins chantent & se réjoüissent, jusqu'à ce que la chair soit entierement consommée. Ils détrempent les cendres dans du lait, & en font une pâte, qu'ils portent jusqu'à l'embouchure de la Riviere, où ils la jettent dans la Mer; mais ils portent les os ailleurs, & les enterrent près d'une Chapelle, où l'on en bâtit encore une autre en l'honneur du défunt. Obseques du Roy.

La Foy Chrétienne, qui avoit été prêchée en ces Païs dès le tems de S. Thomas, & depuis par un Religieux de S. François, comme nous avons dit, y fut encore annoncée par les Peres Comment le Christianisme y a été introduit.

Davity, de l'Asie, derniere Edition.

Jesuites en 1600. Après la mort du Roy de Pegou, lorsque le Roy d'Aracan se rendit maître de ce Royaume, ces Peres reçûrent quantité de belles promesses de ce Roy, qu'ils attirerent la Semaine Sainte dans un monument fort devot, dont ce Roy avoit été fort touché ; & ceux qui s'étoient retirez près des Portugais, au Port de Sirian, étoient tous disposez à se faire Chrétiens ; mais la guerre étant survenuë, empêcha la conversion de ces Peuples. Cela n'empêcha pourtant pas qu'en 1604. ces mêmes Peres ne bâtirent une Eglise & une Maison à Sirian, Forteresse que le Roy avoit donnée aux Portugais. Ils y convertirent même plusieurs Infideles, & un Juif entre autres, bien versé en la Langue Hébraïque & aux saintes Ecritures, qui en attira d'autres après lui.

Les Missionaires François, qui se sont introduits depuis peu dans ces Royaumes, marquent que le nombre des Chrétiens n'est pas neanmoins de plus de mille personnes : Qu'il y a de belles Eglises dans plusieurs Villes : mais sans autre Pasteur que celui qui réside en la Ville d'Ava, & qui n'a permission d'aller visiter ses brebis disper-

ſées dans les autres lieux, que deux fois l'an, le Roy ayant défendu qu'on ſouffrît aucun autre Prêtre que lui. Ce qui fait que ces pauvres Chrétiens ſont fort peu inſtruits. On apprend neanmoins que les Prêtres des Idoles & le Peuple y écoutent avec joye les myſteres de nôtre ſainte Foy : Qu'il ne reſte que d'y envoyer de dignes Sujets, qui ne cherchent que l'interêt de Dieu & le ſalut du prochain. Ces Peuples ſont d'aſſez bon naturel ; mais ils ont une ſi haute eſtime de leur Nation, qu'ils regardent toutes les autres avec mépris. Ce fut le Roy d'Aracan, qui réunit le Royaume de Pegou à celui d'Ava, qui n'en a pas été ſeparé depuis ce tems-là.

De la Religion du Royaume d'Aracan.

CE Royaume eſt encore dans la Preſqu'Iſle Orientale de l'Inde, au-delà du Golfe de Bengala, limitrophe de ceux de Pegou, d'Ava & de Martaban.

Les Peuples de ce Païs ſont Idolâtres, & ont de grands Temples dédiez à leurs faux Dieux, ſuivant les mêmes ſuperſtitions que les autres Peuples des Indes. Le Roy n'obſerve pourtant point

les mêmes choses que les autres en son manger. Il épouse ordinairement sa propre sœur, alléguant pour raison, que dans le commencement du monde, le premier homme & ses enfans en userent ainsi. Il permet aux Mores & aux Arabes l'exercice de leurs superstitions.

Relations du mois de Decembre 1680

Les Peres Missionaires de Zulpha en Perse, écrivent qu'ils ont eu avis que ce Roy d'Aracan permet à tous ses Sujets de se faire Chrétiens, & qu'il en a lui-même embrassé la Religion.

On avoit conçû de grandes esperances de les convertir, jusqu'en l'année 1602. le Roy d'Aracan ayant souhaité que les Jesuites bâtissent une Eglise dans sa Capitale, & convertissent ses Sujets; mais les guerres qu'il eut depuis avec les Portugais, ruinerent tout-à-fait cette esperance. Un des derniers Rois de ce Royaume, qui réunit le Royaume de Pegou à celui d'Ava, remporta l'élephant blanc, qui étoit la plus importante de toutes ses Conquêtes, suivant l'estime de tous les Princes de l'Orient.

Martaban, Jangoma, Prom, Tangou, Brama

A l'égard de la Religion des Royaumes de Martaban, de Jangoma, de Prom, de Tangou, de Brame, & d'au-

tres de ces Contrées, qui sont Tributaires de Siam, de Pegou & d'Aracan, ils sont tous Idolâtres, & suivent la plûpart les superstitions de Siam & de Pegou. Le Roy de Brama porte en ses armes une queuë de bœuf ou de vache en champ de gueule, parce qu'il adore les vaches.

De la Religion de Malaca.

CEtte Peninsule est un assez grand Royaume dans l'Ocean Indien, entre l'Isle de Sumatra, & le Golfe de Siam, dont elle est une dépendance.

La Ville de Malaca, qui est extrêmement grande, fut prise par les Portugais en 1510. sur le Roy de Siam, & ils l'ont toûjours possedée, jusqu'en 1640. que les Hollandois s'en rendirent les Maîtres. Pendant que les Portugais en ont été les Maîtres, ses habitans ont toûjours été Catholiques. On y voit plusieurs Eglises richement ornées, & la devotion des Peuples y étoit fervente. On n'y comptoit que cinq Paroisses; mais il y avoit grand nombre de Monasteres de toute sorte de Religieux, qui travailloient à la conversion des Peuples de la Presqu'Isle.

Davity, de l'Asie, derniere Edition.

Le College des Jesuites y étoit grand, & rempli de plusieurs grands Personnages, qui étoient d'un grand secours à toute cette Ville, & à tout le Païs. C'étoit un Evêché, qui dépendoit de l'Archevêché de Goa. Presentement que les Hollandois s'en sont rendus les Maîtres, les choses sont bien changées; parce qu'ils en ont banni l'exercice de la Religion Catholique, ayant converti la plûpart des Eglises en Temples, où ils font leurs Prêches.

Il y avoit converti deux mille idolâtres en 1623. Le Pere de Rhodes, qui y passa en 1646. vingt-trois ans après y avoir passé la premiere fois, & y avoir vû fleurir la Religion Catholique, voyant ce changement, déplora le malheur de cette pauvre Ville, qui voit aujourd'hui l'Eglise, qui étoit consacrée à la glorieuse Vierge, où le grand S. François Xavier a prêché si long-tems, & où il a fait tant de miracles, servir maintenant de Prêches aux Heretiques, où ils vomissent mille blasphêmes, leur aveuglement étant encore surprenant en une chose du tout indigne des personnes qui se disent être Chrétiennes, qu'ils ne permettent pas aux Catholiques d'avoir dans cette Ville la moindre petite Chapelle, tan-

dis qu'ils y souffrent des Mosquées & des Pagodes, où les Idolâtres font leurs infames Sacrifices. Mais nonobstant l'opposition de ces Calvinistes, il y a toûjours quelques Prêtres & quelques Religieux, tant du Païs, qu'étrangers, qui travaillent au salut des ames; mais ils ont de grandes précautions, & se tiennent extrêmement serrez.

Il y a dans cette Ville, aussi-bien que dans tout le Royaume, grand nombre de Payens & de Mahometans, tant originaires, qu'étrangers, qui y suivent leur Religion. On y voit aussi grand nombre de Juifs, qui s'y sont retirez, à cause du grand trafic.

La Langue de Malaca est fort belle, & aussi universelle dans les Indes, que la Latine en Europe, ou l'Arabe en Asie & en Afrique.

Nous allons voir maintenant la Religion de l'Archipel Asiatique, ou des Isles qui sont aux environs des Indes.

De la Religion de l'Isle de Sumatra.

CEtte Isle est une des plus grandes du Monde, située sous la Ligne Equinoxiale, détachée de la Terre-Ferme des Indes par le Détroit de Ma-

laca. Elle est la plus considérable des Isles de la Sonde, qui sont vers l'Occident. Elle étoit autrefois divisée en dix Royaumes ; mais les Portugais ne parlent que de deux Royaumes Mediterranées, qu'ils appellent Andragidan & Arvan, & de ceux d'Achem, de Pedir, de Pacem, de Camparam, de Zaude & de Manancabo, qui sont sur le bord de la Mer, & de deça la Ligne.

Idolâtres. Les habitans de cette Isle sont ou Idolâtres, ou Mahometans. Les Idolâtres, qui sont originaires de l'Isle, adorent les plus vilaines bêtes du monde, comme des rats, & autres choses semblables, & le Diable même : Ce qu'ils font avec des superstitions & des ceremonies tout-à-fait ridicules. Les Prêtres sont brûlez dans de la poix, quand ils sont convaincus d'avoir eu la compagnie d'une femme.

Mahometans. Les Mahometans, qui habitent la Côte de l'Isle, ont peu de choses differentes des ceremonies de ceux de Turquie. *Davity.* Ils ont plusieurs Mosquées, audevant desquelles ils ont un vaisseau plein d'eau, dont ils se lavent les pieds auparavant d'y entrer ; après quoi, ils ne touchent plus la terre, mais mar-

chent à grands pas sur des pierres posées en certains espaces : & personne ne peut entrer en ces Mosquées, que ceux de leur Loy, que les Arabes leur ont enseigné. Ils commencent leur jeûne avec la nouvelle Lune du douziéme mois, & le finissent avec le commencement de la Lune suivante, s'abstenant de manger pendant ce tems-là tout le jour, jusqu'à la nuit : Ce qui fait que dans l'impatience qu'ils ont de voir finir leur Carême, ils se tournent toûjours vers le Couchant, les yeux arrêtez au Ciel, pour voir la nouvelle Lune, laquelle ils n'ont pas si-tôt apperçûë, qu'ils se mettent à manger, & à se donner du bon tems tout le reste de la nuit. *Mandeslo.*

Le Royaume d'Achem, qui est le plus considérable de cette Isle, situé sur la Mer, est aussi Mahometan.

Le long des Côtes de la Mer, il y a des Mores & des Chrétiens, qui s'y sont établis à cause du trafic.

De la Religion de l'Isle de Borneo.

CEtte Isle, qui est une des plus grandes de celles de la Sonde, qui sont vers l'Occident, ayant près de *Davity, de l'Asie.*

trois cens lieuës de tour, est entre Malaca & les Moluques. Les Peuples qui l'habitent, sont Mahometans & Idolâtres. Ceux-ci, qui sont en petit nombre, disent qu'après la mort, on n'a non plus de sentiment qu'avant la naissance. Les Mahometans suivent la pure Doctrine de Mahomet, de même que le Roy de cette Isle.

Idolâtres.

Mahometans

De la Religion de l'Isle de Java.

Mandeslo.

CEtte Isle, qu'on appelle communément *Java Major*, pour la distinguer d'une autre Isle plus petite de même nom, qui en est toute proche, a plus de deux cens lieuës de longueur sur cent de largeur. Elle contient plusieurs Royaumes, qui ont leurs Capitales de même nom, dont les plus considérables sont Bantam, Batavia ou Jacatra, Japara, Tuban, Jortam, Palambuam, Panarucan, Passarucan & Mataran.

Cette Isle étoit il n'y a pas longtems un seul Etat, dont le Prince s'appelle le Grand Mataran, qui prend aussi le nom d'Empereur; mais il y a quelques années qu'il fut divisé, par la révolte d'un Gouverneur de Bantam,

qui voyant le mauvais ſuccès de ſon Maître, par la priſe d'une Place conſidérable, que les Hollandois emporterent de vive force, à deux lieuës de ſon Gouvernement, & qu'ils appellerent Batavie, ſe ſervit de la conjoncture préſente, pour ſe faire reconnoître Roy de toute la partie de cette Iſle, qui s'étend de cette Ville juſqu'à l'une de ſes extrémitez, du côté de l'Occident, & de toutes les Iſles qui ſont dans le Détroit de la Sonde, & donna à tout ſon Royaume le nom de Bantam, qui en eſt la Capitale.

Les Peuples étoient autrefois Payens: mais comme ils ſuivent aveuglément la Religion de leurs Princes, ils ſont à preſent profeſſion de la Loy Mahometane, que leur Grand Mataran embraſſa il y a environ cent ans, & qui s'accorde, comme l'on ſçait, avec le Paganiſme en ce point, qu'elle autoriſe la multiplicité des femmes. Ils ſont toutefois communément aſſez mal inſtruits des principes de la Religion de Mahomet: Car à la réſerve des Principaux du Royaume, & des Prêtres ou Docteurs, qu'ils nomment Sautris, ils ne ſont gueres plus éclairez dans la Secte de ce faux Prophete, que dans

les mysteres du Christianisme. Mais quoiqu'il semble que cette ignorance dût faciliter leur conversion, elle en est un grand obstacle, parce qu'ils affectent de n'en sçavoir pas davantage, & que d'ailleurs la pluralité des femmes, qui flate leur incontinence, ne peut s'accorder avec les maximes de l'Evangile. Ainsi, suivant les apparences, il n'y a pas grand sujet d'esperer de beaucoup avancer les affaires de nôtre Religion dans des esprits si préoccupez.

Le Missionaire François, qui y étoit en 1675. écrit qu'il a eu souvent des conversations avec quelques-uns du Peuple, & même avec leurs Prêtres. Ils manquent de termes pour expliquer les mysteres de nôtre Religion, & pour déveloper les secrets des Sciences, dont ils n'ont point de teinture. Il est difficile de connoître les moyens dont on pourroit se servir pour procurer leur conversion, qui est extrêmement difficile, vû les grands obstacles qui s'y trouvent. Premierement, de la part de la Loy Mahometane, dont ils font profession. Secondement, à cause de la pluralité des femmes, dont ils croyent ne pouvoir se passer. Troisiémement, pour

pour la qualité de leur esprit, qui est grossier, inconstant & borné aux choses des sens. Quatriémement, du côté de la corruption de leur cœur, qui les rend tous si portez à la volupté & à l'interêt, qu'il n'y a ni crime, ni lâcheté qu'ils ne fassent, pour se satisfaire, ou pour s'enrichir; & c'est en cela qu'ils mettent tout l'effort de leur prudence. Aussi traitent-ils de foux les Européans, quand on leur dit qu'ils ne se mettent en peine, ni du bien, ni de la vie, quand il s'agit de l'honneur.

Neanmoins, malgré tout cela, l'on surmonteroit tous ces obstacles, si l'on ne manquoit point de Missionaires qui eussent tout ce qu'il faudroit pour une si grande entreprise.

Les habitans de Java, qui demeurent bien avant dans l'Isle, sont Payens, & la plûpart Pithagoriciens, qui croyent la transmigration des ames. C'est pourquoi ils ne mangent ni chair, ni poisson, ni aucune chose qui ait eu vie, mais vivent fort sobrement. C'est l'ancienne Religion de cette Isle. Payens Pythagoriciens.

Il y a bien aussi quelques Payens sur la Côte, & particulierement vers la partie Septentrionale de l'Isle; mais il y en a peu. Et ils sont la plûpart Ma- Mahometans

hometans, qui suivent entierement la Religion des Turcs, & envoyent pour cet effet prendre leurs Prêtres à la Meque. Ils ont deux jeûnes, dont le plus grand commence le 5. Août; & c'est à l'entrée de ce Carême, que les Esclaves font une nouvelle soumission à leurs Maîtres avec des ceremonies extraordinaires. A la fin de ce Carême, ils celebrent leur Pâque, en faisant dîner tous leurs enfans & leurs domestiques avec eux.

Bantam. De tous les Royaumes de cette Isle, celui de Bantam est le plus puissant, où chacun suit la Religion de Mahomet, à l'exception de quelques Idolâtres, qui y sont soufferts.

Dans la Ville de Bantam, est le grand Cequi, qui est leur Pontife, envoyé de la Meque.

Toutes sortes de Nations y ont l'usage & l'exercice de leur Religion, à la réserve des Catholiques & des Juifs.

Ces premiers y sont maltraitez, comme il s'est vû en 1646. en la personne du Pere Alexandre de Rhodes, qui y fut long-tems dans les prisons, & où il reçût plus d'outrages que parmi les Infideles, chez lesquels il avoit

été près de trente ans. La Religion de Calvin y est dans son regne. Il y a deux Temples, où l'on fait le Prêche en Flamand & en Malays, qui est une Langue fort commune dans les Indes, comme nous avons dit. Quoiqu'on puisse dire avec assurance qu'ils ne se mettent gueres en peine de convertir les Payens, qui sont parmi eux, tant ils ont peu d'affection pour faire connoître Jesus-Christ ; aussi peut-on dire veritablement qu'ils ne le connoissent qu'à demi. Je parle des Hollandois, qui possedent Batavie dans cette Isle, & une Citadelle considérable, qu'ils y ont fait bâtir, aussi-bien que la Ville, sur les ruines de Jacatra. Cette Ville est extrêmement peuplée, & le corps de ses habitans est composé de Chinois, de Hollandois & de Javans ou Insulaires. Le commerce y est tres-florissant ; & c'est là que résident les Deputez de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales. Cette Compagnie y entretient un General, qui commande à tous les Gouverneurs des Forteresses qu'elle occupe dans les Indes. La Cour du General est magnifique, & les Hollandois affectent cette pompe, pour éblouir les Insulaires, & se rendre plus formidables.

Batavie.

Passaruan, Jortan.

Les Royaumes de Passaruan & de Jortan sont tous Mahometans, de même que celui de Bantam ; mais ceux de Palambuan & de Panarucan sont Payens & Idolâtres, faisant des Sacrifices aux Idoles.

On voit un assez grand nombre de Portugais & de Javans Chrétiens dans ce dernier.

Java Minor.

Davit, der. Edit.

A l'égard de la Religion de la petite Java, qui contient aussi plusieurs Royaumes, ses habitans étoient autrefois tous Idolâtres ; mais les Marchands Sarrazins les ont rendus Mahometans, du moins ceux qui habitent les Villes & les Rivages. Quant à ceux des Montagnes, ils sont demeurez dans l'idolâtrie, adorant tout le jour la premiere chose qu'ils ont vû le matin.

Voila les Isles de la Sonde, qui sont vers l'Occident. Quant à celles du côté de l'Orient, les principales, dont nous avons à parler, sont Gilolo, Timor, Celebes, Amboina, Banda, & autres.

De la Religion de l'Isle de Gilolo.

Davity, der. Edit.

LEs Peuples de l'Isle de Gilolo ou Batochine du Moro, qui contient deux Royaumes, sçavoir, Loloda &

Gilolo, sont presque tous Idolâtres. Ils font même la plûpart des Idoles, par lesquelles le Diable parle. Il y a certaines gens parmi eux, qu'on appelle Javaros, qui font vœu de tuer les hommes; & à défaut des Etrangers, ils font mourir leurs plus proches. Quelques autres adorent tout le jour la premiere chose qu'ils rencontrent le matin.

Les Mahometans s'y sont aussi introduits depuis quelque tems, & leur ont appris, avec leur Secte, l'usage des lettres Arabiques; car ils étoient auparavant sans Alphabeth.

Il s'y trouve aussi plusieurs Chrétiens. L'Evangile leur fut annoncé en 1555. Il y avoit autrefois tant aux Isles du More, qu'en la Batochine, trente-six tant Villes ou Villages, que Bourgs de Chrétiens, dont plusieurs étoient de huit cens Feux. Saint François Xavier y étant abordé, visita plus de trente Villages Chrétiens, qu'il confirma dans la Foy, y baptisa plusieurs enfans d'Idolâtres, instruisit les jeunes gens, & abolit les Sacrifices des Idoles.

L'Isle d'Ambon, qui confine avec celle de Gilolo, est habitée de Mahometans & de Payens. Les Mores ha- Ambon.

bitent le rivage de la Mer, & les Idolâtres le dedans de l'Isle.

Bouro. Celle de Bouro, qui est entre l'Isle d'Amboina & celle de Macaçar, n'étoit peuplée autrefois que de Payens; mais en 1568. quatre mille habitans se firent Chrétiens.

Sulach. Les habitans de Sulach, qui est à cinquante lieuës de Moluques, étoient tous Payens en 1522. mais plusieurs se sont faits depuis Mahometans.

De la Religion de l'Isle d'Amboina.

Mandeslo. Les habitans de cette Isle étoient tous Payens, lorsque le commerce qu'ils ont eu avec les Persans & les Arabes, y a introduit le Mahometisme, lequel n'a pas neanmoins si fort affoibli leur premiere Religion, que ceux mêmes qui se font circoncire, ne s'attachent encore à leurs superstitions Payennes. Les autres en font profession, & adorent le Diable, n'y ayant point de Ville, ni de Village qui n'ait le sien. Ce n'est pas qu'ils sçachent positivement ce que c'est que le Diable, ou qu'ils en croyent rien d'approchant de ce que l'Ecriture en dit; mais ils disent, que ce qu'ils adorent, est sorti

Ils adorent le Diable.

de l'air : & c'eſt pour cela que quelques-uns appellent un de leurs principaux Diables, Lanithe, c'eſt-à-dire, l'air, lequel neanmoins dépend d'un autre plus grand, qu'ils appellent Lanthila. Il n'eſt pas même ſi conſidérable que le Taulny, qui eſt le plus puiſſant de tous, après Lanthila. Ils les appellent tous Nito, nom general, qui ſignifie mauvais Eſprits. Ils diſent que leur Nito ſe fait voir à eux le plus ſouvent ſous la forme d'une perſonne ordinaire, que l'Eſprit choiſit pour cela, & ſous laquelle il leur rend ſes oracles, pour faire ſçavoir ſes intentions. Pour le faire parler, ils s'aſſemblent au nombre de vingt ou trente, & l'appellent au ſon d'un petit tambour, deſtiné pour cela, allumant cependant pluſieurs bougies, & prononçant quelques paroles & quelques conjurations, qu'ils croyent être fort efficaces. Auparavant de le conſulter ſur l'état de leurs affaires, ils lui préſentent à boire & à manger; & après que la perſonne, qui répreſente ce Diable, a bien mangé, ceux de la compagnie achevent de faire bonne chere de ce qui reſte.

Ils n'entreprennent point d'affaires, quelques petites qu'elles ſoient, qu'ils

ne fassent leurs prieres au Diable.

Ils ont dans leurs maisons un endroit, où ils allument de la bougie, & où ils font servir à boire & à manger au Diable, lequel ne venant point, comme il arrive souvent, ils mangent eux-mêmes ce qu'ils ont destiné pour lui : & neanmoins ils lui en laissent une partie; afin que s'il se ravisoit, il y trouvât de quoi manger. Il n'y a point de pere de famille, qui n'ait chez lui quelque habit extraordinaire, & quelque bague, qu'il conserve précieusement, & qui demeure dans la maison comme une marque perpétuelle de l'alliance qu'on a faite avec le Diable.

Ils sont préoccupez de cette opinion, qu'il ne leur arrive point de mal que par le Diable. C'est pourquoi ils l'adorent, pour tâcher de détourner les malheurs, ou pour l'appaiser, quand il leur en est arrivé.

Circoncision. Ils ont aussi leur Circoncision; mais elle est bien différente de celle des Juifs & des Mahometans : car ils ne circoncisent les enfans qu'à l'âge de douze ou treize ans; & au lieu de couper tout le prépuce, comme les Juifs, ils ne font que le fendre avec une petite

canne,

canne, qui est destinée pour cela.

Les mariages se font sans aucunes ceremonies, & se dissoudent avec la même facilité qu'ils se contractent: Car les femmes quittent leurs maris pour le moindre differend qui naît entre eux. Elles versent un peu d'eau sur les pieds du mari, pour témoigner qu'ils se purifient de l'impureté qu'ils peuvent avoir contractée ensemble; & ainsi elles se retirent, pour contracter dès le lendemain un autre mariage. Leurs Mariages.

Le peu de connoissance qu'ils ont de la Religion, fait que l'on remarque en eux une humeur profane, & un si grand mépris pour les choses religieuses, qu'ils se mocqueroient même de leur Nito, s'ils n'étoient retenus par la forte crainte qu'on leur donne du mal qu'il leur pourroit faire.

Il y a quantité de Chrétiens mêlez parmi eux; mais ils n'ont point l'exercice de leur Religion libre. *Davity, der. Edit.*

Il y avoit autrefois en ce Païs quarante Villes, Bourgs & Villages Chrétiens; mais il ne s'y en trouva plus que huit Bourgs en 1601. Ils reçûrent l'Evangile en 1547. par le ministere

des Peres Jesuites ; mais le peu de liberté qu'il y a eu depuis d'y travailler, fait que les progrès n'ont point été grands. On ne laisse point d'y apporter toutes les précautions necessaires pour la conversion des Idolâtres, & d'en faire toûjours quelques-uns.

Les Hollandois, qui ont trois Ports dans cette Isle, forment toûjours des obstacles à ces conversions.

De la Religion des Isles de Banda.

Mandelso. LEs habitans de ces Isles, qui sont fort petites, n'ayant que trois lieuës de longueur sur une de largeur, sont la plûpart Mahometans, & tellement devots & affectionnez à leur Religion, qu'ils ne voudroient avoir fait aucune affaire, qu'après avoir fait leurs prieres.

Ils n'entrent point dans leurs Mesquites, qu'ils n'ayent lavé leurs pieds, & ils y font leurs prieres avec tant d'ardeur, qu'on les entend à plus de deux cens pas de là. Après ces prieres, ils se frotent le visage avec les deux mains, levent les yeux au Ciel, se mettent à genoux, & couchent leur tête deux ou trois fois sur la terre, en

prononçant quelques prieres. Ils font souvent des Assemblées en ces Mesquites, où ils mangent aussi ensemble. Ils font aussi ces Assemblées sur une montagne, qui est dans un bois, au milieu d'une de ces Isles, où les habitans de Puldrim, de Puloay & de Lantor, qui sont leurs voisins, se rendent aussi, pour déliberer des affaires publiques.

Ils sont persuadez que si l'on manquoit de faire des prieres pour les trépassez, ils ne ressusciteroient point, quoique d'ailleurs ils croyent avec les Mahometans la résurrection des morts.

Les femmes qui se trouvent à la mort de leurs parens, crient & pleurent de toutes leurs forces, croyant par ce moyen faire revenir l'ame: mais voyant qu'elle ne revient point, l'on enterre le corps, que dix ou douze personnes portent sur leurs épaules dans une bierre couverte d'un drap blanc. Les hommes marchent devant, & les femmes derriere. On fait brûler de l'encens pendant vingt-quatre heures sur la fosse, & la nuit, on laisse une lampe allumée sous une hutte faite exprès.

Il y a aussi des Idolâtres dans ces Isles, qui n'ont point voulu embras-

ser la Loy de Mahomet. On y voit aussi des Chrétiens, l'Evangile y ayant été prêché.

De la Religion des Isles de Timor & de Solor.

LEs habitans de l'Isle de Timor sont tous Idolâtres, & disent que lorsqu'ils vont cueïllir le sandal, le Démon leur apparoît en différentes figures, & leur dit que s'ils ont besoin de quelque chose, qu'ils la demandent. Plusieurs d'entre eux demeurent longtems malades après ces apparitions.

Quant à ceux de Solor, ils étoient tous Idolâtres en 1526. mais plusieurs se convertirent depuis, & notamment en l'année 1563.

Le Roy, qui regnoit dans cette Isle en 1602. avoit été Chrétien trois ou quatre ans auparavant. Puis il s'opposa aux Portugais, dont il tua ou en prit neuf cens: Ensuite de quoi, il fit la paix avec eux.

Les Religieux de saint Dominique y ont la direction d'un assez grand nombre de Chrétiens, qu'ils ont convertis.

De la Religion de l'Isle de Celedes, ou du Royaume de Macaçar.

CE Royaume, situé dans cette grande Isle de Celebes, une des Moluques dans la Mer des Indes, est encore si peu connu, qu'il pourroit presque passer pour nouvelle découverte. Et une description aussi exacte & aussi circonstanciée que celle qu'un Auteur moderne nous en a donnée en 1688. ne sçauroit être que tres-agréable aux curieux. L'ayeul du Roy qui y regne à present, y ajouta les Royaumes de Mandar & de Bouguis, qui y tiennent; & celui de Toraja, qui restoit seul à conquerir, pour aller jusques sous la Ligne Equinoxiale, y fût encore uni par le fils de ce Roy. M. Gervaise.

Il n'y a pas plus de cent trente ans que les Macaçarois étoient encore tous Idolâtres, comme le sont aujourd'hui la plûpart des Indiens. Le Soleil & la Lune étoient les seuls objets de leurs adorations & de leurs vœux. Quand ils se levoient, ou qu'ils étoient prêts de se coucher, ces Peuples ne manquoient pas de les prier de leur être favorables; & si par hazard, dans le tems

de la priere, quelque épaisse nuée venoit les dérober à leurs yeux, ils rentroient incontinent chez eux, & se prosternoient devant leurs figures, que chacun avoit grand soin de garder avec respect dans le lieu le plus propre de sa maison. Elles étoient ordinairement d'or, d'argent, de cuivre, ou de terre cuite, qu'ils doroient à leur mode, & d'une grandeur proportionnée à la haute idée qu'ils avoient de ces deux Astres.

Le premier & le quinziéme jour de la Lune étoient consacrez à l'honneur de ces deux Divinitez; & c'étoit particulierement dans ces jours de Fêtes, qu'ils leur offroient en Sacrifice des bœufs, des vaches & des cabris.

Comme l'opinion de la metempsycose étoit alors aussi-bien reçûë parmi eux qu'elle l'est encore à present dans plusieurs Royaumes des Indes, ils auroient crû commettre un grand crime, s'ils avoient tué pour leur usage particulier quelques-uns de ces animaux. Mais ils se faisoient un devoir de Religion de les immoler au Soleil & à la Lune, parce qu'ils croyoient être redevables de tout ce qu'ils étoient eux-mêmes, à l'heureuse fécondité de leurs

divines influences : De sorte qu'il n'y avoit point de Province, point de Ville ; point de Village qui osât s'en dispenser ; jusques-là même qu'il s'est vû des peres de famille, qui après avoir sacrifié tous leurs bestiaux, n'ayant plus rien à immoler qui pût appaiser la colere de ces Divinitez, qu'ils croyent irritées contre eux, n'ont pas épargné leurs propres enfans.

Ils auroient crû leur faire injure, s'ils leurs eussent bâti des Temples sur la terre, ne pouvant trouver de matiere assez précieuse, pour en faire qui approchassent des beautez & des richesses du Ciel, qui seul étoit digne de leur servir de demeure. C'est pourquoi tous les grands Sacrifices se faisoient au milieu des Places publiques, par des Prêtres que le Prince nommoit, & qui étoient entretenus aux dépens du Peuple. Ceux qui s'offroient par les mains des peres de famille, ne se faisoient jamais que hors la porte de la maison, & en presence de tout le voisinage.

Comme les Mahometans, depuis qu'ils ont introduit leur Secte dans le Macaçar, ont pris à tâche d'effacer tous les vestiges de cette ancienne Religion, de peur qu'ils ne servissent dans

la suite à faire retomber ces Peuples dans l'idolâtrie, il ne s'est pû rien découvrir des ceremonies qu'ils observent dans leurs Sacrifices, ni des autres points de leur créance.

Tout ce que les Voyageurs ont pû tirer des entretiens qu'ils ont eu dans les Indes avec ceux qui leur ont paru les plus versez dans la connoissance des antiquitez de ce Païs, c'est que bien qu'ils crûssent la transmigration des ames dans le corps des animaux, ils ne faisoient pourtant alors aucun scrupule de manger du cochon & des oiseaux. Les premiers, parce qu'ils croyoient qu'il n'y avoit point d'ame qui eût commis d'assez grands crimes, pour meriter d'être releguées dans le corps d'un animal si sale; & les autres, parce que leurs corps avoient trop peu d'étenduë, & leurs organes n'étoient pas assez bien disposées, pour recevoir l'ame d'un homme, & pour lui laisser la liberté de toutes ses operations. Ils croyent encore que l'ame étant immortelle, on devoit la mettre en état, quand elle se separeroit de son corps, de paroître avec honneur dans tous les états differens où elle se devoit trouver dans la suite des tems. C'est pourquoi

ils enterroient leurs morts avec leurs plus beaux habits, & la meilleure partie de leurs biens.

Les Docteurs ajoutoient à toutes ces rêveries, dont ils amusoient le menu Peuple, que le Ciel n'avoit jamais eu de commencement : Que le Soleil & la Lune y avoient toûjours exercé une puissance souveraine, & vêcu en paix l'un avec l'autre, jusqu'à un certain jour, qu'ils se broüillerent ensemble, & que le Soleil poursuivit la Lune, pour la maltraiter : Que s'étant blessée, en fuyant devant lui, elle avoit accouché de la terre, qui étoit tombée par hazard dans la situation où nous la voyons aujourd'hui : Que cette lourde masse s'étoit entrouverte, en tombant, & qu'il en étoit sorti deux sortes de Geans : Que les uns s'étoient rendus les Maîtres de la Mer, où ils commandoient aux poissons, excitoient des tempêtes, quand ils étoient en colere, & n'éternuoient jamais, sans y causer quelque naufrage : Que les autres Geans s'étoient enfoncez jusqu'au centre de la terre, pour y travailler à la production des métaux de concert avec le Soleil & la Lune ; & quand ils s'agitoient avec trop de violence, ils

faisoient trembler la terre, & renversoient quelquefois des Villes entieres : Qu'au reste la Lune étoit encore grosse de plusieurs autres Mondes, qui n'avoient pas moins d'étenduë que celui-ci : Qu'elle accoucheroit de tous successivement l'un après l'autre, pour réparer les ruines de ceux qui seroient consommez de cent mille ans en cent mille ans par les ardeurs du Soleil ; mais qu'elle en accoucheroit naturellement, & non plus par accident, comme elle avoit fait la premiere fois ; parce que le Soleil & la Lune ayant reconnu par une commune experience que le Monde ne pouvoit subsister que par leurs mutuelles influences, ils s'étoient enfin reconciliez, sous condition que l'Empire du Ciel se partageroit également entre l'un & l'autre ; c'est-à-dire, que le Soleil regneroit la moitié du jour, & la Lune l'autre moitié.

Voila le systême extravagant de l'ancienne Religion du Royaume de Macaçar, & le veritable état où elle étoit, lorsque deux freres, Marchands, sortirent du Païs, pour aller trafiquer dans les Isles voisines. Ils arriverent à Ternate, qui est la principale des Moluques, où les Portugais, qui s'y é-

toient établis quelques années auparavant, faisoient une profession publique de la Religion Chrétienne. Ces deux Etrangers furent charmez de la droiture de leur conduite, & de la beauté des ceremonies du culte qu'ils rendoient à leur Dieu, qu'on leur dit être le Créateur du Ciel, du Soleil & de la Lune, & generalement de tout l'Univers, & le seul qui devoit être adoré des hommes. Comme ils ne manquoient pas d'esprit, ils voulurent sçavoir plus particulierement quel étoit ce Dieu des Portugais; d'où vient qu'on les appelloit Chrétiens, & ce qu'il falloit faire pour lui plaire. On satisfit à leur curiosité, & le Gouverneur de la Forteresse, qui se nommoit Antoine Galvaon, aussi fameux dans les Indes par sa pieté, que par sa valeur, se chargea du soin de les instruire des veritez & des maximes du Christianisme.

Ils en furent en peu de tems si bien persuadez, qu'ils demanderent le Baptême. Ils le reçûrent des mains mêmes de ce Gouverneur, ne s'étant point trouvé de Prêtres sur les lieux, qui leur pûssent administrer ce Sacrement. L'un y prit le nom d'Antoine, &

l'autre celui de Michel.

Quand ils eurent fait leurs affaires, ils retournerent dans leurs Païs, aussi satisfaits de la Religion qu'ils venoient d'embrasser, que de leur négoce.

A peine y furent-ils arrivez, qu'ils crûrent devoir faire part à leurs Compatriotes de leurs nouvelles découvertes. Ils leur annoncerent Jesus-Christ avec un zele incroyable, & Jesus-Christ donna tant de benediction à leurs paroles, qu'ils eûrent peu de tems après, la consolation de voir à leurs pieds une infinité de personnes, qui venoient leur demander le Baptême. La plûpart des Souverains, qui regnoient alors dans l'Isle (divisée en plusieurs Royaumes) entendirent parler de cette nouvelle Religion. Ils eurent la curiosité de s'en informer; mais leurs cœurs n'étoient pas encore disposez pour la recevoir; & elle ne trouva pas à leur Cour le credit & la docilité qu'elle avoit trouvée parmi le Peuple. On ne voulut point se soumettre à une Loy, qui combattoit les plus douces inclinations de la nature, & qui declaroit la guerre à tous les plaisirs de la vie. Il n'y eut que le Roy de Soppen, qui sçût profiter de la prédication de l'Evangile:

Car quelques tems après, Ruys Vas Perreira, Gouverneur de Malaque, ayant envoyé à l'Isle Celebes un gros Vaisseau, commandé par Antoine Païva, pour y charger du bois de sandal, Ce Capitaine ne fut pas plûtôt arrivé dans le Port de Soppen, où il s'en faisoit un grand commerce, que ce Roy vint lui-même le trouver, pour conferer avec lui, & s'éclaircir de ses doutes touchant certains points de la Religion Chrétienne, dont les Neophytes, ses Sujets, n'avoient pû lui donner la résolution. Il fut si satisfait & de ses réponses aux questions qu'il lui fit, & des nouvelles instructions qu'il lui donna, qu'il se convertit peu de tems après, & se fit publiquement baptiser avec toute sa famille, & la meilleure partie de sa Cour, par ce Capitaine même, qui l'avoit instruit.

Saint François Xavier nouvellement arrivé dans les Indes, fut avertit de tout ce qui se passoit dans le Macaçar, & ne doutant point que tant d'heureux commencemens n'eussent encore des suites plus heureuses, il résolut d'aller donner la derniere main à ce grand ouvrage. Il en chercha les moyens; mais par un secret de la Sa-

gesse de Dieu, que nous ne pouvons point pénetrer, il les chercha toûjours inutilement. Il ne pût trouver l'occasion de passer dans le Macaçar; & les Prêtres mêmes, que les Gouverneurs de Malaca y envoyerent plusieurs fois, à la priere de Soppen & de ses Sujets, nouvellement convertis, furent toûjours portez ailleurs par la tempête, ou bien moururent en chemin, sans qu'aucun d'eux y pût jamais arriver. Ce retardement des Ouvriers Evangeliques arrêta les grands progrès que le Christianisme faisoit de jour en jour dans l'Isle Celebes. Ces pauvres Neophytes n'ayant personne auprès d'eux, qui pût soûtenir leur Foy, encore foible & chancelante, ni éclaircir les difficultez que le Roy de Macaçar leur faisoit, cela donna occasion à quelques Mahometans de l'Isle de Sumatra, qui se trouverent malheureusement à la Cour de ce Prince, de lui proposer l'Alcoran. Ils lui dirent, que si persuadé de la vanité de la Religion qu'il avoit suivie jusqu'alors, il étoit résolu de la quitter, il n'en pouvoit pas trouver de plus sûre que la leur; d'autant que Dieu l'avoit de tout tems promise au Monde, & qu'elle étoit la derniere qu'il lui avoit

donnée pour sa perfection par le plus grand de tous ses Prophetes : Qu'à la verité celle de Jesus-Christ avoit quelque chose de bon ; mais que celle-ci étoit bien plus sage, puisqu'elle étoit plus naturelle à l'homme. Ils ajouterent à toutes ces méchantes raisons quelques reflexions de politique, qui ne valoient gueres mieux ; mais qui ne laisserent pas pourtant de faire entrer ce Prince dans de plus grandes défiances de la verité & de la necessité de la Religion Chrétienne. Incertain de ce qu'il devoit faire, pour se tirer d'embaras, il députa en même tems quatre de ses premiers Officiers ; deux au Gouvernement de Malaca, pour le prier de lui envoyer au plûtôt des Prêtres les plus éclairez, & des plus sçavans dans la Loy de Jesus-Christ, qui pûssent résoudre les grandes difficultez qu'il avoit à leur proposer ; & les deux autres à la Reine d'Achen *, pour lui demander des Cazis, (c'est le nom qu'on donne dans les Indes aux Prêtres de la Loy de Mahomet) qui fussent bien instruits de leur Religion, & capables de l'instruire lui-même de toutes ses maximes ; afin qu'après avoir mûrement examiné l'une & l'autre, il

* Royaume de l'Isle de Sumatra.

pût choisir celle qui lui paroîtroit la meilleure.

Le Conseil du Roy approuva fort ce dessein ; mais apprehendant que les Docteurs Chrétiens & Mahometans, quands ils seroient arrivez, ne partageassent l'esprit des Peuples, & n'excitassent ainsi quelque sedition dans l'Etat, & qu'il leur fût même trop difficile de reconnoître lequel des deux partis auroit pour lui la verité, ils représenterent à sa Majesté, qu'il valoit mieux qu'Elle s'engageât avec tous ses Sujets, par un serment solemnel, d'embrasser la Religion de ceux de ces Docteurs, qui arriveroient les premiers dans son Royaume, pouvant s'assûrer que Dieu ne manqueroit pas de leur faire connoître par-là quelle seroit sa volonté touchant le choix qu'ils devoient faire d'une Religion. Le Prince eut la foiblesse de s'y engager, & tous ses Sujets, d'un commun accord, firent avec lui le même serment. La Reine d'Achen en ayant été avertie, crut qu'elle ne pouvoit pas rencontrer une plus belle occasion, pour signaler le zele qu'elle avoit pour sa Religion. C'est pourquoi elle fut elle-même trouver ceux de ses Sujets qui avoient alors le

le Gouvernement de son Royaume. Elle leur fit comprendre l'importance de cette affaire, & l'interêt qu'ils avoient de faire en sorte que les Deputez qui venoient d'arriver à la Cour, retournassent les premiers dans leur Païs. Ce qui réussit; & les choses se trouverent si bien disposées pour leur retour, & pour le départ des Cazis qui devoient les accompagner, qu'ils arriverent à Macaçar bien du tems avant ceux qui avoient été envoyez aux Portugais, quoiqu'Achen fut bien plus éloigné de Macaçar que Malaca.

Le Roy, qui avoit toûjours eu plus de penchant pour la Loy de Jesus-Christ, que pour celle de Mahomet, se repentit, mais trop tard, du serment qu'il avoit fait si legerement. Les nouveaux Chrétiens firent tout ce qu'ils pûrent, pour l'obliger d'en suspendre l'exercice jusqu'à l'arrivée des Prêtres, qu'ils attendoient de jour en jour. Les Cazis l'intimiderent, le menaçant de la colere de Dieu, s'il lui manquoit de parole, & de la guerre que les fideles Musulmans de l'Isle de Sumatra ne manqueroient pas de lui declarer, si-tôt qu'ils auroient appris

l'affront qu'il auroit fait à leur grand Prophete. Il eut l'adresse de les amuser pendant plusieurs jours de belles promesses ; mais enfin, lassé d'attendre, & ne sçachant plus à qui avoir recours, parce qu'Antoine & Michel, les premiers Cathechistes, avoient peri, en allant chercher des Prêtres dans les Isles voisines, où les Portugais étoient établis, il fut contraint de subir la Loy qu'il s'étoit imprudemment imposée, & de se disposer enfin à la Circoncision.

Pour la rendre plus solemnelle, les Cazis l'obligerent à faire bâtir une superbe Mosquée, qu'il enrichit après de tout ce qu'il avoit de plus précieux. Le Prince son frere, & quelques Seigneurs des plus qualifiez de sa Cour, qui avoient plus goûté la Religion Chrétienne, que la Loy de Mahomet, en furent indignez, & lui en marquerent leur ressentiment publiquement, en ce qu'ils firent entrer de nuit des pourceaux dans la Mosquée, & les ayant égorgez, ils froterent de leur sang toutes les portes & ses murailles.

Ce que les Cazis ayant appris, ils vinrent demander au Roy vengeance de cet attentat sacrilege. Mais ce Prince

s'étoit sauvé avec ses complices dans le Royaume de Bouguis, qui n'étoit pas encore réuni à celui de Macaçar. Il passa quelque tems après, dans celui de Toraja, où il sçavoit que la Religion Mahometane étoit en horreur, afin d'y être encore plus en sûreté.

Cependant ces zelez Cazis firent connoître que l'outrage fait à leur Religion par la profanation de cette Mosquée, ne pouvoit se reparer, qu'en la démolissant ; & en faisant bâtir une autre plus magnifique. Le Roy satisfit à leur demande; mais il ne voulut pas donner les mains à la violence qu'ils lui persuadoient de faire à tous ses Sujets, pour les obliger à se faire circoncire avec lui, esperant qu'il les y engageroit plus aisément par les voyes de la douceur. Plusieurs de ses Courtisans, pour lui plaire, voulurent bien se faire circoncire avec lui. La plus grande partie du Peuple le fut quelques jours après, & en moins d'un mois, la Religion Mahometane devint la Religion dominante du Païs.

Sur ces entrefaites, les Deputez qui avoient été envoyez à Malaca, arriverent à Macaçar avec des Vaisseaux Portugais, & des Missionaires, qui étoient

des Jesuites, gens choisis par S. François Xavier même. Ils furent bien surpris de voir ce Royaume dans un état si déplorable. Ils firent tout ce qu'ils pûrent, pour faire rentrer le Roy en lui-même ; mais il ne voulut pas les écouter, & il leur parla de la Loy de Mahomet en des termes si avantageux, qu'il leur fit perdre d'abord toute esperance de le voir jamais embrasser la Religion Chrétienne. Ils reconnurent alors, mais trop tard, le tort qu'avoient eu les Officiers de Malaca d'avoir usé de tant de remise & de négligence dans une affaire si importante ; & ils ne douterent point que Dieu ne s'en vangeât un jour, comme il a fait depuis, sur ceux qui avoient fait différer leur embarquement, & generalement sur toute la Ville, l'ayant peu après affligée, presqu'en même tems, de la peste, de la famine & la guerre.

Le Roy en usa pourtant tres-bien avec eux : Car non-seulement il permit aux Marchands Portugais, qui les avoient amenez, de negocier dans toute l'étenduë de son Royaume ; mais même il leur donna la liberté d'y faire l'exercice public de leur Religion. Il eut tant de considération pour les Mis-

fionaires, qu'il accorda à leurs prieres, malgré la résistance de ses Cazis, la permission à ceux de ses Sujets, qui avoient jusqu'alors differé de se faire circoncire, de recevoir le Baptême ; & à ceux qui l'avoient déja reçû de perseverer dans la Foy. Enfin, pour achever de les attacher entierement à ses interêts, il leur fit bâtir une Eglise magnifique dans une Ville qu'il donna aux Marchands Portugais, pour l'établissement de leur commerce.

Quand il se vit ainsi assûré de l'amitié des Portugais, dont il redoutoit la puissance, qu'il voyoit augmenter de jour en jour dans les Indes, il crut qu'il étoit de son devoir, & de la gloire de ses Etats, d'engager les Princes ses voisins & ses tributaires, à se faire Mahometans comme lui. Les propositions qu'il leur en fit faire par ses Deputez, furent tres-mal reçûës ; car ils avoient été prévenus par le Prince son frere en faveur de la Religion Chrétienne. Tous se déclarerent ouvertement les ennemis jurez de celle de Mahomet, & répondirent qu'ils étoient prêts de se défendre contre tous ceux qui voudroient les forcer de l'embrasser. Pour marquer davantage au Roy de

Macaçar la haine qu'ils avoient pour elle en sa personne, ils refuserent de lui envoyer les tributs qu'ils avoient accoutumé de lui payer tous les ans. C'est ce qui donna lieu à une guerre, qui a été la cause de l'établissement de la Religion Mahometane dans la plus grande partie de cette Isle : Car tous ces Princes, après avoir courageusement défendu leur liberté pendant plusieurs années, furent à la fin vaincus par les Rois de Macaçar; & la premiere loy que leur imposerent les vainqueurs, fut de se faire circoncire.

Si l'on en croit les anciennes Relations Portugaises, le Roy de Soppen, & tous ceux qui avoient été baptisez par Paiva, n'y furent point assujettis. Les uns avoient eu le bonheur & la gloire de mourir les armes à la main, pour la défense de leur Foy & de leur liberté; & les autres furent chercher un asile dans les Terres étrangeres, où ils ont vêcu, & sont morts, dit-on, en bons Chrétiens. De-là vient qu'il ne reste plus rien aujourd'hui dans toutes ces Provinces, qui marque que le Christianisme y ait été autrefois reçû. Quant aux Portugais & aux Missionaires, qui s'étoient venus établir dans le Maca-

car, ils se conserverent toûjours dans les bonnes graces du Roy, & le libre exercice de leur Religion. Les Princes, qui lui ont succedé, n'ont cessé de marquer en toute occasion la confiance, l'estime & l'amitié qu'ils avoient pour eux ; que quand les Hollandois ont trouvé l'occasion d'y entrer, & de les en faire chasser. Sans eux on auroit encore aujourd'hui la consolation d'y voir trois belles Eglises, qu'ils ont fait abatre, & un bon nombre de Chrétiens, qui auroient pû beaucoup contribuer à la conversion de ces Peuples Infideles. On sçait que ç'a été par leurs intrigues & leurs calomnies que les Catholiques & les Missionaires en ont été chassez, & qu'ils ont mieux aimé y voir regner Mahomet, dont la morale toute sensuelle avoit assez de rapport aux maximes du Calvinisme, que d'y voir suivre Jesus-Christ, dont la Doctrine étoit une condamnation continuelle de leur conduite.

Au reste, on ne peut s'imaginer jusqu'où va l'exactitude avec laquelle les Macaçarois s'acquittent de tous les devoirs de leur nouvelle Religion. Ils ne voudroient pas passer un jour des moindres Fêtes qu'elle prescrit, sans se

ſignaler chacun en particulier par quelque bonne œuvre de ſurérogation. L'omiſſion d'une proſternation, ou de la plus legere ablution, paſſe pour un peché conſidérable chez eux.

Quelques-uns, par un ſentiment de penitence, s'abſtiennent toute leur vie de boire du vin de Palmes, quoiqu'il ne leur ſoit pas défendu par la Loy; & il s'en trouve qui aimeroient mieux ſe laiſſer mourir de ſoif, que de boire ſeulement un verre d'eau, depuis le lever du Soleil, juſqu'à ſon coucher, pendant tout le tems de leur Carême. Ils pouſſent même leur devotion bien plus loin que tous les autres Mahometans; car ils obſervent une infinité de ceremonies, qui ne ſont point en uſage parmi les Turcs, ni parmi les Mahometans Indiens; parce qu'ils croyent qu'elles ſe pratiquent à la Meque, qu'ils conſiderent comme le centre de leur Religion, & le modele qu'ils doivent imiter.

Ils n'en ont point qui ſe faſſe avec plus de pompe & d'éclat, que l'oblation & la premiere purification des enfans, la circonciſion & les funerailles. A peine un enfant a-t-il quatre ou cinq mois, que ſes parens le portent à

la

la Mosquée, pour le purifier & l'offrir à Dieu. Cinq ou six Agguys s'y trouvent, & commencent la ceremonie par quelques prieres qu'ils recitent sur sa tête. Chacun d'eux coupe après tour à tour ses cheveux : Car ils croyent qu'il seroit infailliblement damné, s'il mouroit avec les mêmes cheveux qu'il a apportez en naissant. Lorsqu'ils ont achevé de le tondre, si c'est un garçon, ils lui mettent les pieds nuds sur un sabre; afin, disent-ils, qu'il n'en ait point de peur, lorsqu'il aura atteint l'âge d'aller à la guerre, & lui imposent en même tems un nom des Saints de leur Alcoran. Cette ceremonie de l'attouchement du sabre ne s'observe pas à l'égard des filles. Les Agguys se contentent d'ajoûter aux prieres communes quelques vœux particuliers, qu'ils font en faveur du sexe, & de leur imposer un nom. Ils reconduisent l'enfant jusqu'à son logis, où un festin les attend. Les parens & les meilleurs amis de la famille y sont conviez, pour leur tenir compagnie, & pour assister aux dances & aux jeux, dans lesquels on passe le reste de la journée.

Quelques mois après, on rase l'enfant à la maison; mais on lui laisse au

dessus de la tête une petite houpe de cheveux, qui marque à ceux qui ne le connoissent pas, qu'il n'est pas encore circoncis. Pendant qu'il la porte, il passe pour immonde ; & on ne sçauroit sans peché manger avec lui, ni le laisser entrer dans la Mosquée, pour y prier Dieu avec les autres. Son pere, en le rasant, lui donne un nom différent de celui qu'il a reçû des Agguys, lors de sa premiere sanctification, & ce nom lui demeure le reste de sa vie.

Ces différentes ceremonies ne sont que des préparations à celle de la Circoncision, qui est la plus solemnelle de toutes. On demande aux Agguys le jour qu'elle se pourra faire le plus heureusement. Ils consultent les Astres. Ils calculent les jours du mois, & suivant les observations qu'ils y ont faites, ce jour est arrêté entre eux & les parens de l'enfant qui doit être circoncis. Dès la veille, son pere, ou, s'il est de qualité, celui chez qui il est en pension, va choisir dans ses troupeaux les bœufs & les bêtes qu'il trouve les meilleurs. Il les fait conduire à la campagne dans le lieu où ils sont attendus par les Agguys, qu'il y a fait

venir exprès pour les immoler : Car il est à remarquer que les animaux à quatre pieds ne se tuënt jamais dans l'enceinte des Villes & des Villages, sur tout quand c'est pour les offrir en Sacrifice. On les prépare de la même maniere qu'on a coutume de préparer les viandes ordinaires : Car après qu'ils ont été offerts à Mahomet, ils doivent servir à regaler les parens & les amis qui se trouveront presens à la ceremonie du lendemain. On reserve seulement dans son entier la tête du bœuf ou du bufle qui s'est trouvé le plus gros & le plus gras. Le jour venu, on fait apporter une grande chaudiere de cuivre, pleine d'eau, pour y baigner l'enfant. Il y demeure une heure; & de peur qu'il ne s'y ennuïe, on fait venir des danseurs & des joüeurs d'instrumens, qui le divertissent, en attendant que la Compagnie s'assemble.

Quand tous ceux qui ont été invitez, sont arrivez au logis, un des Agguys porte la tête de la bête, qui a été sacrifiée la veille, dans la chambre où se doit faire la ceremonie; & l'ayant mise sur une natte par terre, ou sur un tapis, couvert d'une nappe blanche, l'enfant s'assit dessus entre ses

deux cornes, & s'y tient modestement, les mains croisées sur sa poitrine, pendant l'exhortation que le grand Agguy lui fait. C'est dans cette occasion que ce grand Prêtre fait parade de tout ce qu'il sçait de plus touchant, pour l'encourager à souffrir patiemment les douleurs de la Circoncision. L'exhortation faite, il teint son front du sang qui coule de-la tête sur laquelle il est assis; & lui prenant la main droite, il fait pour lui la profession de foy, en ces termes : *La Illa, Illa Lha, Mehemet resoul allha*; c'est-à-dire, *Dieu est Dieu, & Mahomet est son Prophete.* Cependant trois autres Agguys s'approchent de lui. L'un lui prend la main gauche; & les deux autres les pieds; & quand ils l'ont mis en état de ne pouvoir plus se remuer, un des plus habiles operateurs du quartier vient à son tour, ayant dans sa main gauche deux petits bâtons fort minces & fort unis, avec lesquels il tire la peau de la partie de l'enfant, dont il coupe un peu plus que l'épaisseur d'un écu blanc. Ce qui étant reçû dans un bassin, on va en même tems l'enterrer au pied de l'échelle de la maison. Cette operation faite, on porte l'enfant dans le

lit ; & les parens & les amis, pour témoigner la joïe qu'ils ont de le voir aggregé au nombre des Fideles, redoublent leurs danses & leurs chants d'allegresse, jusqu'à ce qu'il soit tems de se mettre à table. Ces réjoüissances continuënt jusqu'au troisiéme jour.

Si l'enfant que l'on doit circoncire, appartient à quelque grand Seigneur, la Circoncision se fait avec bien plus de solemnité & de dépense : Car elle doit être suivie le même jour de tous les enfans des vassaux de son pere, & des voisins, qui n'ont pas encore été circoncis ; & ils sont tous pendant les trois jours de la Fête, regalez à ses dépens. Il y en a qui ne sont pas quittes de cette ceremonie pour cent bœufs & cent bufles, sans compter les autres frais qu'il faut faire pour les compagnies, & les presens aux Agguys.

Ils font aussi circoncire les femmes : Car comme ils ne tombent pas d'accord avec les Turcs, que quoi qu'elles fassent, elles seront toûjours damnées, ils ne croyent pas devoir leur interdire les moyens de se sauver. Mais leur Circoncision est un mystere, qui n'est pas connu de tout le monde ; car

elle se fait en secret, & à petit bruit. Les hommes n'y sont jamais presens, & il n'y a que les femmes, & le plus vieil des Agguys, qui ayent droit d'y assister. On ne circoncit jamais une fille, qu'en même tems on ne circoncise dans une autre chambre le garçon avec lequel elle est accordée, ou du moins quelqu'autre, si celui-ci l'a déja été ; afin, disent-ils, que la plenitude de la sanctification du premier sexe puisse suppléer au défaut de perfection du second.

Leurs funerailles se font toûjours avec beaucoup de pompe & de magnificence : Car il n'y a personne, pour pauvre qu'elle soit, qui n'ait la prévoyance d'amasser pendant sa vie de quoi fournir aux frais de sa sepulture, & qui ne se fasse même un devoir de Religion d'y consacrer, en mourant, la meilleure partie de ses biens. Comme les Agguys ne doivent pas être oubliez dans les Testamens des Fideles, il n'y a point de soins, point de devoirs de charité, qu'ils ne rendent aux malades, sur tout quand ils sont riches.

Pour peu que la maladie devienne dangereuse, on ne s'adresse plus aux

Medecins. On va droit aux Prêtres, parce qu'on ne la croit pas naturelle, & qu'on s'imagine qu'elle est causée par quelque Esprit malin, qu'il faut chasser à force d'exorcismes & de prieres. Si elle s'opiniâtre, les Agguys écrivent sur de petits morceaux de papier le nom de Dieu, & celui de Mahomet, & ils les attachent au tour du lit du malade. Quand ce dernier de tous leurs remedes n'a point l'effet qu'ils s'en sont promis, ils commencent à le disposer à la mort. De tems en tems, ils lui font prononcer le nom de Dieu, & invoquer Mahomet, son grand Prophete. Ils croyent que cela suffit pour l'assûrance de son salut, & que la prononciation de ces deux noms a la vertu de justifier le plus grand pecheur, sans qu'il soit besoin qu'il demande à Dieu pardon des crimes de sa vie passée, ni qu'il implore sa misericorde. Quand le malade est dans l'agonie, l'Agguy le prend par la main; & marmotant entre ses dents certaines prieres, il lui frotte le doigt du milieu; afin, disent-ils, d'ouvrir par cette friction un chemin facile à l'ame, qui sort toûjours par le bout de ce doigt, & d'adoucir les douleurs extrêmes qu'elle lui fait

souffrir, quand elle se separe du corps. Si-tôt qu'il a rendu les derniers soupirs, le Prêtre se retire, & laisse aux parens du défunt le soin des ceremonies qui se doivent faire à la maison avant qu'on le porte à la Mosquée.

Après qu'on a lavé le corps cinq fois de suite dans de différentes eaux, on l'habille d'une robbe blanche, & on lui met un turban blanc : puis on l'enveloppe dans un linçeul, & on le met dans une chambre, tenduë de blanc, où il reste quelque tems, jusqu'à ce que tout étant préparé dans la Mosquée, les Agguys viennent le lever à la maison. En y entrant, ils font brûler quantité de parfums, qu'ils apportent avec eux ; & après s'être prosternez trois fois la face contre terre, ils demandent à Dieu qu'il jette sur le défunt les yeux de sa misericorde. Il est porté par ses parens, s'il en a, ou par des gens qu'on louë exprès. Plusieurs personnes tenant en main des cassolettes, précédent le corps, pour parfumer le chemin par où il doit passer. D'autres les suivent, semant des pieces d'or, d'argent, ou de cuivre, selon la fortune & la qualité du défunt, que les pauvres viennent ramas-

ſer, quand le mort a paſſé pardeſſus.

Les Prêtres vont après le corps, & ſont ſuivis des parens & des amis du défunt, portant tous un turban blanc, qui eſt la couleur de deüil dans le Païs. Ceux qui les ſuivent, ſont payez pour pleurer le mort, & pour prier Dieu pour le repos de ſon ame. Ceux qui ſont les plus près du corps, baiſſent toûjours les yeux ; car de toutes les maiſons qu'ils rencontrent, on jette de l'eau ſur le mort, & une grande quantité de cendres, qu'ils croyent avoir la vertu de ſoulager les défunts. Comme la Loy déclare immondes tous ceux qui ont touché, ou même accompagné un mort, quand on eſt arrivé à la Moſquée, il n'y a que le corps, & ceux qui le portent, qui y entrent. Ils le placent au milieu, & ils en ſortent auſſi-tôt, pour s'aller purifier avec les Prêtres, & tout le Convoy, qui eſt demeuré à la porte. Ils ſe lavent les mains, les pieds, le front, les yeux, les oreilles & la bouche, ainſi qu'ils diſent que Mahomet l'a ordonné. Après qu'ils ſe ſont tous bien purifiez, les Prêtres entrent dans la Moſquée. Le Peuple les ſuit, & tous ſe proſternent enſemble la face contre ter-

re par trois fois, en chantant ces paroles: *Alla Illa lha akebar Alla*; c'est-à-dire, *Dieu est Dieu, Dieu est grand.*

Leurs prieres durent deux heures. Tantôt ils les font debout, tantôt à genoux; mais le plus souvent prosternez la face contre terre, particulierement, lorsqu'ils prononcent le nom de Dieu, ou celui de Mahomet.

Quand elles sont achevées, le grand Agguy donne le signe pour porter le corps en terre, & l'on garde la même marche que ci-devant. Lorsqu'on est arrivé au lieu de la sepulture, deux serviteurs descendent le cadavre dans la fosse, qui a cinq ou six pieds de profondeur. Ils l'y mettent sans cercüeil, parce qu'ils n'en pourroient faire sans clouds, étant persuadez qu'un seul cloud, qui toucheroit au corps, seroit capable de troubler le repos dont il doit joüir dans son tombeau, pour pouvoir un jour être reçû dans le Paradis. Pendant qu'on remplit la fosse de terre, le grand Agguy prend un sceau d'eau, & le jette dessus. Chacun se retire aussi-tôt, à la réserve d'un seul Agguy, qui y demeure encore quelque tems en prieres. Mais auparavant de retourner à la maison, chacun a

ſoin de ſe purifier encore plus qu'on n'avoit fait en entrant dans la Moſquée ; car on ſe lave tout le corps, & on change même d'habit.

Après les funerailles, on fait un Mauſolée au défunt, & ſi-tôt qu'il eſt achevé, on y envoye pendant quarante jours, à certaines heures reglées, nombre d'eſclaves & de domeſtiques de la maiſon, pour l'orner de fleurs, & y faire leurs prieres à l'odeur des parfums qu'ils y portent ; & après cette quarantaine, les parens & les amis du défunt y vont en corps en habit de ceremonie. Ils y paſſent une heure ou deux en prieres & en pleurs ; & après qu'ils lui ont ainſi rendu les derniers devoirs, ils retournent tous enſemble à la maiſon du défunt, ou bien ils entrent dans la ſalle de la Moſquée, où le feſtin les attend. Il y a pluſieurs tables, qui ſont toutes également ſervies pour les riches & pour les pauvres ; car ils ſe font dans cette occaſion un devoir de Religion & d'amitié pour le défunt, d'y recevoir indifféremment & ſans diſtinction tous ceux qui s'y préſentent.

Tout cela ne ſuffit pas encore à la pieté des Macaçarois, & au zele qu'ils

ont pour le soulagement des morts. Il y a parmi eux, aussi-bien que parmi nous, un certain jour destiné pour prier Dieu pour leurs parens & amis trépassez, & pour réparer leurs tombeaux. Ce jour suit immédiatement leur Carême; afin qu'ayant été sanctifiez par le jeûne, leurs prieres soient plus meritoires & plus agréables à Dieu.

Ils vont dès le commencement de la nuit, aux Cimetieres, entourer de bougies & de lampes les tombeaux de leurs parens, & ils y demeurent en prieres du moins jusqu'au jour, ou jusqu'à ce que la faim les rappelle à la maison. L'aîné, ou le plus riche de la famille, donne à manger, au retour du Cimetiere, à ses parens & à ses amis; & s'il a du bien considérablement, il fait distribuer dans toutes les Terres & dans les Villages voisins de grandes aumônes, avec injonction aux pauvres, qui les reçoivent, de prier Dieu pour les morts. Les Agguys ne sont pas oubliez dans la distribution qu'on en fait. Ils sont toûjours les mieux partagez.

On observe à peu près dans les funerailles des femmes & des enfans cir-

concis les mêmes ceremonies qui se gardent dans celles des hommes. Mais on n'en fait aucune pour les enfans qui sont décedez avant la premiere oblation, & ils sont enterrez de nuit dans un lieu separé des autres. Pour les enfans morts nez, comme ils sont jugez indignes de la sepulture, on les met dans un pot de terre, que l'on jette dans la Riviere, ou que l'on expose en proye aux oiseaux.

Après l'oblation & la circoncision des enfans, & les funerailles des adultes, il n'y a rien dans la Religion des Macaçarois qui se fasse avec plus de pompe & de solemnité que leurs Sacrifices. Lorsqu'un homme, par exemple, se voit mal dans ses affaires : que par la perte imprévûë de tous ses biens, par la mort précipitée de ses proches, ou par quelque autre disgrace, il a sujet de croire que le Ciel est irrité contre lui, il achette un bouc, il le mene hors la Ville, & prie un des Agguys de l'y venir immoler. Il lui coupe la gorge, l'écorche sur le lieu, en jette la peau, souhaitant que la colere de Dieu, qui étoit prête à fondre sur l'homme, tombe sur elle ; & après en avoir lavé les chairs, il les

fait porter au logis, pour les préparer. Lorsqu'elles sont bien cuites, on les met toutes boüillantes avec beaucoup de respect au milieu de la chambre dans un grand bassin. Il y a d'autres plats, remplis de ris & de fruits, qui l'environnent. Celui qui fait les frais du Sacrifice, l'offre alors à Mahomet. Il le conjure d'avoir pitié de lui, & d'appaiser la colere de Dieu, dont il se sent menacé. Ses amis, qu'il a invitez au Sacrifice, font avec lui la même priere, & lui souhaitent toutes sortes de prosperitez, & après que les viandes sont assez refroidies, pour croire que la fumée en est montée dans le Ciel jusqu'au trône de Mahomet, on les porte à la Mosquée, au son des tambours & des trompettes. Les conviez les suivent, & vont manger leur part du Sacrifice avec les Prêtres, qui font quelques prieres sur ces viandes. On fait tout ce qu'on peut pour consoler l'affligé, & pour lui faire concevoir l'esperance d'une meilleure fortune. Cette ceremonie se fait ordinairement un jour de Fête, ou de Guman; c'est le nom qu'ils donnent à leur Dimanche.

Les Macaçarois n'ont que trois Fê-

tes dans l'année ; mais ils ont chaque Lune trois Gumans. Le premier, le dernier jour de leur Carême, & le trentiéme d'après, se celebrent avec une pompe & une magnificence toute extraordinaire.

Ils sanctifient ces jours, en assistant à la prédication que le grand Agguy fait à dix heures du matin dans la Mosquée ; & après qu'elle est finie, ils chantent tous ensemble leurs prieres d'un ton assez agréable, & avec une modestie nompareille. Ils ont une si haute idée de la sainteté de leur Temple, qu'ils n'osent pas même y cracher. Jamais on ne les voit tourner la tête, pour regarder ce qui s'y passe, ni s'entretenir les uns avec les autres. Toûjours les yeux baissez, & les mains croisées sur l'estomach, ils demeurent en prieres pendant les deux heures qu'ils y sont.

Au sortir de la Mosquée, chacun retourne à son travail ; car la Loy ne leur défend de travailler que dans leurs trois grandes Fêtes. Ils passent ces jours-là en prieres & en joye. Tout le Peuple s'assemble dix fois à la Mosquée, & chaque fois ils n'y demeurent pas moins qu'une demie heure. Mais ils n'y vont

jamais prier, sans avoir auparavant serieusement examiné leur conscience, pour connoître s'ils sont dignes d'y entrer ; car ils en sont exclus par la Loy, s'ils se sentent coupables d'avoir touché un cochon, un chien, un corps mort, d'avoir bû, mangé ou parlé avec une personne d'une autre Religion. Ils sont même si scrupuleux, qu'ils se croyent immondes, pour avoir touché la main d'une femme, la chaise où un Étranger se sera assis, la natte où le tapis qui lui aura servi pour se reposer; pour avoir bû dans la même tasse où il aura bû, sans les avoir auparavant purifiez par les ablutions, ainsi que la Loy leur ordonne.

Quand ils se reconnoissent coupables de quelqu'un de ces pechez, il faut qu'ils se lavent tout le corps, ou du moins les pieds, les mains, les yeux, les oreilles, la bouche & tout le visage, si ç'a été par inadvertance, ou par une necessité indispensable qu'ils se soient ainsi soüillez. Cette purification est d'une obligation si étroite, que si quelqu'un étoit reconnu avoir commis un seul de ces pechez, & être entré dans la Mosquée, sans être auparavant purifié, il en seroit honteusement

ſement chaſſé comme un impie.

Toutes les Moſquées ſont belles, & bâties comme nos Egliſes, mais elles ſont ſans Autel, ſans ornement & ſans Images. Il n'y a que de ſimples nattes, qui couvrent le pavé, & un tapis, qui couvre l'eſtrade du grand Agguy, quand il prêche. Les jours de Fêtes & de Gumans, elles ſont toutes tenduës d'étoffe blanche. Grand nombre de bougies les éclairent de tous côtez, & elles ſont parfumées de caſſolettes, que l'on a ſoin d'y entretenir depuis le lever du Soleil, juſqu'à ce qu'il ſoit couché. Ce n'eſt pas tant pour en conſerver la propreté, que par un ſentiment de reſpect qu'ils ont pour la ſainteté de ce lieu, où ils n'entrent jamais que nuds pieds.

L'entrée de la Moſquée des hommes n'eſt pas permiſe aux femmes. Elles en ont une auprès, où elles s'aſſemblent en même tems. Un Agguy leur fait la prédication, & commence les prieres, qu'elles continüent d'un ton fort agréable. Le ſilence n'y eſt pas toûjours ſi bien gardé; car ſi un homme à quelque affaire à démêler avec une femme, c'eſt là qu'il la va trouver, pour en parler. La ſainteté du lieu, & le nom-

bre des gens qui les voyent, les mettent à couvert de tout soupçon de galanterie ; & le mari par tout ailleurs si jaloux, ne l'est jamais dans cette occasion.

Les Prêtres sont logez au tour des Mesquées. Quoiqu'ils subsistent aux dépens du Public, ils ne laissent pas de posseder en propre des fonds & des Esclaves. Il y a trois Ordres parmi eux, dont les fonctions sont toutes differentes.

Le premier, qui a quelque rapport à ce que nous appellons dans l'Eglise quatre Mineurs, se nomme dans leur Religion Lâbés. Pour y être reçû, il faut avoir fait toutes ses études, & être suffisamment instruit des mysteres & des ceremonies de la Loy. Ce sont ces Lâbés, qui accompagnent les Aggnys dans les Sacrifices, dans les prieres & les prédications publiques qu'ils font les jours de Fêtes. Ils sont aussi chargez de faire les prieres pour les morts ; & la retribution qu'ils en retirent, est le seul profit qu'ils ont de la Mosquée, au service de laquelle ils se sont donnez. Cet Ordre ne les oblige pas de se renfermer dans le Cloître, ni de renoncer au mariage.

Le second Ordre, qu'ils appellent Santary, est bien plus relevé que le premier. Ses obligations sont aussi plus grandes; car le mariage est incompatible avec ses fonctions. On ne choisit aussi, pour l'exercice de cet Ordre, que des gens qui sont veufs, ou qui n'ont jamais été mariez : & quand on les ordonne, ils sont obligez de faire le vœu de chasteté pour tout le tems qu'ils voudront servir la Mosquée : Car comme ils sont les dépositaires de leurs Livres, & qu'ils sont chargez de la garde de la Mosquée, du soin de la balayer & de l'orner, & de battre le tambour d'airain dans les heures qu'il faut avertir le Peuple de venir à la priere, on demande d'eux une pureté & une innocence de vie, qui réponde à l'excellence & à la dignité de toutes ces fonctions.

Afin qu'ils soient moins exposez au danger de devenir infideles à leur vocation, & au vœu de chasteté qu'ils ont fait, ils demeurent nuit & jour dans de petites Cellules, separées les unes des autres, & qui sont bâties dans la Mosquée. Là ils reçoivent tous les matins les aumônes des Fideles, dont ils doivent vivre pendant la journée ;

car ils ne peuvent rien posseder en propre : & quand ils manquent de quelque chose necessaire à la vie, ils se font honneur de l'aller demander de porte en porte. Leur nombre est plus ou moins grand, selon que la Mosquée a plus ou moins d'étenduë. Ils n'ont ni cheveux, ni barbe. Un simple bonnet de toile blanche leur couvre la tête ; & la robe de même couleur, leur va jusqu'aux genoux. S'ils sont obligez de sortir pour quelque affaire importante, ils en demandent la permission au grand Agguy : & alors ils s'habillent comme il leur plaît ; & ils ne sont distinguez des Seculiers que par la tête raze & un turban blanc.

Le troisiéme Ordre est celui de Toüan, qui ne peut être conferé dans aucun autre lieu qu'à la Meque, & par le grand Mufti : De là vient qu'il y a peu de Toüans dans le Macaçar. L'Ordre qu'ils reçoivent par les mains du grand Mufti, les rend tous égaux, quant à la dignité du caractere ; mais l'inégalité de la Jurisdiction y met une grande difference. Ceux qui desservent les plus grandes Mosquées, ont beaucoup plus d'autorité que les autres ; & celui qui a l'honneur d'être auprès du

Roy, eſt conſideré comme le Superieur de tous, le Patriarche & le Primat du Royaume ; & il n'y a que le grand Mufti de la Meque qu'il reconnoiſſe au-deſſus de lui. Ils peuvent tous ſe marier ; & même ſi leur femme vient à mourir, il leur eſt permis d'en prendre une autre : mais la polygamie leur eſt défenduë ſous des peines tres-ſeveres, qu'ils ne peuvent éviter, quand ils en ſont convaincus. Comme ils ſont aimez & reſpectez de tout le Peuple, que tous les jours on les accable de preſens, la vie qu'ils menent, paroît aſſez douce. Ils ſont vêtus d'une longue robe blanche, qui leur va juſqu'aux talons. Leur miniſtere les engage à prêcher tous les jours de Fêtes & de Gumans, à faire la lecture de l'Alcoran, à commencer les prieres publiques, à ſacrifier les victimes, à faire la purification des enfans, à aſſiſter aux circonciſions, aux mariages & aux enterremens. Ce ſont eux qui conferent les deux Ordres de Lâbés & de Santary, en recitant quelques prieres ſur ceux qu'ils ordonnent, & en leur donnant le turban blanc & l'habit. Il n'en faut pas moins que trois ou quatre pour deſſervir les grandes Moſquées;

mais un suffit pour les petites & celles de la campagne. Quand il s'absente, il substituë à sa place deux ou trois des Lâbés, s'il y en a, ou à leur défaut, autant de simples Laïcs des plus sçavans, pour faire ses fonctions. Ils prêchent. Ils font les prieres publiques. Ils enterrent les morts; mais toutes les fois qu'ils prient, ou qu'ils prêchent, ils doivent se boucher les oreilles. On les appelle Bidalas. Pendant qu'ils sont en charge, ils sont obligez, aussi-bien que les Touans, de prier six fois le jour; le matin au lever du Soleil, à huit ou neuf heures, & à midy; le soir à trois heures, un peu auparavant que le Soleil se couche, & une heure après qu'il est couché.

Les Touans ont sur les Peuples qui leur sont soumis, une espece de Jurisdiction, indépendante de celle des Magistrats: Car si pendant leur Carême, quelqu'un de leurs Paroissiens manque de se trouver au Sermon & à la priere toutes les fois qu'ils la font dans la Mosquée, ou s'il est convaincu de n'avoir pas observé les jeûnes avec toute la rigueur de la Loy, il est bienheureux s'il en est quitte pour une reprimande publique, & pour une douzaine de

coups de nerfs de bœuf, que son Pasteur lui donne sur les épaules.

Leur Carême commence & finit comme celui des Turcs ; mais il s'observe à la lettre, comme l'Alcoran l'ordonne, & non point avec les adoucissemens qui sont aujourd'hui en usage parmi les autres Mahometans. Ils l'appellent Poüasa. Il se trouve quelquefois parmi eux des devots, qui non contens d'avoir passé la journée sans boire & sans manger, s'abstiennent pendant la nuit, qui est le tems du repas, les jours de jeûnes, de manger de la viande & du poisson, se contentant de quelques fruits, d'un peu de ris, & d'eau pure.

Quoique leurs femmes soient en grande considération dans le monde, elles ne se distinguent point des simples Bourgeoises par la richesse de leurs habits : au contraire, elles affectent de donner aux femmes le même exemple de modestie que leur époux s'étudient de le donner aux hommes ; & il ne leur est pas plus permis qu'aux autres d'entrer dans les Mosquées qui sont desservies par leurs maris.

Il y en eut une il y a quelques années, qui par un esprit d'orgueil ou

de curiosité, eut la hardiesse d'y entrer un jour de jeûne à la priere. Si-tôt que le Toüan en eut été averti, il fit un grand cri. La priere cessa aussi-tôt; & après avoir interdit la Mosquée pour le reste du jour, comme ayant été profanée, il prit sa femme par la main, & la repudia publiquement, comme indigne d'un Prêtre de la Loy.

Le Peuple en fut d'autant plus édifié, qu'il sçavoit qu'il l'aimoit beaucoup, & qu'il en étoit aussi beaucoup aimée. De-là il la conduisit à la Mosquée voisine, où les femmes étoient encore assemblées, & la contraignit de leur demander pardon de les avoir ainsi scandalisées par l'impieté de sa conduite; & après l'avoir chassée de la Mosquée, il lui défendit d'y rentrer, avant qu'elle eût expié son crime, pendant deux mois, par les prieres qu'elle iroit faire à certains jours sur les tombeaux des morts, & par les aumônes qu'elle distribuëroit aux pauvres qui étoient du ressort de la Mosquée qu'elle avoit si honteusement profanée.

De

De la Religion des Isles Molucques.

CE sont des Isles d'Asie, dans la Mer des Indes, aux environs de la Ligne Equinoxiale. On les divise en grandes & petites. Les premieres sont Celebes, Gilolo, & autres, dont nous venons de faire mention. Les petites, qu'on doit prendre pour les veritables Molucques sont Ternate, Tidor, Machian, Morir & Bachian; toutes aux Hollandois, bien que Tidor ait un Roy particulier. Elles sont situées vers la Côte Occidentale de Gilolo, & ne sont rien en comparaison de celles qu'on nomme generalement Molucques, qu'on trouve au Midi des Philippines, & à l'Orient de Borneo. On peut ajouter à celles que j'ai déja nommées, Timor & Flores, aux Portugais; Bouro, Banda, Marotay, Ouby, Bilaro, Baton, Gabona, Solayo, &c. dont les habitans sont presque tous Idolâtres ou Mahometans. Celebes, que nous venons de décrire, est la plus grande. Moreri.

Mais quoique l'on comprenne au nombre des Molucques une bonne partie des Isles qui remplissent cet Ar-

chipel Oriental, qu'on n'appelle neanmoins proprement Molucques que ces cinq Isles, sçavoir, Ternate, Tydor, Motiel, Machian & Bachian. Elles n'occupent qu'environ 25. lieuës. Elles sont situées entre les Isles de Gilolo & de Celebes.

Les Chinois, en occupant une bonne partie de l'Orient, se rendirent aussi les Maîtres de ces Isles, & à leur exemple, les Persans & les Arabes y ont introduit le Mahometisme parmi l'adoration de leurs Dieux, dont plusieurs de leurs principales familles se disent être descenduës : Et ces Mahometans ont encore retenus quelques restes de leur ancienne Idolâtrie, en ce qui regarde les victimes & les Sacrifices. Ils n'ont point de Loix écrites, & leurs coutumes sont assez barbares. Ils souffrent la polygamie, & ne punissent point l'adultere ; mais ils punissent severement le larcin ; qui est un crime irremissible parmi eux.

Davity. *Mandeslo.*

La Religion Chrétienne fut annoncée à ces Peuples en 1549. Les premiers qui leur porterent, convertirent grand nombre de personnes.

Le Roy des Isles de Bachian se fit Chrétiens avec tous ses Sujets, de

même que celles qui sont au Roy de Ternate, & l'Isle même de Ternate, où les Portugais ont une Forteresse, où se voit un College de Jesuites, d'où dépendent toutes les résidences de ces Isles. Ils sont tous Mahometans dans cette Isle, & n'osent boire de vin de Palmier qu'en secret, parce qu'il est défendu par leur Loy. Il y a quelques Portugais renegats entre eux. Les Hollandois y suivent la Doctrine de Calvin. Ternate.

En celles qui sont sujettes au Roy de Tydor, il y avoit quantité de Chrétiens; mais tous ces beaux commencemens eurent une malheureuse suite, depuis qu'un Roy des Portugais eut tué un Roy de Ternate dans la Forteresse. La guerre continua long-tems après ce meurtre, entre les Portugais, & les Mores ou Mahometans de Ternate jusques en 1572. que les Portugais se virent obligez de quitter ce Fort de Ternate. Tydor.

En 1600. des Jesuites s'introduisirent dans les Isles Moluques.

En 1605. des Hollandois prirent sur les Portugais la Forteresse de Tydor, qui se retirerent dans la Ville Royale, puis emporterent en 1606. la Forte-

resse de Ternate, avec la Ville, & le Roy se rendit au General de l'armée, qui l'envoya aux Philippines ; & les Jesuites furent alors remis en leur Eglise, & en leur College de Ternate, où ils ont augmenté depuis le nombre des Chrétiens ; ils tiennent aussi l'Isle de Tydoro, où la Foy Chrétienne s'est accruë depuis leur domination. Elle est donc presentement sous l'obéïssance des Portugais. Et quoiqu'il y ait un Roy, il est leur vassal, & professe la Religion Chrétienne.

Ceux de cette Isle, ayant autrefois apostasié de la Foy, que les Portugais leur avoient prêchée sous le Roy Mansor, ont servi à toutes ces nouvelles Chrétientez d'un exemple memorable du châtiment du Ciel : Ils furent punis de Dieu par la sterilité, les tremblemens de terre, des obscuritez de Soleil, des pierres ardentes qui tomboient du Ciel comme du feu, & par la perte d'une bataille, avec Jean III. Roy de Portugal, qui avoit envoyé une armée navale, pour vanger la mort de ses Sujets, que ces malheureux avoient massacrez : ils se convertirent par tous ces effroyables châtimens, & firent assez penitence de leur apostasie.

De la Religion des Isles Philippines.

CEs Isles qui sont dans la Mer des Indes, aussi-bien que celles de la Sonde, des Molucques, de Ceylan, & des Maldives, passent maintenant sous le nom d'Archipel Asiatique; elles sont entre la Chine & les Molucques. Elles furent découvertes aux Peuples de l'Europe en 1521. ou 1522. par le fameux Magellan, elles sont en grand nombre, les uns les font monter à onze cent, ne comptant que de celles qui sont habitées; les autres à onze mille, y comprenant les écueïls qui en grossissent la masse. Les plus considérables sont Lucon, Tandaya, Saint Juan, Mindanao, Tagyma, Paragoa, Limathan, Mindora, Masbat, Abuyo, Cebu, ou Los Pintados, Sabunta, Matan, Luban, Capul, Leyta, Negros ou Negoas, Panay ou Panayton. Elles sont ainsi nommées de Philippes II. Roy d'Espagne, dont Lopez de Legaspi, son General en ces Contrées, en fit aussi la découverte, & les peupla en 1565. il ne les possede pourtant pas toutes. Maness. n Mallet.

Les habitans de ces Isles étoient Davity, der. Edit.

Mahometans & Idolâtres, auparavant que les Espagnols s'y fussent établis ; mais presentement il n'y a que des Payens & des Chrétiens dans les Isles possedées par le Roy d'Espagne.

Mahometans. Les Mahometans sont en grand nombre dans les autres : ils suivent la Loi de Mahomet, comme dans leur Païs.

Idolâtres. Les Payens y sont restez, parce que c'est leur Païs ; ils adorent le Soleil, la Lune, & les Etoiles, qu'ils disent être enfans du Soleil & de la Lune. Le Pere Jean Lopez Jesuite, Procureur de l'Inde & des Isles Philippines, dit que la Secte des Philippinois, est la même que l'Idolâtrie des Romains & des Grecs ; c'est-à-dire, qu'ils adorent Jupiter & plusieurs autres Dieux, à qui ils donnent des noms conformes à leur Langue ; comme, par exemple, celui de Maglante, qui signifie, lançant le tonnerre à Jupiter, parce que lante veut dire foudre, & Mag, lancer, ainsi d'autres choses : ils ont encore leurs champs Elysiens, qu'ils appellent Calongdan, qui signifie Soleil couchant ; ce qui nous fait croire que l'Idolâtrie des Egyptiens & des Grecs, étoit parvenuë même jusques à l'extrêmité de l'Orient, comme Philostrate le dit dans

la Vie d'Appollonius. Ils adorent quelques Idoles d'hommes & de femmes, qu'ils appellent en leur Langue Maganitos, celebrant leurs Fêtes, qu'ils appellent Magaduras, avec de grandes ceremonies. Entre ces Idoles, il y en a une qu'ils appellent Batala, extrêmement recommandable parmi eux. Ils celebrent leurs Fêtes, & sacrifient aux Idoles, par l'ordonnance de certaines Sorcieres, qu'ils appellent Holaoy, qui sont honorées entre eux, comme les Prêtres entre les Chrétiens. Ces Femmes parlent ordinairement au Démon, & le plus souvent en public devant le Peuple, faisant plusieurs charmes, au moyen desquels le Diable vient à les posseder, & elles répondent à tout ce qu'on leur demande. Ils prennent garde aux augures, & ils adorent la premiere chose qu'ils ont au matin à la rencontre, sortant de leur logis, quelque vilaine bête que ce puisse être; & la vûë d'un tel objet est réputé parmi eux pour un si sinistre présage, que cela leur fait abandonner leur ouvrage, & retourner chez eux. La plûpart de ces superstitions sont maintenant abolies dans les Isles Espagnoles. Ces mêmes Idolâtres tiennent bien les ames

immortelles ; mais ils disent qu'elles sont vagabondes, & passent d'un corps à un autre.

Lucon. L'Isle de Lucon, autrement la nouvelle Castille, que l'on appelle aussi Manille. Manille, est la plus grande & la plus riche de toutes, elle a trois cens cinquante lieuës de circuit ; sa principale Ville est Manille, où la police est semblable à celle d'Espagne. Il y avoit quelques Mores ou Mahometans en ces Isles, mêlez parmi les Payens : mais à present il n'y a que des Idolâtres & des Chrétiens, les Mores en ayant été chassez.

Les premiers qui prêcherent l'Evangile en ces Isles, furent les Religieux de saint Augustin, qui ont été suivis des Observantins, des Jacobins & des Jesuites ; tellement que le nombre des personnes baptisées fut de plus de quarante mille ; mais bien que ce nombre soit grand de soi, il est pourtant petit, au regard de ce qui reste à convertir, faute d'Ecclesiastiques ; car ces Isles sont en si grand nombre & si éloignées de nous, qu'il est difficile qu'il y ait des Prêtres par tout ; ceux qui se convertissent reçoivent le Baptême fort volontiers, & vivent en bons Chré-

tiens, mais le mauvais exemple des vieux Chrétiens les refroidit.

Les Eglises sont belles & en grand nombre dans Manille: il y a plusieurs Convents, celui des Augustins, qui est le plus ancien, des Cordeliers, des Jacobins, des Augustins Déchaussez: Deux Universitez, dont l'une est entre les mains des Peres Dominicains, & l'autre entre celles des Peres Jesuites.

Près cette Ville, de l'autre côté de la Riviere, il y a un Bourg de Chinois Chrétiens qui s'y sont retirez, pour joüir de la liberté de la Religion Catholique qu'ils ont embrassée.

La premiere Isle où les Augustins prêcherent fut celle de Zebut, où ils entrerent en 1564. & en 1570. en celle de Lucon. Les Jesuites y ont un College, aussi-bien qu'à Manille: Ils ont aussi la Maison de Probation de S. Pierre, & les Résidences d'Antipolo, Taytay, Rool, du Lac, Tarigara, Tinagon: & les autres Religieux ont plusieurs Couvents par toutes ces Isles. Le Roy d'Espagne dépense mille ducats pour le voyage de chaque Religieux qu'il y envoye. Le Peuple y est fort devot, & à peine s'y trouve-t-il

présentement des Idolâtres : on mit d'abord à Manille un Evêque, dont le premier fut Dom Dominique de Salazar, de l'Ordre des Dominicains, qui fut sacré à Madrid en 1579. mais il y a à present un Archevêque & trois Evêques. L'Archevêque demeure à Manille, qui a la Jurisdiction spirituelle sur toutes les Philippines ; laquelle il fait exercer par ces trois Evêques, qui sont de la nouvelle Sigovie, ou de Cajayan, de Cacerez, en la Province de Camerines, en l'Isle de Lucon, & celui du Nom de Jesus, en l'Isle de Zebut. Ces Suffragans sont assistez de quelques Prêtres, qui sont tellement respectez par les habitans, qui sont gens fort simples, que ce sont eux qui gouvernent le País, & y assûrent la domination Espagnole. Le même Archevêque a la qualité de Viceroy, & en fait toutes les fonctions, avec le Conseil du Roy qui est établi dans la même Ville, tant pour les affaires generales, que pour les appellations des Procès qui se jugent dans les autres Villes. On y bâtit tous les jours des Eglises fort magnifiques, aussi bien qu'aux autres Isles où dominent les Espagnols.

Le Roy de Zebut se fit Chrétien en 1520. par le moyen des Espagnols, avec plusieurs de ses Sujets, de même que le Roy de Messane, ils étoient auparavant Idolâtres : cette Isle a cent soixante lieuës de circuit. Zebut.

Les Peuples de Mindanao, du nombre des Philippines, qui a plus de trois cent lieuës de circuit, sont partie Payens, partie Mahometans : leurs Princes se firent Chrétiens, par l'adresse de quelques Portugais, mais ils retournerent bien-tôt après dans leurs anciennes erreurs. Cette Isle est la derniere de celles que les Espagnols ont soûmise. Mindanao.

A l'égard des autres Isles qui ne sont point sous la domination des Espagnols, elles ne sont peuplées que de Payens & Mahometans, qui s'y sont établis à cause du commerce.

La pieté du Roy d'Espagne est fort loüable à Manille, le seul desir de maintenir la Foy aux Isles Philippines, l'oblige de faire de grandes dépenses, pour en soûtenir les Colonies, sans esperance de profit ; & le zéle que ses Prédecesseurs ont eu pour y affermir le Christianisme, les ont porté à fonder un Archevêché, trois Evêchez, plu- *Relation des Miss. Franç.*

sieurs Colleges, & des Convents de divers Ordres. La Reine Mere y a aussi fondé depuis quelques années, une Mission particuliere de quatre mille écus de rente, pour travailler à la conversion des habitans de certaines Isles, qui sont en grand nombre entre les Philippines & la nouvelle Espagne: Cette Mission porte le nom de Marie Agnés, qui est celui de sa Fondatrice; & elle a été donnée aux Peres Jesuites, qui travaillent en ces lieux-là avec un fruit considérable, & qui y ont déja baptisé plus de quarante mille ames. Les Barbares ont martyrisé trois ou quatre de ces Peres. Outre cette fondation, la même Princesse en a fait encore deux autres, ayant doté de deux mille écus de rente deux Seminaires, pour y élever separément des jeunes Enfans de l'un & de l'autre sexe, dans la Foy & la Pieté Chrétienne; de sorte qu'il y a tout sujet d'esperer que toutes ces Isles pourront avec le tems être soûmises à l'Empire de Jesus-Christ.

De la Religion des Isles Maldives.

CE Païs est gouverné par un Prince absolu, qui se dit Roy de douze mille Isles, qui sont divisées en treize Provinces, qu'ils appellent Attollons, qui ont près de deux cent lieuës d'étenduë : elles sont environnées de l'Ocean des Indes. Davity, der. Edit.

Les habitans de ces Provinces sont tous Mahometans, à la réserve des Etrangers qui y abordent, qui sont mêmes bien souvent Arabes, ou Malabares ou Indiens de Sumatra, qui ont même Religion. L'un des derniers Rois qui vivoit il y a environ cinquante ans, & qui mourut à Goa, où il s'étoit retiré, embrassa la Religion Chrétienne avec beaucoup de ses Sujets; mais les méchans ayant prévalu l'un sur l'autre, les chasserent de ses Etats. Ils ont de belles Mosquées, où l'on voit de grands Tableaux de pierre ou de bois, avec quelques paroles Arabesques, & quantité de lampes allumées; tous les hommes y vont depuis l'âge de quinze ans faire leurs Prieres au point du jour, à midy, à trois heures après midy, au Soleil couchant, Mahometans.

& à dix heures, toutefois cela est libre à chacun, & de faire sa priere au logis : les femmes n'y entrent point. Ils observent les ceremonies des autres Mahometans. Ils solemnisent à chaque semaine le Vendredy, & la veille ils prient pour les morts, & préparent à boire & à manger, & l'envoyent à leurs Prêtres où Moudins des Mosquées, près du lieu où les morts sont enterrez, afin qu'ils prient Dieu pour eux, ou bien ils les font venir prier en leur maison, où ils les traitent. On avertit tout le monde le matin du Vendredy, avec une cloche, à chaque carrefour avec des trompettes, & leurs crient trois fois : *Ala, Ala, Akbar, Grand Dieu*, puis ils vont faire la même chose au Palais du Roy, & au logis du Curé, qui prend aussi-tôt son vêtement de toile blanche, & pardessus une robe de soye, faite à la mode d'Arabie ; & il va ainsi au Temple, & étant monté sur un lieu élevé, tenant une épée nuë, récite ses Prieres accoûtumées, qu'il change tous les Vendredis jusqu'à la fin de l'année. Le Grand Pontife de toutes ces Isles, fait quelquefois un Sermon, & quelque Priere pour la santé de quelqu'un, ou

Leurs Ceremonies.

pour la ruine de leurs ennemis, selon l'occasion; & quand il a achevé, tout le Peuple se saluë, en prenant les mains les uns des autres, en disant: Salam Alescon, qui est le salut ordinaire des Mahometans.

Ils font une Fête tous les mois de l'année, à la vûë de la nouvelle Lune: & leur Jeûne du Romadan, dont le tems n'est pas certain, lequel étant fini, ils celebrent leur grande Fête, qui n'est pas non plus fixe, étant le jour de la nouvelle Lune, lorsqu'ils l'ont apperçûë. Quarante jours après cette Fête, ils en celebrent une autre grande qui dure trois jours; c'est le jour solemnel, auquel les Pellerins se trouvent à la Meque; & encore une autre, auquel ils disent que Mahomet mourut, & plusieurs autres qu'ils celebrent encore. Ils vivent en tout & par tout à la Mahometane. Ces Isles ont été possedées dix ans par les Portugais.

Leurs Fêtes.

Quand un Insulaire a fait ce voyage, il a le privilege de porter une longue barbe en signe de sainteté.

De la Religion de l'Isle de Ceylan.

CEtte Isle qui contient plusieurs Royaumes, ayant deux cent quarante lieuës de circuit, soixante-dix-huit de longueur, & quarante-quatre

de largeur, est dans l'Ocean Oriental des Indes.

Davity, de l'Asie, dern. Edit.

Tous ses habitans, à la réserve des Européans qui s'y sont établis, sont Idolâtres, ou Mahometans. Les Payens adorent les Idoles d'une autre maniere que ceux de Malabar, toutefois ses Rois sont instruits en la discipline des Brachmans, même ils sont Bramines, qui sont leurs Prêtres. Ils ont plusieurs Idoles, qu'ils nomment Paordes, qui ont la figure d'hommes ou de bêtes; ils celebrent plusieurs Fêtes à leur honneur, avec quantité d'instrumens, & des danses. On voit dans la ville de Caudy des Idoles hautes de vingt ou vingt-deux pieds, & grosses à proportion; ils disent qu'elles representent la grandeur d'Adam, à proportion de ses pieds, dont le Roy avoit fait apporter la mesure d'une montagne assez proche de la Ville. Ils sont longs de sept palmes & demi, & large de trois tiers & demi. Toutes ces Idoles ont une puissance particuliere; les unes sur les biens de la terre, les autres sur les pluïes, sur les vents, sur les orages & sur autres choses; & la créance des habitans est, qu'ils ont reçû ce pouvoir de Dieu, car ils ne nient pas qu'il

y ait un Dieu Créateur de toutes choſes. Ils offrent quantité de Sacrifices à leurs Idoles, & les malades y ont recours pour être gueris, parce que ce n'eſt que d'eux qu'ils en attendent le remede. Il n'y a preſque point de Villages, ni de Montagne qui n'ait ſon Pagode ſous pluſieurs différentes figures, témoin cet Altis Hamman adoré par tant de millions d'Indiens dans le Royaume de Jafanatapan de cette Iſle, juſques à ce que Conſtantin qui étoit Vice-Roy de Goa, il n'y a pas longtems, y étant deſcendu, & ayant pillé la ville de Colombo, en enleva cette Idole qu'il brûla, refuſant par un zéle aveugle & indiſcret trois cent mille ducats, que ceux de cette Iſle offrirent pour ſon rachat. Il y en a parmi eux qui adorent une tête d'Elephant, faite de bois ou de pierre, & diſent qu'ils le font pour acquerir de la ſcience, parçe qu'ils croyent que les Elephans de Ceylan, ne ſont pas ſeulement plus aviſez que les autres, mais qu'ils ont même plus d'eſprit que les hommes. Ils ont outre cela pluſieurs figures de Démons, qui, plus ils ſont laids & horribles, plus ils attirent la veneration de ce Peuple.

Ils croyent que le monde ne périra point, tant que leur grande Mosquée, que l'on découvre de fort loin dans la mer, entre Punto de Gallo & Montecalo, sera debout. Ils ont une opinion toute particuliere d'une Montagne, qu'on appelle Pico d'Adam, que c'est où le premier homme a été créé; que le puits qui est sur cette Montagne, s'est fait des larmes qu'Eve versa de la mort d'Abel, & que l'Isle de Ceylan faisoit partie du Paradis terrestre.

Convents de Moines Idolâtres.

Ils ont des Cloîtres remplis de Moines qui prient continuellement, & qui font des Processions en dansant & chantant la Musique. Il y en a un dans Candy plein de Moines Idolâtres, razez comme nos Religieux, portant une espece de Chapelet, marmotant toûjours quelques Prieres à leur mode: On voit en ces Monasteres des Chapelles toutes dorées, avec des Statuës d'hommes & de femmes, qui ont vêcu plus vertueusement que les autres; ces Statuës sont couvertes de drap d'or & d'argent, accompagnées de figures d'enfans, qui portent des grands chandeliers où il y a des cierges qui brûlent nuit & jour: Ces Moines font quel-

Leurs Ceremonies.

quelfois des Processions, allant deux à deux; leur Superieur est vêtu de toille d'or & d'argent, portant un bâton d'or, quelquefois les mains élevées sur la tête : Ils sont précédez de cierges & de flambeaux allumez, & de toutes sortes d'instrumens. Les femmes se rencontrent dans ces Ceremonies, & des filles dansent presque nuës, ayant les bras, les mains, & les oreilles chargées d'or & de pierreries. Avant de faire leurs Prieres, ils se prosternent contre terre, puis ils se levent les mains jointes pardessus la tête, prononçant tout bas quelques paroles.

Ces Peuples mangent de tout, & même du porc & de toute sorte d'animaux, à la réserve toutefois du bœuf, de la vache & du bufle; mais ils ne boivent point de vin, non plus que les Mahometans, qui demeurent parmi eux, & qui joüissent d'une entiere liberté de Religion. Celle de ces Insulaires se rapporte à celle des autres Payens de ces Contrées-là. Ils ont beaucoup de respect pour les Bramines, qui sont plus réservez en leur façon de vivre, ne mangeant point de ce qui a eu vie, parce qu'ils adorent le long du jour la premiere bête qu'ils Mandeslo.

ont rencontrée le matin en sortant de la maison.

Firma Darma Suriada Roy de cette Isle, avoit pris quelque teinture de la Religion Chrétienne des Portugais : mais elle s'effaça bien-tôt, par la complaisance qu'il eut pour les Cingales, & après sa mort ses Successeurs sont retombez dans le Paganisme.

Plusieurs estiment que Melchior Roy de cette Isle, étoit un des Mages qui vint adorer Nôtre Seigneur ; & qu'à son retour, ayant reconnu le mystere de l'Incarnation, il prêcha l'Evangile, dont il est demeuré des restes : & l'on dit qu'on y voit encore quelques vestiges du Christianisme.

Au reste, ces Peuples sont fort dociles, & ils veulent bien qu'on leur fasse connoître les erreurs de l'Idolâtrie, de sorte qu'il y a lieu d'esperer qu'ils pourront se convertir un jour.

Les Portugais sont puissans dans cette Isle, & y ont plusieurs Ports: Les Jesuites y avoient bâti en 1603. trois Eglises, l'une en Caimel, l'autre à Mandaré, & la troisiéme à Chilao, où ils avoient en ce tems disposé cinquante mille personnes pour recevoir le Baptême ; mais Dom Juan, qui s'é-

toit révolté des Portugais, empêcha l'entier effet : tout fut neanmoins rétabli aprés sa mort ; si bien qu'en 1606. les Jesuites avoient outre le College de Colombo, qui est une Forteresse, & la Ville capitale d'un Royaume qui leur appartient, trois Résidences en Ceylan ; sçavoir Caimel, Chilao, & Cardina. A une demie lieuë de Chilao il y avoit un Pagode, appellé Nunoceran, autrefois riche & fort celebre ; car il possedoit cent Villages, & étoit fort frequenté des Payens, parce qu'ils croyoient que celui qu'ils appelloient le Dieu de la Terre en étoit originaire ; ce Temple fut converti en une Eglise, & l'Idole, qui étoit une pierre de marbre de la hauteur d'un homme, en fut enlevé.

Les Religieux de saint François, & les Jesuites se sont emparez de la petite Isle de Cardina, qui étoit presque déserte à cause des guerres ; & ils l'ont repeuplée à la suite de Chrétiens, & ont converti ceux qui y restoient.

En 1607. & 1608. plus de deux cens personnes furent baptisées dans les Villages de Maripo & Nacali.

On met à present dans cette Isle sept Résidences des Jesuites, dépendantes

de la Maison de Colombo. Le Pere de Rhodes rapporte dans ses voyages, que ceux de son Ordre y travaillerent en 1663. avec tant de succès, qu'ils convertirent trente mille Païsans.

Les Portugais sont aussi maîtres de l'Isle des Rois, assez près de l'Isle de Manar, une demie lieuë de Terre-Ferme, & de la ville de Tutucorin, assise en la Côte de la Pêcherie. C'est-là que les Chrétiens Paravas se rétirerent, lorsque le Roy de Tutucorin & le Naique de Maduré eurent pillé le College & l'Eglise de Tutucorin, & en eurent renversé les Autels, & ce qui les obligea de faire un Bourg en cette Isle, où ils bâtirent un College.

En 1607. on comptoit en la Côte de la Pêcherie, & dans les lieux qui en dépendent, cent trente-cinq mille Chrétiens; car depuis que le College de Tutucorin fut changé en l'Isle des Rois, les conversions ont été plus fréquentes; même plusieurs Payens fuyans la tyrannie des Roitelets de la Terre-Ferme, se retirerent en cette Isle, & s'y convertirent.

De la Religion de la Côte de la Pêcherie.

CEtte Côte étoit autrefois peuplée de Payens & de Mahometans. Les Payens étoient conduits & seduits par les Brachmanes des Indes, qui abusoient ces pauvres Peuples de toute maniere, & les maintenoient dans leurs erreurs; on voyoit à Tutucorin un celebre Pagode ou Temple d'Idoles, avec un si grand Char de Triomphe, que vingt chevaux ne pouvoient le traîner: il étoit tiré aux jours solemnels par des Elephans, & par un grand nombre d'hommes: on y voyoit l'Idole dans un grand Tabernacle, & au-dessus les Femmes du Roy qui chantoient des Hymnes à sa loüange. Lorsque ce Char passoit, plusieurs se coupoient des lopins de chair, qu'ils jettoient à l'Idole, & d'autres se faisoient écraser sous le Chariot. *Davity, de l'Asie.*

Les Mores ou Mahometans étoient mêlez parmi tous ces Peuples. Presentement ces Peuples sont presque tous Chrétiens. Il est bien vrai qu'après que les Paravas qui sont les originaires du Païs, furent convertis,

les Prêtres qui les avoient instruits, ayant été obligez de se retirer du Païs, à cause des chaleurs excessives & le défaut de vivres; ces nouveaux Chrétiens abandonnez, retournerent à leurs premieres erreurs; mais S. François Zavier y étant venu, les remit en bon chemin, & en convertit encore plusieurs: on comptoit en cette année 1543. près du Cap de Commorin jusques à quatre cent mille Chrétiens; mais en 1607. on n'en comptoit en toute cette Côte, & aux lieux qui en dépendent, que cent trente-cinq mille; car depuis que le College des Jesuites à Tutucorin fut ruiné avec les Eglises, comme nous venons de dire au Chapitre précédent, & fut transporté en l'Isle des Rois, la conversion a été plus grande. Les Jesuites y furent ensuite rétablis, lorsque les Espagnols en eurent chassé les Infideles: mais dans les révolutions de Portugal; ils en furent encore chassez.

Chrétiens. Les Chrétiens de ce Païs sont divisez en plus de trente Paroisses, dont seize sont sur la Côte, & les autres au dedans de la Terre-Ferme. Il y a plusieurs Chrétiens qui habitent les deux Villes de Vacpar & Bampar. Tous

ceux

ceux de Tripalicory sont Chrétiens.

Le Pere Alexandre de Rhodes rapporte que tous ces Pêcheurs sont si bons Chrétiens, qu'après qu'ils ont fait leurs pêches, ils vont ordinairement à l'Eglise, & mettent souvent sur l'Autel de grosses poignées de perles. On lui fit voir un Chasuble qui en étoit tout couvert, qui étoit estimé en ce Païs-là, seulement deux cent mille écus, jugez de son prix en Europe. Grandes Offrandes de ces Pêcheurs.

Les Maravas, Peuples voisins de Periapatan, s'adoucissent peu à peu par les Instructions des Peres Jesuites qui résident à Periapatan; mais leur méchant naturel fait qu'il est mal-aisé de les tirer de leurs erreurs. Maravas.

Quant aux Paravas ils sont grands aumôniers, & frequentent fort les Sacremens. Ils ont cette coutume quand ils se confessent, qu'ils demandent pardon aux assistans du mauvais exemple qu'ils leur ont donné : ce qui se pratique même par les plus apparens. Paravas.



De la Religion de la Presqu'Isle Orientale de l'Inde au-delà du Golfe de Bengale.

CEtte Presqu'Isle renferme les Royaumes de Tunquin, Cochinchine, Ciampaa, Cambaye, Siam, Malaca, Pegu & Arracan, qui en sont les plus considérables ; de la Religion desquels nous allons traiter amplement.

De la Religion du Royaume de Tunquin.

Histoire du Royaume du Tunquin du P. de Rhodes.

LE Royaume de Tunquin que l'on fait presque aussi grand que la France, a été autrefois l'une des principales Provinces du grand Empire de la Chine, comme nous l'apprenons du nom qu'il a retenu ; car comme Pekin qui est aujourd'hui la plus florissante Ville de la Chine, & le séjour ordinaire des Rois, signifie la Cour ou la Ville Royale du Septentrion, & Nanquin la Cour ou la Ville Royale du Midy ; aussi Tunquin ne veut dire autre chose que la Cour du Levant ; Tun signifiant en Langue Chinoise le côté du Levant, & Quin, le lieu où le Roy

tient sa Cour. Ce Royaume commença à se séparer de la Chine il y a huit cent cinquante ans ; auquel tems les Tunquinois ne pouvant plus supporter la domination des Chinois, la secoüerent, après avoir massacré le Gouverneur de la Province. Et pour transmettre à la posterité la memoire de cette entreprise, & éterniser par des marques l'Acte de leur rebellion, ils changerent toute leur maniere de vivre, jusques aux habits ; neanmoins il arriva après quelques années, pour éteindre toutes les querelles, que les Tunquinois traiterent de Paix avec eux, & s'obligerent d'aller de trois ans en trois ans à la Cour de Pekin, reconnoître l'Empereur de la Chine par des Ambassadeurs ; le Roy de Tunquin lui payoit il n'y a pas long-tems un tribut de trois Statuës d'or & trois d'argent, tous les six ans ; mais depuis 1667. ce tribut a été réduit à l'hommage dont je viens de parler.

Le Pere Alexandre de Rhodes Jesuite, qu'on peut avec toute justice appeller l'Apôtre de ce Royaume, est celui qui nous en a donné la connoissance de l'état temporel & spirituel, comme ayant été témoin ocu-

laire de ce qui s'y est passé depuis 1627. qu'il y fut, jusques en 1646. Il fut tiré de la Mission de la Cochinchine, où il avoit travaillé deux ans, pour aller commencer celle du Tunquin, où le Pere Julien Baldinotti de sa compagnie, s'étant joint aux Marchands Portugais qui trafiquoient en ce Royaume, avoit penetré le premier, & découvert des grands Champs propres à faire de grandes moissons de l'Evangile. Le Pere de Rhodes y entra en 1627. & commença d'y prêcher l'Evangile; ce qu'il fit avec tant de succès, qu'il sembloit que le Ciel & la Terre fussent d'intelligence pour favoriser ses travaux en la conversion de ces Peuples, & que l'enfer qui leur en avoit fermé les avenuës du salut durant tant de siecles, fut alors impuissant & sans pouvoir d'y rien empêcher; après quelque tems neanmoins, les démons enragez de se voir chassez de leur empire, armerent contre lui, & firent tant par leurs calomnies, s'efforçant de noircir sa réputation & l'honneur de l'Evangile, qu'il prêchoit, publiant entre autres choses qu'il étoit Sorcier, & qu'il enchantoit & tuoit les hommes de son souffle, & qu'il brisoit les Idoles &

renversoit la Religion du Païs. Le Roy même, qui lui avoit fait auparavant beaucoup de caresses, ayant conçû de l'aversion de lui & de son ministere, le bannit de son Royaume en 1629. après y avoir travaillé infatigablement avec des accidens & des succès fort differens, & laissé en diverses Provinces cinq mille Chrétiens convertis, & par tout le Royaume les semences d'une abondante moisson, arrosées de ses sueurs, que les Catechistes qu'il avoit établis, recueïllirent à la suite.

Les méchantes impressions que les ennemis de la Foy avoient mises dans l'esprit du Roy, de la conduite de ce Pere, obligerent les Superieurs de la Compagnie, pour ôter tout prétexte d'apporter de la résistance à la publication & au progrès de l'Evangile, de produire d'autres Ouvriers à cette Mission, lesquels marchant sur les pas de ceux qui les avoient précédez, ont fait monter le nombre des nouveaux convertis à une si notable augmentation, que l'on comptoit alors dans le Tunquin plus de deux cens mille Chrétiens, & deux cens Eglises; outre une grande quantité de Chapelles & d'Oratoires, & six Résidences fixes des Jesuites.

Le Roy même, qui avoit fait des Edits si rigoureux contre la Réligion Chrétienne, les années dernieres, changea tout à coup ; & ayant reçû en 1644. une Lettre d'un Viceroy Chrétien de la Chine, voisin de ses Etats, contenant des signalées récommandations de la Foy Chrétienne, qu'il voyoit qu'un homme de cette qualité avoit embrassée, & un témoignage authentique de l'estime qu'il faisoit de la vertu & du merite des Péres Jesuites : Ce Roy, dis-je, commençant à rentrer en lui-même, déclara ses nouveaux sentimens de son estime pour cette Religion, par des reconnoissances si publiques, que tous les Peuples en ayant été informez, furent fort ébranlez ; de sorte qu'en moins de six mois, il y en eut près de douze mille qui se convertirent.

Ces démonstrations d'estime du Roy ne se terminerent point à de simples bienveillances ; mais elles passerent à ce point, que le jeune Prince étant monté sur le Trône, voulut donner, par une Patente expresse au Superieur de la Mission, un témoignage d'une bienveillance extraordinaire, que nous allons voir, qui a donné de grandes

Le Pere Felix Morel.

eſperances de voir fleurir la Chrétienté durant ſon Regne.

Auparavant que ce Prince eût ſuccedé à la Couronne, il avoit dit pluſieurs fois à ce Pere, que pour preuve de l'affection qu'il avoit pour lui, & pour reconnoiſſance des ſervices, que leurs Peres, qui étoient en credit auprès de l'Empereur de la Chine, avoient rendus à ſes Ambaſſadeurs dans cet Empire, il le vouloit adopter pour ſon fils, qui eſt en ce Païs-là un témoignage d'une affection ſinguliere, que les Grands ont pour ceux qu'ils eſtiment; & en effet, il declara, à la maniere du Païs, par une Patente d'honneur, le témoignage public de ſon amitié pour ce Pere, comme il paroît par ce qui ſuit.

Le Sereniſſime Roy Kien Thuong, Seigneur tout puiſſant & abſolu dans le Royaume de Tunquin; Je t'adreſſe cette Patente, écrite de ma propre main, en témoignage de l'amour que je te porte, ô Felix premier! Maître & Docteur de la Loy, qui adore le Seigneur du Ciel & de la Terre. Depuis le tems que tu entras dans mon Royaume, je te pris ſingulierement en

affection pardessus tous les Maîtres étrangers, qui y sont venus enseigner cette même Loy. Je te considere comme un champ planté de fleurs solaires, qui se tournent vers l'Astre qui les regarde, & qui les échauffe, & je te regarde aussi comme mon tres-cher fils; & pour te témoigner le grand amour que j'ai pour toi, je te donne un nouveau nom Pluchen, qui signifie un nom veritable; & de grand jugement. Partant il faudra que tu n'ayes dorénavant qu'un même vouloir & non vouloir avec moi, comme doivent faire tous ceux que l'amour a unis d'affection, & qui n'ont qu'un même cœur. Que si tu en uses ainsi, tu seras mis au nombre de ceux qui sont parvenus à une haute réputation, & à de grands honneurs, pour avoir observé cette Loy d'amour, & tu auras satisfait à mon affection.

Ce sont les termes de cette Patente, par laquelle le Roy adoptoit ce Pere pour son fils, & qui fut portée de sa part à la Maison des Peres Jesuites, avec l'appareil d'une pompe magnifique de Courtisans; qui fut aussi reçûë avec tous les témoignages d'hon-

neur dons ils furent capables.

Ce que je viens de dire, contient en peu de mots le progrès que le Christianisme a fait en la Mission de ce Royaume, depuis l'année 1627. jusqu'en 1647. Et ce que je vais ajouter, est tiré de deux Ralations d'un Pere Visiteur de cette Mission, qui dit qu'aux deux seules années 1645. & 1646. l'Eglise de Tunquin est augmentée de plus de vingt-quatre mille Chrétiens, convertis à la Foy. Qu'il y avoit dans le Royaume deux cent grandes Eglises, avec des Maisons qui y sont jointes, pour l'usage des Missionaires, quand ils résident aux lieux où sont bâties ces Eglises, ou qu'ils y viennent travailler. Qu'il en avoit trouvé six, dispersez en six Résidences, pour servir ce grand nombre de Chrétiens convertis. Qu'il a reconnu depuis qu'il a été dans le Païs, la Nation Tunquinoise plus traitable & plus susceptible que pas une autre des Orientales, moralement plus innocente, & moins engagée dans des vices, qui sont communs ailleurs; ce qui fait des difficultez presque insurmontables aux vertus qui doivent accompagner la profession Chrétienne. Que les nou-

veaux Chrétiens y sont aussi fermes en leur créance, comme s'ils l'avoient toûjours professée, & aussi éloignez d'inclination de leurs anciennes superstitions, comme s'ils n'en avoient jamais eu de connoissance. Qu'ils sont dans la pratique des vertus Chrétiennes, & dans l'horreur des vices communs, sur tout tres-exacts en l'observation des Commandemens de Dieu. Ils sont tout-à-fait portez à la devotion & à la priere, & pour y vacquer, ils se levent tous devant le jour, y employant une demie heure, & autant le soir, auparavant de se coucher. Et pour cela ils ont tous dans leurs maisons des Oratoires tres-bien ornez d'Images & de Croix de matieres précieuses, & de benitiers, s'y voyant jusqu'à des disciplines & des instrumens de mortification, dont ils se servent ordinairement; lesquels Oratoires ils portent même avec eux, lorsqu'ils vont en voyage, pour entretenir leurs devotions. Ils sont tellement affectionnez à entendre tous les jours les Messes, quand elles se disent dans les Eglises de ces Peres, qu'ils les entendroient toutes volontiers; & on se voit contraint de les en chasser, & de les

départir à tour, à differens jours & à differentes heures, pour ne point ombrager les Payens, à la vûë de ce grand concours de Chrétiens. Qu'on ne peut qu'avec de grandes peines satisfaire à la devotion qu'ils ont de s'approcher deux ou trois fois le mois, du Sacrement de la Confession & de la Communion. Qu'ils ont du respect, de l'amour & de la reconnoissance pour ces Peres, qui ne sont point imaginables : & il n'est rien qui les afflige tant, que lorsqu'ils refusent leurs presens. Qu'ils ont entre eux une charité & un amour qui ravit tous les Payens en admiration ; ce qui fait que plusieurs d'eux vivent en commun, & que tous ceux qui ont du bien, ont toûjours une table pour les Pellerins & les Etrangers : D'où il est arrivé souvent que des Voyageurs Payens ont feint d'être Chrétiens, pour être reçûs, & être traitez plus commodément en leurs voyages. Qu'ils sont souvent liberaux au-dessus de leurs facultez à faire des aumônes aux pauvres & aux Catechistes, principalement à ceux qui ont été dépoüillez de leurs biens pour la défense de la Foy. Il dit enfin qu'un grand nombre de ces Chré-

tiens zelez, aspirant à la perfection des conseils évangeliques, sollicitent ces Peres de les vouloir admettre, & faire qu'ils s'obligent par le vœu d'obéïssance, qu'ils leur refusent, à leur grand regret. Qu'il s'en étoit trouvé beaucoup, qui avoient distribué tous leurs biens aux pauvres, pour vacquer avec plus de dégagement & d'humilité à leur salut, & avec plus de liberté à celui du prochain ; & un grand nombre de jeunes gens de l'un & l'autre sexe, qui ont fait vœu de perpétuelle virginité ; & même de mariez, qui d'un commun consentement, faisoient vœu de perpétuelle continence.

Ces choses peuvent suffire, pour faire voir quelque échantillon de vertu & de perfection, dont cette nouvelle Eglise de Tunquin, qui ne compte encore que vingt-cinq ans de son âge, a été ornée, depuis qu'elle a reçû la lumiere de l'Evangile. Plût à Dieu qu'elle n'eût point eu d'obstacle dans ses progrès. Elle seroit à present un ouvrage achevé : mais par des secrets ressorts de la Providence toûjours adorable, cette pauvre Eglise reçût des atteintes bien fâcheuses en 1663. une persécution s'y étant élevée contre les Chré-

Relation des Miss. Franç.

Persecution dans ce Royaume contre

tiens ; en sorte que la publication de la Foy Catholique y fut défenduë avec les dernieres rigueurs, & tous les Prédicateurs Evangeliques en furent bannis. Voici en partie la teneur de l'Arrêt porté contre eux, qui fut extrait d'une Lettre de Tunquin, datée du 23. Janvier 1664. les Catholiques.

.Nous avons chassé, & nous chassons à perpétuité hors de nôtre Royaume ces Peres, lesquels, fugitifs de leurs Terres, sont venus enseigner aux Peuples grossiers, aux ignorans & aux femmes, une Loy, qui est sans fondement, d'autant plus pernicieuse & ridicule, qu'elle enseigne qu'il ne faut point adorer le Ciel ni la Terre ; qu'il ne faut point rendre de culte à l'Esprit ni au Démon : Une Loy, qui fait que les femmes quittent leurs maris, & que les maris abandonnent leurs femmes, &c. A ces causes, nous ordonnons que les Chefs de nos Officiers, résidans près de nous en nôtre Cour, & ceux qui commandent dans les Aldées *, ayent à faire leurs diligences, pour ramasser tous les Livres des prieres, & où sont contenuës les Doctrines que ces Peres ont semées par le Royaume : Arrêt contre eux.

* Ce sont leurs Villes & Bourgades.

Qu'ils les fassent brûler, & que rien ne reste d'une si méchante Loy. Nous commandons à toutes personnes, qui connoîtront des Catechistes, ou des Prédicateurs de cette Religion, de les referer, promettant de les récompenser, &c.

La Relation des choses arrivées au Tunquin, donnée au Public par le Pere Tillanier, Jesuite François, décrit les commencemens de cette persécution ; & le Pere Philippe de Marinis, aussi Jesuite, en parle plus amplement en son Histoire en Langue Italienne, qui fait connoître que le Roy avoit fait faire commandement à neuf ou dix Missionaires, répandus dans son Royaume, de se rendre à sa Cour dans un tems préfix, sans en avoir declaré la raison, les fit tous embarquer dans un Vaisseau, qui s'en alloit à Macao, à la réserve du Superieur, qu'il retint pour certaines considérations d'Etat, & auquel il donna seulement un Compagnon. Mais il les obligea de demeurer dans sa Ville Royale, en une maison qui leur fut marquée, leur défendant tres-étroitement de faire des Assemblées, ni aucune fonction de leur Reli-

gion. C'est ce qu'en rapportent ces Auteurs. Et ces deux Missionaires ont demeuré deux ou trois ans en cet état, avec un troisiéme, qui fut admis depuis dans le Royaume. Mais quelques malveillans ayant fait naître de nouveaux soupçons contre eux, & les ayant chargez de plusieurs accusations, ils furent enfin bannis dans la derniere persécution, dont je viens de parler. Le 12 Novembre 1663.

On a ensuite appris par une Lettre qu'a écrit un Catechiste de Tunquin, que cet Edit, que j'ai rapporté, n'ayant point été publié, il n'a point eu d'effet: D'où vient que les Chrétiens vivoient comme auparavant. Qu'à la verité quelques-uns s'étoient refroidis; mais qu'il y avoit aussi des Neophytes, qui avoient reçû le Batême, & que plusieurs autres attendoient l'arrivée de quelque Prêtre, pour le recevoir. A l'égard du retour des Peres bannis, ce Catechiste assûroit que le Roy avoit fait assez connoître qu'il ne le désagréoit point, par la demande qu'il avoit fait quelquefois, s'ils ne reviendroient pas: Que l'opinion étoit que c'étoit par son ordre que les Officiers, qui ont la direction des affaires & du commerce, avoient écrit au Visiteur des Jesuites de Ma- Le 24. Octobre 1665.

cao, qu'il pouvoit envoyer de ses Religieux, & qu'ils seroient les biens venus.

Relation des Missionaires François.

Neanmoins la Religion Catholique y étoit encore défenduë en 1666. lorsque M. Deydier, un des Missionaires François, y fut envoyé par M. de Berythe, l'un des Evêques François, Vicaire Apostolique. Il partit du Seminaire de Siam le 20. Juin, sans que qui que ce soit en eût le moindre soupçon; & ayant joint un Vaisseau Chinois, sur lequel il prétendoit monter inconnu, il quitta son habit Ecclesiastique, coupa sa barbe, & s'habilla en Matelot. Etant ainsi déguisé, il passa dans le Tunquin, où il se rendit à Faifo, Ville Capitale du Royaume, dans laquelle il fit les fonctions de Missionaire en secret, tantôt dans des maisons de Particuliers Chrétiens, & tantôt dans un batteau sur la Riviere, où cette Eglise flotante s'assembloit quelquefois sous la protection du S. Siege, comme dans la nascelle de saint Pierre. Il apprit qu'il y avoit quatre cent Chrétiens dans la Ville, & quinze Catechistes, restans de ceux qui avoient travaillé sous les Peres Jesuites, lorsqu'ils étoient au Tunquin,

lesquels

lesquels avoient perseveré dans la pratique inviolable des vertus qu'on leur avoit inspirées, gardant le vœu qu'ils avoient fait de ne se point marier, & de ne rien posseder en propre.

Ce Missionaire marquoit par deux Lettres qu'il avoit écrites en 1667. à M. de Berythe, qu'il y avoit eu deux mille ames converties, depuis son entrée en ce Royaume, jusqu'à la fin d'Octobre de la même année; & que depuis ce tems, jusqu'à la fin de l'année, il avoit confessé trois cent personnes dans un Village de la Province du Couchant, en l'espace de dix jours; qu'il en avoit baptisé soixante, & fait sept ou huit Mariages. Les Catechistes, disperses en plusieurs endroits du Royaume, qui l'étoient venus trouver, pour renouveller leurs vœux, sous la protection de S. François Xavier, l'Apôtre des Indes, selon l'ancienne coûtume que les PP. Jesuites avoient introduite dans ce Royaume, lui donnerent par écrit le nombre de ceux qu'ils avoient baptisez cette année, qui montoit à plus de deux mille cinq cent personnes. Ils lui dirent aussi qu'ils avoient environ quatre-vingt-dix Ecoliers dans leurs huit

Maisons, outre vingt Seminaristes & quelques autres Serviteurs de Dieu, qui les aidoient, chacun selon son talent.

La persecution, qui étoit un peu diminuée les années passées, recommença l'année 1668. & l'année 1669. pendant lesquelles le Missionaire ne laissoit pas de travailler, mais avec de grandes précautions, ayant neanmoins converti plusieurs personnes de la premiere condition pendant ces années, & qui furent d'un grand secours à la Religion, pour les bons avis qu'il en recevoit. M. de Berythe ayant aussi jugé que sa présence étoit necessaire dans ce Royaume, tant pour y secourir en personne cette Eglise affligée, que pour y consacrer un Evêque à la place de M. de Metellopolis, au cas qu'il y eût moyen de le faire passer à la Chine, y arriva à la fin d'Août 1669. sous le prétexte du commerce que les François y vouloient établir. Cette Nation Françoise, qui passoit pour la plus florissante & la plus redoutable de toute l'Europe, fit un effet merveilleux pour le dessein de M. de Berythe, qui fut reçû du Roy avec des marques de son estime particuliere pour cette Nation.

Toute l'Eglise de Tunquin, qui se trouvoit alors composée d'environ cent mille Chrétiens, sçavoir, de quatre-vingt mille, que les Peres Jesuites avoient convertis, & de vingt mille, ou davantage, qui avoient embrassé la Foy depuis leur départ, avoit besoin d'un nombre considérable de Ministres, tant pour conserver ces glorieuses conquêtes, que pour en faire tous les jours de nouvelles. C'est pourquoi cet Evêque fit une ordination de quelques Prêtres, & autres, originaires du Païs, gens consommez dans la vertu. Il fit aussi la Confirmation dans une Province, dont le Gouverneur lui étoit tout-à-fait favorable.

Enfin on peut dire que si les Edits ne mettoient point d'obstacle au zele des Missionaires, on pourroit aisément chaque année convertir quinze ou vingt mille personnes, tant les dispositions sont belles dans l'esprit des Peuples, pour y jetter heureusement les semences de la Religion Catholique.

En 1670. ce Prélat, après avoir fait quantité de Reglemens dans cette Eglise, & donné des consolations à ces Fideles, retourna à Siam. Mais aussi-tôt son départ, la persecution

s'échauffa tellement, que les Missionaires furent faits prisonniers, & les Chrétiens extrêmement outragez. Ce qui n'empêcha pourtant pas des progrès considérables, & qu'en cette même année on n'aye baptisé en certain Canton, cinq mille trois cens personnes, suivant les Memoires de quelques-uns des Catechistes seulement: & l'on en aura trouvé assûrément un plus grand nombre, lorsque tous les Prêtres & les Catechistes auront envoyé leurs Journaux, outre ceux que le Pere Fucity, Jesuite, aura baptisez.

En 1671. le Vicaire General de M. l'Evêque d'Heliopolis écrivit à Nosseigneurs les Cardinaux de la Propagation de la Foy, que l'on avoit baptisé cette année-là, & la précédente, plus de dix mille Idolâtres. Outre cela, les Prêtres Tunquinois confesserent vingt-cinq mille sept cent dix Chrétiens. Ils donnerent l'Extrême-Onction à cent soixante moribonds. Ils firent trois cens vingt-deux mariages dans les formes prescrites par l'Eglise, & un autre bien, qu'on ne doit point passer sous silence.

Nous instruisons, dit-il, vingt

Chrétiens, tant Acolytes, que simples Clercs, dans les principes de nôtre Religion. Nous leur apprenons à lire & à former nos caracteres, & nous les cultivons dans la pieté ; & il y a lieu d'esperer que dans cinq ans ils seront capables d'être Prêtres, & de soulager les autres. Il y en a deux, à qui nous avons appris les ceremonies de la Messe ; afin qu'ils les puissent montrer dans la suite à ceux qui en auront besoin.

Cependant la persecution continuoit, & l'on outrageoit au dernier point ceux qui étoient reconnus Chrétiens : & neanmoins cette Eglise florissoit tous les jours, & son troupeau étoit augmenté de six mille quatre-vingt-seize nouvelles brebis, depuis la Fête de saint François Xavier de l'année 1671. jusqu'au 19. Octobre 1672. Les Memoires qu'on envoya alors au Vicaire Missionaire de tous les quartiers du Royaume, portoient qu'on avoit entendu trente-huit mille trois cent quinze Confessions, communié vingt-neuf mille quatre-vingt tant de personnes, marié trois cent trente, & donné les saintes Huiles à cent sept. Mais on peut dire que le fruit auroit

été encore plus grand, si l'on avoit joüi d'une plus profonde paix.

Les Relations de l'année 1673. portent que l'exercice de nôtre Religion étoit toûjours défendu dans ce Royaume-là, & que le Roy s'en étoit expliqué plus fortement que jamais dès le commencement de cette année, à l'occasion d'un Vaisseau Portugais, qui avoit amené de Macao deux Peres Jesuites dans un de ses Ports, pour le secours de cette Eglise, qui avoit un extrême besoin d'Ouvriers. Dès qu'il eut appris leur arrivée, il en parut fort irrité; parce que c'étoit une contravention à ses Edits. Il ne voulut pas neanmoins les punir. Il se contenta de les envoyer menacer de sa part qu'il les traiteroit selon les rigueurs portées par ses Ordonnances, s'ils ne se retiroient incessamment de ses Etats; & qu'il prendroit la résolution d'être aussi severe à l'avenir que l'Empereur du Japon contre tous les Chrétiens en general, & nommément encore les Prêtres Etrangers en particulier.

La raison qu'il avoit de traiter si mal ces derniers, n'étoit pas seulement l'opposition qu'il avoit euë de tout tems au Christianisme, mais la con-

jonɛture de la guerre qu'il avoit pour lors contre la Cochinchine. On remarque que pendant qu'elle dura, il eut une défiance extraordinaire de tous les Etrangers : & cette défiance alla si loin, que pour s'assûrer plus aisément de leurs personnes, il leur ordonna d'aller tous, de quelque Nation qu'ils fussent, demeurer ensemble dans un certain Village qu'il leur marqua, où ils devoient être veillez par un Gouverneur, qui passoit pour un des hommes les plus exacts & les plus rudes de tout le Royaume.

Cependant cette même guerre, qui fut l'occasion d'un redoublement de rigueur contre les Chrétiens, fut aussi par hazard la cause de l'inexécution des Edits du Prince : Car comme il alla en personne commencer la Campagne, & se mettre à la tête de ses Troupes contre celles de la Cochinchine, depuis le jour de son départ, jusqu'à son retour au mois de Mars, toutes choses demeurerent dans le calme, & on eut assez de liberté pour tout ce qui regardoit la Religion Chrétienne. Mais en ce tems-là, la persecution recommença si fort, & principalement à l'égard des Jesuites, qu'ils furent con-

traints de sortir du Royaume.

A juger des progrès que la Religion Chrétienne pouvoit faire cette année, par les difficultez qu'on avoit de l'embrasser, & par les menaces continuelles & les outrages qu'on faisoit aux Chrétiens, on ne pourroit pas s'imaginer que les Missionaires eussent pû rien faire auprès des Peuples du Tunquin, tant pour l'édification de ceux qui étoient déja convertis, que pour l'instruction des autres, qui ne l'étoient pas. Mais comme l'on a vû depuis le siecle des Apôtres, jusqu'à present, dans tous les lieux où l'on a planté la Foy, que la severité des défenses, & la crainte des châtimens, au lieu de dégouter les esprits, leur a servi d'amorce, pour les attirer à la créance des veritez Catholiques, & pour les y affermir; on n'aura peut-être pas de peine à croire que les Tunquinois ayent ressenti cet effet ordinaire de la grace, & que les Missionaires ayent travaillé utilement à la conversion de plusieurs Idolâtres d'entre eux, & à la consolation de tous les Fideles, qui sont répandus en differentes Provinces.

En effet, on a remarqué que sans parler de la multitude des Gentils, qu'ils

avoient déja ébranlez dans leur fausse Religion, ou des Cathecumenes, qu'ils préparoient au Baptême par les instructions & les épreuves ordinaires, ils baptiserent depuis le commencement de l'année, jusqu'au 15. Octobre, cinq mille trois cent quatre-vingt-six personnes: & il est aisé de juger que ce nombre s'accrut assûrément beaucoup pendant les deux mois & demi qui restoient encore jusqu'à l'année suivante. Suivant les Memoires des Prêtres dispersez dans les Provinces, on avoit entendu quarante-six mille cent soixante-sept confessions, qu'on avoit consommé trente-un mille six cent trois petites Hosties, qu'on avoit fait deux cent cinquante trois Mariages entre des persónnes Chrétiennes, suivant les regles & les ceremonies de l'Eglise, & qu'on avoit donné le Viatique & le dernier Sacrement à cent quatre-vingt-dix-sept malades, qui avoient été assistez jusques à la fin, avec autant de bonheur, que si l'on eût joüi de la plus profonde paix pour le ministere Ecclesiastique, quoiqu'en effet on ne pût en faire les fonctions qu'avec péril & avec inquiétude: Car on entendit toûjours parler de tems en tems de quelques

Chrétiens, qui avoient été saisis & punis de trente coups de bâton, suivant les Ordonnances, outre les amendes pecuniaires que l'avarice des Juges & des Gouverneurs des Provinces imposoient à quelques-uns de leur autorité privée.

On ne laissa pas de baptiser en 1674. six mille six cent quatre-vingt-dix Idolâtres, & les differens rôles qu'on envoya au Vicaire General, portoient que dans cette même année on avoit entendu en diverses Eglises jusques au 15. Octobre cinquante-trois mille quarante-cinq confessions, & qu'on avoit donné la sainte Eucharistie à quarante-un mille six cent cinquante-quatre personnes : d'où l'on peut juger combien le Christianisme seroit florissant, si l'Evangile étoit répandu dans tout l'Etat sans crainte de persecution. On voit aussi dans leurs mêmes rôles, qu'on donna les saintes Huiles à cent quarante-six moribons, qui moururent dans des sentimens merveilleux de reconnoissance pour les bienfaits de Dieu, & de contrition pour leurs pechez, quoiqu'à la verité ils eussent vêcu presque tous dans une grande innocence depuis leur Baptême : Enfin on comp-

toit deux cent cinquante-trois Mariages qui avoient été contractez en face d'Eglise, dans toutes les formes prescrites par les Canons, & qui seront dans la suite autant de pepinieres, qui en multipliant les Chrétiens par une communication comme naturelle, peupleront peu à peu les Villes, & les soûmettront les unes après les autres à l'Empire de Jesus-Christ.

Outre tous ces fruits, qu'on a coûtume de remarquer chaque année dans toutes les Missions des Vicaires Apostoliques, il ne faut pas omettre à tenir compte d'une grace particuliere que Dieu fit aux Ouvriers de l'Evangile. Il se servit d'eux non-seulement pour attirer des Idolâtres à son Eglise, mais aussi pour y ramener quelques heretiques, qui étoient engagez dans l'erreur par le malheur de leur naissance. Il est vrai que leur nombre n'étoit pas grand, puisqu'il n'y eut que deux femmes de la Religion Protestante, qui reçûrent l'absolution de leur heresie : Mais si l'on considere que la difficulté qu'on a d'en convertir quelques-unes en Europe, s'augmente pour l'ordinaire par le libertinage des grands voyages, & par toutes les passions que le negoce

Conversion de deux Protestantes.

fomente dans des Païs Infideles : on demeurera d'accord que ce n'est pas peu d'en avoir converti deux, dans un Royaume où il n'y en a pas beaucoup, en comparaison de ce qu'on en voit en Europe.

On peut assûrément appeller avec justice la Mission du Tunquin la plus florissante de l'Orient, & l'on y remarqua en l'année 1675. une Moisson Evangelique des plus abondantes. Les Missionaires qui y étoient, écrivoient au mois d'Octobre de cette année, qu'on laissoit pour lors les Chrétiens dans une assez grande paix, & que ni le Roy ni les Gouverneurs des Provinces ne leur faisoient presque aucune peine. La tranquillité avec laquelle les Missionaires & les Catechistes travaillerent, leur servit extrêmement pour faire un fruit assez notable. Car ils baptiserent huit mille huit cent trente-une personnes tant enfans qu'adultes, sans ce que les Peres Jesuites avoient pû faire de leur part : Ils donnerent l'absolution à cinquante-cinq mille quatre cent trente-deux, la Communion à trente-huit mille trente-sept, l'Extrême-Onction à cent seize, & le Sacrement de Mariage à trois cent dix-sept

Ce travail paroîtra grand, si l'on se souvient qu'il n'a été partagé qu'entre neuf Prêtres, dont il y en a deux de France, & sept du Tunquin, qui non-obstant le repos, qu'on leur donnoit, ne pouvoient faire leurs fonctions qu'en cachette.

En l'année 1676. la persecution se renouvella en ce Royaume, & l'on mit en prison plusieurs Chrétiens, que l'on outragea de la derniere façon, principalement des Catechistes & des Prêtres; laquelle violence s'étendit dans la plûpart des Provinces; neanmoins par la supputation generale, en conséquence des memoires des Prêtres & des Catechistes répandus dans les diverses Eglises, il se trouva que malgré la persecution, l'on avoit baptisé cette année-là sept mille sept cent soixante-neuf tant enfans qu'adultes: Que l'on avoit confessé cinq cent soixante mille cent Chrétiens: Que l'on en avoit communié trente-huit mille sept cent vingt: Que l'on avoit administré l'Extrême-Onction à cent treize, & fait plus de deux cent Mariages; enfin l'on remarque que dès cette année, on comptoit environ cent mille Chrétiens dans le Tunquin, dont on rapporte

que la plûpart vivent dans les austeritez des Chrétiens de la Primitive Eglise ; l'on y remarque particulierement les penitences de près de cent filles Tunquinoises, qui vivent en Anges dans plusieurs Communautez, sous le nom des Amantes de la Croix, & dont les premieres n'ont commencé la vie qu'elles mennent qu'en 1670. depuis lequel tems, on a toûjours vû croître leur vertu avec leur nombre.

La persecution continua l'année 1677. mais on ne laissa pas de travailler considérablement à la conversion des Infideles, tellement que par les memoires qu'on envoya de toutes les Eglises du Tunquin, on fût informé que l'on avoit baptisé cette année-là six mille cinq cent vingt-trois personnes, confessé cinquante-neuf mille neuf cent dix-huit, communié trente-quatre mille sept cent quatre vingt-onze, fait deux cent quarante-huit Mariages en face d'Eglise, & donné l'Extrême-Onction à cent dix-huit malades.

L'on ne parle point ici de ce que les RR. PP. Jesuites avoient fait de leur côté, parce que les Missionaires n'en sçachant pas le détail, ils n'ont pû le

faire ſçavoir. Mais ils écrivent qu'un ſeul Pere leur avoit dit que dans la Province de Nghâ-An, il avoit adminiſtré le Baptême à plus de neuf cent ames : & ils ſçavoient d'ailleurs qu'il ne ſe paſſoit preſque pas de nuit que ſon Compagnon & lui n'entendiſſent près d'une centaine de Penitens, quand ils pouvoient s'appliquer à la fonction du Tribunal.

De la Religion des Tunquinois, & de leurs Sectes.

Quant à la Religion des Tunquinois, ils ont parmi eux la même différence des trois ſortes de Religions, qui ſont parmi les Chinois, dont nous parlerons ci-après. Ils appellent ces trois Sectes Tam iau.

Relation du P. de Rhodes.

Tavernier, 3. part.

La premiere, & la plus celebre, eſt celle qu'ils appellent Dan Nhu, de laquelle ils font Auteur un ancien Philoſophe Chinois, nommé Confucius, qui vivoit dans la Chine, ſelon leur Hiſtoire, preſqu'en même tems qu'Ariſtote dans la Grece, c'eſt-à-dire, environ trois cens ans avant la naiſſance de nôtre Sauveur ; & ce Confucius eſt appellé des Tunquinois par excellence le Saint : Ce que le Pere de Rhodes refutoit de cette maniere. Cet homme, que vous appellez le Saint, avoit quelque connoiſſance du Grand Dieu,

Créateur du Ciel & de la Terre, ou non. S'il ne l'a point connu, il n'a pû être Saint, ignorant celui qui est la source & le principe de toute sainteté, laquelle il ne communique aux créatures raisonnables que par la connoissance & l'amour de sa Divine Majesté. Que s'il l'a connu, ayant fait profession d'être le Docteur & le Maître des autres, il les devoit instruire de cette connoissance, qui est necessaire au salut : Ce que n'ayant pas fait, comme il paroît par ses Livres, dans lesquels il ne parle aucunement de Dieu, Souverain de toutes choses, il ne peut pas passer pour Saint. Ce Pere Jesuite dit que quand il parloit dans leur Eglise, en presence d'une quarantaine de Sectateurs de ce Confucius, faisant voir aux nouveaux Chrétiens qu'ils ne pouvoient l'appeller de ce nom, sans le profaner, & sans blesser leur Religion, il étoit écouté d'eux avec grande satisfaction : Que quelques-uns de ces Sectateurs se convertissoient ; mais que les autres, fort tristes & rêveurs, se retiroient obstinez dans leur ancienne erreur.

Le Pere de Rodes.

Il est vrai que ce Philosophe, dans les Livres qu'il a laissez, donne des

instructions propres à former les bonnes mœurs : comme quand il dit que chacun, auparavant toutes choses, doit se corriger soi-même, & pour cet effet, doit se servir de trois examens tous les jours, pour reformer sa vie ; qu'après cela, il peut s'appliquer à reformer sa famille ; & s'étant acquitté comme il faut de ces premiers devoirs, & non devant, il peut passer à la conduite de la Republique. Il traite encore de beaucoup d'autres choses, qui regardent le Droit Civil, l'administration de la Justice, les maximes de la Politique & du Droit naturel. En quoi, il ne dit rien de contraire aux principes de la Religion Chrétienne, & qui doive être rejetté de ceux qui en font profession.

Mais quand il entreprend en l'un de ses Livres de parler du premier Principe de toutes choses, il tombe dans un si grand aveuglement, que cela n'est pas concevable : Car il est fait le premier Principe corporel & insensible, sans connoissance, sans raison & sans ame, incapable & indigne de culte & d'adoration ; & cependant il veut que l'on rende des honneurs & des respects religieux au Ciel, qu'il avouë être éma-

né de ce premier Principe, auquel il les refuse : & il n'estime pas que tous indifferemment soient dignes de rendre ces honneurs, mais seulement les Rois & les Mandarins, ou Ministres d'Etat, qui gouvernent les Peuples ; comme si les devoirs de la Religion n'étoient pas communs aux Peuples, comme aux Rois & aux grands Seigneurs.

Ce qui est encore à dire à la Doctrine & aux Livres de ce Philosophe, c'est qu'il ne parle en aucune façon de la vie éternelle & de l'immortalité de l'ame : au contraire, il fait l'homme tout corporel, & il lui donne une ame materielle, confonduë dans les organes, comme celle des brutes : & il fait tellement périr tout l'homme par la mort, qu'il ne demeure rien de lui, les Elemens superieurs du Monde recevant la dépoüille des parties les plus subtiles, & les inferieurs des plus grossieres. Ce qui sent tout-à-fait l'Atheisme, & introduit toute sorte de vices, ne laissant qu'une vaine image, & que l'ombre & l'apparence de la vertu. Cependant les Tunquinois ont ce Confucius dans une si grande estime, qu'ils le reverent comme un Dieu ;

& ils impriment ce respect à leurs enfans dès leur tendre jeunesse : Car le premier jour que l'enfant entre dans l'Ecole, pour apprendre les lettres Chinoises, le Maître, auparavant de le recevoir au nombre de ses Disciples, se met avec lui à genoux, lui faisant la premiere leçon de la maniere qu'il doit invoquer Confucius, & implorer son secours ; afin qu'il puisse facilement apprendre ce qui lui sera enseigné. Ce qu'ils appellent Sang da, c'est-à-dire, avoir le ventre clair. En quoi leur rêverie est encore plus tolerable de s'imaginer que les Sciences sont reçûës & contenuës dans le ventre comme les viandes, que de croire que d'un homme mort, & d'un impie, ils puissent attendre le don d'un bon esprit. Les Docteurs mêmes, & les gens de Lettres tombent dans cette folie, quand ils vont se présenter aux examens pour recevoir leurs degrez, d'adresser des vœux & des prieres à Confucius, pour en avoir un bon succès ; & quand ils les ont reçûs, ils se prosternent à terre devant un petit Autel, qui lui est dédié, pour lui en rendre leurs actions de graces. C'est la fole superstition qui est en usage parmi ces Payens. Ils ont

Tavernier, 3. p. 11. aussi dans cette Secte l'usage des Sacrifices, & ils adorent les sept Planettes. Mais entre tous leurs Dieux & leurs Idoles, ils en ont quatre en particuliere veneration, & une Déesse. Les noms de ces Dieux sont Raumu, Betolo, Ramonu, Brama; & le nom de la Déesse Satibana, qui est celle que les femmes adorent. Mais pour le Roy & les Mandarins, comme je viens de dire, & sur tout les gens d'étude, ils adorent le Ciel.

Le Pere de Rhodes. La seconde Secte, à laquelle la superstition des Tunquinois s'est attachée, s'appelle Dau Thic. Elle a eu pour Auteur, selon leur tradition, le fils d'un Roy des Indes, que les Japonois appellent Xaca, les Chinois Xechia, & les Tunquinois Thicca, par quelque corruption de son nom. Ils disent qu'il a vêcu mille ans auparavant la naissance de Jesus-Christ, & qu'il a eu pour pere Timphan, qui regnoit en l'Inde vers le tems de Salomon. Ce Thicca s'adonna à la Magie dès sa jeunesse, & eut deux Démons familiers, auxquels il abandonna sa conduite; & l'ayant conseillé de se retirer dans une solitude écartée, à l'insçû de son pere & de sa femme, qu'il délaissa, après

cinq ans d'absence, il retourna au Palais de son pere.

Ayant été instruit de l'Atheisme, qu'il avoit appris sous ses Maîtres, il tâcha de le répandre dans l'esprit de ses Sujets. Mais comme la nature même, par les principes de la raison, a de la peine de se défaire de cette persuasion interieure qu'il y a une Divinité, un premier Estre & une Cause superieure de tout ce qui ne peut tenir l'être de soi-même, il ne trouva personne qui voulut adherer à ses sentimens. Ce qui fit que par les conseils de ses Démons familiers, il sema parmi le Peuple certaines histoires & genealogies fabuleuses des Dieux; & sous la couleur de ces fables, il publia l'usage des vices, & introduisit la créance de plusieurs Divinitez. Ce qui lui réussit si bien, que dans les quarante ans de son Regne, il établit par toute l'Inde le culte superstitieux des Idoles qui y étoit auparavant inconnu. Et pour mieux colorer l'erreur & l'idolâtrie publique, qu'il avoit introduite, il laissa artificieusement au Peuple le sentiment, dont il étoit communément imbû, qu'il y avoit des récompenses au Ciel pour les gens de bien, & des supplices re-

servez en Enfer pour les méchans. C'est par ce moyen que l'Idolâtrie fut reçûë dans l'Inde. Mais les Démons, qui conduisoient l'esprit de ce Prince, sçachant que l'Atheisme est pire que l'Idolâtrie, comme celui qui est la source de toute sorte de vices, persuaderent à ce malheureux de se dédire à la fin de ses jours. Ce qu'il fit, non pas devant le Peuple, mais seulement devant les plus malins de ses Disciples, auxquels il declara que la Doctrine des Idoles, qu'il avoit enseignée durant quarante ans, n'étoit que pour amuser le simple Peuple; mais, dans la verité, que tout ce qu'il avoit enseigné, n'étoit qu'un voile des secrets de l'Anatomie, dont il leur fit une sommaire explication, n'ayant jamais entendu, disoit-il, par les figures des Idoles qu'il avoit exposées, que les cinq sens, & les principaux membres internes & externes du corps humain. Ensuite de quoi, il mourut dans son impieté, étant resté l'auteur de deux grands maux: de l'Idolâtrie, dans laquelle le Peuple, enchanté des contes de ses fables, s'est jetté, & a depuis perseveré de l'être; & de l'Atheisme, dont les esprits les plus déliez font encore profession, s'a-

bandonnant sans cesse à toute sorte de vices, pendant que le simple Peuple abusé s'entretient dans le culte de ses Idoles.

Or voici comment le venin de la Doctrine de ce Thicca ; & les superstitions, dont il fut l'auteur, passerent de l'Inde dans la Chine, & par conséquent dans le Tunquin, qui en étoit autrefois une Province. Les Annales de la Monarchie de la Chine disent qu'un de ses Empereurs des plus considérables, nommé Mim Ti, ayant appris qu'il y avoit un Peuple vers l'Occident, qui vivoit dans la pratique d'une Loy, qui lui avoit été donnée, non pas des hommes, mais de Dieu même, impatient de voir une chose si utile & si avantageuse reçûë & établie dans l'étenduë de son Empire, envoya aussi-tôt des Ambassadeurs vers cette partie du Monde, pour s'informer du Royaume où cette Loy florissoit, leur ordonnant d'y faire quelque sejour, afin d'examiner toutes les circonstances, & d'en tirer des Copies pour les rapporter dans la Chine.

Ces Ambassadeurs étant arrivez dans l'Inde ; soit qu'ils fussent épouvantez de la longueur du chemin, & des dif-

ficultez qu'ils rencontrerent au commencement de leur voyage, s'y arrêterent trois ans entiers, ne songeant plus à leur commission, non plus que de se donner la peine de passer dans d'autres Royaumes, où l'on disoit que les Loix étoient meilleures; comme celle qu'on observoit dans le Royaume de Cambaye & de Sinde, vers le Fleuve Indus, où les Peuples adoroient la celebre Idole Omyto. Mais parce qu'ils reconnurent qu'il se trouvoit dans ces Indes une autre Religion, qui avoit plus de réputation, comme plus licencieuse & plus infame, dont Rama étoit l'auteur, Idole plus moderne qu'Omyto, après avoir consulté les Brachmanes, & pris communication du Livre & de la Doctrine de leur Budda, c'est-à-dire, le Sage, qui est le nom qu'ils ont donné au Thicca, dont nous avons parlé; ils l'apporterent au Roy de la Chine, qui introduisit ainsi dans son Royaume le culte des Idoles, abusé par l'imposture de ses Ambassadeurs.

Ces Livres furent donc publiez aussitôt, sans avoir été examinez & approuvez des gens de Lettres, qui après en avoir examiné les erreurs & les extravagances, en firent moins d'état

que

que le ſimple Peuple, qui ſe porte aveuglément à la nouveauté, & qui les reçut comme une Doctrine deſcenduë du Ciel, & de laquelle les Saïs ou Prêtres, qui en ſont les Maîtres, & qui l'autoriſent, autant qu'ils peuvent, pour leur interêt particulier, font encore aujourd'hui profeſſion.

Un Auteur moderne parlant de la ſeconde Secte des Tunquinois, dit qu'elle vient d'un certain Solitaire, nommé Chacabout, & eſt ſuivie de la plus grande partie du menu Peuple. Il leur a enſeigné la tranſmigration des ames. Il faut que ſes Sectateurs obſervent dix Commandemens, que ce Chacabout leur a laiſſez. *Tavernier, 3. part.*

Le premier eſt qu'ils ne tuëront point. Qu'ils ne déroberont point. Qu'ils ne ſoüilleront point leur corps. Qu'ils ne mentiront point. Qu'ils ne feront point d'outrage à perſonne. Qu'ils ne feront point de deux paroles. Qu'ils n'auront point de deſirs déreglez. Qu'ils ne ſeront point grands parleurs. Qu'ils n'excederont point dans leur colere. Qu'ils feront ce qu'ils pourront pour ſe tirer de l'ignorance.

Pour ce qui eſt de ceux qui veulent vivre religieuſement, ils doivent re-

noncer aux délices de cette vie, être charitables envers les pauvres, vaincre leurs passions, & s'adonner à la méditation. Il enseigna de plus, qu'après cette vie, il y avoit dix lieux différens de joye & de tourment; & que ceux qui auroient méprisé sa Loy, souffriroient des peines proportionnées à leurs offenses, sans jamais voir la fin de leurs tourmens: & que pour ceux qui auroient tâché de bien accomplir sa Loy, & auroient manqué à quelque point, ils devoient passer après leur mort, en divers corps, durant trois mille ans, avant que d'entrer dans le lieu des Bienheureux. Mais que ceux qui auroient observé sa Loy, recevroient une récompense toute particuliere, sans renaître comme les autres, & sans souffrir le changement des corps; & que lui-même avoit été réduit à renaître dix fois, avant que d'avoir pû joüir de la gloire qu'il possedoit, parce que durant les premieres années de sa vie, il n'étoit pas illuminé de la connoissance de ces hauts mysteres. Ce Chacabout fut un des plus grands Imposteurs qui ait jamais été dans l'Asie; car il a répandu sa Secte dans tout le Royaume de Siam, dans

une partie des Provinces du Japon, & de là dans le Tunquin, où il mourut.

La troisiéme Secte des Tunquinois est la plus pernicieuse de toutes celles qui ont cours en ce Royaume, étant la plus attachée au service du Démon; car tous ceux qui en sont, font profession de Magie. On appelle celui qui en a été le premier auteur Lanthu, aux mensonges duquel les Japonois & les Chinois ont une grande créance; & les Tunquinois y ajoûtent encore plus de foy. Il étoit Chinois de Nation, & ç'a été un des plus fameux & des plus sçavans Magiciens qui ait jamais été en Orient. Il fit quantité de Disciples, qui pour autoriser ce noir Imposteur, & faire que le pauvre Peuple lui donnât plus de créance, lui persuaderent que Lanthu avoit eu une naissance miraculeuse, & que sa mere l'avoit porté dans son ventre, sans perdre sa virginité, l'espace de soixante dix ans. Il leur a enseigné une partie de la Doctrine de Chacabout. Mais ce qui lui a le plus attiré le cœur de ces Peuples, est qu'il les a toûjours exhortez à la charité, & à bâtir des Hôpitaux dans toutes les Villes où il n'y en avoit point auparavant. Et même

Troisiéme Secte.

Le Pere de Rhodes.

Tavern. tr. 3. part.

plusieurs Grands du Royaume, qui s'y sont retirez, pour servir les malades, avec quantité de Bonzes, qui s'y sont aussi rendus au même sujet. Avant cela, ils menoient une vie faineante & malheureuse....

Le Pere de Rhodes. Tous ces Sectateurs sont en réputation auprès du Roy & de toutes les personnes de condition du Royaume. Et ce qui met d'autant plus cette Secte en crédit, ce sont les guérisons des maladies, auxquelles elle s'applique: Car quoiqu'il y ait dans le Royaume des Medecins fort habiles, neanmoins les personnes les plus qualifiées employent plus volontiers ces Enchanteurs, auxquels ils ont grande créance, se promettant plûtôt la guerison par leurs charmes, que par les remedes de la Medecine. Ainsi quand quelqu'un tombe malade, il envoye aussitôt demander à quelqu'un des Sorciers de cette Secte, d'où, & de la part de qui est venu le mal, dont le malade est atteint: Car ils sont dans cette opinion extravagante de croire qu'il ne leur arrive point de maladie, qui ne soit causée par quelqu'un de leurs parens ou ayeux décedez, à qui ils ont manqué de rendre quelques devoirs.

de pieté. Alors le Sorcier jette quelques pierres en l'air par ceremonie, comme pour prendre le sort. Puis il assûre quel est celui des parens du malade qui lui a causé sa maladie. En quoi il est crû comme un oracle. Après cela, le malade fait appeller à son logis un autre Enchanteur, pour appaiser par des offrandes & des Sacrifices celui que le Sorcier a declaré l'auteur de son mal. Et à cet effet, l'Enchanteur ordonne que l'on prépare certaines viandes, qui servent à appaiser le parent trépassé; & cependant il fait dresser un petit Autel, sur lequel il jette le sort, pour sçavoir si la maladie sera mortelle, ou non. Ce qu'il pratique de cette maniere. Il tuë un poulet; & après lui avoir coupé les pattes, il les jette dans un bassin d'eau boüillante, observant curieusement la posture & la situation que prennent les ongles de ces pattes, dont il tire les présages du danger de la mort, ou de la guérison; & ayant prononcé du danger, il se prépare à appaiser les manes courroucées du défunt, l'invitant sur le soir, avec une sonnette, à la table qu'il lui a fait dresser. Puis s'adressant au Démon, qu'il appelle son

Roy, il implore son secours par des supplications impies contre celui qu'il dit être l'auteur du mal que le malade souffre. Que s'il apprend que le mal augmente, il fait des imprécations contre ce parent défunt; & sonnant sa cloche, quelquefois toute la nuit, il étourdit de ce son le malade, & empêche son repos: & cependant faisant semblant que les manes du défunt sont suffisamment remplies de la fumée & de l'odeur des viandes préparées, il les fait porter à son logis, où sa femme & ses enfans en font leur profit. Il fait préparer le matin une petite barque, faite de cannes & de carton, qui est portée sur le rivage de quelque Fleuve voisin par les domestiques du malade, étant accompagné de quelques Soldats avec des armes à feu; où par ordre de l'Enchanteur, les domestiques coulent la barque à fonds, comme pour submerger les manes du trépassé, les Soldats déchargeant leurs armes, pour les épouvanter & leur faire craindre leur retour. Que si après cela le malade revient à convalescence, l'Enchanteur, glorieux du succès, ne manque point de l'attribuer à ses pouvoirs, & d'exiger

bonne récompenſe de ſes peines : Comme au contraire il ſe retire bien honteux, quand le malade meurt ſans avoir reçû aucun ſoulagement de ſes inventions, comme il arrive ſouvent. Quand le malade eſt à l'extrémité, ou dans quelque ſymptôme dangereux, dans lequel il ſemble que l'ame fait effort ſur le corps pour en ſortir, ils font mettre en état des chevaux harnachez, & prêts à faire voyage, pour recevoir l'ame à ſa ſortie, pendant que les amis, qui ſont autour du malade, jettent des cris pitoyables, appellant le nom du malade, pour arrêter ſon eſprit, qui eſt ſur le point de les quitter, juſqu'à ce qu'enfin il expire.

Au reſte, le ſortilege dont ils uſent avec les pattes de poulets, pour apprendre le ſuccès de la maladie, eſt univerſellement pratiqué, preſque dans toutes les entrepriſes que font les Tunquinois, pour tirer les augures, & pour ſçavoir quel en ſera l'évenement.

Il y a aſſûrément lieu de s'étonner de la ſtupidité de ces Peuples, qui, après avoir été abuſez de ces Enchanteurs en la guériſon de leurs parens & de leurs enfans malades, ne laiſſent pas de les employer après leur mort, & de

souffrir qu'ils continüent de pratiquer envers eux leurs foles superstitions.

Ceremonies que les Enchanteurs pratiquent pour les morts.

Le Pere de Rhodes.

Quelque tems après le decès du malade, l'Enchanteur, avec la famille desolée du défunt, se rend en la maison d'une Pythonisse, qui est à sa devotion, où cette Sorciere, par quelques invocations, ayant appellé le Démon, sous le nom du trépassé, pour venir reconnoître & consoler sa famille, qu'il a laissée dans le deüil, le Démon entre dans le corps de cette Magicienne, & l'agite de furieux mouvemens. Ensuite de quoi, le Démon contrefaisant la voix du défunt, appelle quelqu'un de la famille par son propre nom, & lui parle de quelque affaire, de laquelle ils avoient auparavant traité ensemble, & lui confirme là-dessus ses sentimens, ou lui en ouvre de nouveaux pour l'exécution. Ce qui renouvelle les pleurs de toute la famille, se prosternant à terre, pour reverer l'esprit de celui qu'ils ont entendu, & qu'ils croyent être present. Et étant un peu revenus, ils lui font plusieurs questions, auxquelles le Démon répond avec obscurité; ce qui met leur esprit à la gehenne & dans l'inquietude. Mais sur tout il n'oublie pas, en faveur du Magicien & de la Sorciere, de

de demander des viandes, dont il feint avoir appetit, à quoi les parens satisfont incessamment. Ils ont encore l'invention de faire paroître le défunt dans un miroir enchanté, & de lui faire demander ce qu'il desire. Ce qui réussit tres-mal deux ou trois fois en public, à la grande confusion des Enchanteurs, par les prieres des Chrétiens, qui se rendirent à l'endroit où l'on faisoit ces enchantemens ; & cela par la vertu de la Croix, qui empêcha le Démon d'agir en cette occasion, afin que l'imposture de la superstition demeurât sans effet, & faire voir que la force de la priere prévaloit à celle du charme.

Leur veneration pour les Idoles.

Quoique les Peuples du Tunquin se fussent soustraits de la domination & de l'obéïssance des Chinois, ils ne changerent pas pour cela de Religion ; mais ils retinrent leurs superstitions, & surtout celle de l'idolâtrie, qui avoit été apportée de l'Inde, laquelle ils ont même depuis augmentée, étant certain qu'il y a encore dans ce Royaume un nombre incroyable de Temples & d'Idoles, n'y ayant pas jusqu'au moindre Hameau qui n'ait un Temple d'Idoles, frequenté par la devotion superstitieuse du Peuple, quoiqu'à la verité ces Tem-

ples soient sales & malpropres, par l'avarice des Prêtres qui y servent, lesquels convertissent toutes les offrandes à leur usage, & à celui de leurs femmes & de leurs enfans, sans avoir soin des ornemens de leurs Temples & de la décoration de leurs Dieux.

Chaque Pagode est servie du moins par deux Bonzes & par deux Sayes. Mais il y a telle Pagode qui entretient, tant de Bonzes, que de Sayes, jusqu'à quarante, qui vivent en Communauté sous un Superieur. Ils tiennent la créance de Chacabout, & un bouc est l'Idole qu'ils adorent. Ils portent tous au col une maniere de chapelet de cent grains, qui sont de bois, & fort gros, avec un bâton à la main, au bout duquel il y a un petit oiseau d'un bois verni. Ils vont demander l'aumône pour leur entretien. Ils ne sont pas comme les Bonzes des autres Royaumes, qui ne demandent l'aumône qu'avec gravité. Ceux-ci au contraire la demandent avec une grande humilité & modestie, ne prenant jamais que ce qui leur est necessaire; & s'ils ont quelque chose de reste, aussi-tôt qu'ils ont achevé leur repas, ils le donnent aux pauvres veuves & aux orphelins, qui

nepeuvent gagner leur vie. Leur Regle leur permet le mariage, pourvû qu'ils sortent de leur Monastere. Ils assistent ordinairement aux funerailles des Grands, où ils disent leur chapelet, & y sonnent leurs cornets ou trompettes, faisant sonner en même tems les grosses cloches de leurs Pagodes. Ils ne sont pas employez pour l'inhumation des corps, qui appartient à d'autres, comme nous dirons, mais pour les prieres publiques, qu'ils font pour les morts dans les Places & les Carrefours, où ils dressent des Autels avec un appareil funebre, autour desquels s'étant rangez en deux Chœurs, ils chantent toute la nuit avec des tons lugubres. On en a même entendu quelquefois chanter des prieres d'un langage inconnu à ceux mêmes qui les chantoient. Ils disent avoir reçû ce langage par tradition de leurs Anciens: Ce qui fait croire que ce sont des prieres en vieux langage Indois, qui leur ont été transmises dès le commencement, avec la superstition.

Ce Peuple Idolâtre entre dans ces Temples deux fois le mois, à la nouvelle & à la pleine Lune, pour rendre ses adorations à ses faux Dieux. Ce

qû'il observe si religieusement, qu'à peine en trouve-t-on un, quelque pauvre qu'il soit, qui ne porte en ce tems-là son offrande aux pieds de ces Idoles. Ensuite de quoi, il se prosterne plusieurs fois, le visage contre terre; puis il fait sa priere & sa demande, la commençant par la declaration de son nom & de son Païs, ce qu'il y a bien apparence qu'il croit que son Idole ne sçait point. Cependant les Prêtres des Idoles ramassent toutes les offrandes, qui demeurent à la disposition du premier & principal Sacrificateur, sans qu'il soit obligé d'en rendre compte à personne.

Ils ont accoutumé d'adorer trois choses dans leurs maisons. La premiere, est le foyer de leur cuisine, fait de trois pierres. La seconde, est une Idole, qu'ils appellent Tiensu, laquelle est comme la Patrone des Arts, de l'Orféverie, de la Sculpture, de la Peinture, &c. Et lorsqu'ils destinent un enfant à apprendre un de ces métiers, auparavant de commencer l'instruction, ils dressent un Autel, où ils sacrifient à cette Idole; afin qu'elle ouvre l'esprit de cet enfant, & lui donne bon jugement pour apprendre. La troisiéme

Idole s'appelle Baabin, qui est celle qu'ils implorent quand ils veulent bâtir une maison. Ils font dresser un Autel par des Bonzes & des Sayes, pour y sacrifier à l'idole. Il y a grand apprêt de toute sorte de viande ; & ensuite on lui présente plusieurs papiers dorez, où se trouvent écrites quelques paroles magiques. Ensuite de quoi, ils les brûlent avec les parfums qu'on lui présente, lui apportant plusieurs tables couvertes de viandes qui ont été sacrifiées. Et ils font tout cela pour obliger l'Idole à ne point souffrir qu'il arrive jamais de malheur à la maison qu'ils veulent bâtir.

Il y en a qui adorent le Ciel : d'autres la Lune ; & d'autres les Etoiles. Il y en a encore qui adorent cinq parties de la Terre, en faisant une cinquiéme au milieu des quatre qui nous sont connuës, & qui le leur sont aussi, mais confusément. En leur rendant leur hommage, ils ont pour chacune de ces parties une couleur particuliere. Quand ils adorent le côté du Septentrion, ils sont vêtus de noir ; & la table & les plats où ils mettent les viandes des Sacrifices, sont aussi noirs. Lorsqu'ils adorent la partie du Midy, ils sont

vêtus de rouge. Pour l'Orient, de verd; & pour l'Occident de blanc : Et quand ils adorent le milieu du Monde, ils portent le jaune.

Ils font des offrandes aux élephans, aux chevaux, aux vaches, & presqu'à tous les autres animaux, de même qu'aux arbres. Ceux d'entre eux, qui s'étudient à connoître les caracteres Chinois, ont coutume, la cinquiéme Lune de l'année, de faire faire des Sacrifices pour les ames de ceux qui sont morts, & qui n'ont point eu de sepulture. Ils croyent qu'en faisant cela, leur entendement sera plûtôt éclairé, pour comprendre toutes choses.

Outre quelques Fêtes, dont j'ai parlé, tous les ans, au commencement de l'année, ils font une grande solemnité, pour honorer après leur mort ceux qui durant leur vie ont fait quelques belles actions, qui ont fait paroître leur courage, mettant en ce rang ceux qui ont eu la temerité de se soulever contre leur Prince legitime, disant que c'étoient des gens de cœur. Trois jours avant cette grande solemnité, qui se fait dans une grande campagne, on y dresse quantité d'Autels, dont les uns sont pour les Sacrifices;

les autres, pour mettre les noms de ces Heros, dont l'on celebre la memoire. Plus de quarante mille Soldats vont passer la nuit dans cette campagne où tous les Princes & Mandarins ont ordre de se trouver avec grand nombre d'élephans & de chevaux de main ; & le Roy même s'y rend aussi. Après que l'on a achevé tous les Sacrifices, & que l'on a brûlé quantité d'encens, le Roy & tous les Princes, & les Mandarins, font quatre profondes reverences aux Autels, où sont les noms de ces grands Capitaines : Puis le Roy tire cinq fleches contre ces Autels. Laquelle action est suivie de quantité de volées de canons, & de trois salves de mousqueterie de tous les Soldats, pour mettre toutes ces ames en fuite. Ensuite ils brûlent tous ces Autels, & quantité de papiers dorez, qui ont servi aux Sacrifices. Et tout se termine par un heurlement épouventable de toute la Soldatesque. Pour conclusion, les Bonzes, les Sayes & autres gens de cette sorte, mangent toutes les viandes qui ont servi aux Sacrifices.

Le premier jour & le quinziéme de la Lune, c'est une chose étonnante d'entendre le carillon de leurs grosses

cloches : Car ce sont des jours de Fêtes de leurs Dieux : & tous les Bonzes & les Sayes leur rendent alors plus de veneration qu'à l'ordinaire, en redoublant leurs prieres, & en disant chacun de ces jours-là six fois une maniere de chapelet. Plusieurs font apporter en ces jours-là sur la tombe de leurs parens, à boire & à manger pour leurs ames. Les Bonzes & les Sayes ne manquent pas de s'y trouver : & après qu'ils ont fait leurs prieres, ils mangent ce qu'ils peuvent des viandes qui ont servi aux Sacrifices, & donnent ce qui reste aux pauvres. Mais quoique fassent ces Bonzes & ces Sayes qui vivent assez austerement, le Roy & les Mandarins n'en font pas beaucoup de cas ; & il n'y a que le Peuple qui les honore.

Les superstitions de ces Peuples sont en si grand nombre, qu'il y auroit dequoi remplir un juste volume, si on vouloit les rapporter toutes, je me contenterai de parler des principales. Les gens d'étude s'appliquent fort à apprendre en regardant dans un miroir, à prédire les choses à venir, & se vantent de pouvoir dire à ceux qui les vont consulter, ce qu'ils deviendront

un jour, & quel sera leur destinée, & le succès de leurs affaires. Il y en a qui présentent de l'eau-de-vie aux morts, en arrosent leurs cendres, mais ils ne font cela qu'à celles de leurs ayeuls, pour leur demander la santé, l'honneur, & les richesses. Il y en a d'autres, qui le premier jour de leur année prennent de la chaux, & font plusieurs figures, rondes, quarrées, en triangle, sur le seüil, & sur le pas de leurs portes. Ils disent que ces figures font peur aux esprits malins, & que la figure triangulaire les fait fuir d'abord. Quelques-uns en considerant les pieds d'une poule, en tirent de bons ou de mauvais augures. D'autres allans en campagne, s'ils n'éternüent qu'une fois, ils retournent au lieu d'où ils sont partis le matin; disant que s'ils passoient plus avant, il leur arriveroit infailliblement quelque disgrace: mais s'ils éternüent deux fois, ils continüent leur chemin gayement, ne craignant aucun danger ce jour-là.

Il y en a de si superstitieux, qui en sortant de leurs maisons, s'ils rencontrent quelque femme, ils retournent chez eux pour deux ou trois heures, croyans que s'ils avoient passé outre,

ils seroient tombez dans quelque malheur : mais s'ils rencontrent un homme, c'est un bon présage. Quand il se fait éclipse de Lune, ils disent que c'est un Dragon qui lui fait la guerre, & qui fait ses efforts pour la dévorer : & pour la secourir & faire fuïr le Dragon, tout ceux qui ont des armes à feu, les déchargent ; l'on sonne toutes les cloches, & l'on fait grand bruit de tambours, & pendant ce tems-là l'Eclipse se passe ; ce qui leur fait croire qu'ils ont délivré la Lune, & ensuite ils font de grandes réjoüissances, comme s'ils avoient remporté quelque grande victoire sur leurs ennemis. Ils ont aussi de grandes superstitions pour les heures du jour & de la nuit. Ils divisent le jour naturel, c'est-à-dire, tant le jour que la nuit en douze heures, & ils donnent à chacune le nom d'un animal ; comme du Tygre, du Lyon, de l'Ours, du Cheval, du Dragon, du Singe, &c. Les Lunes & les jours ont aussi les mêmes noms, & quand un enfant vient au monde, le frere & les parens vont voir aussi-tôt le nom de l'animal, que porte l'heure en laquelle l'enfant est né, & ils croyent que cet animal lui est funeste. Ils ont

donné à la premiere heure celui de Taupe, à la seconde celui de bufle, à la troisiéme celui de Tygre, à la quatriéme celui de Chat, à la cinquiéme celui de Dragon, à la sixiéme celui d'Anguille, à la huitiéme celui de Cheval, à la septiéme celui de Chevre, à la neuviéme celui de Singe, à la dixiéme celui de la Poule, à la onziéme celui du Chien, & à la douziéme celui du Pourceau.

De toutes leurs superstitions, la plus commune, & celle de laquelle ils ont plus de peine de se défaire, est celle de leurs Dieux domestiques, qu'ils révérent sous le nom de Tiensu, c'est-à-dire, nos anciens Maîtres; car à peine se trouve-t-il une maison à l'entrée de laquelle il n'y ait un petit autel dressé à ces Tiensu, qu'ils honorent avec des parfums continuels, & à qui, le matin, après leur lever, & le soir avant se coucher, ils rendent un culte de devotion; c'est aussi de la faveur & de l'assistance de ces Dieux, que tous les Artisans, même les Medecins, les gens de Lettres & d'Epée reconnoissent tenir toute leur industrie, & l'adresse qu'ils ont en l'exercice de leur métier & de leur profession; & il n'est pas jus-

ques aux Larrons qui n'ayent leur Mercure, à qui ils rendent à leur mode, leurs respects & leurs adorations sous le nom de Tiensu, & cette superstition a si generalement attaché leur esprit, qu'elle sert souvent d'obstacle à leur conversion : comme il a paru en la personne de plusieurs fort éclairez, qui étoient prêt à recevoir le Batême, qui pour n'avoir pas voulu abandonner cette superstition, sont morts, privez de cette grace.

Ils en ont encore une autre bien fole, qui s'observe dans tout le Tunquin, qui est que les vieilles gens, hommes & femmes à la fin de l'année, se retirent par crainte dans les Temples de leurs Idoles, comme en des lieux d'azile, pour y être à l'abri de la puissance d'un démon, qu'ils appellent Votuan, dont l'office, comme ils croyent, est de tuer & d'étrangler toutes les personnes d'âge ; ce qui fait que ces pauvres miserables demeurent les trois ou quatre derniers jours de l'année dans l'enclos de ces Temples, sans oser sortir ni de jour ni de nuit jusques au premier jour de l'an, auquel ils s'en retournent dans leurs maisons, avec assûrance que le pouvoir de ce démon

malfaiſant, & ennemi des vieilles gens, eſt expiré; c'eſt ce qui eſt en uſage ſur la fin de l'année parmi toutes les perſonnes âgées.

Mais de toutes les ſuperſtitions, la plus pernicieuſe & la plus fole qui ſoit parmi eux, eſt qu'en chaque Ville ou Village ils ont un grand Temple, qu'ils appellent Dinh, dédié au Démon, ou au Dieu tutelaire du lieu, dans lequel les plus anciens des Citoyens, tiennent conſeil pour les affaires de la Commune, ne voulant rien conclure qu'en la preſence & ſous les auſpices de ce Dieu, en l'honneur duquel ils celebrent tous les ans des Fêtes publiques, avec des danſes & des feſtins, pendant ſix ſemaines ou deux mois, dans l'opinion qu'ils ont que toute la proſperité des biens, la fertilité des champs, & la ſanté des hommes & des bêtes dépendent de ce Démon, qu'ils appellent le Roy du lieu; mais le choix de ce Dieu ou de ce Roy ſuperſtitieux ſe fait ſur un ſujet auſſi ſot, & auſſi ridicule, qu'il eſt infâme; car ſi quelque inſigne voleur, ou quelque autre criminel a été ſupplicié par Sentence du Juge, hors la Ville, qu'il arrive par quelque accident, ou par l'artifice du démon,

qu'un bœuf, un bufle, ou un Pourceau tombe ou s'abatte en cette place près du corps, ou sur le tombeau de ce criminel, le bruit en étant répandu, ce méchant homme par désignation casuelle de cette bête, sera tenu désormais pour le Dieu tutelaire, & le Roy du lieu. De plus, si quelque pareil accident de chûte est arrivé à une bête, ou à un homme près du corps d'un chien enragé, qui aura été chassé & tué hors la Ville : ce chien puant sera tenu d'eux, pour le Roy & le Dieu auquel ils rendront des honneurs divins ; ce qui ne peut-être que l'effet d'une illusion tout-à-fait diabolique.

C'est une histoire commune dans le Royaume, qu'une fille du Roy de la Chine, ayant été jettée dans la mer par le commandement de son pere, à cause de la vie infâme qu'elle menoit, le corps fut poussé par les flots à un Port de Tunquin, où quelque accident étant arrivé à un des habitans du Païs, près le cadavre de cette fille, la Ville lui donna, non-seulement la sepulture, mais lui dédia le Port comme à une Déesse tutelaire, & lui donna le nom qu'elle porte encore aujourd'hui *Cua Cuja*, c'est-à-dire le Port de la

Reine : Et de ce lieu la superstition s'est tellement répanduë par tout le Royaume d'Annan, qu'il n'y a point de Port en toute la Côte où il n'y ait un Temple dédiée à cette Fille infâme, à laquelle tous les Marchands & les Mariniers rendent de grands honneurs que les Vaisseaux sortent du Port, ou qu'ils y abordent ; comme à la Déesse & à la Gouvernante des Mers.

Le Pere de Rhodes. *Davity, de l'Asie, derniere Edition.*

A l'égard des funerailles & de la sepulture de leurs morts, on demeure d'accord qu'il n'est point de Nation au monde qui ait rendu de devoirs plus respectueux aux ames & aux corps des trépassez, que ces Peuples & ceux de la Cochinchine. La pieté qu'ils ont pour les ames de leurs parens, surpasse tout ce que nous en pouvons penser en Europe. Ils prennent une peine incroyable à chercher des places pour leurs tombeaux. Ils croyent que tout le bonheur de leurs familles dépend du respect qu'ils témoignent aux morts ; ils n'épargnent ni leurs biens, ni leurs peines, ni celle de tous leurs amis, pour leur préparer des festins pendant plusieurs jours après leurs decès, & tous les ans au jour anniversaire de la mort : ce qu'ils font exactement à tous leurs

De plusieurs superstitions pratiquées aux funerailles & à la sepulture des morts.

ayeuls, jusques à la dixiéme generation. Quand quelqu'un est mort, ils observent ordinairement trois choses pour honorer le corps du défunt. Premierement, ils se pourvoyent du plus somptueux cercuëil qu'ils peuvent trouver, à proportion de leurs facultez, pour enfermer le corps. Les riches le font peindre & dorer. Secondement, ils s'étudient au jour des obseques de faire honorer le convoy de la plus belle compagnie qu'ils peuvent assembler: car outre les parens, les alliez & les amis, qui n'y manquent jamais, ils y convient tous les habitans du lieu, dont la plus grande partie s'y trouve avec le Magistrat qui le fait d'office, à l'égard de qui que ce soit, soit qu'il soit originaire du lieu, ou non. Dans toutes les funerailles, ils ont accoûtumé de faire paroître à la tête du convoy, une grande baniere d'environ cinquante palmes de hauteur, en laquelle est écrit en lettres d'or le nom du défunt, les honneurs & les charges qu'il possedoit pendant sa vie, & un éloge en abregé de ses plus belles actions. Les enfans & la femme marchent devant le corps en habit de deüil, publians avec de grandes lamentations les biens, les douceurs

ceurs & les caresses qu'ils ont reçû du défunt ; ce qu'ils font avec une contenance si triste, accompagné de gémissemens & de larmes, que tout le monde en est touché, & se tournant quelquefois vers le corps du défunt, ils se jettent à terre comme pour se laisser fouler aux pieds de ceux qui le portent : & de cette maniere, toute la pompe du convoy marche jusques au lieu de la sepulture, qui est souvent éloigné de plusieurs milles de la Ville. La troisiéme chose en laquelle tout les Peuples du Royaume d'Annan usent de beaucoup de superstitions, sans y épargner la dépense, c'est de choisir un lieu propre pour la sepulture de leurs parens : de quoi ils estiment fotement que dépend toute la bonne fortune de la famille, pour les biens, les honneurs, & pour la santé du corps.

Et pour faire ce choix ils employent certains Imposteurs, qui font les intelligens en l'art d'une particuliere Geographie, & tournans diversement la boussole dans une campagne, & appliquans autres instrumens de Mathematique, avec le même empressement que s'ils cherchoient un trésor, feignent enfin d'avoir trouvé le lieu pro-

dre pour la sepulture du défunt, à la grande satisfaction des hommes, qui ne le laissent pas sans récompense : & pour faire encore valoir son métier, il désigne avec ses instrumens, l'endroit où doivent être la tête & les pieds, afin que le défunt repose plus doucement, & ne vienne point inquiéter ses enfans : Et quoique ceux du menu Peuple ne se mettent point en peine d'inhumer leurs parens en des lieux secrets & éloignez des chemins publics : neanmoins les personnes de qualité y ont grand égard, par la crainte qu'ils ont que quelques-uns de leurs ennemis, ayant fait injure aux corps de leurs parens, ils ne s'en vangent sur leurs enfans, qui n'ont pas pris le soin de les en garantir.

C'est pourtant un crime punissable parmi eux, si quelqu'un a violé en quelque maniere que ce soit, le sepulchre d'un mort, quoiqu'il soit dans un lieu public ; ce qui est fort loüable, de même que le soin qu'ils ont de retirer les corps de leurs parens qui sont morts hors de leur patrie ; ce que chacun indifferemment, nobles, roturiers, riches, pauvres executent pour le moins après les trois ans du deüil, & avec l'appareil

le plus honorable qui leur est possible ; & c'est la coutume inviolable parmi tous ceux de cette nation, que les enfans ne quittent point le deüil de leur pere, ni la femme de son mari que trois ans ne soient expirez. Et pour les marques du deüil, quoiqu'il y en ait de différentes & d'extraordinaires en l'habit, l'ordinaire neanmoins, & celle qui est commune à tous, est en la chevelure ; car les hommes au tems du deüil, laissent croître leurs cheveux jusques sur les yeux, en demi rond sur le front, qu'ils font couper en d'autres tems ; au contraire les femmes veuves en coupent une partie, & les empêchent de croître durant les trois ans de leur deüil, qui est encore le tems de leur veuvage, leur étant défendu sous de griéves peines de se remarier pendant ce tems-là, qu'ils appellent le tems des cheveux. Lequel étant expiré, ils font l'ouverture du sepulchre de leurs morts, dont ils parfument les ossemens de bonnes odeurs, & les mettent dans des linges blancs, ensuite de quoi ils les remettent dans un plus petit cercueïl, & les enferment dans le même tombeau : Si le défunt étoit mort dans une terre étrangere, ils les emporte pour les faire re-

poser dans la terre de leur patrie : Que si aprés tous ces soins il leur arrive quelque malheur, en leur personne, ou en celle de leurs enfans, & que les Enchanteurs dont je viens de faire mention, en fassent ôter celui qui est mort : Ils ouvrent derechef le tombeau, & le cercuëil, où ils avoient remis les os, & prennent de nouveaux soins à les ajuster, pour les faire, disent-ils, reposer plus doucement, & prennent garde surtout s'il n'y auroit point quelque petite pierre qui incommodât, ce semble, leur repos, & le mît à cause de cela de mauvaise humeur contre leurs enfans.

Festins que les particuliers, & le Roy même font à la memoire des morts.

Le Pere de Rhodes.

Ce que S. Augustin condamnoit de son tems.

L'une des superstitions la plus commune que ceux de cette Nation observent, sous ombre de pieté, est celle du festin qu'ils font à la memoire de leurs parens défunts, & qu'ils appellent Gie, dont l'usage est fondé sur trois erreurs grossieres : La premiere, en ce qu'ils croyent que les ames de leurs parens sont dans la liberté de venir quand il leur plaît, dans la maison de leurs enfans, ou quand ils y sont appellez : La seconde, est ce qu'ils se persuadent folement, que les trépassez se nourrissent de nos viandes, & se plaisent dans nos festins. D'où vient qu'ils sont accoû-

tumez de leur préparer un banquet funebre le plus somptueux qu'ils peuvent; où l'aîné des enfans & l'heritier de la maison, quand la table est servie, fait un compliment respectueux à son pere, comme s'il étoit present, en ces termes. Mon tres-honoré pere, soyez le bien venu dans vôtre maison, & où êtes vous demeuré si long-tems absent, & éloigné de vos chers parens, qui vous ont de si grandes obligations; que vous avez nourris, élevez, instruits avec tant de soin, & à qui vous avez amassé quelques commoditez avec tant de peines? Toute nôtre consolation & nos plus grands desirs seroient de vous sçavoir plus souvent parmi nous, & de vous y rendre tous les devoirs auxquels vos bontez nous ont obligez; agréez, s'il vous plaît, ce maigre repas que nous vous avons préparé de bon cœur, en tres-humble reconnoissance de vos biens, & pour nous soulager un peu du deüil qui nous reste de vôtre absence; ce qu'ayant dit, lui, & toute sa famille se jettent avec de grands gemissemens, pour faire la réverence au défunt, comme s'il étoit présent, l'invitant de se mettre à table, & de prendre sa place pour manger avec eux; ce qu'ils

s'imaginent qu'il fait : & comme ils sont dans une troisiéme erreur, plus absurde que ne sont les deux autres, & qui tient du blasphême ; sçavoir, que la vie, la santé, le repos de la famille, & toute la prosperité temporelle de la maison dépendent de leurs parens trépassez ; à la fin, l'heritier supplie au nom de ses freres, & de tous ceux qui sont dans la maison, de ne point oublier ses enfans, & les soins de sa famille, & qu'il leur donne une entiere santé, longue vie & abondance de biens ; ensuite de quoi toute la famille se met à genoux, le front contre terre, comme pour recevoir la benediction du défunt.

Ils renouvellent plusieurs fois cette ceremonie dans le tems du deüil, principalement le jour anniversaire ; à quoi, si l'heritier avoit manqué, il seroit traduit en justice par les parens, & privé de leur succession, pour l'ingratitude dont il auroit usé envers celui qui la lui a laissée : Et ce devoir est encore estimé si juste, que quand le Roy a donné quelques places, & leurs revenus aux autres Officiers & aux autres personnes de qualité, en récompense de leurs bons services, la joüissance en est

continuée à la veuve & aux enfans, pour les trois ans du deüil, afin qu'ils ayent le moyen de faire ces festins en l'honneur de leurs parens trépassez ; où non seulement ceux de la parenté ; mais encore les Soldats du défunt doivent être invitez.

Le Roy qui regnoit il y a cinquante ans observoit même cette superstition, à l'égard de son pere défunt, avec des excès tout-à-fait grands. Il avoit dressé dans son Palais une sale magnifique en forme de Temple, à dessein d'y honorer l'esprit de son pere, où il faisoit tous les jours brûler des parfums, & couvrir somptueusement la table de viandes ; avec les mêmes ceremonies que s'il eut été en vie, à quoi il avoit nommé un Officier particulier qui y servoit ordinairement de Maître d'Hôtel, & lui avoit assigné un revenu considérable pour la dépense annuelle qui s'y faisoit ; en quoi il fut imité de quelques Seigneurs de sa Cour, lesquels ont des chambres dans leurs maisons où ils honorent l'esprit de leurs parens, avec de semblable devotion superstitieuse, quoiqu'avec moins de dépense & de ceremonie : Et parmi le Peuple on en trouve encore qui ont toûjours quelque en-

droit dans leur logis, qu'ils visitent quelquefois avec respect, & ils croyent que les esprits de leurs peres résident actuellement dans ces lieux.

Outre ces repas ordinaires que le Roy voulut être préparez tous les jours à l'esprit de son pere, il en faisoit un extraordinaire tous les ans en ce même lieu, à la solemnité duquel on aborde de tout le Royaume, & les Sujets sont obligez d'y apporter des presens de viandes pour fournir les tables, ou contribuer de quelque chose à l'excessive dépense de ce festin. On y voit toutes les profusions & les artifices imaginables: mais ce qui paroît de plus ridicule en tout cet appareil, est que de ce grand nombre de tables qui se voyent dans ce festin, il y en a quelques-unes qui ne sont chargées que de pieces de carton doré & argenté, qu'ils se figurent devoir être converties en vrai or & en veritable argent pour le besoin du défunt, quand elles auront été mises au feu. Tout ce pompeux & superbe festin étant prêt, le Roy y entre avec toute sa famille, accompagné des principaux de sa Cour & de ses Officiers; il y pratique à l'égard de l'esprit de son pere la ceremonie commune dont je

viens

viens de parler ; après laquelle il se retire, pour laisser à son pere la liberté de prendre sa refection des viandes qui ont été servies. Le lendemain il revient au même lieu pour faire la distribution de ces services, aux Gentilshommes, aux Soldats, & au menu peuple ; & il se trouve peu de personnes en toute la Cour, à la réserve des Prêtres, qui s'en abstiennent comme de viandes immondes, qui n'ayent quelque part en cette distribution.

Il s'en fait dans l'année d'autres moins solemnels, selon la coutume observée par les personnes de condition, à l'honneur de l'ayeul, du bisayeul, & de tous les devanciers, tant du côté paternel que maternel, jusques à la huitiéme generation, à chacun desquels son jour est assigné. Et parce qu'il est difficile au Peuple de tenir une assignation certaine de ces jours, il y a deux mois dans l'année, le septiéme & le dernier qui sont destinez pour tous ceux du Peuple, pour celebrer la memoire de leurs parens défunts, à quoi personne ne manque. Ce qui devroit faire honte aux Chrétiens, qui ont moins de soin de rendre ces devoirs de pieté & de charité aux ames des tré-

passez, à qui leurs suffrages peuvent beaucoup servir, que n'ont pas les Payens à pratiquer inutilement leurs superstitions pour le repos de leurs parens décedez.

Autres superstitions qu'ils pratiquent envers les trépassez.

Les extraordinaires sentimens d'affection qu'ils conservent pour leurs parens défunts, & l'excessive dépense qu'ils font dans ces occasions, affoiblissent non-seulement leurs moyens, mais les obligent le plus souvent à s'endetter, pour avoir dequoi fournir aux frais, que la coutume & la bienséance requierent non-seulement en festins, mais encore en beaucoup d'autres ceremonies, autant inutiles que frivoles, dont l'usage commun ne leur permet pas de se dispenser, comme de dresser des maisons & des meubles de ménage faits de papier doré & de carton peint, pour y mettre ensuite le feu, dans cette fole pensée que les trépassez, pour qui cet appareil a été dressé, trouveront de belles maisons, & un riche ameublement à leur usage en l'autre monde. Ils ont une semblable folie à la fin de l'année, d'acheter des robes de toute façon, faites de papier peint, pour les mettre au feu, avec cette ridicule imagination, qu'ils se changeront en robes

neuves & en riches étoffes, pour leur servir au commencement de l'année. La plûpart des Tunquinois ont encore accoutumé à la sixiéme Lune, qui tombe à nôtre mois de Juin, de brûler aussi des robes peintes, pour servir à l'usage de ceux qui n'ont point laissé de proches parens, & qui sont comme abandonnez de tout secours; il y a de plus une plaisante coutume reçûë dans les Colleges, en faveur de ces ames vagabondes, qui est, que tous les Ecoliers vont par troupe dans la Ville faire la quête pour elles, deux fois par mois, à la nouvelle & à la pleine Lune; & ce qui provient de cette quête est pour acheter quantité de ris dont ils font certaine boüillie qu'ils jettent sur les toits des maisons, après en avoir un peu mangé, s'imaginant que ces ames y prendront encore quelque réfection. Puis ils dressent un petit Autel dans leur Ecole, devant lequel ils demandent à ces ames bon esprit, pour apprendre & se rendre sçavans.

Comment les Tũquinois celebrent leurs mariages.

Quoique la Polygamie soit encore commune en ce Royaume parmi les personnes de condition, & que ceux qui passent en secondes nôces n'en soient recherchez ni punis, soit en re-

tenant la premiere femme, comme le font presque toûjours les personnes qualifiées, ou la congediant, comme il se pratique quelquefois parmi le Peuple. Toutefois quand il est question de contracter mariage, voila de la maniere qu'on y procede ; les parens ayans commencé entre eux le traité de mariage, au tems même que leurs enfans sont encore mineurs, & en bas âge ; lorsqu'ils sont nubiles, l'agrément étant fait, & les présens ou arrhes étant acceptez par les parens de la fille, lesquels tiennent lieu d'une promesse acceptée & mutuelle d'épousailles, dont il n'est plus libre de se départir sans des causes importantes. Premierement, on en donne avis à tous les parens de la famille de l'un & de l'autre parti, qui considerent bien s'il y a quelque empêchement de consanguinité aux degrez prohibez par les Loix du Royaume ; car ni les enfans des deux freres, ni leurs descendans en quelque degré qu'ils soient éloignez, ne se peuvent jamais marier. Les neveux & les descendans du frere & de la sœur le peuvent, se trouvans parens au troisiéme degré, mais jamais au second : mais les enfans des deux sœurs se peuvent épou-

ſer, même au deuxiéme degré. L'avis du traité de mariage étant donné aux plus proches parens, qui ne manquent pas d'envoyer quelque preſent pour la ſolemnité de la nôce, on avertit auſſi le Gouverneur, & les plus anciens du lieu qui ſont auſſi invitez au premier feſtin nuptial qui ſe fait au jour déſigné; & cet avertiſſement public tient comme lieu de publication du mariage: & il eſt ſi neceſſaire qu'ayant été omis, le mariage eſt cenſé nul, & non valablement contracté, & eſt puni comme clandeſtin par la Loy du Royaume: ce qui fait voir que les mariages clandeſtins ſont réprouvez, même des Payens qui ne ſont conduits que par la lumiere de la nature.

Ces choſes ainſi obſervées, & l'époux qui eſt obligé de doter ſa femme, ayant envoyé ſa dot convenu entre les parens communs, à la maiſon de ſon beau-pere: tous les parens ſe rendent à la maiſon de l'époux, autour d'un autel qui a été dreſſé à l'honneur & à la memoire des ayeuls de la famille, dans la même ſalle où ſe doit faire le feſtin: & là le pere de l'époux ou le plus ancien de ſes oncles, ſi le pere eſt mort, s'étant mis à genoux devant l'Autel,

& à ses côtez l'époux & l'épouse, parle de cette maniere à l'ayeul de l'époux, dont il révere l'esprit, comme present sur cet Autel. Voici vôtre petit, mon tres-cher & honoré pere, qui épouse aujourd'hui cette fille N. & la prend legitimement pour femme ; soyez favorable à leur mariage, & donnez lui un bon & heureux succès, qu'ils puissent vivre longues années ensemble, en amitié, en joye, en santé, & en prosperité de biens, & qu'il naisse d'eux des enfans sains, vigoureux, sages & de bonnes mœurs, qui soient la joye & la consolation de leurs parens. Pour témoigner la satisfaction que nous avons de cette alliance, nous avons préparé ce festin, auquel nous vous invitons le premier, comme le chef de la famille, que nous vous recommandons, & sur tout ces nouveaux mariez, que nous mettons sous vôtre protection : Ces paroles étant dites, la nôce se fait, & le mariage est censé legitimement contracté & indissoluble, principalement du côté de la femme, qui ne peut jamais quitter ni répudier son mari ; quoique le mari, par un abus insupportable qui s'est glissé parmi ceux de cette Nation, retienne le

pouvoir de répudier sa femme, soit par caprice ou par quelque dégoût, ou autre défaut qu'il auroit reconnu en elle : ce qui se voit rarement hors les personnes de basse condition ; car pour les gens qualifiez, comme ils ont ordinairement plusieurs femmes, ils ne se mettent pas beaucoup en peine d'en congedier aucune ; vû principalement, que par la Loy commune du mariage, reçûë parmi eux, il est défendu à la femme une fois mariée de prendre un autre mari. Or bien que dans toute la ceremonie de ces mariages, il n'intervienne point de consentement donné, & exprimé réciproquement entre les parties : neanmoins le silence & la posture qu'ils tiennent près du pere, qui parle pour eux, & qui annonce leur mariage, sont des témoignages suffisans du consentement qu'ils donnent, & de la parole qu'ils s'entredonnent, & qu'ils expriment en cette façon, selon l'usage & la coûtume du Païs.

J'ajoûterai ici une chose remarquable, qui peut faire croire que la Religion Chrétienne n'a pas été autrefois inconnuë à ce Royaume ; c'est qu'aussitôt qu'un enfant est sorti du ventre de sa mere, on lui marque le front avec

de l'ancre ou de la rosette, du signe de la Croix, dont ils rendent cette raison, que c'est afin que quelque mauvais Démon, ennemi de l'enfant, ne lui nuise ; & étans interrogez d'où ils sçavent que cette marque a la vertu de chasser les Démons malfaisans, & de défendre l'enfant de leur puissance : ils ne répondent autre chose, sinon qu'ils tiennent cette observation d'une ancienne coûtume pratiquée de longtems parmi eux ; ce qui est un signe assez évident, que la Foy de Jesus-Christ leur a été autrefois annoncée, & le Salut qu'il leur a merité par sa Croix, dont ils retiennent encore la figure. Car la lumiere de l'Evangile a été portée dans le Tunquin par les Disciples de saint Thomas, en même tems que dans la Chine ; comme nous le verrons ci-après, mais elle n'y a pas subsisté long-tems.

Et c'est tout ce que ce Pere Jesuite, qui a vécu dix ou douze ans parmi eux, nous rapporte de l'état de leurs superstitions, qui nous donne à la verité beaucoup de compassion, de voir une Nation si ingénuë & si capable de bonnes instructions, croupir dans des erreurs si grossieres, & être enchaînée

miserablement sous la tyrannie du Démon. Il y a pourtant lieu d'esperer, que la grace victorieuse du Sauveur du Monde délivrant les esprits de ces Peuples de ses illusions, & rompant les chaînes qui les tiennent captifs, les ammenera à la connoissance de son Nom & à la Foy Catholique ; ce qui s'est déja vû accompli dans un grand nombre de Chrétiens convertis, comme nous l'avons fait voir.

De la Religion de la Cochinchine.

CE Royaume qui fait partie du Royaume d'Annan, limitrophe de la Chine, ayant été autrefois de la dépendance de ce vaste Empire, de même que le Tunquin ; il ne faut pas douter que ses Peuples ne soient ensevelis dans les mêmes tenebres de l'Idolâtrie que ceux de celui-ci ; ils ont aussi reçû dans le commencement du Christianisme la lumiere de l'Evangile, par le ministere des Disciples de l'Apôtre S. Thomas, mais elle y a été bien-tôt éteinte. Neanmoins les Peres Jesuites, toûjours zélez pour le salut des ames, s'y étant introduits dans le commencement de ce siecle, y ont fait de grands *Le Pere de Rhodes.*

progrès, aussi-bien que les Missionaires François, qui y sont entrez depuis plus de trente ou quarante ans, dont nous parlerons dans la suite.

Ce Royaume a embrassé la Secte de Xacca, dediée au culte des Idoles, la doctrine & les maximes de laquelle les Peuples de ce Royaume suivent entierement. Il a été amplement traité de la naissance & des progrès de cette Secte ; c'est pourquoi je ne rapporterai rien de ce que j'en ai dit. Je dirai seulement qu'entre toutes les superstitions, que je viens de remarquer dans la Religion des Tunquinois, que la plûpart suit, admettant le culte des Idoles, & l'approuvant comme une chose sainte, & recevant la transmigration des ames, comme une verité constante, & un point de foy indubitable, il n'est rien qu'ils n'adorent, quelque méprisable qu'il soit, pourvû qu'ils ayent des preuves que l'ame de quelque personne illustre y soit passée. Et en effet, on voit que plusieurs d'entre eux adorent l'Elephant, la Chévre, le Chien, le Singe ; auxquels ils donnent la qualité d'esprits saints & bienheureux, qu'ils mettent au rang de leurs Anges tutelaires.

Il y en a d'autres qui ont familiarité avec le Démon, & qui font pacte avec lui, en vertu duquel, le Démon leur obéït ponctuellement. L'Idole de ceux-là n'est autre chose que la tête ou le crâne de quelque Capitaine, qui aura été tué à la guerre, ou de quelque fameux Corsaire, qui aura été décapité, laquelle ils adorent en secret.

Cette infâme canaille fait une Secte de sa propre autorité, qui n'est connuë que parmi ceux qui en font profession, de peur d'être déferez à la Justice, qui les condamne tous à la mort.

Ceux de cette Secte ont de la vénération pour les Carrefours, où plusieurs ruës aboutissent, à cause que le lieu où l'on exécute les criminels, est ordinairement en ces endroits. Ces pauvres miserables font indifféremment leurs prieres dans ces Places, qui sont leurs Temples ordinaires, dans la créance dont on les a amusez, que les ames de ceux qui ont été exécutez, ou quelqu'un des esprits condamnez, y font leur séjour, sans s'en éloigner jamais; & là ils leur demandent instamment leur protection, & les conjurent de leur être favorables, & de ne les point tourmenter. Extravagance des Tunquinois.

Mais ce n'est pas le simple Peuple seulement qui vit dans ces extravagances ; le Roy même en est persuadé, & en convient avec ces fanatiques ; & par la profession qu'il en fait, cette Religion semble s'établir & s'autoriser fortement. Mais principalement aux jours qu'on celebre celui de sa naissance, il peut bien passer pour un homme qui a perdu l'esprit.

Il se fait en ce tems-là une Procession solemnelle, où il ne manque jamais d'assister, dans le dessein de recouvrer l'ame, si par malheur elle l'avoit abandonné, pour le punir de quelque peché qu'il auroit commis. On ordonne donc cette Procession pour ce sujet ; & quand elle est parvenuë en un endroit où la ruë se divise en deux, elle s'y arrête, jusqu'à ce qu'un Magicien invoque cette ame égarée, & la prie de retourner en son ancienne demeure. Puis le Roy paroît, & marche à la tête de cette Compagnie, pour aller au-devant de son ame : Et quand il croit n'en être pas éloigné, il s'arrête quelque tems en un endroit, où il la doit accueïllir. Puis ayant pris une veste, qu'on lui a présenté, il l'embrasse avec de grands témoignages

d'amitié, & la met sur ses épaules, dans la pensée que l'ame vagabonde y est renfermée, & que se voyant caressée de la sorte, elle se laissera vaincre, & qu'après tant d'expiations de sa part, elle retournera dans son corps; & que pour reconnoître ses civilitez à son égard, elle lui augmentera ses jours & ses forces, & lui procurera une santé parfaite pour toute l'année.

Si de toutes ces visions on vouloit passer aux augures, ce ne seroit jamais fait. Le nombre en effet en est si grand, & la diversité si considérable, que celui qui en liroit quelque chose, & qui y feroit un peu de reflexion, auroit assez de sujet de se divertir, & de compatir en même tems à l'aveuglement & à la foiblesse de ces pauvres gens. Ils n'entreprennent rien, sans consulter les Devins, & ils sont extrêmement superstitieux pour ces sortes de choses. Quand ils ont quelque affaire d'importance, ils se recommandent premierement à l'Idole, lui demandant sa protection; & pour lui témoigner leurs respects, & la confiance qu'ils ont en elle, ils lui présentent de l'encens, & quantité d'odeurs, qu'ils exposent à l'Autel, avec plusieurs feüilles de pa- **Leurs superstitions.**

pier doré, dans la créance dont ils sont prévenus, que l'observation qu'ils font sur l'heure & du jour, quelques critiques qu'ils soient, de mauvais, deviendront favorables : De telle sorte que chacun croit que l'Idole commande aux Astres, & qu'ils sont tellement de sa dépendance, qu'ils n'agissent pas toûjours conformément à leur destin, mais qu'ils soumettent leur pouvoir & leurs volontez à la discretion de l'Idole qui y préside, & qui dispose de leurs influences comme il lui plaît.

Pour rendre leurs superstitions plus celebres, & en autoriser l'exercice, & en faire passer les faussetez pour des mysteres, ils ont partagé leurs ceremonies en certains jours de l'année, qui sont solemnels parmi eux. Mais auparavant d'en dire quelque chose, il est bon de parler de leur Calendrier, selon lequel & la façon des autres Asiatiques, ils ne comptent point comme en Europe, l'année par le cours que fait le Soleil, mais par celui de la Lune, qui contient, selon leur supputation, trois cens cinquante-quatre jours de douze Lunes. De sorte que tous les trois ans, ils comptent treize Lunes

Leur Calendrier.

pour leur Bissexte, & croyent par ce moyen les pouvoir égaler aux années Solaires ; mais ils se trompent assûrément sur la différence des jours, comme il est évident, selon la supputation des Astrologues.

Leur jour commence à la douzième heure de la nuit, & se termine à la même heure de la nuit suivante, & ils divisent tout ce tems en douze heures, & non pas en vingt-quatre ; & de cette façon, une de leurs heures peut passer pour deux des nôtres. De sorte que ces nouveaux Astrologues, pour ne pas convertir de leurs principes avec les Anciens, qui ont inventé douze Signes dans le Ciel, que le Soleil parcourt tous les ans, ils ont fabriqué sur la terre un Zodiaque de douze animaux, qu'ils attribuënt par honneur aux douze heures de leur jour artificiel. D'où leurs Devins ont pris occasions d'assigner à chacune d'elles les qualitez de cet animal, dont elle porte le nom : Nous venons d'en faire l'énumeration dans le Chapitre du Tunquin.

Ils appellent leurs Fêtes Lunes, dont la premiere, qui est la plus solemnelle, est nommée la nouvelle année ; auquel jour, ils se font des pre- Leurs Fêtes.

sens les uns aux autres. Ceux qui se trouvent alors dans les prisons pour des fautes legeres, en peuvent sortir librement, sans être recherchez; mais les criminels sont exécutez auparavant les Fêtes, & toutes les autres affaires cessent, ou sont remises.

Sur le soir du dernier jour de l'année, chacun plante devant sa maison une haute perche, au bout de laquelle est un panier, entouré d'un papier doré; ce qu'ils disent avoir la vertu de chasser les Démons, & de les éloigner de leurs maisons. Ils blanchissent le seüil & l'architrave de leurs portes, & y peignent des chats, & parmi ces chats, la figure de Xacca, leur principale Idole, dans la pensée que ces chats & cette Idole sont capables d'épouvanter le Démon, & de lui donner la chasse. Ils ont des sentimens fabuleux, pour autoriser cette superstition.

Il y a aussi dans ce panier ou cassette, quantité de pieces de carton, dorées & argentées, sur la fole imagination qu'ils ont que leurs parens morts à la fin de l'année, pourroient être tombez en quelques necessitez, & avoir besoin d'or ou d'argent, pour payer leurs dettes, croyant que ces

pieces de carton, dorées & argentées, se convertissent en or & en argent. Ce qui est fondé sur une autre coûtume qu'ils ont, que pas un d'eux ne remet à payer ses dettes au-delà de l'année en laquelle il les a contractées, si l'impuissance ne lui en ôte le moyen. Ce qui seroit fort loüable, s'ils le faisoient par un autre motif que de superstition, comme ils le font ; dans la crainte qu'ils ont que les créanciers indignez du délai, ne leur portent du blâme, qui réjaillit sur les ayeux, qui s'en vangent à la suite sur leurs enfans & leurs heritiers.

Ils ont encore un autre motif superstitieux de payer leurs dettes devant la fin de l'année, dans la crainte que leurs créanciers les venant exiger le premier jour de l'an, ils ne soient obligez à laisser sortir ce jour-là du bien de la maison. Ce qu'ils estiment être fatal & de méchant augure.

Les Cochinchinois qui se trouvent alors sur la Mer, élevent sur la poupe de leur Vaisseau un Autel à l'Idole, qu'ils supplient de leur être favorable, & de ne les abandonner jamais : & pour ce sujet, ils lui présentent des cierges allumez, & quantité de par-

fums, avec plusieurs autres offrandes.

Immédiatement après minuit, parce que la nouvelle année commence alors, il ne leur est plus permis de fermer les portes de leurs maisons, sans vouloir insulter & faire affront à leurs morts, qui retournent, à ce qu'ils disent, dans ces tems-là dans les maisons, & auxquels, pendant qu'on les attend de la sorte, on prépare des lits, afin que comme s'ils étoient fort fatiguez de leurs voyages, ils s'y puissent coucher, & y prendre quelque repos. Ils accompagnent cela de plusieurs autres choses ridicules. Et ce seroit un grand crime parmi eux de negliger ces ceremonies ; & ceux qui en seroient coupables, apprehenderoient incessamment quelques disgraces de la part de leurs morts, pour se vanger de cette impieté. Enfin cette superstition est une des principales erreurs de ce Royaume, & dont tout le Peuple generalement convient.

Mais il se trouve une coutume bien plus raisonnable que celle-là, & plût à Dieu qu'elle se pratiquât parmi les Chrétiens ; & que de l'extérieur, elle passât actuellement dans l'intérieur :

C'eſt elle en effet qui entretient le Royaume & les familles dans une profonde paix & une parfaite intelligence. Ils ont accoûtumé, avec l'année qui finit, de terminer auſſi les différends qu'ils ont les uns contre les autres, & de ſe réconcilier avec leurs ennemis, auparavant que la nouvelle année commence, & de ſe promettre réciproquement une amitié ſincere & veritable. Cela eſt ſi vrai, qu'il ne s'y en trouvera aucun, qui pendant les trois premiers jours, ſe mette en colere, ou faſſe tort à perſonne, de peur que ce commun proverbe ne ſe trouve veritable à ſon égard, que celui qui ne ſe comporte pas comme il faut, & qui ne commence pas bien l'année, la paſſe ordinairement fort mal. C'eſt pourquoi ils ſont ſi ſoigneux d'en uſer de la ſorte au commencement de l'année, afin qu'elle leur ſoit favorable. Il n'y a perſonne durant ces trois jours de Fêtes, qui ne ſe rende au Temple avec grande aſſiduité & beaucoup de zele, pour faire ſes offrandes aux Idoles, & avec tant de profuſion, qu'elles ſurpaſſent quelquefois la valeur des decimes aſſignées pour l'entretien & la nourriture des Bonzes ; & d'autant

plus, qu'ordinairement il y a parmi ce Peuple de l'émulation sur ce sujet, qu'il accompagne toûjours d'une certaine dévote superstition. De telle sorte que cette magnificence, dont les Laïcs se picquent en ces occasions, ne peuvent être que tres-avantageuse aux Bonzes.

Les anciens & les nouveaux Chrétiens de ce Royaume ne celebrent pas de cette maniere la Fête du premier jour de l'an. Et d'autant plus qu'ils vivoient auparavant leur conversion dans la même superstition, ils la détestent à present, & convertissent heureusement les coutumes impies & sacrileges, en ceremonies sacrées, & en de simples & de loüables pratiques. Car au lieu du panier que l'on attache au bout d'une perche, ils y plantent la Croix, ce signe venerable de nôtre salut, qui donne de la terreur au Démon, & de la joye aux Anges. Ils y attachent un guidon de soye, chargé de la devise de quelque devote Image; & il n'y a personne d'entre eux qui voulût ménager les offrandes que les Infideles font à l'Idole, & qui ne s'épuise tres-volontiers en faveur des pauvres, & qui ne donne genereusement ce qu'il

Pieté des Tunquinois convertis.

a pour le service du vrai Dieu. De fait, ils sont si zelez en cette occasion, qu'ils ne feignent point, pour marquer leur ferveur, d'exposer leurs biens & leur vie pour la gloire de Dieu, non-seulement lorsque la Religion Catholique y triomphoit, & qu'elle y joüissoit d'une profonde paix, mais même quand le Roy, par un Edit, qui fut publié de sa part dans tous les lieux de sa dépendance, en défendit l'exercice. Si bien que ces genereux Chrêtiens accompagnent ordinairement ces apparences exterieures de prieres & de jeûnes, l'espace de ces trois jours, qu'ils passent dans l'Eglise avec beaucoup d'assiduité en des Conferences spirituelles, & où ils se rendent avec empressement.

Ces trois premiers jours étant passez, ces Idolâtres ont accoûtumé de voüer le reste du mois au service de cette Idole, à laquelle chacun a déja fait son offrande. On choisit pour ce sujet huit hommes de chaque Bourg ou Village, comme autant de Marguilliers, que l'on charge de tous les petits soins qui regardent le service du Temple, afin que rien n'y manque, & que toutes les choses se fassent exactement.

Leur emploi consiste principalement à taxer tous les Chefs de famille de ce détroit, & à les faire contribuer pour les Sacrifices & les Festins qu'ils doivent préparer pendant ce même mois. A quoi tous ces Peuples se soûmettent aveuglément. L'un y fera present d'un bœuf; l'autre d'un bufle : d'aûtres de poules, & d'autres animaux : Ce que les Bonzes autorisent autant qu'ils peuvent, & en font leur principal pour leur subsistance particuliere.

Mais parce que les Idolâtres contraignent quelquefois les Chrétiens de prendre cette commission, & le soin de préparer toutes choses dans les mêmes circonstances que prescrivent leurs Rubriques, ils s'en dispensent par quelque somme d'argent, pour n'avoir point de part dans leurs abominables Sacrifices.

Cette Fête se termine par une Procession solemnelle des Bonzes, à laquelle assiste leur General avec la mitre en tête, & porté dans un trône sur les épaules de quelques-uns de ses domestiques. Elle s'arrête dans une plaine fort spacieuse, où on a élevé des Autels en divers endroits en l'honneur des grands Capitaines, qui

sont morts pour la défense de la Patrie, & des plus redoutables Bandits, qui assujettirent autrefois tout le Païs, lesquels y sont reverez en qualité de Saints; & le Peuple adore leurs Images, qui y sont exposées. Tous les animaux, qui ont été engraissez, & offerts les jours précédens, y sont sacrifiez. L'Armée s'y rend dans un tres-bel ordre, & le Roy même avec toute sa Cour.

Après les prieres & les Sacrifices, l'artillerie s'étant fait entendre, chacun se va reposer dans la plaine, & l'on y mange toutes les viandes offertes à ces Sacrifices; & le reste de la journée s'étant passé dans les jeux & les divertissemens, le soir venu, on retourne à la maison.

Les autres mois de l'année n'ont pas moins de Fêtes solemnelles & de superbes banquets. Il s'en fait un à chaque Lune, entre les parens & amis, pour celebrer la memoire de quelqu'un de leurs Ancêtres. Les Païsans celebrent aussi à la sixiéme Lune, la Fête de l'Idole Tham No, à laquelle ils attribuënt l'invention de toutes les generations du ris, & d'autres grains, & à laquelle ils offrent quelques Sacri-

fices. Mais la plus celebre de toutes leurs Fêtes, & dont la solemnité est d'obligation dans tout le Royaume, est celle qui se fait à la septiéme Lune, après laquelle les enfans soupirent davantage sur toutes les autres de l'année, & principalement les Bonzes, dont on augmente ce jour-là infiniment les finances. Cette Fête est entierement destinée au soulagement des morts, comme ils se le persuadent, mais plûtôt à la consolation des vivans. Les Tunquinois ne passent jamais mieux leur tems, & les Bonzes ne reçoivent jamais de plus belles offrandes. Les Seculiers se réjoüissent, pour divertir, disent-ils, les ames de leurs parens défunts.

Les Tunquinois semblent admettre une espece de Purgatoire.

Les Bonzes mettent en réserve ce qui a été présenté à l'Idole, qu'ils sollicitent incessamment, si on les veut croire, pour la délivrance des ames qui languissent dans les cachots soûterrains, d'où elles ne peuvent esperer d'être délivrées que par les merites de ses suffrages, & qu'elles attendent pour ce sujet avec des impatiences incroyables; parce que de là dépend leur beatitude, & l'effet des promesses qu'on leur a faites, qu'étant purifiées par ce moyen.

moyen de toutes leurs foüillures, elles feront élevées dans le Paradis, pour en goûter les délices, & y joüir d'un repos éternel. Et cette folemnité ne fe termine qu'avec la Lune. Vers le milieu de cette feptiéme Lune, lorfqu'elle eft en fon plein, chacun allume un feu au même endroit que le mort avoit occupé auparavant qu'il fût enfeveli, dans la penfée que l'ame s'étant purifiée de la forte, comme l'or dans la fournaife, elle fe rend de là dans le Ciel. Cette Fête leur eft fi recommandable & fi précieufe, qu'il n'eft permis de vendre ou d'acheter aucune chofe ce jour-là, & cette réjoüiffance publique paffe jufques dans les prifons, à l'égard de ceux qui y font detenus pour des affaires civiles, ou d'autres fautes legeres; afin que conformément aux ordres du Roy, ils puiffent gagner leur fuperftitieux Jubilé.

Ils ont encore plufieurs autres Fêtes; mais il feroit trop long de les rapporter.

Quant à leurs Religieux, c'eft une chofe merveilleufe de voir la magnificence de leurs Monafteres, & les revenus confidérables qui leur font affectez. Cela fit prendre dans les com- Leurs Religieux.

mencemens la résolution à plusieurs de se retirer dans ces Cloîtres, mais qui ouvroient le chemin à toute sorte de libertinage & de dissolutions, qui parurent peu de tems après : Car ces nouveaux Bonzes passerent bien pour des Religieux à leur habit, mais non pas à l'égard de leurs mœurs & de la profession qu'ils avoient faite. Leur Regle ne les oblige entre autres choses, qu'à faire leur propre volonté, s'abandonnant à leurs appetits dereglez.

Ils ne vivent que d'aumônes, approuvant tout, pour favoriser les inclinations de ces Peuples, & se conformer à leurs volontez. Et afin que les avis qu'ils donnent sur ce sujet, fassent plus d'impression, ils y joignent le mauvais exemple, & remplissent leurs Convents de certaines Beguines, qui prouvent assez, par la quantité d'enfans qu'elles en ont eu, la dissolution de ces malheureux Ministres. On n'a jamais vû de gens plus dangereux que ces Bonzes, qui ne retiennent en effet des deux parties qui composent l'homme, que l'animal ; toûjours dans les débauches & dans mille honteuses pratiques, & établissant leurs revenus sur la devotion & la pieté du Peuple.

Mais le plus grand de tous les maux de cette Religion, c'eſt que les plus diſſolus en leur conduite, en ſont les Directeurs & les Peres ſpirituels, dont les autres ſont pervertis par leur exemple. Ils ſont exemts de la Juſtice ſeculiere, quoiqu'ils ſoient convaincus des crimes les plus atroces. Mais s'il arrive que quelque Bonze commette une faute publique, pour l'expiation de laquelle il merite d'être puni, le Superieur en prend tout ſeul la connoiſſance, & revoit le procès, & punit ſecretement le crime; mais la peine eſt toûjours legere. Ce ſont à la verité de grands hypocrites, ſemblables aux Scribes & aux Phariſiens, inventant tous les jours de nouveaux artifices, pour s'attirer l'eſtime du Peuple. Ils témoignent beaucoup de zele pour l'honneur de l'Idole; & ſi quelqu'un de leurs Temples venoit à manquer, ils diſent que la Divinité ſe ſépare de la ſtatuë de l'Idole, & l'abandonne entierement, à la perte generale de leur Païs, à moins qu'on ne contribuë charitablement à le reparer, & qu'on n'orne la ſtatuë de riches preſens, dignes de recouvrer leur Dieu. Et quand ils ſont convenus du jour de la reſtaura-

tion de ce Temple, ils s'y rendent tous; & alors il se fait une Procession tres-solemnelle : ensuite de quoi, se fait une exhortation au Peuple par un Bonze, qui a la réputation d'être fort sçavant & spirituel, lequel recommande à tous les Assistans d'avoir confiance en l'Idole, leur promettant qu'elle ne les abandonnera jamais au besoin, & qu'elle leur sera toûjours favorable ; & que s'ils l'irritent par leur mauvaise conduite, ils ne doivent pas pour cela perdre courage : au contraire, c'est dans ce tems-là principalement qu'il faut y avoir recours, & lui rendre des assiduitez extraordinaires, en lui consacrant des presens d'un prix infini, entre les mains des Bonzes, pour obliger l'Idole à se laisser toucher de compassion en leur faveur. Ils conseillent à ces Peuples, dans leurs adversitez, de consulter les Magiciens, & leur découvrir leurs crimes, leur ordonnant, par forme de restitution, de leur faire des collations & des presens. Enfin ils se servent de cent petites fourbes, pour se faire valoir.

Relation des Miss. Franç. Voila ce que plusieurs Missionaires, qui ont demeuré en ce Païs, nous rapportent de l'Idolâtrie de ces Peuples.

Mais les derniers, qui y sont encore à present, nous font connoître que ce Royaume a pour limites du côté d'Orient, la Mer de la Chine, du côté de l'Occident, le Royaume de Laos, au Midy, celui de Champa ou Tsiampa, & du côté du Septentrion, le Tunquin; dont il étoit une Province, il n'y a pas long-tems: mais un beau-frere du Roy de Tunquin, que l'on avoit envoyé à la Cochinchine, en qualité de Gouverneur, s'en rendit le Maître; & ses descendans s'y sont maintenus depuis contre les attaques des Tunquinois, qui n'ont presque plus d'esperance de le réunir à leur Couronne, quoiqu'ils lui fassent une guerre continuelle.

Que ce Royaume n'est pas de si grande étenduë que ceux qui l'environnent; mais il surpasse tous ceux de l'Orient par la gloire des armes. Il est proche de celui de Siam, & l'on peut aller de l'un à l'autre en quinze jours ou trois semaines. Que ses Sujets ont beaucoup de talent & d'inclination pour les Lettres. Ils ont l'esprit pénétrant, & se rendent facilement à la raison: D'où il arrive que la morale Chrétienne étant tres-conforme à la

raison, ils ont assez de penchant à la suivre ; & ils se sentent même portez à embrasser tout-à-fait la Religion dans ses Dogmes, aussi-bien que dans ses mœurs, parce qu'ils desirent ardemment de se délivrer de la tyrannie du Démon, dont ils ont tant de fois experimenté la fureur. Ainsi l'épreuve qu'ils en font, tourne au désavantage de celui qui les tourmente : Car plus il les maltraite, plus il aide, sans y penser, le zéle des Missionaires, en disposant ce Peuple à se convertir ; & les Infideles disent eux-mêmes, que si le Roy ne s'y opposoit par la rigueur de ses Edits, tout le Royaume se feroit bien-tôt Chrétien.

Davity, de l'Asie. Les premiers, qui eurent l'avantage d'y être envoyez, pour y faire connoître Jesus-Christ, furent le Pere François Busomy, Jesuite Napolitain, le veritable Apôtre de la Cochinchine, qui s'y est entierement consommé, y travaillant pendant plus de vingt ans, avec le Pere Diego Carvaillo, Portugais, qui souffrit depuis le martyre au Japon. Plusieurs Peres de cette Compagnie y furent à la suite, qui y firent un progrès merveilleux. Es années 1620. 1621. & 1622. cela continua ;

& ils travaillerent si heureusement, qu'ils fonderent plusieurs Eglises en peu de tems. Le Pere Alexandre de Rhodes y entra en 1625. avec six Peres de sa Compagnie, qui baptiserent en la Province de Cham grand nombre d'Idolâtres, & en celle de Hua, l'une des principales Dames du Royaume, & proche parente du Roy, qui fut à la suite l'appui de cette nouvelle Eglise, & dont l'exemple servit merveilleusement à convertir les Infideles. L'Eglise y a pourtant souffert diverses persecutions, causées par la malice des ennemis du nom Chrétien, qui les accusoient de n'avoir aucun soin de soulager & d'honorer les ames de leurs parens trépassez; car ils pratiquent des ceremonies extraordinaires pour les morts, comme nous avons vû.

En 1644. une des femmes du Roy, qui avoit les Chrétiens en but, suscita une autre grande persecution, en laquelle plusieurs souffrirent le martyre. Ce qui dura plus de vingt ans.

Le bienheureux André, Catechiste, dont le P. de Rhodes a fait la vie.

Pendant quoi, M. l'Evêque de Berythe, que le S. Siege a nommé Vicaire Apostolique de ce Royaume, avoit toûjours eu un ardent desir d'y passer, depuis son arrivée à Siam; &

Relation des M. ss. Franç.

il l'auroit fait dès l'année 1663. s'il n'en eût été empêché par de grandes considérations, dont la principale fut la juste crainte, que les sages & les plus zélez eurent, que la personne d'un Evêque ne fit trop d'éclat parmi les Chrétiens, pour pouvoir demeurer secrette, dans un tems où la persecution n'étant pas tout-à-fait éteinte, pouvoit se rallumer tout de nouveau avec plus de fureur qu'auparavant. Il résolut, pour ne pas laisser entierement sans secours cette Eglise désolée, d'y envoyer en sa place un Ecclesiastique, en qualité de son Grand Vicaire, lui donnant même quelque argent pour soulager quelques Confesseurs de Jesus-Christ, qui avoient été privez de leurs biens, & réduits à une extrême necessité.

M. Chevreüil

Ce Missionaire y arriva au mois de Juillet 1664. dans le tems que la persecution se renouvella, & s'étant étenduë jusqu'à Faïfo, Capitale du Royaume, où il s'étoit rendu dans la Maison des Jesuites, il y fut arrêté d'abord avec ces Peres, & deux Peres Capuches, qui passant de Siam à Macao, vinrent tomber à la Cochinchine. Les Emissaires du Roy préposez pour pren-

Persecution qui se renouvelle.

dre les Chrétiens, & pour leur ôter leurs Chapelets, leurs Images, & autres choses de devotion, visiterent deux jours entiers cette Maison, pour y trouver le catalogue des Chrétiens: Ils amenerent au même lieu deux autres Jesuites, qui étoient dans des Résidences autour du Faïfo, & leur donnerent des gardes, qui les veilloient jour & nuit. Le jour suivant, une troupe de Soldats étant entrée dans l'Eglise, par ordre des Mandarins, en enleverent un Tableau de la Sainte Vierge, qu'ils vouloient faire fouler aux pieds des Renegats, & ces Missionaires les ayant voulu empêcher, ils en furent fort maltraitez. Les Pasteurs & les Prêtres étant donc hors d'état d'animer les Chrétiens, ces miserables furent attaquez avec plus de rage & de facilité, pour tomber dans l'apostasie. Les premiers qu'on séduisit à Faïfo, furent les Japonois, qui étoient gens riches, & qui paroissoient être les colomnes de l'Eglise. Les menaces qu'on leur fit de leur enlever tous leurs biens, les intimiderent si fort, qu'ils renierent honteusement la Foy : & pour marque de leur renonciation, on les contraignit de fouler aux pieds l'Image

de nôtre Seigneur, ce qui se pratiquoit à l'égard des hommes ; & pour les femmes, on les faisoit asseoir dessus.

Cette chute causa un tres-grand scandale, leur mauvais exemple étant suivi d'un grand nombre des plus riches & des plus considérables Cochinchinois de la Ville de Cacham. Mais parmi ces Chrétiens, il y en eut plusieurs qui préfererent la mort à l'apostasie, les uns étant exposez aux élephans, d'autres à avoir la tête tranchée, & d'autres à être brûlez à petit feu. C'étoit aussi un spectacle pitoyable de voir d'un côté la contrition de ces pauvres Chrétiens, tombez par foiblesse, & de l'autre, la continuation des rigueurs que l'on exerçoit sur quantité de genereux Confesseurs, qui alloient par les ruës demandans l'aumône la cangue au col, eux qui s'étoient vûs peu de jours auparavant, dans l'abondance de toutes choses, & voir leurs femmes & leurs enfans réduits à la derniere mendicité. Plusieurs craignant pour lors leur foiblesse, se retirerent dans les forêts, abandonnant leur temporel, pour assûrer leur salut, au milieu des incommoditez du froid & de la faim.

La persecution s'étendit ensuite dans la Province de Quanquia, où l'on comptoit environ quatre mille Chrétiens, dont plusieurs ayant manqué de cœur, il y en eut quatre, qui reparerent par leur courage, le scandale que la pusillanimité des autres Chrétiens avoit fait, qui furent condamnez à perdre la vie.

A ces quatre se joignirent trois enfans de quatorze ou quinze ans, dont les parens ayant renié, ils les avoient abandonnez, pour aller chercher le martyre. En effet, ils furent exposez aux élephans, qui les prenant avec leurs trompes, & les jettant en l'air, les reçûrent sur leurs défenses, & les écraserent sous leurs pieds à terre. Martyrs de la Cochinchine.

Les Chrétiens qui assisterent à cet illustre spectacle, recueillirent les précieuses Reliques de ces saints Martyrs. Les Peres Jesuites eurent les corps des deux garçons, & le Missionaire François eut la tête d'une petite vierge Lucie, que M. l'Evêque de Berythe fit déposer quelque tems après sous l'Autel de l'Eglise qu'il a fait bâtir à Siam.

En ce même tems, le Roy ordonna que le Crucifix fut exposé publiquement dans la ruë de Faïfo; & l'on fit

publier à son de trompette, que tous les habitans de la Ville, sans en excepter aucun Cochinchinois, ou Chinois, vinssent le fouler aux pieds, pour inspirer par ce moyen à tous ses Sujets un plus grand mépris de nôtre Religion. On fit peindre un Crucifix sur une toile, & on le porta par dérision par toutes les ruës, jusqu'à onze heures du matin, que toute la Ville s'étant renduë au lieu qu'on avoit marqué, ceux qui refuserent de le fouler aux pieds, furent reconnus & punis comme Chrétiens. Les motifs que le Roy avoit eu d'en venir à cette extrémité, jamais pratiquée par aucun Tyran, étoient fort inconnus, & d'autant plus surprenans, que ce Roy honore le Dieu du Ciel. On croit qu'il en avoit ainsi usé par de pures raisons d'Etat, craignant que la Religion qu'on introduisoit en son Royaume, ne fût un prétexte, pour y introduire peu à peu un autre gouvernement & un autre Prince, dont il croyoit que le Crucifix étoit l'Image. Il y a beaucoup d'apparence que les Juifs, qui sont répandus en grand nombre parmi cette Nation, étoient les principaux auteurs de cette jalousie que le Roy avoit con-

çûë ; & qu'étant envieux des progrès que nôtre Religion avoit faits depuis plus de quarante ans dans ce Païs, ils craignoient qu'ils n'augmentassent à vûë d'œil, par la Mission des Evêques François : De sorte qu'ils voulurent en arrêter le cours, par les calomnies & les soupçons qu'ils firent couler dans l'esprit du Roy. Et ce qui confirme dans cette conjoncture, est qu'ils semerent dans la Chine en même tems les mêmes impostures, qui ont été la cause du plus abominable & du plus injurieux Arrêt que l'on aye jamais publié contre la Foy.

Le nombre de tous les Martyrs, qui donnerent leur vie cette année, tant à Faïfo & aux lieux circonvoisins, qu'en la Province de Cacham, & ailleurs, a été de quarante-trois.

A la fin de cette même année, les Jesuites furent chassez, & les Prêtres Missionaires ; mais ils trouverent auparavant le moyen de reconcilier à l'Eglise les Japonois, & plusieurs autres, qui confessoient l'avoir abandonné trop lâchement ; & non-seulement ceux qui étoient tombez, & ceux qui s'étoient cachez dans les bois, venoient la nuit dans l'Eglise, pour y participer

aux ſaints myſteres, mais encore dix Idolâtres ſe firent inſtruire, & furent baptiſez avant leur départ.

En 1665. les Miſſionaires François étant retournez dans ce Royaume, ils s'arrêterent deux ou trois jours dans la Province de Nha Rou, où ils confeſſerent & communierent pluſieurs Chrétiens, & baptiſerent quelques Idolâtres. Ils en uſerent de même dans la Ville Capitale de la Province de Phuan, & dans celle de Quining ou Pulocamby, où le nombre des Fideles étoit tres-grand, & après avoir traverſé trois ou quatre autres Provinces, toûjours avec de grandes précautions, ils arriverent enfin à Faïfo, où ils croyoient être plus en ſûreté, qu'en pluſieurs autres endroits, à cauſe du grand nombre des Etrangers qui s'y rencontrent.

Ils écrivirent de là une Lettre circulaire à tous les Chrétiens, pour conſoler les affligez, confirmer les chancelans, relever ceux qui étoient tombez dans la perſecution, & les exhorter à abatre le petit Autel, qu'ils avoient élevé dans leurs maiſons par le commandement du Roy, & qui étoit une marque d'Idolâtrie, par laquelle

on distinguoit ceux qui avoient foulé les saintes Images, d'avec les autres qui étoient demeurez fermes: & pour leur donner plus d'horreur d'une si grande impieté, ils résolurent de ne point dire la Messe dans la maison d'aucun qui s'en trouveroit coupable; de ne le point recevoir pour Parrain sur les sacrez fonds, & de suspendre même de leurs fonctions les Catechistes, qui seroient enveloppez dans ce malheur; jusqu'à ce qu'ils eussent effacé la honte de leur crime par la gloire de quelque genereuse action, & d'une penitence exemplaire. Cette conduite eut tout le succès que le Saint Esprit donne aux desseins, dont il est l'auteur. Ces Peuples, qui sont naturellement passionnez pour l'honneur, furent picquez d'un saint desir de réparer celui qu'ils avoient perdu. La Lettre qu'ils reçûrent, leur ayant appris le retour des Missionaires, les enflamma d'un zele tout divin contre eux-mêmes. Ils s'exhorterent les uns les autres à pleurer amerement leur misere, & ils se soûmirent à tout ce qui leur fut ordonné, pour se remettre bien avec Dieu. La persecution neanmoins, qui s'étoit un peu rallen-

tie, se renouvella, les Missionaires François se retirerent dans la Province de Quining, où ils furent occupez sans cesse pendant quatre mois, tant au rétablissement des Fideles, qu'à la conversion des Gentils. Puis ils retournerent à Faïfo en 1666. prenant les moyens les plus prudens pour secourir les Chrétiens, en se retirant dans des barques sur le bord du Fleuve, pour y recevoir les malades, & leur y conferer les Sacremens; & en plusieurs autres endroits, où ils leur donnoient des rendez-vous. Pendant quoi, plusieurs étoient déferez aux Magistrats, qui les punissoient rigoureusement. Mais cela n'empêchoit pas les Missionaires de faire des conversions considérables; tellement qu'en un mois ils baptiserent un Bourg tout entier, situé dans un Païs, qu'on appelle Phaou Tay.

Cependant les Jesuites étant revenus à Faïfo, firent tous leurs efforts pour obtenir du Roy de pouvoir demeurer dans son Royaume; mais ils ne pûrent le flechir: si bien qu'ils furent obligez de retourner à Macao, au grand regret des Chrétiens. On n'observa pas la même rigueur à l'égard des Missionaires François, qui conti-

nuerent

nuerent de travailler à la conversion des Infideles. Ils baptiserent dans la Province de Quang Nhgiam trois cens Cathecumenes en 1670. & firent les ceremonies Ecclesiastiques du Baptême sur ceux qui avoient été déja envoyez. Ils reconcilierent encore un bourg presque entier, qui avoit manqué à la Foy pendant la persecution, dans les montagnes de Bar Nhge. Ils y baptiserent aussi pendant quatre mois plus de cinq cent Idolâtres, outre cent trente qu'ils avoient baptisez dans la Province de Quang Nhgiam.

Après le dénombrement fait des Fideles dans ce Royaume, il s'en est trouvé sur les Registres mille trois cent quatre-vingt-trois dans la Province d'Hüe, sept cens dans les montagnes de la Province de Cham, & dans les Bourgs & les Villages circonvoisins, & six vingt dans quelques endroits de la même Province, quatorze cent dans celle de Quining, sept cent dix-sept dans celle de Dienning ou Nha Trang: & au regard des autres Provinces, que ces Missionaires ont toutes parcouruës à la réserve d'une seule, les persecutions presque continuelles les ont empêché d'en sçavoir exactement le nom-

bre. Ils croyent neanmoins qu'il y a bien dix mille Chrêtiens, sans compter ceux que les Jesuites ont baptisez les deux dernieres années.

Voila quel étoit l'état de la Religion de la Cochinchine vers la fin de Février 1670. & il y a toutes les apparences du monde qu'elle y auroit fait des progrès très-considérables les années suivantes, si les deux Missionaires avoient pû y continuer leurs travaux avec deux autres du Païs. Mais Dieu, par des secrets de sa Providence toûjours adorable, a voulu affliger cette pauvre Eglise par la mort de ces deux François, dont les Chrêtiens de ce Païs ont pleuré amerement la perte, & les Idolâtres mêmes, qui ont assisté à leurs obseques avec une devotion remarquable. Ensuite de quoi, plusieurs se firent baptiser, après avoir été instruits par les deux Prêtres Cochinchinois.

Messieurs Hainques & Baindeau.

En 1672. cette Eglise étant dans la désolation, M. de Berythe, l'un des Evêques François, qui étoit à Siam, s'y transporta, la visita & la consola; & après avoir essuyé quelques bourasques de la persecution qui y survint, il y établit quelques autres Prêtres Mis-

ſionaires, & des naturels du Païs; puis il retourna à Siam.

En 1673. un ſeul Catechiſte donna le Baptême à deux mille quatre cent Idolâtres; un autre en baptiſa ſix cent, & un autre deux mille en dix-huit mois. En cette même année, ces nouveaux Miſſionaires furent empriſonnez, dans la Province de Quannhiac pour la Religion, ſous prétexte de crime de concuſſion, dont on les accuſoit: mais tout ſe termina au bien de la Religion; & on les rétablit avec honneur dans leur miniſtere, par l'ordre du Roy, qui leur permit l'année ſuivante de prêcher la Foy, & à ſes Sujets de l'embraſſer: & neanmoins la perſecution ne laiſſa pas de continuer dans les Provinces de Nuoc-man & de Phuyen, mais tres-rude; & cependant on ne laiſſa pas de convertir trois à quatre mille ames. On en baptiſa plus de onze cens dans les trois premiers mois qui ſuivirent immédiatement la Déclaration du Roy pour la liberté de conſcience; & dans les trois derniers, autant à proportion. Il paroiſſoit donc aſſez incertain quel ſuccès auroit la Religion, lorſque tout-à-coup le Roy ſe détermina à faire venir dans ſon Royaume M. l'Evêque de

Berythe, qui ne manqua pas de s'y rendre dans un Vaisseau qu'il lui avoit envoyé à Siam. Il fut tres-bien accueilli de ce Prince, chez lequel il s'étoit rendu en habit Episcopal, dont la modestie plût à tout le monde, qui s'étoit trouvé à l'Audiance, pour y voir ce qu'on n'avoit point encore vû en cette Cour. Cet Evêque, après avoir remercié le Roy de la grace qu'il lui avoit faite de l'envoyer prendre à Siam, lui demanda avec une generosité digne d'un homme apostolique, sans aucun respect humain, la permission de prêcher à ses Sujets en public, & de leur enseigner en particulier la Loy du vrai Dieu. Le Roy reçût tres-bien son compliment, & lui accorda non-seulement de bouche; mais par écrit, la permission qu'il lui demandoit, avec la liberté de demeurer dans ses Etats, d'en sortir, d'y retourner, comme il lui plairoit, & d'y envoyer telles personnes qu'il jugeroit à propos pour avancer ses desseins.

Une reception si favorable donna de la terreur aux Prêtres Idolâtres. Le bruit s'en répandit si promptement dans toutes les Provinces les plus éloignées, que lorsque M. de Berythe les parcourut, pour y visiter les principa-

lès Eglises, il trouva tous les esprits prévenus d'un respect extraordinaire pour sa personne. Il seroit difficile de marquer combien d'Infideles reçûrent le Baptême, & combien de Chrétiens s'approcherent des Sacremens, depuis le mois d'Août 1675. qu'il arriva, jusqu'au mois d'Avril 1676. qu'il en sortit; parce qu'on n'en a point marqué le détail dans les Relations: Il suffira de dire en general, qu'il fit solemnellement par tout les fonctions Episcopales; & presque tous les Catechistes le reconnurent pour le veritable Pasteur du Troupeau de Jesus-Christ dans leur Païs, en qualité de Vicaire Apastolique. Aussi en étant tous édifiez, & ne pouvant retenir en eux-mêmes les sentimens qu'ils en avoient, ils en écrivirent en commun au Pape. Innocent XI.

Cette Lettre, qui est au nom de toute l'Eglise de la Cochinchine, signée de trois Prêtres & de cent neuf Catechistes, commence par les actions de graces à Dieu, pour la misericorde qu'il a faite à la Cochinchine de jetter les yeux sur elle, pour y faire semer les veritez de l'Evangile. Elle s'étend ensuite sur les merites des Peres Jesuites,

qui en ont été les premiers Apôtres. Puis se plaignant du relâchement qui s'étoit glissé peu à peu dans les mœurs des Fideles, elle benit Dieu une seconde fois d'avoir inspiré au S. Siege d'envoyer des Evêques, Vicaires Apostoliques, qui puissent les exciter dans leur langueur, soit par eux-mêmes en personne, soit par les Missionaires, qui en ont été préparer les voyes devant eux. Enfin elle fait un dénombrement des persecutions que les Missionaires ont souffertes, des fatigues qu'ils ont essuyées, des grands exemples qu'ils ont donnez, des fruits qu'ils ont faits, de l'esperance qu'on a d'en voir de jour en jour de plus grands. Après quoi, elle finit en conjurant le Souverain Pontife de les proteger en toutes choses, pour les rendre capables de plus en plus de procurer la gloire de Jesus-Christ, par la conversion des ames.

En 1676. les choses étant sur le point que nous les venons de marquer, on vit un grand concours de Fideles chez les Missionaires de Faïfo, & la Chapelle étoit une Eglise ouverte à tout le monde. On y disoit la Messe après le Soleil levé, on y prêchoit publiquement avec éclat, & l'on y ad-

ministroit les Sacremens sans crainte. Ces Missionaires sont à present fort connus & estimez du Roy, des Princes, des grands Seigneurs & du Peuple. Ils voyagent par tout en habit Ecclesiastique, comme en France. Personne ne s'oppose plus ouvertement à leurs emplois, ni à la Cour, ni dans la plûpart des Provinces ; & il semble qu'il ne faille presque rien, pour faire un changement entier de l'Etat, en ce qui regarde la Religion.

Dans la Province de Quannhiac, on voyoit avec un plaisir extrême des filles du Païs, qu'on appelle les Amantes de la Croix, que les Missionaires avoient tellement formées pour la Religion, que dans la suite elles ont atteint les degrez de perfection. Il n'y en avoit alors qu'une Maison bien établie, composée seulement de douze, s'étant fixées à ce nombre, & qui subsistoit depuis trois ans dans la plus exacte observance de ses Regles. Les plus anciennes firent des vœux publiquement entre les mains de M. l'Evêque de Berythe, qui visitoit cette Province, en cette même année. Si ce dessein subsiste, cette Maison sera sans doute une Maison de benediction, où

Dieu ne sera pas moins glorifié que dans les Monasteres de l'Europe les mieux reglez : Car elles prient beaucoup, & mangent peu ; elles travaillent dans tout le tems, que la priere & les exercices du corps ne les occupent pas ; elles ont une Superieure, qu'elles aiment, & qu'elles honorent parfaitement ; elles suivent avec la derniere exactitude les petits Reglemens qu'on leur à donnez ; elles ont une confiance & une soumission parfaite à leur Directeur : En un mot, elles ne cedent en rien aux Religieuses les plus ferventes des Ordres les plus reformez ; & il y a lieu d'esperer que les larmes qu'elles versoient en abondance jour & nuit, lorsqu'elles demandoient à Dieu dans l'ardeur de leurs oraisons la conversion de tout le Royaume, obtiendront de lui les graces necessaires pour la consommation d'un si grand ouvrage.

En cette année, dans les courses que les Missionaires firent en plusieurs Provinces de ce Royaume, ils trouverent des Villages de trois à quatre cens habitans, qui depuis 2. ans, s'étoient entierement convertis, quoiqu'auparavant il n'y eût que 3 ou 4 Chrétiens, & étant sollicitez

follicitez dans les autres, ils y baptiserent des Aldées tout entiers, qui sont des habitations de Payens.

Dans un certain Canton de ce Royaume, qui est dans des Montagnes, est une Nation, qu'on appelle Moi Ro, dont le teint est assez noir; que l'on dit qu'aucun Missionaire Européan n'a point encore approché, dont le Peuple est partie Cochinchinois, & partie d'une Nation assez inconnuë, dont la Langue, l'habit, les mœurs & la Religion sont toutes différentes de la Cochinchine, où chaque Village à son Seigneur particulier, qui pourtant est soumis au Roy, & qui lui paye tribut. On ne voit parmi eux aucun Temple d'Idoles; & comme ils ignorent le Dieu du Ciel, ils adorent le Ciel même, & lui présentent des Sacrifices. Leur Religion consiste aussi dans un grand respect qu'ils ont pour les morts. Un des Missionaires François, qui a découvert ces Peuples, & qui en a baptisé plusieurs, dit que si on travailloit à les instruire, on en convertiroit beaucoup; & que ceux qui étoient baptisez, paroissoient encore plus zelez que les Cochinchinois convertis; & qu'ils ont je ne sçai quoi de

la simplicité & de la ferveur des premiers Chrétiens de l'Eglise. On trouve neanmoins parmi ces gens-là un obstacle, qui seroit difficile à vaincre, & qui paroît avoir pris sa source dans le Judaïsme: Car c'est une Loy parmi eux, que lorsqu'un homme marié vient à mourir, son frere, ou son neveu, s'il n'a point de frere, épouse sa veuve; & si l'un & l'autre refusent absolument cette alliance, ils se soumettent à porter une certaine marque d'infamie. Quelques Auteurs disent que cette obligation n'est pas si étroite parmi eux, que les deux parties n'en soient dispensées, en payant par le refusant l'amande commune, qui est une vache ou un pourceau.

Mais la grace de Dieu est assez puissante, pour venir à bout de cette difficulté, & il faut tout esperer d'elle dans la conversion des Infideles, en attendant qu'elle inspire à quelques Missionaires zelez le dessein d'aller secourir cette Nation. Outre les progrès qu'on pourroit faire parmi ce bon Peuple, leur Païs donne une entrée facile aux Missionaires dans le Royaume de Laos, où la Foy n'a point été prêchée jusqu'à present, quoique les Sujets de

cet Etat ſoient fort conſiderez entre les Orientaux.

En cette même année, un des Miſſionaires François s'étant trouvé chez le Gendre du Roy, qui eſt Miniſtre d'Etat, où trente Bonzes étoient aſſemblez, il s'y fit une grande Conférence de la Religion, qui fit un tres-bon effet dans les eſprits de ces Idolâtres. Enſuite de quoi, les deux Princes, fils du Roy, ayant eu quelques converſations avec lui, touchant les myſteres de nôtre Religion, ils lui proteſterent que rien au monde ne les empêcheroit d'embraſſer le Chriſtianiſme, dès qu'ils ſeroient parfaitement convaincus de la verité de ſa Doctrine. Ce qui fait aiſément juger des belles diſpoſitions de ce Royaume, pour ſe convertir entierement.

Les Rôles des Baptêmes qui ſe ſont faits depuis le jour de Saint Luc de l'année 1675. juſqu'à pareil jour de l'année ſuivante, montent à plus de ſept mille perſonnes, ſans compter les autres, dont on n'a point eu les Memoires. Et à l'égard des progrès du reſte de l'année, une Relation de cette année 1676. porte qu'un des Miſſionaires naturels du Païs, en avoit

baptisé près de deux mille.

Les dernieres Relations de l'année 1676. portent que le Roy avoit dessein de mettre de son vivant, le Gouvernement de son Royaume entre les mains de son fils aîné ; mais les plus éclairez ne le croyoient point. Quelque chose qui arrive, & quelque changement qui se fasse, on croit que la Religion Chrétienne ne souffrira aucune altération ; parce que les Missionaires sont également bien auprès du pere & des enfans, & tous les Principaux de l'Etat ont nôtre Foy en grande veneration.

De la Religion du Royaume de Cambaye.

Davity, de l'Asie, derniere Edition.

CE Royaume est assez étendu. Il confine à ceux de Siam & de la Cochinchine, dont il est presentement Tributaire. Il est gouverné par un Roy, & les Mandarins y rendent la Justice de la même maniere qu'en la Chine. Ils sont tous Idolâtres, & ils croyent qu'après la mort, toutes les créatures, tant hommes, que bêtes, doivent recevoir le châtiment, ou la récompense de leurs actions. Ils ont plusieurs Temples & des Bonzes, com-

me au Japon & à la Chine, quoiqu'ils soient moins superstitieux. Ils n'ont aucun mêlange de Mahometans.

Le Roy de Cambaye, qui regnoit en 1599. envoya, à la persuasion d'un Portugais, à Malaca un Ambassadeur au Gouverneur, & à tous les Superieurs des Ordres Religieux, à l'effet de renouveller l'Alliance avec le Roy de Portugal. Ce qui se fit solemnellement; & des Jesuites entrerent dans ces Etats, où ils firent assez de fruit. Ces Peuples sont d'un naturel propre à recevoir l'Evangile, & sont tellement voisins de Siam, que les Missionaires qui sont établis à Siam, s'y peuvent rendre facilement.

Celui qui regnoit en 1665. étoit fort clement, & il étendoit sa douceur jusques sur les animaux. Il faisoit grand cas de la prédiction certaine des Eclypses; & il seroit à propos que tous ceux qui se veulent mettre en credit dans ce Païs, sçûssent parfaitement les Ephemerides, pour ne se jamais tromper dans ce qu'ils prédisent: autrement les Gentils les tourneroient en ridicules, principalement les Chinois, qui s'y trouvent en grand nombre, & qui entendent la plûpart cette Science. *Relation des Missionaires François.*

Ce Roy respectoit si fort les Talapoins, qui sont les Docteurs de la Loy, que non-seulement il se gouvernoit par leurs conseils, mais on disoit même qu'il s'étoit fait recevoir parmi eux, & qu'il observoit leur genre de vie, à la réserve du celibat, dont ils l'avoient dispensé, quoiqu'ils le gardent tous, selon leur Regle, avec tant d'exactitude, que si quelqu'un tomboit dans un adultere, ou dans une simple fornication, il seroit condamné sans misericorde à être brûlé tout vif. On punit du même supplice tous ceux qu'on peut convaincre d'être Sorciers : & la maniere de les convaincre, est de les plonger dans la Riviere ; & s'ils surnagent, ils sont convaincus, & condamnez. On croit qu'il y a beaucoup de ces sortes de gens dans tous ces Païs ; & il ne faut pas s'en étonner, puisque le Démon y regne si absolument, par une Idolâtrie generale. Les Peuples y sont doux, charitables, temperans & sobres ; & les femmes y sont si modestes & si chastes, qu'elles n'ont point du tout de ressemblance dans les mœurs avec les Payennes de la Cochinchine, quoique les deux Païs soient limitrophes.

Il y a un tres-ancien & tres-celebre

Temple dans ce Royaume. Il s'appelle Onco, & il est presque aussi fameux entre les Gentils de cinq ou six grands Royaumes, que l'Eglise de S. Pierre de Rome l'est parmi les Chrétiens. C'est là qu'ils ont leurs principaux Docteur ; ils y consultent leurs doutes, & ils en reçoivent leurs décisions avec autant de respect que les Catholiques reçoivent les oracles du S. Siege. Siam, Pegôu, Laos, Ternacerim, & quelques autres Royaumes, y viennent faire des Pelerinages, quoiqu'ils soient en guerre ; & le Roy de Siam, quoiqu'il soit ennemi déclaré de ce Royaume, depuis sa révolte, ne laisse pas de mander tous les ans à ce Temple le nom de ses Ambassadeurs, par une religieuse observance.

Leurs Docteurs portent le nom de Talapoins, dont la Langue est aussi différente de la vulgaire, que la Latine l'est des autres Langues de l'Europe. Leur vie est si pauvre & si austére, que pour l'exterieur, elle ne cede en rien à l'austérité & à la pauvreté des Religieux les plus réformez de l'Eglise. Ils vivent tous d'aumônes, ne pouvant rien avoir en propre, ni exercer aucun commerce. Ils ne mangent jamais de

viande ; & le soir, ils ne mangent rien de cuit, se contentans de quelques fruits cruds, dont ils font leur collation : Si bien qu'on peut dire qu'ils gardent un jeûne perpétuel. Pour Science, ils n'ont qu'une simple connoissance des choses naturelles, dont ils se picquent ; & si l'on pouvoit être assez heureux pour détromper ces Docteurs trompez & trompeurs, on détruiroit aisément l'Idolâtrie chez tous les Peuples voisins.

Ceux du Païs disent ordinairement que nôtre Dieu & le leur sont freres ; mais que le nôtre est le plus grand. Ils ont beaucoup de respect pour nos Eglises & nos Images ; & ils paroissent si dociles, & si peu opiniâtres à défendre les maximes de leur Loy, dont ils ne sont peut-être pas fort bien instruits, qu'il semble qu'on pourroit aisément les convaincre de leur erreur, & les tirer de leurs superstitions. Ils ont le naturel doux & traitable, & ils ont tant de simplicité & de charité naturelle, qu'on doit regarder ces dispositions comme un riche fonds, sur lequel la Providence prétend que l'on établisse nôtre Religion. Ils pratiquent l'hospitalité avec tant de perfection,

qu'elle feroit honte aux Chrétiens ; & en quelques Villages qu'on se trouve, dans les plus épaisses forêts, ils reçoivent volontiers tous les passans, les logent, les nourrissent, & leur donnent gratuitement tout ce qui leur est necessaire.

Il faut pourtant avoüer que cette Mission seroit une des plus difficiles des Indes, tant parce qu'il faudroit les aller chercher dans le fonds des bois, comme les PP. Jesuites font en Canada avec tant de benediction, sans attendre qu'on les vienne chercher, que parce qu'il faudroit que les Missionaires, qui voudroient travailler avec succès auprès d'eux, fissent état de mener une vie aussi austére que celle de leurs Talapoins; & c'est une étrange nourriture pour un homme qui court les forêts depuis le matin jusqu'au soir, qu'un peu de ris, & un peu de poisson salé : encore le faut-il porter avec soi ; car on n'y trouve ni poisson, ni viande, il faut s'abstenir de vin. Le Missionaire François qui se rencontra à Cambaye en 1665. fut conduit d'abord par la Providence à une Peuplade de Chrétiens, composée de Portugais, de Chinois, de Melayois, d'Indiens,

& autres, qui faisoient en tout quatre cent ames. Cette Peuplade est une espece d'habitation, qu'on appelle le Camp des Portugais. La situation en est si avantageuse, que bien que le reste du Royaume soit inondé une fois par an, neanmoins l'eau ne vient jamais jusqu'à l'Eglise, quoiqu'elle soit en platte campagne, sans aucune élevation. Cette Eglise est petite, & nouvellement bâtie; mais elle est fort propre, & elle contient sans peine le nombre des Communians, qui monte à trois cent personnes. Cette Peuplade s'étoit retirée en ce Païs depuis la déroute de Macaçar, d'où les Hollandois les avoient chassez, & elle étoit gouvernée par le Vicaire General, qu'on appelle Gouverneur de l'Evêché de Malaque.

En l'année 1667. la belle-sœur du Prince du Tunquin fut baptisée avec une de ses parentes à Cambaye. Ce qui peut avoir des suites tres-avantageuses pour la Religion dans le Tunquin.

Le même Missionaire dit que dans ses courses dans ce Royaume, il a découvert une Nation fort nombreuse, dont les Peuples ont les oreilles lar-

ges d'une palme : Qu'ils habitent les forêts, sont sans Religon, sans Bonzes & sans Talapoins : Qu'il y a plusieurs Sorciers parmi eux ; mais cela leur est commun avec tous les Païs voisins, d'où Jesus-Christ n'a pas encore chassé le Démon.

De la Religion du Royaume de Champa, ou Ciampa.

CE Royaume, qui est entre Cambaye & la Cochinchine, étoit Tributaire de la Chine, il n'y a pas long-tems ; mais il est réduit depuis quelques années sous la puissance du Roy de la Cochinchine, dont il est demeuré Tributaire. *Davity de l'Asie.*

Les Peuples de ce Royaume sont la plûpart Idolâtres. Ils paroissent neanmoins assez capables des veritez évangeliques. Il est vrai qu'un grand nombre des Sujets naturels du Païs sont infectez des erreurs de Mahomet, & de la Secte des Sarazins ; & neanmoins il n'y a aucune Mosquée dans les Villes, & ceux qui demeurent à la campagne, sont si ignorans sur la Secte dont ils font profession, qu'il y a beaucoup d'apparence que l'on pourroit aisé- *Relation des M.ss. Franc.*

ment, avec la grace de Dieu, les faire passer à nôtre Religion, si on leur en exposoit les veritez & la morale. En effet, un Missionaire François, qui y passa en 1665. allant à la Cochinchine, eut la consolation d'y baptiser trente Infideles adultes. Le Viceroy lui fit un accüeil tres-favorable; & lui ayant entendu dire quelque chose en passant de la nature de nôtre ame, & du bonheur éternel des gens de bien, après cette vie, il y prit tant de goût, qu'il témoigna être mari de ce qu'il n'étoit pas assez versé dans la Langue des Annamites, que le Missionaire parloit, & de ce que ce Missionaire n'étoit pas assez instruit en celle du Païs, pour pouvoir s'entretenir à fonds avec lui sans Interprete, sur des matieres qu'il jugeoit si importantes. Mais il le pria, en cas qu'il repassât quelque jour dans ce Royaume, de venir loger chez lui; & ne le pouvant arrêter pour lors, il le fit conduire sûrement, avec honneur, jusqu'à la Ville de Nha-Rou, qui est le commencement du Royaume de la Cochinchine.

En 1679. un Missionaire François passa dans ce Royaume avec un Neophyte Cochinchinois, qui avoit été

baptisé quelque tems auparavant à Siam, après y avoir porté durant plusieurs années l'habit de Religieux Chinois dans un Monastere qui est établi dans cette Ville-là. Ce Neophyte avoit vêcu en tres-grande estime avec ces faux Religieux, qui sont en grand nombre, & qui passent pour des Saints, à cause de leur austérité : & comme il s'étoit accoutumé avec eux à n'user ni de viande, ni de poisson, Dieu l'ayant éclairé & touché, il n'a point trouvé de peine à embrasser la vie apostolique des Missionaires; dont l'abstinence n'est gueres moins rigoureuse. Il sortit donc de son Monastere, malgré toutes les oppositions de ses amis, & il vint se jetter entre les bras des Vicaires Apostoliques, pour aller travailler par tout où il leur plairoit lui donner Mission. Ces Prélats, après y avoir bien pensé, crûrent devoir l'appliquer au Royaume de Ciampa, parce qu'il y a plusieurs parens, qui pourront être fort utiles au Missionaire François & à lui, pour y avancer les affaires de la Religion.

De la Religion du Royaume de Laos, ou des Langiens.

Relation du Royaume de Laos du P. Marini.

CE Royaume qui eſt un de ceux du dernier Orient, dont on n'a preſque jamais entendu parler en Europe, a huit dégrez & demi de latitude, ſelon les Geographes, qui font cinq cent mille, mais il n'a que 150. mille d'étenduë, étant borné de montagnes des tous côtez ; il eſt entre les Royaumes de Tunquin, de la Cochinchine, de Cambaye, de Siam, de Pegou & d'Ava.

Les Langiens ont vêcu long-tems en forme de République dans la pratique des Loix naturelles, plûtôt que de celles des Chinois leurs voiſins qu'ils ſuivoient en partie, auparavant qu'ils euſſent des Rois, & qu'ils ſe fuſſent aſſujettis à leur Empire. Le culte des Idoles leur étoit inconnu, & les differentes Doctrines étrangeres n'avoient pas encore infecté ni corrompu leur Royaume. Le Ciel ſerain & découvert, comme il étoit, étoit leur Temple ; un je ne ſçai quoi qu'ils eſtimoient ſur toutes choſes, étoit leur Dieu qu'ils adoroient ſous le nom de Manda-

rin. Ils avoient ſeulement appris, mais fort legerement, cette Doctrine qui traitoit de l'origine de l'homme : mais ils en croyoient une autre du renouvellement de ce Monde inferieur, & qu'il y auroit ſeize autres Mondes, ou Royaumes ſubordonnez l'un à l'autre ſous le Ciel. Ils demeurerent ſans Maître dans cette ſimplicité juſques à ce que les infâmes Diſciples de Xacca ſe répandirent par toute l'Inde, où chacun débitoit ſes imaginations le plus fortement qu'il lui étoit poſſible, & communiquerent leur méchante Doctrine vers les extrémitez de l'Orient juſques au Japon, & dans la Chine, d'où quelques-uns ſe perſuadent qu'ils ſe rendirent dans le Royaume de Laos où ils l'enſeignerent publiquement. De telle ſorte que les Langiens ſe virent environnez de Temples que ces Diſciples de Xacca avoient conſacré aux Idoles, & de Prêtres nommez Talapoins deſtinez à leur ſervice, dont ils augmenterent le nombre, auſſi-bien que les Idoles, preſcrivant auſſi des Loix, & préſentant des Livres en caracteres Indiens, que le ſimple peuple n'entendoit pas, afin que la Doctrine qu'ils avoient répandüe, lui fût un myſtere,

C'eſt du Royaume de Tunquin que l'Idolâtrie eſt entrée par communication de voiſinage dans celui de Laos.

& cette nouvelle Religion une chose sacrée, émanée originairement du lieu où Xacca leur souverain Maître avoit pris naissance. Cette nouveauté neanmoins ne put pas tellement satisfaire l'esprit des Langiens, qu'ils ne conservassent encore ces premieres impressions qu'ils avoient reçûës touchant l'immortalité d'une ame qui ne meurt jamais, & une Providence qui ne dort point & qui veille toûjours; parce qu'ils croyoient, comme ils croyent encore, que ces Mandarins superieurs à tous les seize Mondes, conduisent & gouvernent ce Monde inferieur où nous vivons, & que comme s'il étoit de leur dépendance, leur jurisdiction s'étend jusques-ici bas. Mais cela n'empêche pas que les differentes Sectes, dont ils font profession aujourd'hui, n'ayent mis beaucoup de confusion parmi eux touchant leur créance, & les principaux points de Religion qui les rendent plus sensuels & libertins, que raisonnables.

Les Ecoles de ceux qui s'élevent à la qualité de Maîtres, & de Chef de la Religion, consistent en trois classes principales, qui sont remplies de ceux qui en font profession, tant Ta-

lapoins,

lapoins, que feculiers. On enfeigne dans la premiere l'origine du Monde, des Hommes & des Dieux fous mille circonftances fabuleufes & ridicules, & cette Doctrine leur tient lieu de Loi ancienne. Dans la feconde on traite de celle de Xacca, qui paffe pour la Loi nouvelle. Dans la troifiéme on s'exerce à concilier les paffages oppofez, à réfoudre les doutes & les opinions de ceux qui en ont écrit, & à accorder l'ancien avec le nouveau ; c'eft-à-dire, s'embaraffer davantage, & fe faire des monftres pour les combattre. Les Inventeurs de cette troifiéme claffe, fe perfuaderent qu'ils méritoient de porter le nom d'Illuminez ; mais leurs écrits font fi remplis de confufion & de contradiction, qu'on peut dire qu'ils ne fçavent ce qu'ils difent.

Au refte, il femble que comme en plufieurs autres Religions, le Démon fe foit efforcé particulierement en celle-ci, d'abufer des principaux myfteres, & d'en prendre fi bien les apparences, que confondant la verité avec le menfonge, l'efprit demeure toûjours enfeveli dans ces tenebres de confufions, fans pouvoir jamais s'en affranchir ; & il reçoit bien plus faci-

lement cette Doctrine, qui favorise les sens, que la plus sublime & spirituelle des simples & veritables mysteres, que les yeux du corps ne peuvent pénetrer.

Leur créance. Ils croyent que le Ciel est de toute éternité. Ils lui soûmettent seize Mondes terrestres, dont les plus élevez sont les plus délicieux, où les sens sont tout à fait satisfaits. Ils soûtiennent aussi que cette Terre que nous habitons est de toute éternité, & plusieurs autres rêveries touchant l'origine du Monde. Ils ont même des Principes qui renversent apparemment les Mysteres sacrez de l'Incarnation, de la Passion, & de la Resurrection de Nôtre-Seigneur, & encore touchant la substance des Anges, dont ils font descendre les Negres. Ils disent que dès dix-huit mille ans avant le renouvellement du monde il y avoit quatre Dieux, dont trois, après avoir gouverné le monde l'espace de cinquante ans, ennuyez d'un si grand embarras, se retirerent dans un lieu où ils joüissent de toutes les douceurs de la vie. Ils disent de plus, qu'à present il y a un Dieu qui doit regner cinq mille ans, & que ce Dieu n'est autre que Xacca, qui a encore

trois mille ans à vivre, après lesquels ils esperent un autre Dieu, qu'ils nomment déja sans le connoître, & sans sçavoir quel il est, *Pha Mit Tay*; & que celui-là, comme un Antechrist contre Xacca, ruinera les Temples, brisera les Idoles, brûlera les Livres, persécutera & interdira l'exercice des Religions, & particulierement celui de la Secte de Xacca, & prescrira d'autres Loix opposées aux siennes, distribuëra d'autres Livres, choisira d'autres Talapoins; en un mot qui renouvellera tout.

Quelques autres ont une Theologie plus relevée, mais remplie de blasphêmes contre Dieu & contre Jesus-Christ, touchant sa venüe au monde & sa sortie: D'où ils conclüent que nôtre sainte Loi, est la même que celle des cinq mille ans, qui fut pratiquée en Orient avant la naissance de Xacca, mais qui n'est plus en usage depuis plus de deux mille ans; & qu'elle est défectueuse, parce que ceux qui l'observent, n'en peuvent esperer ni or ni argent, ni prosperitez, ni divertissement, ni plusieurs femmes, & qu'il semble au contraire qu'elle tire avantage des confusions & des affronts,

& qu'elle fasse passer la pauvreté pour les veritables richesses, & des trésors inépuisables, & la mort pour le plus grand de tous les biens, & une vie anticipée. Mais parce que Xacca est ennemi irreconciliable de ces rigueurs, & de ces veritez orthodoxes, & que la voye qu'il prescrit est tres-agreable, qui fait goûter à ses Sectateurs les charmes de la vie, où les bienheureux joüissent pleinement de la félicité : Ils l'estiment infiniment, & le considerent comme un Dieu moins févere & plus favorable.

Ils ne veulent pas qu'on leur parle de l'Enfer, de peur de troubler par la considération de ses cruelles peines & éternelles, les plaisirs de leurs Sectateurs, qui ne refusent rien à leurs sens. Ceux qui suivent encore aujourd'hui les opinions de l'ancienne Loi, & qui nient la Métempsycose, disent qu'à la mort les ames des méchans sont exterminées & aneanties : mais que celles des bons, prennent un corps d'air aussi subtil que la lumiere du Soleil, & que parcourant insensiblement & passant par les seize Cieux, où elles joüissent de tous les plaisirs qui s'y rencontrent, elles s'en retournent ensuite.

tres-heureuses pour se réünir à leurs corps, & se rétablir dans le même état d'hommes, qu'elles possedoient auparavant, mais remplies de toute sorte de biens; par le moyen desquels elles s'élevent au rang des Rois, & des Souverains. Mais ceux qui suivent la doctrine de Xacca, & des Talapoins, disent que les ames de ceux qui en ont mal-usé pendant leur vie, n'ont point d'autre retraite, après leur mort, que l'Enfer, pour y expier leurs crimes, & où elles sont plus ou moins tourmentées, selon la grandeur de leurs fautes, & qu'il est situé sous cette grande Colomne de seize Mondes, qui sont les Paradis des Bienheureux. Que celles qui y sont condamnées, y languissent l'espace de quelques siecles, après lesquels elles retournent enfin en ce monde: mais qu'auparavant de ranimer un corps humain, elles sont forcées d'entrer dans les moindres animaux, & les plus abjects, & que de l'un en l'autre elles font une transmigration en des plus nobles, jusques à ce qu'elles ayent parcouru toutes les especes, & qu'elles reprennent enfin un corps humain comme auparavant; mais à des conditions fâcheu-

ses, & dignes de compassion, dans l'esperance neanmoins de s'élever à un état plus glorieux, si principalement ils font part aux Talapoins des avantages qu'ils en recevront : En sorte que les mêmes venans à mourir une seconde fois, ils obtiendront un passeport, pour être admis en quelqu'un des seize Paradis, sans être obligez de faire d'autre penitence; & y pourront joüir de tous les plaisirs, après lesquels ces hommes brutaux soûpirent davantage : & pourront même, quand il leur plaira, retourner dans le monde, quand les plaisirs d'une vie si délicieuse leur seront importuns. D'autres ne croyent ni Enfer, ni Paradis, ni Anges, ni Diables; de sorte qu'ils vivent dans toutes les dissolutions imaginables.

Leurs Prêtres promettent que ceux qui auront été charitables, joüiront infailliblement, après cette vie, du seiziéme Paradis; & à ceux qui les assisteront en leurs besoins, une puissance divine de tirer de rien ce qu'ils desirent, & dequoi se satisfaire; c'est-à-dire, autant de femmes que le plus, ou moins d'aumônes qu'ils auront fait pendant leur vie, leur en auront ac-

quises ; & que les circonstances de leurs bonnes actions marquées dans le livre de vie, seront manifestées quand il sera tems de l'ouvrir.

Ces brutaux, cependant, qui ne buttent qu'au crime, & à satisfaire leur sensualité, s'épuisent en faveur des Talapoins, & leur font de grandes charitez.

Il est vrai qu'ils n'ont point de commerce avec les femmes, & qu'ils s'en abstiennent, leur profession les y obligeant.; & ils assurent que les Talapoins, qui se seront conservez dans la continence, en cette vie, auront chacun le pouvoir en l'autre, de créer & de tirer du néant autant de femmes qu'ils pouvoient en avoir, & dont ils se sont privez pendant qu'ils vivoient : mais que ceux qui se sont soulez de plaisirs en cette vie, entreront dans l'Enfer, après leur mort, comme gens indignes de recevoir aucune grace. Voila les Articles de foy de ces Talapoins, les points de doctrine, & la Theologie qu'ils enseignent.

Leurs Prêtres sont appellez Talapoins, dont le nom vient du Royaume de Pegou. De vrai, selon l'idio- Leurs Prêtres.

me du païs, il les faudroit appeller Phé. Ces sortes de gens passent pour les plus perfides du Royaume, & pour le rebut, & la lie du peuple la plus abominable, paresseux, & ennemis jurez du travail. Leurs Couvents sont autant d'Universitez d'hommes tres-vicieux, d'aziles de vagabonds & de faineants, & d'Ecoles de toutes sortes de méchancetez & d'abomination. Ils commencent à embrasser la vie Religieuse dès leur plus tendre jeunesse, dont ils éprouvent les rigueurs en qualité de Novices jusqu'à l'âge de vingt-trois ans; après lesquels ils sont examinez, auparavant que de faire Profession, & d'être incorporez à la Congregation. Ils paroissent devant des gens deputez de la Communauté, qui les interrogent, & qui jugent du progrès qu'ils ont fait dans l'intelligence de leurs Maximes, & de leur Théologie, & dans la pratique & l'usage de leurs Ceremonies : & selon qu'ils ont réüssi en cette tentative, & que les examinateurs en sont satisfaits, on en donne avis à la Communauté, qui s'assemble sur ce sujet, reçoit le sentiment des examinateurs, & procede ensuite par la pluralité des voix. Cela étant fait,

fait, le Novice est admis & censé être dessors de la Communauté. Quant aux Ceremonies, le Profés pour rendre sa Profession plus solemnelle, cherche la protection de quelque Mandarin riche, pour y assister en qualité de Parain : Et parce que chacun tient à honneur d'y être invité, personne ne s'en défend, quoiqu'ordinairement il en coûte beaucoup; au contraire, on reçoit cette civilité de la part des Talapoins, avec bien de la complaisance : en sorte que celui qui s'y est engagé, s'en acquitte toûjours avec le plus de magnificence qu'il lui est possible, afin d'accompagner cette action de l'applaudissement du peuple, & de l'approbation des Talapoins.

Premierement, le Mandarin donne de superbes & de riches habits au Novice qui doit faire profession, & lui envoye un Elephant, sur lequel il monte, tout rempli de vanité, & précede seul une troupe des premiers Seigneurs de la Ville à cheval, qui sont suivis de plusieurs Regimens d'Infanterie, & d'une infinité de peuple. Après avoir ainsi paru dans toutes les principales ruës de la Ville, on entre au Temple de l'Idole, où le Novice doit faire sa

Profession. Cette Ceremonie dure longtems, & souvent jusques à la nuit. La Fête dure trois jours, on la passe dans le Temple, sans autre indulgence que d'y boire & d'y manger, dans toutes sortes de dissolutions, & tous les Autels y servent de table. Le Mandarin fait toute cette dépense, laquelle, quoique prodigieuse, n'égale pas encore celle du present qu'en reçoit en particulier le nouveau Profés, qui peut, comme tous les autres, après cette Profession solemnelle, retourner dans le siécle, s'il veut, sans aucune Dispense, & sans que les Superieurs songent seulement à remedier à ces desordres, qui sont assez ordinaires; parce qu'il s'en trouve plusieurs, qui après toutes ces ceremonies, vivent dans l'indépendance, qui se divertissent autant qu'ils peuvent, & qui se marient : ce qu'on ne leur permettroit point, s'ils demeuroient dans le Couvent, & qui vivent avec leurs femmes, tant que dure les provisions qu'ils ont amassées, pendant qu'ils étoient Talapoins; & quand elles viennent à manquer, & qu'ils ne peuvent plus subsister qu'avec bien de la peine, & sans aller chercher de tous côtez, ils

abandonnent leurs femmes, & retournent en leurs Couvents, où comme s'ils y avoient vêcu fort religieusement, ils sont reçûs sans aucune contradiction par les Anciens, qui exercent volontiers la même charité envers eux, qu'on leur a fait autrefois en semblable occasion. Ils ne désertent pas leurs Couvents cette fois seulement, pour vivre dans le mariage, qu'ils contractent à leur mode; mais quand ils veulent, & qu'ils s'ennuyent de leur genre de vie, & cependant la porte leur est toûjours ouverte. Ils sont vêtus d'une soutanelle de toile jaune fort fine, qui leur va jusques aux genoux, avec une ceinture de toile rouge. Ils vont nuds pieds avec le bras droit tout découvert, & un éventail à la main chargé d'une devise, qui marque leurs qualitez, & le rang qu'ils tiennent, pour les distinguer les uns d'avec les autres. Ils se rasent entierement, & jusques aux sourcils deux fois le mois, aux premiers jours de la Lune, & lorsqu'elle est en son plein. Leurs Couvents sont de la même façon que ceux de nos Chartreux, dont toutes les Cellules sont séparées, & toutes égales, à la réserve de celle du

Superieur, qui est tres-magnifique. Il est de ces Talapoins, dont la réputation est fort bien établie, & qui ont des dévots & des dévotes, qui en ont beaucoup de soin, & qui leur envoyent avec profusion ce qui leur est necessaire.

Leurs exercices, & leur façon de vivie.

Voici leurs exercices, & leurs emplois quand ils sont en Communauté. Ils se levent au matin, assez tard; ils sortent du Couvent deux à deux fort modestement & dans un profond silence; puis ils se séparent pour demander l'aumône, dans differens quartiers de la Ville: Et afin d'édifier le monde par leur silence, ils n'exposent leurs necessitez que par signe, & retournent enfin au Couvent, où mettant à part les plus friands morceaux de leurs quêtes, ils distribuent le moindre aux poules, aux serviteurs, & aux prisonniers. Les partages étans faits, le silence cesse, & chacun se rend en sa Cellule, où il fait un ample déjeûner, puis ils dorment trois heures, après lesquelles ils se rendent dans un Réfectoir commun, où ils trouvent des tables chargées de toutes sortes de viandes délicates. Ils se reposent une heure après, & de là chacun se rend

à ſon exercice. Les Novices vont étudier leurs ceremonies ; les Ecoliers vont apprendre à lire, & à écrire en deux manieres, dont l'une eſt commune au païs, & l'autre propre & particuliere aux Talapoins ; comme ſeroit parmi nous le François & le Latin. Les uns vont apprendre à chanter & les autres paſſent le tems en converſation à la porte du Couvent, où ils reçoivent des viſites, & apprennent les nouvelles de ce qui ſe paſſe. Vers le ſoir ils ſoupent legerement ; puis après leurs actions de graces, ils ſe rendent tous dans le Temple, où ils chantent de certaines prieres, qu'ils diviſent quelquefois par la moitié, ou qu'ils abregent, ſelon qu'ils ont lié partie de quelque promenade, & d'aller prendre le frais, après que le Soleil eſt couché ; parce qu'alors il eſt permis à chacun de faire ce qu'il lui plaît.

Ils paroiſſent toûjours fort ſérieux, & affectent autant qu'ils peuvent un air fier & dédaigneux. Ils ſont extrêmement ambitieux d'honneur, & veulent qu'on leur faſſe toûjours civilité ſans en vouloir rendre.

Si quelque Talapoin eſt convaincu d'avoir fait une action deshonnête, &

principalement d'avoir fait violence à une femme, on en informe, & on examine serieusement toutes les circonstances; & selon que le scandale est grand, on en punit l'auteur à proportion, & le Roy seul connoît de leurs affaires, & de leurs délits. Le coupable se présente devant lui, & après avoir examiné les circonstances des faits qu'on lui impose, s'il se défend bien, & qu'il puisse se justifier, le Roy le renvoye tres-volontiers, pour conserver toûjours la réputation de ces Religieux, & engager d'autant plus le peuple à leur rendre l'honneur & le respect qu'il leur doit. Mais si le crime est si évident, & si manifeste qu'on ne le puisse excuser, alors le coupable est condamné à servir les Elephans, & à passer le reste des ses jours dans cet emploi, qui est le plus honteux, & le dernier de tous. Le Roy ne se comporte de la sorte envers les Talapoins, que par politique, & par une certaine necessité; parce que s'il en vouloit user autrement, & avec séverité, il les extermineroit en peu de tems, & il n'en resteroit pas un parmi les Langiens. Aussi est-il leur protecteur, & dans leurs interêts, jus-

ques-là qu'il fait gloire de se dire le Chef & General de la Religion des Talapoins, ou Grand Maître, comme nous appellons celui de Malthe ; se chargeant par ce moyen du soin de pourvoir à toutes leurs necessitez. Il conserve avec tant d'empire cette qualité de Superieur qu'il a sur eux, que sans en donner commission à personne, il les porte incessamment à l'observance de leurs Regles, leur faisant voir l'obligation qu'ils ont de se confesser tous les quatorziémes jours de chaque Lune ; leur prescrivant aussi les jours qu'ils doivent jeûner, & ceux qu'il faut fêter, & les ceremonies qu'il faut observer aux Fêtes les plus solemnelles. C'est lui qui résout tous les doutes, qui concilie & accorde les Ecritures. Enfin il est l'arbitre & le Juge souverain de tout ce qui regarde leur conduite.

Outre toutes ces petites régularitez, ces Religieux sont encore obligez de se confesser tous les quatorziémes jours de chaque Lune. Leur façon de se confesser est semblable à celle qui se pratique dans les Couvents des Religieux Chrétiens, quand ils tiennent Chapitre. Ils s'assemblent tous dans une

grande Salle, où étans assis selon leur rang de reception, les plus anciens sortent de leur place, les uns après les autres, & se mettant à genoux au milieu de la compagnie, disent distinctement, & à haute voix : *Mes Peres, je vous dis ma coulpe, si le mois passé j'ai bû, mangé & joüé, & si j'ai mal employé mon tems, & me suis extraordinairement diverti : si je me suis mis en colere, si j'ai injurié quelqu'un, si j'ai avancé quelque chose contre la verité*; & ainsi d'autres fautes dont ils s'accusent tous, sous cette condition de *si* ; & de *peut-être*. Chacun s'étant acquitté de ce petit devoir, l'absolution suit immédiatement après, laquelle ils ont presque tous pouvoir de donner; parce qu'il semble que les pechez, dont chaque Talapoin s'accuse, sont presque infinis, les vœux de toute la Communauté en general n'y sont pas inutiles : En sorte qu'ils prononcent quelques paroles confusément entre leurs dents, dont il se fait un bruit sourd, & un bourdonnement quelque espace de tems. Ils n'ignorent pas cependant que l'Absolution est telle que la Confession, défectueuse en la matiere & en la forme, & que cette conduite est

une grimace & une hypocrisie, qui les engage d'autant plus librement dans le crime, que la satisfaction qu'ils en font est facile; mais ils se persuadent qu'ils ont fait une action meritoire, & qu'on leur en doit de reste, quand ils ont satisfait à cette obligation, & qu'ils ont pratiqué cette circonstance de leurs Regles, qui passe pour la plus importante.

Ils ont coutume aussi de faire certaine eau, semblable à nôtre Eau-benîte; mais on ne sçait comment l'usage en est passé jusques à eux. Quoiqu'il en soit, c'est une espece d'Eau-benîte, & qui est passée en superstition, comme les autres Mysteres de nôtre Foy. Ils l'envoyent aux malades, comme un remede souverain, & est en telle veneration parmi ces Peuples, qu'encore qu'elle ne contribuë rien à la santé, & qu'ils n'en ayent vû aucun effet, ils en veulent avoir, à quelque prix que ce soit. Usage de l'Eau benîte.

L'honneur que l'on rend aux Idoles, ne consiste pas à leur immoler des Victimes, ou à leur faire des Sacrifices; on leur offre simplement des fleurs & des parfums, avec un peu de ris, qu'ils mettent sur les Autels, y allumant aussi

des cierges. Ils portent à la main de certains brasselets, comme des Chapelets qu'ils récitent debout devant l'Idole, répetant incessamment leurs chansons, & leurs imprécations détestables.

Voilà la vie & la conduite des Talapoins, qui demeurent dans les Villes; mais il y en a d'autres plus solitaires, qui menent une vie plus retirée dans des bois & des forêts, pour cacher leur méchante vie, y vivant dans des abominations épouventables : & neanmoins ils ont la réputation de vivre dans une grande regularité, & fort religieusement, quoiqu'en effet leur conduite ne soit qu'hypocrisie & d'autant plus libertine, que leur retraite y contribuë entierement, & qu'elle les met en liberté d'en user plus licentieusement dans des lieux où l'on n'observe pas de si près leurs déportemens. Ces Hermites reçoivent plus d'aumônes que les Talapoins des Villes. Ils admettent un jeûne de trois mois, pour se disposer à faire leur Pâque; mais dans ces trois mois ils ont deux festins par jour, un en viande, qui se fait secretement, & l'autre en poisson, dont leurs amis leur envoyent de grandes provisions. Tel-

ſement qu'à l'égard de ces gens-ci, la Pâque eſt un jeûne, abandonnant en cette occaſion le ſecond repas de poiſſon, pour recevoir la liberalité de ces mêmes amis de toutes ſortes de viandes bien apprêtées. La plûpart des Talapoins ſe ſervent de l'art Magique, & des ſortileges avec leſquels ils ſurprennent le Peuple.

Le nombre des Talapoins s'eſt ſi fort augmenté depuis peu, que craignant que les choſes neceſſaires à la vie leur manquent quelque jour, ſans leur induſtrie particuliere, ils ſe ſont tous appliquez à apprendre les Arts du Païs, qui ſont à preſent toutes leurs occupations en leurs Couvents, leſquels ſemblent être changez en autant de boutiques d'Artiſans, & de Marchands. Neanmoins ils ont de grands revenus, qui conſiſtent principalement dans ces Offrandes qui ſe font durant le mois d'Avril en l'honneur de Xacca, qui eſt le mois de leur Jubilé, & de leur Indulgence pleniere, auquel tems il n'eſt point de Langien qui ne faſſe ſes preſens, & qui ne ſoit tres-aſſidu aux Temples. Et afin que chacun puiſſe ſatisfaire ſon zele & ſa devotion, ils expoſent l'Idole Xacca dans une tres-gran- Leur Jubilé.

de cour, sur un lieu éminent, afin que tout le monde la voye : elle y est toûjours accompagnée de quelques Talapoins, pour y recevoir des prodigieuses Offrandes d'or, d'argent, de ris, de toilles, d'étoffes, & de toutes sortes de choses necessaires à la vie : Et en ces occasions ces Talapoins, qui sont commis à la garde de l'Idole, pillent autant d'or & d'argent, qu'ils en ont besoin, sans que l'on s'en puisse appercevoir, à cause des sommes immenses qu'ils y reçoivent.

On prêche tous les jours de ce même mois dans le Temple, en presence d'une infinité de gens qui s'y rendent de tous côtez. Ils s'efforcent de persuader aux Auditeurs, qu'il n'est point de tems plus propre en toute l'année, que celui-là, pour se rendre digne de recevoir les biens, & les avantages de cette vie, & se disposer de les posseder aussi en l'autre; & l'esperance qu'ils en ont, fait de si fortes impressions sur leurs esprits, que tous les jours de ce mois leur sont autant de Fêtes; on cesse de vaquer à toute sorte d'affaires, & on ne s'entretient d'autre chose, que de faire des presens, de visiter les Temples, & d'y faire ses devotions; parce

qu'en ce tems-là ils sont toûjours ouverts. Et à la fin du mois, un Prédicateur des plus fameux d'entre les Talapoins, monte en chaire, où après avoir fait une succinte récapitulation de tout ce que les autres ont avancé sur ce sujet le long du mois dans leurs prédications, il y ajoûte un beau discours. Ils tâchent de persuader à leurs Auditeurs en ces occasions de renoncer au monde, & de prendre l'habit des Talapoins pour en augmenter le nombre, afin de conserver la Religion dans sa splendeur. Ils témoignent un zele incroyable sur ce sujet, jusques à combler de graces & de benedictions de la part de l'Idole, les familles qui sacrifient de leurs enfans dans les Couvents. Sur la fin de la Prédication il exhorte ses Auditeurs à l'exacte observance de la Loy, qui consiste en cinq préceptes négatifs, dont le premier est de ne tuer aucun animal; le second, de ne point commettre adultere; le troisiéme, de ne point mentir; le quatriéme de ne point dérober; & le cinquiéme, de ne point boire de vin. Le Talapoin cependant, pour lever tous les scrupules, déclare au Peuple, que celui qui obtient une dispense de qui que ce soit des leurs,

qui a le pouvoir de la donner, pourra en vertu de cette permission vivre à sa fantaisie, sans encourir la peine des prévaricateurs. De sorte que plusieurs, pour se soustraire à la coulpe & à la peine, sollicitent une dispense du Talapoin, qui ne l'accorde jamais qu'au poids de l'or & de l'argent, à celui qui la demande, & pour un tems, & à l'égard de l'un des cinq préceptes seulement; mais le tems énoncé dans la dispense étant expiré, on en sollicite une nouvelle. Enfin tout le fruit de la Prédication va toûjours au profit, & à l'avantage du Prédicateur & du Couvent, & jamais à celui des Auditeurs, parce que réduisant tout le Pentateuque de la Loy, à un seul précepte, l'infame Talapoin reprend sa premiere leçon, & conclud par où il avoit commencé. Ce précepte est celui que nous appellons affirmatif, duquel, selon leur Doctrine, on ne peut pas se dispenser, & qui consiste à faire des aumônes, & sans lequel il n'y a point de salut à esperer : si bien que ces miserables Langiens, ainsi persuadez par leurs Prêtres, & pour ne pas attirer la colere & l'indignation de Xacca, leur payent sous le titre d'aumônes, non

pas tous les ans, mais tous les mois, la dîme de tout ce qu'ils gagnent à la ſueur de leurs corps : & pour cela ils ont inſtitué une Fête pour recevoir ces Offrandes, qui eſt le jour avant la pleine Lune, d'où ils commencent à compter le premier jour de leur mois, ſelon leurs rubriques ; lequel jour ils accompagnent de pluſieurs ceremonies ridicules.

Les Bonzes du Japon ſe vantent d'être Diſciples des Talapoins, Sectateurs de Xacca, qui ſe rendirent de Laos ou de Siam, où ils communiquerent ce qu'ils en avoient appris : en ſorte qu'encore aujourd'hui, ceux de Siam vont à Laos, comme dans une Univerſité, pour y apprendre les maximes de Xacca, qui ſont au moins le plus en reputation, ſi elles ne ſont point entierement conformes à l'ancienne tradition.

Ils approuvent la Monogamie, & diſent qu'on ne devroit contracter mariage qu'avec une ſeule femme, mais le Démon par cette adreſſe, qui eſt une des plus fortes batteries dont il ſe ſert pour terraſſer & captiver la vertu, même parmi les Chrétiens, l'a fait paſſer pour une avarice ſordide dont on taxe Leurs Mariages.

par raillerie en des Chansons & des Pasquinades, les Mandarins qui ne veulent qu'une seule femme en mariage. Ils seroient assûrément loüables, & mériteroient des éloges particuliers, s'ils cherissoient la continence par un principe de vertu; mais elle n'a point encore été reverée à ce point-là en ces quartiers, & son merite est inconnu parmi ces Peuples. Ils sçavent bien que de ne se pas engager avec beaucoup de femmes, c'est moins par un penchant qu'ils ayent à la vertu, que par ménage pour s'affranchir de plus grandes dépenses, & plusieurs n'en satisfont pas moins leurs brutalitez, mais par une certaine ambition de grandeur affectée, ont une troupe de femmes les uns plus & les autres moins, chacun selon son pouvoir. Ces pauvres malheureuses, que l'on réduit avec les autres, se trouvent aussi-bien renfermées, que mal mariées. De toutes celles neanmoins qui vivent dans cette captivité, il n'y en a qu'une qu'ils nomment la principale femme, qui est la premiere avec laquelle on a contracté, à l'exclusion des autres qui n'y sont qu'en qualité de secondes: & afin de faire connoître qu'ils veulent que le mariage qu'ils ont

contracté ne soit pas pour un tems seulement, ils en accompagnent ordinairement la ceremonie d'une circonstance qui signifie un lien indissoluble. Ils choisissent deux personnes qui ayent vêcu le plus long-tems dans une parfaite amitié, lesquels comme témoins oculaires & irreprochables reçoivent la parole des deux époux, qui promettent de la même façon de vivre ensemble jusques à la mort dans une parfaite intelligence. Souvent neanmoins ces belles promesses ne durent pas long-tems, & ils y manquent ordinairement pour des raisons frivoles, & dont le mari se sert pour chercher une autre femme, & la femme un autre mari.

Ceremonie qui s'observe en le contractant.

Ils font une Fête l'espace d'un mois au decès de leurs parens, dont ils celebrent les funerailles avec beaucoup de pompe & de magnificence, autant pour temperer & divertir leur douleur, que pour faire honneur aux ames des défunts. Il y a festin tous les jours, mais on ensevelit le mort, & on le renferme dans un cercueïl : On n'invite que les Talapoins seulement pour veiller les morts ; mais ils y vont moins pour pleurer le mort, que pour y faire bonne chere : neanmoins ils

employent une grande partie du tems à debiter certaines Chansons faites pour ces occasions, & par le moyen desquelles ils disent qu'ils enseignent à l'ame, le chemin du Ciel, afin qu'elle ne s'égare point en ce Païs inconnu. Le mois étant expiré, ils élevent une pyramide chargée d'une infinité d'ornemens, & à laquelle après qu'ils y ont enseveli le cadavre, ils mettent le feu, & le réduisent en cendres, qu'ils ramassent ensuite tres-soigneusement pour les transporter dans le Temple des Idoles, qui est rempli de toutes sortes de Mausolées en quoi on fait dépense : Après cette ceremonie, on ne se souvient plus du défunt, & jamais on n'en fait mention ; parce que l'opinion de la transmigration y étant aussi reçûë, ils croyent que l'ame est passée au lieu qui lui étoit destiné, & qu'ainsi elle ne leur appartient plus. Il est certain cependant qu'ils se dispenseroient volontiers de faire toutes ces ceremonies & ces grandes dépenses, si l'honneur & le respect ne les y engageoient, tant pour se conformer à la pieuse coûtume de leurs anciens, & ne se pas opposer aux Talapoins qui l'ont inserée dans leur Ceremonial, comme une Loy indispen-

ſible, & qu'ils font obſerver exactement, tant pour leur interêt particulier, & les avantages qu'ils en retirent, que pour s'affranchir de la crainte qu'ils ont qu'en negligeant de rendre les derniers devoirs à leurs prédéceſſeurs, ceux qui leur ſurvivront, ne leur refuſent cet honneur. Et voila pourquoi ils en uſent ſi genereuſement, & qu'ils n'y épargnent rien.

Au reſte, les Peres Jeſuites font un grand fruit dans ces Païs, auſſi-bien qu'en la Chine & dans le Tunquin, convertiſſant tous les jours des Langiens, nonobſtant les traverſes & les perſecutions de ces Talapoins, dont ils inſultent même les fauſſes maximes par leur zele incomparable.

C'eſt ce que les dernieres Relations venans de ces Païs, nous apprennent.

De la Religion du Royaume de Coray ou Corée.

CE Royaume de la Corée, qui eſt en la partie Orientale de la Chine, eſt un Païs, qui n'a gueres moins d'étenduë que toute l'Eſpagne. Il n'eſt ſeparé de la Chine que par une grande

Hiſtoire de la Conquête de la Chine par M. de Palafix, Evêque d'Oſma.

Riviere, & il en étoit autrefois Tributaire, lorsque la Chine étoit sous la puissance du Tartare. Mais depuis, les Coréens n'ayant pas voulu reconnoître l'Empire des Chinois, ils s'étoient donné un nouveau Maître, qui envoyoit seulement quelques presens à la Cour de Pequin.

Relation de Tavernier, 3. part.

Ce Royaume, qui est une grande Terre presque inconnuë jusqu'à ce jour dans les lieux où elle va s'étendre par derriere la Chine jusqu'au fonds de la Tartarie Nieulhan, est une Peninsule, située entre la Chine & le Japon. Ses habitans n'ont presque point de Religion. Le menu Peuple fait bien quelques grimaces devant les Idoles; mais il ne les révere gueres, & les Grands, qui les honorent encore moins, parce qu'ils croyent être quelque chose de plus grand qu'une Idole. Les jours de Fêtes, le Peuple se range dans le Temple, où chacun allume un morceau de bois de santeur; & après l'avoir mis dans un vase, ils le vont offrir à l'Idole; & après lui avoir fait une profonde reverence, ils se retirent. Voila tout leur culte.

Leur culte envers leurs Idoles.

Leur créance.

Quant à leur créance, ils sont persuadez que celui qui fait bien, en sera

récompensé, & que celuiquifait mal, sera puni. Du reste, ils ne sçavent ce que c'est que de Prédication, ni de mystere: Aussi ne disputent-ils point de Religion, croyant tous une même chose, pratiquée également par tout le Royaume. Lorsqu'un de leurs parens ou de leurs amis vient à mourir, ils se trouvent tous au Temple, pour faire honneur au mort, chacun allant à l'offrande, qu'un Prêtre fait devant l'Image. Il y en a beaucoup dans cette occasion, qui ne craignent point de faire trente & quarante lieuës, pour assister à cette ceremonie, pour témoigner leur reconnoissance à la memoire du défunt.

Leurs Religieux.

Leurs Moines, qu'ils appellent aussi Talapoins, offrent deux fois le jour des parfums devant une Idole; & les jours de Fêtes, ils font du bruit avec des tambours, des bassins & des chaudrons, pour honorer ces Pagodes. Les Cloîtres & les Temples, dont le Païs est presque rempli, sont la plûpart sur les montages, chacun sous la Jurisdiction d'une Ville.

Il y a des Monasteres, où l'on voit jusqu'à cinq ou six cent Moines, & certaines Villes en ont dans leur res-

sort plus de quatre mille. Ils sont divisez par bande de dix, de vingt & de trente. Le plus ancien commande; & si quelqu'un manque à son devoir, il le peut faire châtier par les autres de vingt & de trente coups de bâton : mais si l'offense est grande, il le livre au Gouverneur de la Ville dont il dépend. Comme il est permis à chacun de se faire Moine, tout le Païs de Corée en est rempli, sur tout à cause qu'ils peuvent quitter cette profession quand il leur plaît. Cependant ils ne sont gueres plus estimez que les Esclaves, à cause des grands tributs auxquels ils sont sujets, & des ouvrages qu'ils sont obligez de fournir au Roy. Leurs superieurs sont en grande estime, quand ils sont sçavant, & vont de pair avec les Grands du Païs, étant nommez les Moines du Roy, & en portant l'ordre sur leurs habits. Ils jugent comme Officiers subalternes, & font leurs visites à cheval, étant tres-bien regalez par tout où ils passent.

Leur maniere de vivre.

Ces Moines ne peuvent rien manger qui ait eu vie. Ils portent la barbe raze & les cheveux, & la conversation des femmes leur est interdite ; & si quelqu'un manque à ces Reglemens,

il est severement puni, & chassé du Cloître. Après leur premiere tonsure, on leur fait une marque au bras, qui ne s'efface jamais; & c'est en cela qu'on reconnoît ceux qui ont été dans la Religion. Ils travaillent, pour gagner leur vie. Quelques-uns vont à la quête. Plusieurs d'entre eux ont quelque petite pension du Gouverneur. Ils ont toûjours chez eux des petits enfans, à qui ils apprennent à lire & à écrire; & quand ils ont atteint l'âge de discrétion, s'ils veulent être razez, ils demeurent dans la Maison.

Les Cloîtres & les Temples sont bâtis aux dépens du Public, chacun y contribuant à proportion de ses facultez. Il y a encore dans ces Pais une autre sorte de gens, qui vivent comme ces Moines dans l'abstinence, & dans les fonctions du Service des Idoles; mais ils ne sont pas razez, & ont la liberté de se marier. Ils croyent par tradition que les hommes ne parloient autrefois qu'un même langage; mais que le dessein de bâtir une tour pour monter au Ciel, avoit causé la confusion des Langues.

On a fait bâtir depuis quelque tems dans la Ville de Sior deux Cloîtres de Religieuses.

Religieuses, entretenus aux dépens du Roy & des Grands ; dans l'un desquels étoient toutes personnes de qualité, & dans l'autre des filles du commun. Elles étoient toutes razées, observant les mêmes Regles, & faisant le même Service que les hommes. Mais il y a plusieurs années que le Roy, qui regne aujourd'hui, leur a donné la liberté de se marier ; de sorte que la plûpart désertent leur Monastere.

Le Tartare s'est rendu Maître de ce
en 1643. Royaume depuis plusieurs années, en même tems qu'il s'est assujetti celui de la Chine ; mais la Religion n'y a pas changé de face, non plus que dans les Royaumes qu'il a conquis.

Relation des Miss. Franç. La Religion Catholique faisoit un tel progrès dans le Royaume de Tunquin en 1634. que l'estime & la réputation de la vertu des Chrétiens de ce Païs, en étoit devenuë comme publique dans les Royaumes étrangers. Ce fut aussi ce qui porta un Ambassadeur du Royaume de Laos, qui se trouva alors à la Cour de Tunquin, de s'informer de cette Loy, & d'en tirer des instructions particulieres, par la conversation même qu'il pratiqua avec les Peres Jesuites ; ensuite de laquelle, il

fut

fut tellement convaincu, qu'il leur fit offre de les conduire à son retour, au Royaume de Laos. Toutefois le Superieur de la Maison de Tunquin ne jugea pas qu'il fallût se rendre tout-à-fait aux offres obligeantes de cet Ambassadeur ; mais qu'il falloit auparavant l'agrément du Roy, & une expresse déclaration de son consentement. C'est pourquoi il écrivit en cette même année 1634. une Lettre à ce Roy, par laquelle il lui demandoit permission d'aller en son Royaume annoncer à ses Sujets la Loy & l'Evangile de Jesus-Christ, dont il fit porteurs deux Catechistes Chrétiens Tunquinois, leur mettant aussi en main un Tableau du Sauveur, pour lui présenter. Ce que le Roy reçut avec de grands témoignages d'affection, & rendit à l'Image du Sauveur, qu'il exposa dans son Palais, de tres-profonds respects, & ne se contentant pas de cela, il fit sçavoir, de l'avis même de ses Ministres, à ces Peres Jesuites, qu'il auroit une extrême satisfaction, s'ils vouloient prendre la peine de venir dans ses Etats y publier leur sainte Loy.

C'étoit à la verité une grande disposition pour introduire l'Evangile dans

ce Royaume, où les principaux mêmes de la Cour, sur le recit de nos mysteres, qu'ils avoient entendu faire dans des entretiens familiers, avoient déja témoigné de grands empressemens d'embrasser nôtre Religion : Mais le manque de Missionaires, qui ne pouvoient pas même suffire aux grandes & nouvelles dispositions qui paroissoient tous les jours dans le Tunquin, & qui ne donnoit pas lieu d'entreprendre si-tôt cette nouvelle Mission, fit différer cette entreprise jusqu'à l'année
Jean Marie Leriae 1638. qu'un de ces Peres, lequel avoit été chassé de la Cochinchine, où il travailloit au salut des ames, s'y rendit heureusement, accompagné de quelques Catechistes Cochinchinois, qu'il avoit menez pour le secourir. Et Dieu a tellement beni son dessein, qu'étant entré bien avant dans les bonnes graces du Roy, & des principaux Seigneurs de la Cour, par le moyen de quelques presens de devotion qu'il leur a fait, & de Livres de Mathematiques, auxquelles il étoit tres-intelligent, a travaillé heureusement à leur conversion, un grand nombre de Peuple de ce Royaume ayant reçû le Baptême, & embrassé la Foy Chrétienne, malgré

les traverses & les obstacles des Religieux de ce Païs, dont il combattoit incessamment les fausses maximes. Tellement qu'il y a lieu d'esperer que la réduction des Peuples de ces Etats ira toûjours en croissant, & que la Foy y sera quelque jour dans son regne. C'est ce que les dernieres Relations de ce Païs portent.

De la Religion du Japon.

L'Empire du Japon, qui est un amas de plusieurs Isles, contenant environ 250. lieües de longueur, sur 230. de largeur, est presque le dernier Païs de l'Asie. L'on comptoit autrefois soixante-six Royaumes entre toutes ses Isles. Il y en a trois remarquables par leur grandeur. La plus grande s'appelle Niphon, la seconde Ximo, & la troisiéme Xicock. Cette premiere est quatre fois plus grande que les deux autres. On y comptoit autrefois trente-cinq Royaumes. On la divise aujourd'hui en cinq parties seulement, dont les noms sont Jamaisoit, Jetsen, Jetsesen, Quanto & Ochio. Ces cinq parties sont encore subdivisées en plusieurs Provinces. *Tavernier tom. 3.*

L'Isle de Ximo ou Saycok & Bungo, peut avoir 160. lieües de circuit. Celle de Xicock ou Tonsa, en peut avoir six-vingt. Les autres, qui sont aux environs, ne sont pas si considérables. Mais pour n'ennuyer pas le Lecteur par un plus long détail de cette description, je le renvoye à la Carte que le Sieur Tavernier rapporte dans sa Relation, qui a été faite sur les lieux.

Ces Isles furent découvertes en 1542. par les Portugais, qui en eurent la connoissance par le moyen du commerce qu'ils faisoient dans les Royaumes de Siam & de Cambaye. Ils n'eurent pas beaucoup de peine à s'y établir, parce que les Japonois n'eurent point d'abord tant d'aversion pour les ceremonies Ecclesiastiques, qu'ils en eurent à la suite : Si bien qu'en peu de tems, la Religion Catholique y fit de si notables progrès, qu'on leur permit de bâtir des Eglises en plusieurs endroits du Royaume, & particulierement à Nangazachy, grande Ville de Ximo. En voici les fondemens.

Sept ans après que les Portugais eurent abordé pour la premiere fois au Japon, Saint François Xavier y vint prêcher l'Evangile. Sa premiere des-

cente fut dans l'Isle de Niphon. Il y demeura deux ans & quelques mois, & parcourut plusieurs endroits de ces Isles : mais son principal dessein étant d'aller à la Chine, il s'embarqua pour ce voyage. Le Vaisseau ne fut pas plûtôt en Mer, que Saint François tomba dangereusement malade. Le Capitaine & tous les Officiers furent d'avis de le mettre à terre, croyant qu'il y pourroit recevoir du soulagement, d'autant plûtôt qu'ils se voyoient près de l'Isle Sechen ou Hainan, dépendante de la Chine. Ils y mirent ce Saint ; & sa maladie y étant augmentée, quelques jours après, il finit en ce lieu sa Mission avec sa vie, après avoir établi la Foy Chrétienne, avec des progrès admirables, dans tous les lieux où il avoit passé, non-seulement par son zele & ses prédications, mais aussi par son exemple & par la sainteté de ses mœurs. Sa mort est arrivée en 1552. & il n'a jamais été dans la Chine, comme quelques-uns l'ont crû, quoiqu'il y eût abordé deux fois.

Le Christianisme, qu'il avoit établi dans l'Isle de Niphon, s'étendit dans les Païs voisins, & se multiplia extrêmement, par les soins de ce saint Hom-

me, qu'on peut nommer à juste titre le Saint Paul, & le veritable Apôtre des Indes. La Foy s'augmenta considérablement dans le Japon après sa mort, & depuis, les Jesuites, qui l'avoient suivi, s'étoient acquis un si grand crédit près de plusieurs Princes, qu'ils avoient grand nombre de Colleges dans ces Etats. Ils avoient aussi fait quantité de conversions de tous côtez; aussi les Peuples paroissoient-ils fort dociles aux instructions qu'on leur donnoit.

Les progrès furent donc assez grands dans ces commencemens, & en 1556. on compta deux mille Chrétiens à Amagunce, & autant à Funie.

En 1559. le nombre des Neophytes ou des nouveaux convertis, fut de treize cens.

En 1562. deux beaufréres du Roy de Cangoxima furent baptisez avec leurs femmes à Firande.

L'année suivante, Sumitancle, Roy d'Omure, se fit Chrétien, & fut nommé Barthelemy. Le Prince de Simbara en fit de même; & au Païs d'Imori, on baptisa cinq mille personnes, en l'espace de cinq mille, autour de Mea-

co. On bâtit aussi cinquante Eglises, dont les principales étoient à Imori, Aye, Tochi, Sane & Tabinochi, Terres du Royaume d'Arima, où les PP. Jesuites avoient une Maison & quatre cens Neophites, en la même année.

La Foy s'étendit aussi en la petite Isle d'Amacuse, en Fondo, & à Xichi, Château voisin d'Amacuse.

En 1559. le Roy de Bungo se fit Chrétien, de même que celui d'Arima : De sorte qu'en ce tems-là, il y avoit en ce Païs environ cent quarante mille Chrétiens, & plus de deux cent Eglises. On vit encore convertir depuis quarante mille Sujets de Juste de Vacondono.

En 1587. il se convertit environ six mille personnes, & presque autant l'année suivante. Le Roy de Bugen, & le successeur des Royaumes de Cicungo & de Cicuge, & les Seigneurs des Isles d'Oïan, de Gomote, de Genzuc & de Xiqui, en firent de même. Il y avoit alors en ce Païs cent treize Jesuites, dont une partie étoit originaire du Japon, & les autres de l'Europe.

En 1589. il y avoit plusieurs Egli-

ses, & plus de quinze mille personnes, qui se firent Chrétiens dans l'Isle principale d'Amacuse.

En cette même année, toutes les Eglises & les Résidences des PP. Jesuites de Meaco furent brûlées & démolies, par une petite persecution qui survint; elles furent réédifiées l'année suivante.

Le nombre des convertis à la Foy en l'année 1590. dans le Païs d'Arima a été fort considérable. Ceux qui ont été baptisez à Scimabara, Mige, Sciaigo, Taira Giamanba & Moriania, montent jusqu'à soixante-dix mille deux cent quatre-vingt-dix-huit personnes.

Dans les Isles de Firando, Gotto, Cicungo & Amanguce, le Christianisme y fut persecuté en cette même année; mais dans le Royaume de Bungo, la persecution y cessa, & le Christianisme y fut plus en repos que les années précedentes. Neanmoins elle y recommença l'année suivante, aussi-bien que dans tout cet Empire, & continua plus de dix ans. Elle se rallentit pourtant à la fin de l'année 1660.

Le P. Kircher Par les Relations de 1661. il paroiss-

ſoit que les PP. Jeſuites étoient dans le Japon au nombre de cent ſept, avec deux cens cinquante Coadjuteurs, appellez Dogichi, ſans y comprendre ceux des Seminaires, & d'autres, qui ſont départis en pluſieurs Maiſons, où ils exerçoient leurs fonctions d'Evangeliſtes avec tout le fruit qu'on pouvoit ſouhaiter. Les ſuccès de cette Chrétienté étoient pleins de frayeurs & d'amertumes, qui ſont les fruits ordinaires du Japon, y ayant eu des Edits contre ces Peres, portant ordre de ſe retirer, & d'abattre les Egliſes des Provinces d'Arima & d'Omura. Mais la Providence Divine ſuſcita toûjours de tems en tems du repos & du calme, & fit que par les interceſſions & les intrigues des premiers du Royaume, qui étoient Chrétiens, l'Empereur revoqua ſon Edit. Même un des premiers Mandarins leur permit de rentrer dans les Iſles de Scichi, de Congiura, d'Ojamo & de Summoto, dépendantes d'Amacuſe: Que toutes les Maiſons & les Egliſes qu'ils y avoient, leur fuſſent renduës: Qu'il leur fut permis de rebâtir celles qui avoient été ruinées, & d'en faire de nouvelles, autant qu'il ſeroit neceſſai- *en ſa Chine Illuſtr.*

re pour la commodité des Chrétiens : Que les Eglises seroient franches de toutes charges & Censives, comme elles avoient été auparavant ; & qu'enfin, les Gouverneurs & autres Officiers des Isles, laisseroient les Chrétiens & les Peres dans le libre exercice de leur Religion : Ce qui a été quelque tems observé dans tout le Japon.

En ce même-tems ; plus de cinquante de ces Peres demeuroient au College de Nangazachy, & en ses Résidences, parce que plusieurs de cette Compagnie avoient été contraints de sortir des Maisons, qui avoient été démolies dans ce Royaume par les guerres, ainsi que M. l'Evêque, Superieur de cette Mission, qui y demeuroit ordinairement avec les Superieurs de la Province, ce lieu étant fort commode pour la direction de son gouverment.

On a ajouté aux trois Résidences qui étoient sous ce College, une autre des Terres de Fucafory, qui sont départies entre divers Gentils, & confinent avec celles qui sont autour de Nangazachy ; & avec la permission des Seigneurs du lieu, plusieurs se sont

faits Chrétiens: De forte qu'on y avoit déja bâti trois Eglises ; & compris ceux qui se sont faits baptiser à Nangazachy, ils étoient bien douze cent.

Les Confessions, qui se font seulement une fois l'an, étoient de plus de dix-huit mille trois cent tant de personnes, qui vivoient dans un tel exemple, que l'Evêque & tous ceux qui leur conferoient les Sacremens, en étoient tout-à-fait édifiez, & eux dans la derniere admiration de voir de si belles ceremonies qu'on faisoit dans l'Eglise.

Les difficultez qu'il y avoit d'introduire comme il faut, un Clergé formé dans cet Empire, parce que c'étoit une conversion nouvelle, soumise à des Seigneurs Payens, où il y a tant de changement, que rien n'y étoit assûré, & où l'on ne pouvoit se prévaloir de la correction en cas de besoin, obligeoient l'Evêque de s'y comporter avec de grandes précautions, & de disposer peu à peu aux choses que le Concile de Trente prescrit.

On avoit fait un nouveau Cimetiere, pour inhumer les morts, hors la Ville de Nangazachy, joignant une

petite Chapelle, dédiée à la Sainte Vierge, & on avoit fait une petite Chapelle au milieu ; ce qui donnoit beaucoup de dévotion au Peuple, qui se plaît de visiter souvent les tombeaux des morts, & prier pour leurs ames : Dans lequel Cimetiere on transporta avec une Procession solemnelle les os de ceux qui avoient été enterrez au premier Cimetiere. Ce qui parut être une grande consolation à ce Peuple.

Les necessitez temporelles & spirituelles, ausquelles on a pourvû en ce tems ; les actions d'édification qu'on pourroit raconter de ceux qui se convertirent alors, meriteroient une longue Histoire.

On a fait plusieurs Missions de ce College en divers lieux. On a été deux fois au Royaume de Fingo, où l'on a fait de grands fruits des Confessions & des Communions, aussi-bien qu'en ceux de Sanga, de Cicugen & de Cicungo, & aux Isles de Goto, qui sont en grand nombre, dans lesquelles il y avoit plus de vingt mille Chrétiens, qui étoient demeurez sans secours, parce que le Seigneur de ces Isles en avoit interdit l'entrée aux Missionaires.

On élevoit dans le Seminaire de Nangazachy plus de cent Etudians, qui faisoient profession de vertu & de science. Ceux qui avoient achevé leurs études de Theologie, apprenoient les moyens de refuter les faussetez des Sectes du Japon, dont les mensonges sont enveloppez de paroles si obscures, qu'il y a de la peine à les entendre. Ces Etudians, dis-je, ayant developpé ces faussetez, étoient à la fin stilez à les refuter. Ce travail a été d'un secours pour la conversion de ces Sectateurs, & un Seminaire fort avantageux pour le Christianisme.

On a remarqué que dans les Résidences, qui dépendent du College de Nangazachy, il y a eu plus de neuf mille trois cent tant de personnes, qui se confesserent en l'année 1601. & plus de dix-huit cent qui communierent, & plusieurs actions de vertu & d'édification qui s'y passerent.

Il se trouva aussi onze Peres en la Maison d'Omura, où ils entendirent plus de vingt deux mille Confessions, & communierent plus de deux mille trois cent personnes. Ce nombre n'étoit pas petit en comparaison de l'autre, parce que la Chrétienté étoit en-

core nouvelle, l'examen qu'on apportoit en cela, & qu'on doit fort estimer, étant que ceux qui recevoient ce divin Sacrement, vivoient avec une pieté si grande, qu'on ne les trouvoit jamais en peché mortel. On baptisa aussi deux cens trente Infideles, qui s'étoient venus établir dans cet Etat, lesquels persisterent dans leur changement de vie avec des exemples d'édification pour le prochain.

En la Maison d'Arima, il y eut quinze Jesuites cette année, & onze en cinq Résidences qui en dépendent. Les Confessions d'un an ou de plus, ont passé dix-neuf mille cinq cent; plus de trois mille personnes ont communié, sans compter ceux qui se confessoient & communioient souvent, & trois cent Idolâtres, venus d'autres Païs, reçûrent le Baptême. Outre plusieurs Eglises, qui furent achevées l'année précedente en l'Etat d'Arima, dix-huit autres nouvelles furent bâties, que l'on avoit ornées de belles peintures & d'orgues. Et c'est ce qui attiroit les Chrétiens, & qui entretenoit leurs dévotions.

On avoit aussi établi dans cet Etat des Ecoles pour les petits enfans Japo-

nois ; & par ce moyen, on les tiroit des mains des Bonzes, qui faisoient ces exercices.

On avoit aussi ajouté à cette Maison d'Arima les Résidences des Isles d'Amacuse, que ces Peres parcouroient.

Dans les deux Résidences d'Ozica & de Meaco, outre les Dogichi, qui y étoient, il y avoit vingt-quatre Jesuites, sçavoir, seize Prêtres & huit Fréres, lesquels, quoiqu'ils fussent traversez par les révolutions survenües en cet Etat, ne laisserent pas d'y faire une moisson plus abondante que l'année précedente, s'y étant converti plus de mille personnes, entre lesquelles plusieurs de la premiere qualité s'y étant trouvées, cela fit un effet plus avantageux à la Religion ; & cela d'autant plûtôt, que ces choses se passerent à Meaco & à Ozaca, qui sont les deux principales Villes du Japon, où réside la Cour du Seigneur de la Tenza, & où les autres Seigneurs ont leur Palais ; & ce qui fait que le grand abord des Bonzes qui s'y rendent, y fait fleurir le Paganisme, principalement entre les Marchands & les Bourgeois, qui sont le corps du Peuple, & lesquels étant

attachez aux Bonzes, sont ordinairement tout-à-fait contraire à l'Evangile, & par consequent plus difficiles à se convertir. Les Peres Jesuites ont trouvé plus d'accès parmi les Courtisans & les gens de guerre, qu'auprès de la populace. Ces Bourgeois s'apprivoiserent neanmoins plus à la suite, d'entre lesquels plusieurs se convertirent cette année, du nombre desquels étoient quelques grands Seigneurs, quoique secretement, parce que le Roy ayant donné la liberté à chacun de se faire Chrétien, s'étoit reservé la permission à l'égard des grands Seigneurs; parce que depuis qu'ils étoient baptisez, ils méprisoient les Cames & les Fotoques, ne pouvant être liez par le serment que tous les Seigneurs font au Seigneur de la Tenza. Quelques uns d'entre eux étant accompagnez de Bonzes de la Secte de Genscius, qu'ils avoient à leur suite, étant entrez en contestation sur des questions de la Religion avec ces PP. Jesuites, se soumettoient à leurs sentimens.

Au reste, on remarquoit que la Doctrine de leurs Sectes perdoit tous les jours son crédit, non-seulement par leurs faussetez, que l'on découvroit,

& la méchante vie & les abominables coutumes de ces Bonzes, mais aussi par l'éclat de la verité de l'Evangile, que cette Nation commençoit à reconnoître : De telle sorte que, quoique plusieurs ne se fissent pas Chrétiens, parce qu'ils craignoient ne pouvoir observer une Loy si étroite, comme étant élevez dans une vie libertine, tous convenoient pourtant à en dire du bien, & souvent ils la défendoient contre les Bonzes & les Idolâtres, comme s'ils eussent été Chrétiens.

Une chose alors aida beaucoup à l'augmentation de la Religion. Le Seigneur du Royaume de Bugen, * & d'une partie de celui de Bongo, ayant souhaité de faire les obseques solemnels de sa femme, * qui étoit morte Chrétienne, & sçachant que celles des Bonzes ne profiteroient aucunement à son épouse, morte dans l'Eglise Catholique, il pria les Peres Jesuites de les faire en Ozacha, disant qu'il vouloit y assister. Et pour rendre la ceremonie plus celebre, on fit venir des lieux circonvoisins tous les Prêtres & les Freres, & autres, qui y étoient. L'Eglise fut tres-bien parée, & au milieu on dressa une Chapelle ardente. Le

* Giecindono Nangaiora

* Gartia. C'est une coûtume au Japon, même parmi les Idolâtres, de faire les funerailles des morts

Ces Peres avoient privilege du S. Siege de dire la Messe, & de faire le Service Divin en la presence des Infideles.

tout se fit comme chez les Catholiques, & ce, en presence de la Noblesse, qui consistoit en plus de mille Idolâtres, & d'une infinité de monde. Une Oraison funebre se fit à la suite, où il fut traité de l'immortalité de l'ame, de la vie éternelle, de l'Enfer, & de la différence qu'il y avoit touchant ces points-là entre la Doctrine Catholique & les faussetez des Bonzes; à la fin de laquelle les vertus de la Dame avoient été rapportées, avec son heureuse mort. Toutes lesquelles choses furent trouvées si agréables, que ce Seigneur ne pouvoit se lasser de les loüer, ayant dit plusieurs fois que les funerailles des Gentils n'étoient rien à l'égard des nôtres. Une autre chose l'édifia encore plus, d'avoir sçu qu'on avoit distribué aux pauvres deux cens écus, que ce Prince avoit envoyez, pour contribuer à faire les frais des obseques, disant que leurs Bonzes étoient bien éloignez d'en user de même, n'étant pas si charitables. Et tout l'effet de cela fut que ce Prince retournant au Royaume de Bugen, donna permission aux siens de se faire baptiser.

[Margin note: les, quand la necessité le requiere, & qu'il y a danger d'un plus grand scandale, comme en cette occasion, si on eût refusé cette grace à ce Seigneur, dont les Chrétiés mêmes eussent eu sujet de se scandaliser, outre les dangereuses suites qui en fussent provenuës par le refus, consideré au contraire le grand avantage qui en pouvoit arriver au Christianisme.]

De la Maison de la Ville basse de

Meaco, on a fait une Miſſion au Royaume de Fococo, où la Religion Chrétienne s'eſt introduite, & où il y a eu pluſieurs converſions conſidérables, entre leſquelles il s'eſt vû plus de ſix-vingt Gentilhommes des plus qualifiez du Japon, qui ont quitté l'Idolâtrie, & qui ſe ſont fait baptiſer.

Une Egliſe a été auſſi bâtie à Fuſcimo, avec des habitations des Peres Jeſuites, par la permiſſion de l'Empereur du Japon.

En la Réſidence d'Amanguſe, recommencée depuis trois ans, il s'y trouvoit deux Peres Jeſuites, avec quelques Dogichis, qui aident à catechiſer; & l'on y a vû auſſi des converſions conſidérables; De telle ſorte que le Chriſtianiſme y avançoit fort.

Il y avoit auſſi une Réſidence au Royaume de Bugen, où étoient trois Peres Jeſuites, & quelques Dogichis, qui s'employoient aux Catechiſmes & aux Inſtructions des Chrétiens, qui y étoient en grand nombre, & à la converſion des Gentils. Ils furent à Bungo, où, à cauſe des diviſions, l'entrée des Miſſionaires étoit difficile; mais ils ne laiſſoient pas d'y travailler. Voila l'état auquel étoit la Reli-

gion Chrétienne au Japon à la fin de l'année 1601. Mais les choses ont bien changé depuis ce tems-là : & la conduite des Portugais ayant déplû aux principaux Gouverneurs, & à ceux qui avoient le plus de pouvoir à la Cour, ils en donnerent de méchantes impressions à l'Empereur ; & les Bonzes, qui sont comme les Prêtres du Païs, ayant conçû de leur côté beaucoup de jalousie de cette nouvelle Religion, exciterent de tems en tems des persecutions contre les Japonois nouvellement convertis, sous prétexte qu'ils favorisoient les entreprises secretes des Portugais.

La Foy Chrétienne ne laissoit pas de s'accroître de jour en jour ; & peut-être que toute cette Nation l'auroit à la fin embrassée, si l'avarice & la malignité des Chrétiens mêmes n'eussent apporté le principal empêchement à cette conversion.

Les Hollandois ont fait tous leurs efforts pour rejetter ce crime sur l'orgueil & l'insolence des Portugais ; mais on peut juger de la verité par ce qu'en a écrit un Hollandois même, qui dit que quand ont interrogeoit en ce Païs-là ceux de sa Nation, pour

Leonard Campen.

sçavoir de quelle Religion ils étoient, ils avoient accoutumé de répondre : *Je ne suis pas Chrétien, je suis Hollandois.*

Des Relations tres-fideles portent qu'un Présidenț du Comptoir de la Compagnie Hollandoise en ce Païs, fut l'auteur de la persecution la plus cruelle qui arriva contre les Chrétiens dans cette Empire ; lequel ayant supposé la plus noire conjuration qui fut jamais inventée contre l'Empereur & l'Etat, fut cause que les Chrétiens s'étant voulu défendre, après avoir justifié leur innocence, plus de soixante mille furent massacrez en une guerre qu'ils furent obligez de soutenir malgré eux. Ensuite de quoi, on fit une espece d'Inquisition dans tout l'Empire, qui dura plusieurs années, & ceux qui persevererent dans la Foy, furent condamnez à des supplices si effroyables, que la Relation d'un Hollandois, Historien non suspect en cette matiere, ne se peut lire sans horreur. En seize années, depuis 1613. jusqu'en 1629. les Chrétiens s'étoient tellement multipliez au Japon, qu'il y en avoit plus de quatre cent mille. Et en 1649. le même Hollandois dit Varen.

que ceux qui étoient venus sur les Navires de la Compagnie du Japon à Amsterdam, assuroient que le Christianisme y étoit entierement aboli.

Au milieu d'une persecution si cruelle, les Hollandois s'y sont maintenus; & lorsqu'ils sont obligez de signer le Formulaire de Foy, qui se renouvelle tous les ans, ils signent qu'ils sont Hollandois, sans déclarer qu'ils sont Chrétiens; & à force de présens, ils font que les Inquisiteurs ne leur en demandent pas davantage.

En toutes les persecutions que l'Eglise a souffertes, on ne trouve rien qui approche de celle-ci, pour la rigueur des supplices; & l'on peut dire que les Japonois sont les Peuples du monde les plus ingenieux en cruauté, & les plus constans dans le martyre. Il y en a eu, & même des enfans de dix à douze ans, qui l'ont enduré pendant soixante jours, leurs corps attachez en croix, à demi brûlez, & déchirez en pieces, leurs bourreaux les forçant à manger, pour les faire vivre, & les tourmenter plus longtems, sans qu'ils ayent renoncé à la Foy de Jesus-Christ. Cette Inquisition barbare ne s'étendoit pas seule-

ment sur les Chrétiens, mais sur tous leurs parens, & même sur leurs voisins : Car si un Prêtre étoit pris dans une maison, tous ceux de cette maison & des maisons voisines, étoient conduits au supplice, pour ne l'avoir pas revelé. Je ne prétens pas m'engager dans le détail de ces divers genres de martyre. Il y en a plusieurs Relations particulieres, où peut-être quelques Ecrivains pour faire honneur à leur Ordre, ont jetté beaucoup de circonstances fabuleuses. Mais quand on ne s'arrêteroit qu'aux particularitez que les Hollandois mêmes en ont écrites, il seroit vrai de dire que jamais l'Eglise n'a souffert en si peu de tems une persecution si cruelle.

Au commencement de chaque année, on renouvelle cette recherche, & l'on fait signer tous ceux qui sçavent écrire ; ou bien les Chefs de famille signent pour tous les autres, non-seulement qu'ils ne sont pas Chrétiens, mais encore qu'ils n'ont connoissance d'aucun Chrétien, & qu'ils abhorrent & détestent le Christianisme, comme une Religion ennemie de l'Etat. Les Hollandois, qui sont établis en ce Païs-là, s'en exemptent par les moyens

que nous avons dit, & ils ont grand soin d'avertir les Capitaines de leurs Vaisseaux de n'apporter aucune monnoye, qui soit marquée avec des Croix, & sur tout de ne faire aucun acte de Religion, qui puisse faire soupçonner qu'ils sont Chrétiens.

Les Portugais n'ont pû se résoudre à cette lâcheté, quoiqu'ils fussent fort attaché au profit qu'ils trouvoient dans le commerce du Japon. Depuis que la persécution s'y est un peu rallentie, ils ont tenté plusieurs fois d'y retourner; mais le Président, dont nous venons de parler, les en a toûjours empêché, comme un vigilant ennemi, qui n'épargnoit rien, pour leur ôter toute esperance de retour. Enfin ils les mit dans une telle exécration en ce Païs-là, que l'Empereur ordonna qu'on razât toutes les maisons qu'ils avoient fait bâtir, & qu'on arrachât les vignes & toutes les plantes d'Europe, qu'ils y avoient fait venir, ou pour les commoditez de la vie, ou pour l'embellissement de leurs jardins, qu'ils possedoient en grand nombre és environs de Meaco, d'Yeddo & de Nangazaqui; afin qu'il ne restât aucun vestige de l'établissement de ces Peuples dans tout

tout le Japon. Mais nous ferons voir que nonobstant toutes ces persecutions, les Missionaires n'ont pas laissé d'entrer dans cet Empire, & d'y faire des progrès. Mais voyons auparavant quelle est la Religion des Peuples du Japon.

Leur Religion. *Mandeslo.*

Bien loin de pouvoir accuser cette Nation d'être trop superstitieuse, on n'y voit point du tout de marque de superstition. Ceux qui en ont beaucoup, vont une fois le mois à leurs Pagodes, & prononcent quelquefois le mot de Nammanda, qui est le nom de leurs Dieux; mais on ne les voit jamais prier Dieu, ni soir, ni matin, ni à aucune heure du jour. Les plus zelez mêmes de leur Religion ne font point de difficulté de convertir leurs Pagodes en Tavernes: Car comme l'on choisit les lieux les plus agréables du Païs pour les Pagodes, l'on s'y va promener, & l'on s'y divertit en la presence des Dieux, & en la compagnie des Prêtres, à boire avec tant d'excès, qu'il n'y a point de désordre qui ne s'en ensuive.

Comme ils ont succé le lait de leurs erreurs, & reçû l'esprit de leur Religion des Chinois, aussi sont-ils com-

me eux confusément engagez dans differentes opinions, & distinguez les uns des autres par des Sectes differentes, qui apportent une épouvantable confusion parmi ce Peuple, & dans tout cet Etat.

Saint François Xavier dit qu'il avoit reconnu au Japon neuf Sectes d'hommes ou de femmes, que chacun peut suivre à sa fantaisie; & que bien souvent, dans une maison, on trouvoit autant d'opinions que de têtes.

Trois sortes de Religions parmi eux.

J'en pourrois ici rapporter une grande partie; mais comme cela seroit un peu ennuyeux, je me contenterai de dire que toutes ces différentes Religions se peuvent réduire à trois Sectes principales. La premiere, qui est celle des Bonzes, n'admet point d'autre vie que la presente, & ne croit point qu'il y ait de punition pour les méchans, ni de récompense pour les bons, après la mort. Elle ne fait point de différence de l'ame raisonnable d'avec celle de la bête; & comme ils n'ont point de connoissance de la création du Monde, aussi ne sçavent-ils pas qu'il doit perir un jour: De sorte que le vice & la vertu sont également trai-

tez après la vie. C'eſt pourquoi ils s'abandonnent ſans crainte à toute ſorte de libertinages, & vivent enfin comme les Epicuriens. Cette Secte eſt appellée Xenſus. Les Bonzes, dis-je, qui ſont les Miniſtres de cette même Secte, adorent avec leurs Sectateurs, de certaines Idoles, qu'ils appellent Cames, à qui ils élevent des Autels, & bâtiſſent des ſuperbes & des magnifiques Temples. Ils ont coutume de jurer par elles dans leurs affaires les plus importantes, comme lorſqu'ils prêtent le ſerment de fidelité à leur Souverain & à leur Roy. Ils leur offrent des Sacrifices, & leur préſentent pluſieurs choſes, pour ſe les rendre favorables, afin d'éviter les malheurs dont ils ſont menacez, ou pour remporter des victoires ſur leurs ennemis. Voila l'idée qu'on peut donner de cette Religion & de cette premiere Secte.

La ſeconde eſt celle qui croit l'immortalité de l'ame, & qui aſpire à un autre genre de vie : Que le corps retourne en ſon premier principe, & devient poudre & terre ; mais que l'eſprit joüit d'une joye éternelle, ou qu'il eſt condamné à une triſteſſe, qui ne finit

jamais; & qu'au retour en ce Monde, il y aura du bien ou du mal, à proportion de celui qu'il a fait en sa vie.

Celle-ci s'arrête davantage à l'observation de certaines cérémonies, & à la pratique de certaines coutumes, & approche plus de la metempsycose des Pythagoriciens. Les plus doctes & les plus habiles d'entre les Chinois, sont la plûpart de ce parti, & sont les plus fols dans leur sagesse. La pratique ridicule de cette Religion, est l'adoration qu'ils rendent à leur Idole Omyto, qu'ils appellent Amida. Leur aveuglement est si grand, qu'on ne sçauroit le croire; & on n'auroit jamais fait, si on vouloit rapporter toutes les fictions qu'ils publient de ce faux Dieu. Ils croyent que pour recouvrer la santé, il n'y a qu'à dire ces mots: *Nama Amida Buth*, c'est-à-dire, *Heureux Amida, sauve-nous.* De sorte que ce Peuple a des chapelets, pour dire ces mots, de même que nous, pour faire nos prieres.

La troisiéme Secte est celle qu'on appelle Foqueux, à cause d'un Livre de ce nom. Elle adore l'Idole Xacca,

dont ils font mille contes à plaisirs. Ce Peuple Idolâtre se persuade qu'il suffit de dire cinq mots, *Nama, Mio, Foren, Qui, Quio*, pour gagner le Ciel. Jugez de leur aveuglement, puisque pas un de cette Nation n'a sçû jusqu'à present quelle étoit la signification de ces paroles.

Ce Xacca n'a point eu d'autre Compagnon que Cambadagi, & Cucubao, à qui on rend des honneurs comme à un Dieu. C'est ce Cambadagi qui a introduit l'adoration & le culte des Démons dans le Monde, si on en croit leur tradition; & parce qu'il a donné les moyens de les conjurer, & de les faire entrer dans les corps des personnes, en disant certaines paroles, qui les enchantent, & les attirent, pour tyranniser les hommes. Voila la Doctrine de cet abominable Cambadagi, qui a encore enseigné de pareilles choses. Il vivoit il y a huit cent ans dans Meaco. Ce fut lui qui fut inventeur des Lettres, dont les Japonois se servent; & ils lui ont bâti des Temples & des monumens incomparables.

Une autre Secte, qui vient après celle-ci, s'appelle Samabugi, c'est-à-

promet de leur faire découvrir les choses dérobées, de pouvoir dire la bonne ou mauvaise fortune, comme font les Bohemes, & de prédire les choses futures. Les obligations qu'ont donné les Fondateurs de cette Secte à ceux qui veulent être de leur nombre, sont de faire deux pelerinages par an, pour aller adorer le Démon dans un certain Temple, & lui rendre leurs hommages. Comme cette action est fort particuliere à l'égard de ces personnes, aussi prennent-ils un grand soin de marquer dans ce Temple le nombre de leurs voyages, comme un sujet de gloire pour eux.

Nous sçavons ceci par le récit que nous en a fait un de ces Bonzes, converti à la Foy Catholique par un effet de la Misericorde Divine, après y avoir fait sept voyages differens.

Il y a une certaine Secte parmi eux, qui a des Prêtres, qui prêchent trois fois l'an, où tous ceux de la même créance ne manquent pas de se trouver.

Il y en a aussi qui se servent d'une autre sorte d'Ecclesiastiques, particulierement en leurs longues maladies, où ils font des prieres de vingt-qua-

tre heures avec tant de bruit, qu'ils étourdissent tous ceux qui en approchent, sans que l'on puisse entendre un seul mot de ce qu'ils disent, non-seulement parce qu'ils prononcent mal & confusément, mais aussi parce que tout ce qu'ils composent, tant pour la Religion, que pour la Medecine, & pour les autres Sciences, est conçû en des termes si rélevez, que bien souvent ils ne les entendent pas eux-mêmes.

Nonobstant cette irreligion, on ne laisse pas de voir dans le Japon un nombre incroyable de Pagodes ou Mesquites, parmi lesquels il y en a qui ont quinze ou vingt Prêtres. On les connoît parmi les Laïcs, parce qu'ils ont la tête raze; & par leurs habits, parce qu'ils portent une espece de tunique, faite comme des vestes de toile, que les Païsans mettent sur leurs habits: mais aux jours de Fêtes, ils portent des robes pliées sous le bras gauche comme un manteau.

Leurs principales fonctions sont de faire des prieres devant leurs Dieux, & d'enterrer les morts, ou les cendres des corps qui ont été brûlez. Ils sont distinguez en plusieurs Sectes, & par-

conſequent en autant de façons différentes de faire leurs devotions, particulierement aux anniverſaires des tré-paſſez, qu'ils appellent Bom, où les Prêtres s'occupent à faire des prieres, & à chanter des eſpeces de Litanies, en faiſant la Proceſſion autour d'une Chapelle ardente, preſque de la même maniere qu'on fait dans nos Egliſes.

Il y a une autre Secte de gens, appellez Xamabuſcis, dédiée au ſervice du Diable. Ils vont voir les Diables en forme humaine, ſur une montagne, où s'étant mis dans une balance les uns après les autres, ils confeſſent leurs pechez au Diable; & à meſure qu'ils les déclarent, les baſſins ſe baiſſent, juſqu'à ce qu'ayant tout dit, les deux baſſins demeurent égaux. Que s'il s'en trouve quelqu'un qui ne veule pas dire ſes pechez, il eſt précipité du haut en bas, où il eſt mis en mille pieces.

Quelques-unes de toutes ces Sectes, dont je viens de faire mention, ſuivent trente Commandemens; les autres cinquante: mais toutes n'en trouvent que cinq neceſſaires pour le ſalut; ſçavoir, de ne tuer perſonne, de ne manger d'aucune bête tuée, de ne déro-

ber, paillarder, ni mentir, & de ne point boire de vin. Ils croyent que les Bonzes, tant hommes, que femmes, se sont chargez de satisfaire à ces Loix pour le Peuple, qui les peut malaisément observer parmi tant d'affaires & de chagrins, à condition toutefois d'être logez, d'avoir des revenus pour leurs entretenemens, & d'être particulierement honorez. C'est pourquoi les Grands & les plus riches, afin qu'il leur fût permis de pecher avec plus de liberté, accepterent la condition, & leur accorderent toutes leurs demandes, croyant qu'à la priere des Bonzes, ils échaperoient les peines des Enfers.

Quoique ces Peuples soient tout-à-fait plongez dans le libertinage, ils ne laissent pas d'avoir un tems destiné à l'abstinence, qu'ils appellent Fingan, qui est comme le Carême parmi les Chrétiens.

Bonzes de plusieurs Sectes. Ils ont pour leurs Prêtres & leurs Religieux les Bonzes, qui sont divisez en plusieurs Sectes, entre lesquelles il y en a qui ne mangent point de ce qui a eu vie, qui font vœu de chasteté, & qui font profession d'une vie austere, faisant seulement un repas le

jour avec des herbes & du ris ; mais qui sous ces apparences, cachent des perfidies & des méchancetez.

Il y en a d'autres, qui vivent d'une autre façon ; car il leur est permis de manger tout ce que l'eau & la terre peuvent fournir, & même de se marier ; & neanmoins on estime cette Secte, qu'ils appellent Jekko, & les Prêtres dont elle est composée, Jekkois, la plus sainte & la plus parfaite de toutes.

Leur grand Pontife.

Celui qui en est le Chef, l'est aussi de tout le Clergé du Païs, & est dans une si grande veneration parmi ses Sectateurs, que non-seulement ils le font porter dans un Palanquin, qui est une chaise ouverte ; mais ils lui rendent aussi des honneurs presque divins. Ce Pontife, qu'ils appellent Ninxit, ou Xaco, qui est tiré du Corps des Bonzes, fait son séjour ordinaire à Meaco, dans un Monastère, où sont trois cent soixante-six Idoles. Il crée les Tundis, qui sont comme les Evêques, ou bien les confirme, lorsqu'ils ont été nommez par les Rois, ou les Grands du Japon.

Davity, de l'Asie, dern. Edit.

Tous les Prêtres dépendent du Dayry, qui s'est réservé le pouvoir sur les

Ecclesiastiques, qu'il possedoit autrefois conjointement avec la puissance seculiere.

Il n'y a que les Pagodes de ces derniers Bonzes qui soient fondez, qui ayent un revenu fixe, & qui joüissent de plusieurs privileges & immunitez, que les Empereurs leur ont accordez. Les autres ne vivent que de ce qu'on leur donne, ou par forme d'aumône, ou par forme d'appointement, qu'ils tirent de ceux qui les employent aux prieres pour les morts, comme nous avons déja dit. En quoi consiste tout l'exercice de leur Religion.

Il y a plusieurs Monasteres de ces Bonzes. Ils ont plusieurs Universitez & Academies, où ils font leurs Etudes, & où ils enseignent les diverses opinions de leurs Sectes. Ils sement l'impieté parmi ces Peuples, imprimant dans les ames des Grands & des Nobles, que c'est une chose vaine & ridicule de croire quelque Providence divine, ou l'immortalité des ames, leur communiquant ces deux points, comme un grand secret, & leur remontrant que cela ne doit pas être divulgué, afin de contenir le menu Peuple dans son devoir, par la crainte de l'En-

fer, qu'ils leur insinuënt. Et ils leur prêchent qu'il faut adorer les vieux imposteurs Amida & Xacca, & les invoquer souvent, avec ferme assurance qu'ils obtiendront le salut éternel, lorsqu'on les priera comme il faut; parce qu'ils ont eu soin, pendant qu'ils vivoient, d'obtenir la paix & le pardon des Dieux pour les hommes, & de les purger des pechez: Si bien qu'ils assûrent qu'il est inutile d'affliger son corps, & de faire penitence de ses fautes. Ces Amida & Xacca, & semblables Dieux, dont ils attendent le bonheur de l'autre vie, sont appellez par eux Fotoques. Ils ont encore d'autres Dieux de moindre étoffe, comme ceux qui donnent la santé, les enfans, les biens, & autres choses qui regardent le corps, lesquels ils appellent Cames. Ils disent que ces Dieux ont été autrefois Rois, ou fils de Rois, ou Personnages, qui ont acquis la gloire de la Divinité, par quelque action de vertu & de merite. Ils font plusieurs contes impertinens de leurs actions. Le bienheureux saint François Xavier trouva qu'ils tenoient principalement pour Dieux ceux desquels ils recevoient quelque bien, & que pour cette considération, les

uns adoroient le Soleil, les autres la Lune, ou quelque autre chose; & que le même sujet les a convicz à mettre au rang des Dieux quelques hommes.

Leurs Pagodes.

Tous leurs Pagodes ou Mesquites, sont de bois, élevez de terre de trente à quarante toises, & de sept ou huit en quarré. Ils ont par dehors plusieurs tourelles bien percées & dorées, mais fort petites. Ils ont des statuës dans ces Pagodes, auxquelles ils adressent leurs prieres, & leur font des offrandes, qui vont au profit de leurs Prêtres.

Il y a environ huit cens ans qu'un Roy du Japon bâtit à Frenojama, une des principales Villes du Japon, trois mille huit cent Temples, avec leurs Convents de Bonzes, dispersez en diverses Vallées. Et afin qu'ils pûssent plus commodément vacquer à l'étude, il fit bâtir au pied de la montagne de Frenojama deux Villages, pour les pourvoir de toutes choses. Il y avoit en cette Ville une Academie si fameuse, & si riche, qu'il n'en donnoit la direction qu'aux fils, ou aux parens fort proches du Roy. Les Bonzes de ce lieu joüissoient presque d'un tiers du

revenu du Royaume de Vome, & gouvernoient avec autorité celui de Meaco. Mais les choses tombant dans le déclin avec le tems, tous ces Temples furent réduits à huit cent, & les Bonzes quitterent l'étude, pour prendre les armes : De telle sorte, qu'après avoir commis plusieurs vols & assassinats, ils entrerent en 1535. dans Meaco, qu'ils brûlerent presque entierement. Mais comme ils continuoient leurs violences en 1551. & qu'ils s'étoient attaquez à un Souverain du Japon, ce Prince, pour s'en ressentir, assaillit leur montagne, en fit mourir plusieurs, & détruisit quatre cent Temples.

Il se voit plusieurs Pagodes à Meaco. Le principal est celui qu'ils appellent Daibuth, qui est un des plus grands & des plus beaux du Japon. La premiere porte est gardée par deux figures effroyables, armées de javelots, dont ils semblent se menacer l'un l'autre. La seconde porte est gardée par deux lyons de pierre, au milieu desquels il faut passer, pour entrer dans le Temple. Le premier objet qui se présente, est une statuë, qui bien qu'assise les jambes en croix, touche neanmoins à

la voûte. Ses mains seules sont plus grandes qu'un'est un homme de médiocre taille. Cette figure ressemble à une femme toute environnée de rayons, entre lesquels sont representées quantité de petites figures brillantes. Et un peu plus bas, & des deux côtez, elle est accompagnée de quantité d'Idoles, qui ont leurs têtes environnées de rayons. L'Autel de la statuë est un peu élevé de terre, environné de lampes toûjours ardentes, & de quantité de Pellerins, qui vont incessamment y faire leurs prieres & leurs offrandes. La devotion de Peuple est telle, qu'il prie d'ordinaire prosterné, & le visage contre terre, ou dans une posture aussi humiliée que la génuflexion.

Le Temple d'Amida d'or, est un des plus superbes & des plus beaux de tout Jedo, qui est le séjour de l'Empereur; mais l'Idole qu'on y adore, ne lui ressemble pas. Ce monstre est posé sur un Autel, couvert d'une plaque d'argent, monté sur un cheval à sept têtes, chacune desquelles marque mille siecles. Cette statuë est composée d'une tête de chien & d'un corps d'homme, avec un cercle soutenu des dents & des mains. La housse du cheval est

toute

toute en broderie de perles, d'or & de diamans. Les caracteres peints sur le devant de l'Autel, expliquent ce que signifie tout l'équipage de l'Idole. Cet Amida est reveré par les Japonois comme un de leurs plus puissans Dieux, comme nous avons dit.

Ils dépeignent un autre Amida, assis sur une rose, ou une Nimphea, toute environné de rayons. Ils l'appellent Fombun. Cette Secte, qui porte le nom de Fombum Yenxiorum, est différente de celle d'Amida, & convient beaucoup moins avec celle-ci que ne fait pas l'autre. Leur opinion est, que cette fausse Divinité est une substance invisible, séparée de toute sorte d'Elemens, qui subsistoit auparavant qu'il y eût aucune créature dans le Monde, & laquelle enfin ils disent être la source de tout bien. *Le Pere Kircher, Chine illustrée.*

Ils la représentent donc à dessein sur une fleur, appellée Nimphée; parce qu'ils prétendent faire connoître qu'il n'appartient qu'à ce Dieu de découvrir les vertus secretes de cette plante, & de faire voir les proprietez de cette fleur, qui ne sont pas venuës à la connoissance de l'homme, comme on le peut juger par l'habit dont elle est cachée.

Les Peres Jesuites, qui ont voyagé dans ces Isles, sont différens entre eux sur la figure de ce Dieu. Il y en a quelques-uns qui portent des têtes de bêtes: d'autres des têtes à deux visages; les autres ont trois chefs. Il y en a d'autres qui ont quatre mains: les autres dix; les autres cent. Ceux qui en ont davantage, passent pour être les plus puissans, & de plus grande vertu. C'est pourquoi ils leur rendent plus de respect.

Le Peuple ne répond autre chose aux Chrétiens, qui leur demandent pourquoi ils font leurs Dieux si différens & si horribles, si ce n'est: *Nos peres & nos ayeux nous l'ont ainsi enseigné.*

Le P. Loüis Gusman, Hist. du Japon. l. 3. ch. 9.

Un autre Voyageur dit, qu'en un Autel d'un Temple de Meaco, il y avoit une Idole tres-grande, couverte de pur or, qui a trois têtes, plus de quarante mains, & autant de bras. Les Peuples disent que c'est par leur moyen qu'on connoît les rares perfections de leurs Dieux. Il y en a plus de quinze cent autres, qui l'environnent, toutes dorées, & mises en neuf rangs, comme les Chœurs des Anges, dont chacune est pour le moins aussi grande qu'un homme.

On voit encore l'Idole de Xacca, qui est une des principales Divinitez qu'ils ayent à Meaco. C'est un Colosse aussi haut & aussi puissant qu'étoit autrefois celui de Rhodes. Sa matiere est de cuivre ou de fonte dorée, ayant la figure d'un homme, qui est assis dans une chaise, & de soixante-dix pieds de hauteur, & quatre-vingt de largeur. Sa tête est si grosse, qu'elle peut contenir quinze personnes dans son creux. Son pouce a trois pieds & un tiers de tour, & ses autres membres à proportion. C'est-là un de leurs plus grands Pagodes. Sa Doctrine a été ci-devant décrite. Ils en ont d'autres, qui sont de petits Dieux, auxquels on rend un culte beaucoup moindre.

Ils ont plusieurs jours de Fêtes pour leurs Idoles, qu'ils portent en Procession, quelques-unes sur des chevaux, & quelques autres sur des chariots. Ils en ont une, en laquelle ils allument quantité de lampes à leurs portes, & se promenent toute la nuit dans les ruës, pour rencontrer les ames de leurs amis, qui sont morts depuis peu, auxquels ils préparent à boire & à manger ; afin, disent-ils, que dans leur voyage de trois ans qu'il leur faut pour

aller en Paradis, ils ne manquent point de provisions en chemin.

Il faut ajoûter à toutes ces folies celle des obseques des morts, qu'on fait avec grande pompe & ceremonie ; car les Japonois, qui sont jaloux d'honneur, font une infinité de frais aux funerailles de leurs trépassez, & leurs Bonzes profitent de cette dépense. Ceux dont les heritiers ne peuvent faire ces frais, sont enterrez de nuit secretement, ou ils sont jettez à la voirie.

Leurs Tombeaux.

Leurs Tombeaux sont auprès des Pagodes, revêtus de grosses pierres, à la hauteur de deux ou trois pieds, où ceux qui y vont faire leurs devotions, jettent des fleurs & des branches d'arbres, & mettent dans une petite fosse de l'eau fraîche, & un peu de ris, que les pauvres gens emportent. Les personnes de condition font ériger une petite colomne près de leur sepulchre, & y font graver leur nom, avec quelque éloge, qui leur sert d'épitaphe.

Mandesto.

La mort des grands Seigneurs se voit ordinairement accompagnée de l'exécution volontaire de vingt ou trente Vassaux ou Esclaves, qui se fendent le ventre, & se font mourir avec leurs Maîtres. Ce sont des gens qui s'y sont

obligez par ferment, & qui ont voulu reconnoître l'amitié particuliere que les Seigneurs leur témoignent. Pour faire cette exécution, après la mort de leur Seigneur, ils font une assemblée de leurs proches parens, qui les conduisent à la Mesquite ou Pagode, où ils se couchent sur des nattes & des vestes; & après avoir fait grande chere, ils se fendent le ventre en croix, d'où sortent même les intestins : & s'il leur reste encore assez de cœur, ils s'achevent, en se donnant un coup dans la gorge. Il y en a même, qui voyant que leur Maître entreprend quelque bâtiment, ou pour lui, ou pour l'Empereur, le prient de souffrir qu'ils ayent l'honneur de se pouvoir coucher sous les fondemens, qu'ils croyent rendre inébranlables par ce sacrifice volontaire; & dès qu'on leur a accordé leur priere, ils se couchent gayement dans les fondemens, & font jetter sur eux les plus grosses pierres, qui les écrasent en un moment.

Au reste, tous les Japonois sont gens fort peu attachez à leur Religion, & on n'en voit jamais disputer sur cette matiere, ni qu'un Japonois se mette en devoir d'instruire son pro- *Ils sont peu attachez à leur Religion.*

chain, ou de lui faire connoître son erreur, comme l'on voit chez les Mahometans, & parmi plusieurs Idolâtres ; mais au contraire l'on y voit une si grande indifférence, qu'il n'y en a point qui ne change de Religion pour cent écus.

Aversion extrême pour les Chrétiens

Ils ont une si puissante aversion pour les Chrétiens, que dans les premieres persecutions, voyant qu'ils alloient avec joye à la mort, qu'on leur faisoit souffrir, en leur tranchant la tête, & en les crucifiant après leur mort, ils s'aviserent d'inventer les supplices les plus cruels, & les plus diaboliques, pour leur ôter cette joye. Pour découvrir les Chrétiens, l'on ordonna que tous les habitans protesteroient tous les ans dans leurs Pagodes, & signeroient dans un Registre qu'ils renioient la Religion Chrétienne, & par ce moyen il ne se passoit point d'année que l'on n'en découvrît un grand nombre. Ces persecutions ont bien diminué le nombre des Chrétiens dans le Japon ; mais ce qui a contribué à y ruiner la Religion Chrétienne, est l'invention qu'ils ont de faire mourir les Chrétiens, quoiqu'ils offrent de renier ; de sorte qu'ils ne peuvent éviter

la mort, qu'en indiquant un autre Chrétien qui la subisse pour eux, & par cette trahison ils se sauvent; mais on ne laisse pas de tenir Registre exact de ces Renegats, à dessein, comme l'on croit, de s'en défaire quelque jour, quand on feroit cesser les exécutions, faute de Chrétiens.

Les nouvelles qui furent reçûës à Siam de divers endroits en 1676. & 1677. par les Vicaires Apostoliques qui y sont résidens, portent neanmoins qu'on avoit sçû de quelques-uns qui y étoient venus du Japon, que l'on n'y faisoit plus une recherche si exacte des personnes qui suivoient la Foy Catholique. On disoit même qu'il y avoit quelques Ministres de l'Evangile qui s'y étoient enfin introduits, & qui s'y tenoient cachez. Ce bruit peut se confirmer par l'instance que fit pour lors auprès de ces Evêques François, un Catholique qui étoit sur le point d'y faire voyage, car il les pressa fort d'y envoyer un fer à hosties. Ainsi l'on a sujet de croire que la Religion s'y conserve, quoiqu'elle y soit toûjours persecutée; car l'on ajoûtoit que l'on avoit encore martyrisé peu de tems auparavant trente Japonois Chrétiens,

dont le sang sera la semence de plusieurs autres.

Relations de 1685. Onze Jesuites, qui partirent de Lisbonne le 18. Avril 1680. pour aller aux Indes, à la Chine & au Japon, écrivirent de Goa, que l'Empereur du Japon n'ayant point de fils, a adopté celui de la seconde personne du Royaume, qu'on nomme Suma. Ce petit enfant demanda congé à l'Empereur la veille de Noël, d'aller en la maison de son pere pour assister à une grande Fête, & y entendre la Messe.

L'Empereur surpris, dissimula; & lui ayant permis ce qu'il souhaitoit, fit la nuit suivante investir la maison de Suma, que l'on prit avec le Prêtre qui avoit celebré la Messe; il les fit venir en son Palais, & dit à Suma; qu'il ne pouvoit ignorer qu'il avoit défendu la Loy Chrétienne: Suma répondit, qu'il le sçavoit, mais qu'il l'avoit défendu injustement, puisque cette Loy qui étoit d'ailleurs la veritable, ne l'empêchoit pas de lui rendre tous les services qu'il lui devoit. L'Empereur le condamna à la mort; mais un grand nombre des principaux de la Cour, qui étoient presens, dirent hautement que si professer la Loy Chrétienne étoit un

crime

crime digne de mort, il les devoit tous faire mourir & plus de la moitié de ses Sujets; mais que cela seroit fort injuste, puisqu'ils le servoient plus fidelement qu'aucun autre, & que dans ses dernieres guerres civiles, les Chrétiens avoient été presque les seuls à conserver sa personne au péril même de leur vie. L'Empereur touché de ce discours, leur dit qu'ils continuassent, & leur laissa une pleine liberté d'être Chrétiens. Voila ce que les dernieres Relations de ce Païs portent.

Il est tres-difficile d'avoir des nouvelles sûres de ce qui se passe au Japon, parce qu'il n'y a que les Hollandois & les Chinois qui y trafiquent. Les Hollandois même se donnent bien de garde de montrer aucun signe du Christianisme, quoiqu'ils demeurent à present en ce Païs-là. **Japon.** *Mercure Galant, Octobre 1684.*

On esperoit que la mort du vieil Empereur, qui étoit celui qui avoit entierement coupé les fortes racines que la Religion des Chrétiens avoit jettées dans le Japon, mettroit quelque fin aux prétentions pleines d'impieté qu'apportent les Japonois, pour empêcher qu'on ne leur annonce une autre fois l'Evangile; mais les Ministres

de son fils, qui a succedé à l'Empire n'en apportent pas de moindres, & sembloient ôter toute esperance de voir de nos jours un si grand bien.

De la Religion de la Chine.

DE toutes les Monarchies de l'Univers, il n'y en a point de si riche & de si puissante que celle-ci, elle est comme confinée au bout du monde, & à l'extrémité de la terre, aussi n'a-t-elle été découverte qu'en 1220. au tems de Marc Paul de Venize. Elle est de plus grande étenduë que toute l'Europe, & divisée en seize Provinces, qui sont comme autant de grands Royaumes : & l'on fait état qu'elle contient plus de cent millions d'ames, & que par conséquent il en périt tous les jours malheureusement à centaine de milliers dans l'ignorance de la vraie Religion.

Il est difficile de décider qu'elle a été la Religion ancienne des Chinois, & combien de tems la connoissance du vrai Dieu, que les enfans de Noé donnerent à leurs descendans, s'est conservée dans cette partie du Monde. On ne peut gueres faire de fond sur

ce que rapporte l'Histoire de la Chine de leurs premiers Empereurs, elle a tout-à-fait l'air d'une Histoire fabuleuse; quoiqu'il en soit, les Auteurs qui l'ont écrit, conviennent que ce Peuple étoit enseveli dans les tenebres de l'Idolâtrie environ huit cens ans avant la naissance de Jesus-Christ; & quelque preuve que l'on ait que la Religion Chrétienne a été établie dans la Chine dès les prémiers siecles de l'Eglise, il est certain que la memoire en étoit entierement effacée, & qu'il n'en restoit aucun vestige. Ce qui se verra à la suite, quand j'aurai fait paroître les Religions de cet Empire.

Les Religions dominantes dans la Chine se réduisent à deux; la premiere est celle des Idolâtres, la seconde est des gens de Lettres & des Sçavans. Celle des Idolâtres est divisée en deux Sectes principales, le Philosophe Li-Lao-Kiun donna commencement à la premiere; il est un peu plus ancien que Confucius, ses Sectateurs; que les Chinois appellent Tao-Seu, font croire à ce Peuple que sa naissance est miraculeuse; que sa mere le porta quatre-vingt-un ans dans ses flancs, d'où il sortit enfin par le côté gauche, qu'il

Religions de la Chine.

s'ouvrit lui-même un moment avant la mort de celle qui lui donna la vie. Il écrivit, dit-on, plusieurs Livres, où il traite de la vertu, de la fuite des honneurs, du mépris des richesses, & de cette heureuse solitude dont l'ame peut joüir en s'élevant au-dessus de toutes les choses de la terre, & rentrant en elle-même. La maxime fondamentale de sa Philosophie, que ses Disciples ont toûjours dans la bouche, est que la Loy ou la raison produit un, un a produit deux, deux ont produit trois, & trois ont produit toutes choses. Il enseigna que le Dieu souverain étoit corporel, & qu'il gouvernoit les autres Divinitez, comme un Roy gouverne ses Sujets. Ses Disciples s'adonnerent à la Magie, & firent croire qu'ils avoient trouvé le secret de rendre les hommes immortels.

Les Ministres de cette Secte furent appellez Tiensu, c'est-à-dire, Docteurs celestes. Ils éleverent des Temples à Laokiun leur Maître, & persuaderent au Peuple de l'honorer d'un culte divin.

Cette Secte a multiplié les Idoles, mettant au nombre des Dieux plusieurs

anciens Empereurs de la Chine, & faisant honorer différens esprits sous le nom de Xamti, ou souverain Empereur, qui gouvernoient chacun leur élement.

La seconde Secte des Idolâtres de la Chine, est celle des Hocham ou des Bonpes, qui adorent une Idole nommée Fo ou Foë, elle est passée des Indes en cet Empire. La Fable dit qu'il sortit du côté droit de sa mere, qui mourut dans les douleurs de l'enfantement : qu'aussi-tôt qu'il fut né il se tint debout, & qu'il fit sept ou huit pas, montrant le Ciel d'une main, & la terre de l'autre ; qu'il parla même, disant : Je suis le seul qui doit être honoré dans le Ciel & sur la terre ; à l'âge de dix sept ans il se maria, & il eut un fils nommé Lohu-Lo. A l'âge de dix-neuf ans il se retira dans une solitude, avec quatre Philosophes Indiens, qu'il écouta comme ses Maîtres. A l'âge de trente ans, regardant l'Etoile qui annonce le lever du Soleil ; il fut, disent-ils, tout d'un coup pénetré de la divinité, il devint Dieu, & il s'attira la veneration de tous les Peuples. Il eut un nombre infini de Sectateurs, qui se répandirent par tout

l'Orient ; les Chinois les appellent Hocham, les Tartares Lamas, les Siamois Talapoins, les Japonois & les Européens Bonzes. Cet Imposteur mourut en sa soixante-neuviéme année, déclarant à ses Disciples qu'il avoit caché jusqu'à cette heure la verité au monde ; que tous ses discours avoient été enveloppez de paraboles, & que toutes ses expressions avoient été figurées : mais qu'étant prêt de quitter la terre, il vouloit leur réveler le secret de sa Doctrine. Il ne faut pas, leur dit-il, chercher hors du néant & du vuide le principe de toutes choses, c'est du néant que tout est sorti ; c'est dans le néant que tout doit retomber, voila la fin de toutes nos esperances ; c'est ainsi qu'à la mort il inspira l'Athéïsme, après avoir établi l'Idolâtrie pendant sa vie. Sur ses Principes, les Hocham ou les Bonzes enseignent une double Loy, qu'ils appellent la Loy extérieure, & la Loy intérieure ; l'une, selon eux, doit préparer l'esprit à recevoir l'autre, semblable aux ceintres qui sont necessaires pour soutenir la voûte qu'on veut faire, & que l'on ôte quand elle est achevée ; leur Doctrine extérieure fait le discernement du

bien & du mal, elle enſeigne que les bons ſeront recompenſez, & les méchans punis en des lieux deſtinez pour cela ; & que la beatitude s'obtient par trente-deux figures & par quatre-vingt qualitez ; Que Fo ou Foë eſt un Dieu & le Sauveur des hommes, dont il expia les crimes, & qu'il fait renaître dans l'autre monde. Ils défendent d'ôter la vie à aucun être vivant tel qu'il puiſſe être : Ils ordonnent de s'abſtenir du larcin, de l'impureté, du vin & du menſonge. Ils commandent les œuvres de miſericorde, particulierement envers les Miniſtres du Dieu Fo.

Leur Doctrine ſecrette eſt un Athéïſme tout pur. Le vuide qu'ils reconnoiſſent pour principe de toutes choſes eſt, diſent-ils, ſouverainement parfait & tranquile, ſans commencement & ſans fin, ſans mouvement, ſans connoiſſance, ſans deſirs. C'eſt pourquoi ceux qui veulent être heureux, doivent faire tous leurs efforts pour ſe rendre ſemblables à ce principe, en domptant & ſupprimant toutes leurs paſſions, de ſorte qu'ils ſoient inſenſibles à tout : & qu'abîmez dans la plus haute contemplation, ſans aucune réflexion, ſans aucun uſage de

leur raiſon, ils joüiſſent de ce divin repos, qui fait tout le bonheur de l'homme ; lorſqu'ils y ſont arrivez, ils peuvent enſeigner aux autres la Doctrine & la maniere commune de vivre & la pratiquer à l'exterieur, ne s'appliquant interieurement qu'à joüir de cette tranquilité ſecrete, qui eſt le caractere d'une vie céleſte. C'eſt-là le myſtere de cette Secte, qui ne fait dans le fond aucune difference du bien & du mal, qui fait conſiſter la vertu à ne point penſer ni travailler à être vertueux, qui ne reconnoît point de récompenſe ni de peine après la mort, qui ne croit point de Providence ni d'immortalité de l'ame, qui réduit toutes choſes à un vuide confus & à un ſimple néant, comme à leur principe & à leur fin ; & qui met la perfection dans une parfaite indifference, & une quiétude ſouveraine.

Secte des Lettrez.

La Secte des Sçavans ou Lettrez eſt devenuë la plus celebre, quoiqu'elle ne ſoit pas la plus commune dans la Chine. Elle commença vers l'an 1070. ſous les Empereurs de la race de Sum, qui aimoient les Lettres ; mais elle fit peu de progrès juſqu'à l'an 1400. que l'Empereur Yumlo choiſit quarante-

deux Docteurs des plus habiles, ausquels il ordonna de faire un corps de Doctrine, tirée des Livres Classiques des anciens, & particulierement des Philosophes Confucius & Mencius. Les Lettrez ou Sçavans de la Chine, parlent de la Nature comme d'une Divinité : ils disent que c'est un principe tres-pur, tres-parfait, qui n'a ni commencement ni fin ; que c'est la source de toutes choses, l'essence de chaque être, & ce qui en fait la veritable difference. Mais quelques pompeuses que soient ces expressions, elles ne prouvent pas que la Secte des Lettrez reconnoisse & adore le vrai Dieu. Ils n'entendent par ces beaux termes qu'une ame insensible du monde, qu'ils croyent répanduë dans la matiere où elle produit tous les changemens : & on ne voit dans leurs Ouvrages, comme remarque le Pere le Comte dans ses nouveaux Memoires de la Chine, qu'un athéïsme rafiné, & un éloignement de tout culte religieux : ils font à la verité profession d'adorer le Ciel, qu'ils appellent Tien en Chinois, & le souverain Empereur, qu'ils appellent Xamti ou Chamti, mais ils donnent à ces paroles un

sens impie, qui détruit la Divinité, & qui étouffe tout sentiment de Religion. Ils n'entendent par-là que le Ciel materiel à qui ils offrent des Sacrifices, comme ils en offrent aussi aux esprits des montagnes & des fleuves, c'est-à-dire, aux fleuves & aux montagnes mêmes : car ils n'entendent pas par le nom d'esprits des substances spirituelles & immortelles ; la plûpart n'en reconnoissent point de veritables, semblables aux Saducéens, qui ne croyoient ni Resurrection, ni Anges, ni Esprits. Le Roy d'enhaut, ou le souverain Empereur n'est donc autre chose, selon le sentiment des Lettrez de la Chine, que la vertu active du Ciel materiel, ou les influences, par lesquelles ils croyent que se produisent les diverses choses du monde. L'esprit de la terre n'est autre chose que la terre materielle & corporelle, ou la vertu naturelle qu'elle a de produire ses effets. L'esprit de l'homme est la partie la plus subtile, en laquelle il se résoud quand il est mort : car il devient cadavre, quand la partie aërienne se sépare de la partie grossiere, la premiere s'élevant en haut, & l'autre retournant en bas. C'est ce que

déclarerent plusieurs Missionaires de la Compagnie de Jesus dans une Assemblée, tenuë en la ville de Kiamting, de la Province de Namkin en 1628. Nous apprenons la même chose du P. Longobardi de la même Compagnie, dans un Traité qui a été imprimé.

Pour ce qui regarde les expressions des Livres classiques, & les manieres populaires de parler, ce même P. Longobardi remarque qu'ils admettent deux sortes d'esprits, ceux des generations & des corruptions, qu'on peut appeller des esprits physiques & naturels, & ceux des sacrifices, qu'on peut nommer des esprits civils & politiques : Les premiers sont des causes naturelles des generations & des corruptions qui arrivent dans l'Univers, & ils entendent par les esprits la substance même des choses qui agissent, ou leurs qualitez, ou la formalité pour ainsi dire de leur vertu active. Les seconds ont été introduits dans l'Etat, afin de tenir le Peuple dans le devoir, lui faisant concevoir ces esprits du Ciel & de la terre, des montagnes, des fleuves, des villes, des défunts, comme capables de faire du bien & du mal aux

Premier Tome de Navarette Archev. de S. Domingue.

hommes ; ce que les anciens Payens de l'Europe croyoient aussi de Jupiter, de Mars, de Saturne, de Neptune, & de toutes leurs fausses Divinitez.

Ce même Auteur qui sçavoit la Philosophie Chinoise, & les sentimens communs des Lettrez, nous apprend que dans cette Secte il y a deux sortes de Doctrines, une secrete pour les gens d'esprit, l'autre publique & apparente pour les simples. Ils croyent que la premiere est la seule veritable, & que la derniere est absolument fausse : Ainsi pour découvrir leurs vrais sentimens, on ne doit point s'arrêter à quelques textes dans lesquels ils ont parlé exprès d'une maniere qui a pû faire imaginer au Peuple qu'il y avoit des Esprits & des Divinitez vivantes, qu'ils devoient réverer & craindre ; c'est la fin des Sacrifices qu'ils offrent au Ciel, & aux Esprits des montagnes, des fleuves, des villes & des défunts ; aussi la doctrine des Lettrez est un mélange d'athéïsme & d'idolâtrie : Ils sont Idolâtres, selon leur doctrine apparente & populaire : Ils sont Athées, selon leur doctrine secrete ; ils disent dans leur cœur, il n'y a point de Dieu, ils

rapportent tout à la Nature, & ils disent en public, il faut adorer le Ciel, il faut offrir des Sacrifices au souverain Empereur, & aux Esprits. Tout ce qui vient d'être dit est necessaire pour l'intelligence des Ceremonies Chinoises, dont nous ferons mention ci-après.

Je ne dis rien ici d'une nouvelle Secte, qui prit naissance à Hinghoa, dans la Province de Fokin, vers l'an 1540. & qui eut pour Auteur un Lettré nommé Lin : on l'appelle San Kiaotung, c'est-à-dire, la communication & l'union des trois autres Sectes, de Confucius, de Foë & de Laokun ; je n'ay eu dessein de traiter ici que des Sectes principales & dominantes de ce grand Empire.

Des honneurs que les Chinois rendent à Confucius.

Le Philosophe Confucius, que les Chinois reconnoissent pour leur Maître, vint au monde 550. ans avant la naissance de Jesus-Christ. Les Peres Jesuites qui ont écrit sa vie, disent qu'il a connu & adoré le vrai Dieu : ils en font un modele de vertu & de sainteté : Il donna, disent-ils, des exemples d'une moderation, d'une fidelité, d'une équité & d'une douceur sans égale. Il méprisa les honneurs &

les richesses, s'appliquant uniquement à répandre sa doctrine dans le monde. L'humilité que les Philosophes de l'Europe ont regardée comme une bassesse d'ame, étoit sa chere vertu. Il parloit toûjours de soi-même, & de tout ce qu'il y avoit de rapport à sa personne avec beaucoup de modestie ; il faisoit un aveu public de ses défauts, & une profession sincere de n'être pas l'auteur de la doctrine qu'il enseignoit, mais d'en être redevable aux Anciens. Un Pere des plus considerables de cette Compagnie parle de Confucius, comme on feroit d'un Saint Docteur de l'Eglise, on ne sçauroit donner des loüanges plus outrées à un Philosophe Païen; on ne peut, dit-il, rien ajoûter à son zéle ni à la pureté de sa morale, il semble quelquefois que ce soit un Docteur de la nouvelle Loy qui parle, plûtôt qu'un homme élevé dans la corruption de la Loy de nature : & ce qui persuade que l'hypocrisie n'avoit point de part, en ce qu'il disoit, c'est que jamais ses actions n'ont démenti ses maximes. Enfin sa gravité & sa douceur dans l'usage du monde, son abstinence rigoureuse (car il passoit pour l'homme de l'Empire le plus sobre) le mépris

qu'il avoit pour les biens de la terre, cette attention continuelle pour ses actions, & ce que nous ne trouvons point dans les Sages de l'antiquité; son humilité & sa modestie, donneroient lieu de juger que ce n'a pas été un pur Philosophe formé par la raison, mais inspiré de Dieu pour la réforme de ce nouveau monde. Il assembla soixante-douze Disciples, comme a fait Jesus-Christ, & il en choisit dix ou douze de ce nombre, qui étoient la fleur de son Ecole, pour en faire comme ses Apôtres. Peu s'en faut qu'on ne le fasse passer pour un Prophete. Il disoit ordinairement, comme rapportent les Auteurs de sa vie, qu'il y avoit un saint Homme en Occident qui enseignoit une Loy sainte: on ne sçait, disent-ils, de qui il parloit, ni par quel esprit. Il est certain que l'Empereur Mimti envoya des Ambassadeurs en Occident, soixante-cinq ans après la naissance de Jesus-Christ, pour chercher ce saint Homme, dont on disoit que Confucius avoit parlé, & qu'étant abordez à une Isle assez proche de la Mer rouge. Ils n'oserent passer outre, & rapporterent l'Idole Fo, & l'execrable doctrine de sa Secte dans

la Chine ; cela justifie bien la prophetie de Confucius, & voici ce qui prouve son humilité prétenduë.

p *Intercetta in vita Confucii.*

Etant prêt de mourir âgé de soixante-treize ans, on l'entendit chanter comme un Cygne ce Cantique : *Grande Montagne où êtes-vous tombée ? La grande machine qui soutenoit l'Etat est renversée, les Sages & les Saints sont flétris & sechez comme le foin !* Il parle ainsi de soi-même & de sa doctrine. Pour sa Religion, les Peres Jesuites qui ont écrit sa vie, détruisent à la verité ce qu'ils en ont avancé, quand ils disent qu'il adoroit le Ciel dès sa jeunesse, & qu'il ne mangeoit rien qu'il ne lui eût offert auparavant ; & qu'étant devenu le Docteur de la Nation, il étoit toûjours égal à lui-même, & toûjours invincible dans l'adversité : disant, qu'il n'y avoit personne au monde qui lui pût nuire, parce qu'il étoit appuyé sur le Ciel par sa vertu. Il reconnoissoit le Ciel pour le premier principe de toute la nature.

Ce n'est pas là adorer le vrai Dieu.

Les gens de Lettres de la Chine qui font profession de suivre sa doctrine, & qui expliquent ses Livres, & ceux de ses premiers Disciples sont de vrais athées. *In contemptum religionis omnis*

nis, verumque atheïsmum prolapsi sunt, dit avec raison le Pere Intorcetta Missionaire, dans sa vie. Cependant les Chinois rendent des honneurs extraordinaires & divins à Confucius, dans toute l'étenduë de l'Empire; ils ne lui ont pas seulement bâti des Colleges magnifiques, où les gens de Lettres font de grandes réverences devant son nom écrit en grandes lettres d'or sur de beaux cartouches, pour lui témoigner leur reconnoissance comme à leur Maître; mais ils lui ont élevé des Temples & des Autels, & ils lui offrent des Sacrifices. Le Pere Jean-Baptiste de Morales, & l'Illustrissime Navarrette, Archevêque de Saint Domingue, instruits à fond des ceremonies Chinoises, & par leur propre experience pour avoir travaillé plusieurs années dans la Mission, & par le rapport des Chrétiens qui avoient été témoins oculaires d'un de ces Sacrifices dans la ville de Fo-ning, & par les Rituels Chinois qui sont tous les jours entre les mains des Lettrez, & par le résultat de l'assemblée des anciens Missionaires de la Compagnie de Jesus dans la ville de Kia-ting, de la Province de Nanquin en 1628. en décrivent 1663.

les ceremonies d'une maniere tres-exacte.

Deux fois l'année, ſçavoir au Printems & dans l'Automne, le Mandarin ou Gouverneur de chaque Ville doit offrir le ſacrifice à Confucius, & les Lettrez y doivent aſſiſter. Il y en a entre-eux qui font des fonctions, qui ont quelque reſſemblance à celles de Diacre, de Soûdiacre, & de Maître des Ceremonies dans le miniſtere de nos Autels. Le Sacrificateur ſe prépare à la ceremonie par le jeûne & par la continence. Ils diſpoſent dès la veille le ris, & les autres ſemences & fruits de la terre qui ſe doivent offrir, & les pieces d'étoffe de ſoye qui ſe doivent brûler en l'honneur de Confucius, & ils les rangent ſur des tables. Le tableau ou cartouche où le nom de Confucius eſt écrit, eſt placé ſur un Autel paré de beaux ornemens de ſoye. Celui qui fait l'office de Prêtre, met ſur une autre table dans la cour, qui eſt devant la Chapelle, des cierges, des braſiers & des parfums. Il éprouve enſuite les pourceaux & les autres animaux qu'on doit ſacrifier, en leur mettant du vin chaud dans les oreilles. S'ils ſecoüent la tête, on les choiſit

comme propres au Sacrifice ; s'ils ne se donnent pas ce mouvement, on les rejette. Avant qu'on tüe le pourceau, le Prêtre fait une réverence & une inclination profonde, & ensuite on le tüe en sa présence. Après qu'on l'a égorgé, il fait une autre inclination, on en raze ensuite les poils, on en prend les intestins, & on en garde le sang pour le jour suivant. Le lendemain dès le chant du cocq, on donne le signal. Le Sacrificateur & les Officiers étant venus, chacun d'eux écrit sur un beau papier rouge, d'une figure ronde, des caracteres Chinois, pour inviter l'esprit de Confucius à venir recevoir les offrandes qu'on lui va faire. Le Sacrificateur lave ses mains, on allume les cierges, & on jette les parfums sur les brasiers. Le Maître des Ceremonies fait chanter les Musiciens : & le Prêtre étant devant le Tableau de Confucius, le Maître des Ceremonies dit : Qu'on offre le sang & les poils des bêtes mortes. Alors le Prêtre leve des deux mains le bassin où sont les poils & ce sang. Le Maître des Ceremonies dit ensuite : Qu'on enterre ces poils & ce sang. Aussi-tôt tous les assistans se levent, & le Prê-

tre ayant le bassin entre les mains, sort en Procession avec les Ministres, & on les enterre dans la cour, qui est devant la Chapelle. On découvre ensuite les chairs des Victimes, & le Maître des Ceremonies dit, que l'esprit de Confucius descende. Aussi-tôt le Sacrificateur leve en haut un vase plein de vin, qu'il répand sur un homme de paille. Après cela, il prend le Tableau de Confucius & le met sur l'Autel, en disant cette Oraison. *Grandes, admirables & excellentes sont vos vertus, ô Confucius, si les Rois gouvernent leurs Sujets, ils vous en sont obligez, c'est par le secours de vôtre Doctrine : Tous s'empressent de vous offrir le Sacrifice. Tout ce que nous vous offrons est pur. Que vôtre esprit si éclairé vienne donc vers nous, & qu'il nous honore de sa sainte présence.* Cela étant fait, le Maître des Ceremonies dit *Civi*, mettons-nous à genoux, & tout le monde s'agenoüille. Quelques momens après, il dit *Ki* : levez-vous, & tout le monde se leve. Le Sacrificateur lave ses mains. Un des Ministres lui présente une piece d'étoffe de soye dans un bassin, & un autre du vin dans un vase. Le Maî-

tre des Ceremonies, dit à haute voix : Que le Sacrificateur s'approche du trône de Confucius. Aussi-tôt le Prêtre s'agenoüille : & pendant que la musique chante, il prend l'étoffe de soye, il la leve des deux mains ; & il l'offre à Confucius : il prend aussi le vase de vin, & l'éleve. Le Maître des Ceremonies, dit comme auparavant : Qu'on s'agenoüille ; & ensuite, qu'on se leve. Puis on brûle la piece d'étoffe de soye, avec du papier rouge, dans un brasier préparé pour cela ; & le Sacrifiant fait cette Priere. *Depuis le tems que les hommes ont commencé à naître, jusques à ce jour, qui d'eux a pû ou peut surpasser les vertus magnifiques & surabondantes de Confucius?* (c'est ainsi qu'ils l'appellent par honneur) *surpasse tous les Saints du tems passé. Ces offrandes & cette étoffe de soye sont préparées pour la ceremonie que nous faisons en vôtre présence & à vôtre honneur. Tout ce que nous vous offrons est peu de chose, la saveur & l'odeur n'en sont pas fort agreables ; mais nous vous les offrons seulement, afin que vôtre esprit nous écoute.* Après plusieurs inclinations, le Sacrifiant prend le vase de vin, & adresse encore deux

Oraiſons à Confucius ; où après lui avoir dit qu'il lui offre avec un grand zéle d'excellent vin & ſans mélange, & des chairs de pourceaux, des chévres, des liévres & des poules, il le prie de recevoir ces offrandes, ſuppoſant que ſon eſprit eſt préſent à la ceremonie. Le Maître des Ceremonies dit enſuite au Sacrificateur : Mettez-vous à genoux, tirez la tablette d'yvoire de vôtre ſein ; approchez-vous du trône de Confucius, & buvez le vin de la felicité. Auſſi-tôt le Sacrifiant le boit : après quoi, le Miniſtre lui met entre les mains la chair qu'il éleve en haut, pendant que le Maître des Ceremonies dit : Prenez la chair du ſacrifice ; le Prêtre dit enſuite une Oraiſon, qui finit en ces termes. *Nous vous avons fait ces offrandes avec beaucoup de joye, & nous ſommes certains qu'en vous offrant toutes ces choſes, nous recevrons toute ſorte de bonheur, d'honneur, de faveurs & de bien.* Les viandes qui ont été offertes ſe diſtribüent aux aſſiſtans : & ceux qui en mangent, croyent que Confucius leur fera du bien, & les préſervera du mal.

La derniere fonction du ſacrifice,

confiſte à reconduire l'eſprit de Confucius au lieu d'où il eſt deſcendu, en lui adreſſant cette Oraiſon: *Nous vous avons fait ces offrandes avec un profond reſpect ; nous vous avons ſervi avec beaucoup de joye, vous invitant de venir à nous pour recevoir agréablement les choſes que nous vous avons offertes ; après cela, nous reconduiſons & nous accompagnons vôtre eſprit, & nous le prions de retourner au lieu d'où il eſt deſcendu : Et ces offrandes étant conſommées, nous nous tenons aſſurez de toutes ſortes de proſperitez & de biens, comme ſi nous les avions déja reçûs.*

Des honneurs que les Chinois rendent à leurs Ancêtres.

Ceux qui ont écrit des Coutumes & des Ceremonies Chinoiſes, témoignent que les Chinois honorent leurs morts en trois tems differens ; avant ſa ſepulture, lorſque le corps eſt expoſé ; de ſix mois en ſix mois, dans les maiſons où il y a une ſalle ou un cabinet, qu'ils appellent l'appartement des Ancêtres, & une fois l'année, vers le commencement du mois de May ſur leurs tombeaux qui ſont hors des Villes, & ſouvent ſur les montagnes. Tous ces Auteurs conviennent, qu'on expoſe ſur une table en forme d'Autel,

les images des défunts, ou des tablettes où leurs noms sont écrits; qu'on leur offre des viandes, du ris, des fruits, du vin, des parfums, & des cierges qui brûlent à leur honneur. Lesquelles tablettes sont regardées par les Chinois, comme les sieges de leurs esprits. Elles doivent être faites d'un certain bois, leurs dimentions sont prescrites par les Rituels & par la Coutume: Et les Chinois sont persuadez que toute la prosperité des familles dépend des honneurs qu'on leur rend. Ils ne rendent pas seulement ces honneurs à leurs morts dans leurs maisons, toutes les nouvelles Lunes chaque famille s'assemblant pour cela, & tous les jours mêmes, en faisant de profondes inclinations devant leurs tablettes, en sortant de la maison & y rentrant, y faisant brûler des parfums, & leur rendant compte de leurs affaires, persuadez que leur esprit y est réellement present; mais encore dans des Temples publics, qu'on appelle les Temples des Ancêtres : Qu'ils leurs offrent des sacrifices; qu'ils leurs adressent des prieres, esperant d'eux toutes sortes de biens temporels : Que ceux qui y font ces fonctions de Prêtre, éprouvent les animaux

Relation des PP. Daniel Bartoli, Alexandre de Rhodes, Alvarez, Semedo, & Roboredo Jesuites.

maux qui doivent être offerts à leurs Ancêtres, en leur versant du vin chaud dans les oreilles ; & qu'ils se préparent à faire leurs fonctions par des jeûnes, & en s'abstenant de l'usage du mariage.

Rituels Chinois.

Les Chinois font la ceremonie solemnelle à l'honneur des Ancêtres défunts dans les Temples qui leur sont dédiez, le quatorziéme de la troisiéme & de la premiere Lune de l'année Chinoise. Tous ceux qui y doivent assister se trouvent de grand matin à la porte, & chacun se place en son rang. Le plus considérable par sa qualité, qui doit faire la fonction de Prêtre, est appellé Chu-chy en la langue du païs, c'est-à-dire le Seigneur qui sacrifie. Il est accompagné de deux Ministres, qui font comme l'office de Diacre & de Soûdiacre, qui s'appellent *Pu chy*, c'est-à-dire ceux qui aident le Sacrificateur. Il y en a d'autres qui font comme l'office d'Acolytes, qui s'appellent *Che cu*. Ils doivent jeûner trois jours avant ces fonctions. Ils doivent aussi s'abstenir de l'usage du mariage & du bain, ne point manger de viande, ne point boire de vin, ne point aller dans les maisons où il y a des

Le P. Antoine de Sainte Marie, Jean-Baptiste de Morales, Navarette, Archevêque de S. Domingue.

malades, éviter les spectacles & les concerts. Ils nettoyent & ornent les Temples. Ils y exposent les images de leurs Ancêtres, & les rangent chacune à leur place. On prépare tout ce qui est necessaire pour la ceremonie, des tables, des sieges, des plats, des écuelles, un vase pour offrir le vin, de l'eau, un linge pour essuyer les mains, des chairs de porcs, des poules, des têtes de chévres, des poissons, des fruits, du vin, des parfums & des cierges. On prépare aussi une homme de paille, qu'ils appellent *Maoxa*, qui représente le corps du défunt, & ils mettent cette figure sous une table.

Tout étant ainsi disposé, celui qui fait la fonction de Prêtre, lave ses mains; puis accompagné de ses Ministres, il s'approche avec beaucoup de gravité & de respect du lieu où sont enfermez les Tableaux ou Tablettes des Ancêtres, dans un Tabernacle fort propre, couvert d'un rideau de soye. Ces Tableaux ou Tablettes, comme s'imaginent, & comme croyent les Chinois, sont le siege & le trône des ames ou des esprits des morts. Le Prêtre tire ces Tableaux ou ces Tablettes

avec respect ; & tous les assistans s'étant mis à genoux, il les encense, & leur offre des parfums. Et alors le Maître des Ceremonies, qu'ils appellent Ly Seng ; dit à haute voix : *Nous qui sommes les enfans de nos Ancêtres, nous vous servons & nous vous honorons aujourd'hui, & nous prions ces Tableaux de venir au milieu de nous sur cette Table, afin que nous leur fassions nos offrandes.* Ensuite le Maître des Ceremonies dit à haute voix : *Pay*, c'est-à-dire, *Qu'on se mette à genoux* ; & tout le monde s'y met aussi-tôt. Un peu après, il dit du même ton : *Hing*, c'est-à-dire, *Levez-vous* ; & tout le monde se leve. Cela se fait jusqu'à trois fois, avec beaucoup de gravité & de solemnité. Ensuite le Maître des Ceremonies dit : *Que le Sacrificateur vienne à sa place ; qu'il fasse des reverences aux Esprits. Les Esprits sont déja descendus, qu'on leur offre les viandes.* Après cela le Ministre prend le vin, & le présente au Prêtre, qui le répand sur l'homme de paille. Aussi-tôt ces assistans fléchissent les genoux, & se levent ; ce qu'ils font quatre fois de suite, selon l'ordre du Maître des Ceremonies. Ensuite le Sa-

crificateur & les Ministres prennent la chévre, & les autres viandes, & les offrent devant les Tableaux. Le Maître des Ceremonies dit : *Chy Chy Cu, Sacrifies le vin* ; & le Prêtre éleve le vin dans un vase, comme les Prêtres du vrai Dieu élevent le Calice à la Messe. Le Maître des Ceremonies dit : *Ju Fo Chieu, Bûvez le vin, qui est le gage de tous biens, & de toute sorte de prosperitez* ; & le Prêtre le boit. Pendant toutes ces fonctions, il fait brûler plusieurs fois des parfums devant les Tablettes des Ancêtres. Ensuite le Prêtre dit à haute voix : *Nos Ancêtres, vous avez commandé au Maître des Ceremonies de nous promettre de vôtre part beaucoup de faveurs, & des biens sans fin. Vous avez aussi procuré à vos enfans & à vos descendans des dons magnifiques du Ciel, des années fertiles & abondantes, & une longue vie ; & ces bienfaits sont perpétuels.* Après cela, tout le monde se met à genoux, & se leve par trois fois, par ordre du Maître des Ceremonies. Cela étant fini, le Sacrifiant & les Ministres prennent les Tablettes des Ancêtres, & les remettent avec respect dans le Tabernacle, ou dans l'Armoire,

d'où ils les ont tirées, & ils la couvrent d'un rideau de soye. On distribuë les viandes du Sacrifice à tous les assistans. Enfin le Maître des Ceremonies dit à haute voix : *Tenez-vous pour asûrez qu'en récompense de ce Sacrifice, vous recevrez toute sorte de faveurs & de bonheurs ; des richesses, un grand nombre d'enfans, des honneurs, une longue vie, le repos & la paix.* Celui qui a fait la fonction de Prêtre, repete la même chose. On met le feu à un monceau de papiers, préparé au dehors du Temple, qui ont la forme de deniers. Les Chinois croyent qu'ils se changent en argent, pour l'usage des morts.

La description de cette ceremonie est tirée du premier Tome des Ouvrages d'un celebre Docteur de la Chine, intitulez : *Les Ceremonies des Maisons*, & approuvez par les Loix Imperiales.

Ces fonctions & ces Sacrifices se font par tout l'Empire, à la Cour, dans les Villes, & dans les Bourgs & les Villages, par les Rois, les Princes, les Magistrats, les Gens de qualité & le Peuple ; & cela est si connu, & si public, que personne ne le peut nier. Les Peres Jean-Baptiste de Morales & Antoine de Sainte-Marie, sont témoins oculaires de toutes ces ceremonies, & rapportent qu'il y a un Rituel, dont ils se servent, où l'on voit les formules des demandes qu'ils font à leurs Ancêtres.

Le P. Kircher en sa Chine illustre. Les Chinois font état de ces seules Sectes, dont je viens de parler, méprisant toutes les autres. Elles répondent aux différens ordres d'hommes, dont l'Etat des Egyptiens étoit autrefois composé ; sçavoir, de Prêtres, de Sages, & de Hyerogrammatistes, Hyeroglīphistes ou Commun du Peuple.

Leurs Idoles. Ce Peuple a un si grand nombre d'Idoles, que leurs Temples n'en sont pas seulement remplis, mais encore leurs maisons, leurs cabinets, les Palais, les navires, les ruës, les champs, les Villages, les places, les marchez : & generalement tout l'Empire en a de tous côtez. En quoi ils font voir qu'ils sont les veritables Sectateurs des Egyptiens, & les imitateurs de leurs superstitions, aussi-bien que de leurs Idolâtries, & en ce qu'ils croyent avec eux qu'il y a certains Dieux, qui président sur les autres ; à raison de quoi, ils leur bâtissent des Temples, & les adorent avec les mêmes coûtumes & les mêmes ceremonies que les Egyptiens avoient accoûtumé d'honorer les leurs, lorsqu'ils vouloient se les rendre favorables, se trouvant même encore aujourd'hui des Temples dédiez aux mê-

mes Divinitez qu'à celles des Grecs & des Egyptiens, comme l'on voit dans la Ville de Nanquin, autrefois la Capitale & la Métropolitaine de cet Empire, & l'abregé de tout ce qu'il y avoit de plus beau dans le Monde, où l'on remarque que tous les Dieux, qui ont été adorez dans l'Egypte & dans la Grece, ont chacun leur Temple dans cette Cité, & des lieux destinez pour recevoir les adorations de ce Peuple Idolâtre, quoique dans le fonds il y ait fort peu de gens qui ajoûtent foy aux contes de leurs Prêtres, se persuadant que s'il ne leur vient aucun avantage de cette adoration exterieure des Idoles, du moins n'en peuvent-ils recevoir aucun préjudice.

On y voit donc les Temples dédiez aux faux Dieux ; le premier à Mars, le second à la Fortune, le troisiéme à la Paix, le quatriéme aux Orcades & aux Nymphes, & les autres aux Genies de l'Air, des Oiseaux, de la Mer & des Fleuves. Il y en a d'autres aussi, qui sont bâtis à l'honneur du Président des Montagnes, au Dragon de la Mer ou de Tiphon, à Jupiter, à Athlas, & autres Dieux des Grecs & des Egyptiens. On y voit outre ceux-ci, le Tem-

ple de la Reine du Ciel, c'est-à-dire, de la Lune, le Temple consacré au Ciel, le Temple consacré aux Démons & aux Esprits, le Temple de l'Esprit reconnoissant & agréable, le Temple dédié à la Planette de Mars, autre dédié au Tuteur & au Défenseur des Murailles, & celui consacré à la tres-charmante & bonne Paix, le Temple dédié à l'Esprit de la Medecine, c'est-à-dire, à Esculape ou à Apollon; le Temple du Président des Forêts ou de Diane, l'Autel du Ciel, celui de la Terre ou de Cerés, celui du Dieu de la Pluïe, & celui du Roy des Oiseaux.

Le P. Jarric. Hist. ire des Indes. Pyramides. L'honneur qu'on leur rend.

Outre ces Temples & ces Idoles, il y en a d'autres, qu'ils appellent Chines, faits en forme de Pyramides, extrêmement bien travaillées, dans lesquelles il y a une espece de fourmies blanches, qui ne paroissent au dehors ; mais qui sont dans de petites loges, sans qu'on sçache comment elles se nourrissent. Elles ruinent les loges où on les met, qui sont en forme d'Oratoires. Les Gentils sont dans l'admiration de ces Chines, & en ont grande peur ; & quand ils achetent un Esclave, ils l'amenent premierement devant quelqu'une de ces Pyramides, avec une offrande de vin & d'autres choses,

& le lui consignent comme entre les mains, priant l'Idole que si l'Esclave s'enfuit, il fasse que les serpens, les lezards & les tygres le devorent. Ce que les Esclaves craignent si fort, que quelques mauvais traitemens qu'ils reçoivent de leurs Maîtres, ils n'osent presque jamais les quitter. Ces sortes de Pyramides, qu'on appelle les Tours Novizones, c'est-à-dire, à neuf égales, sont des merveilles de cet Empire. Il y en a une dans la Province de Fokien, dont la figure est octogone, qui a depuis son fondement jusqu'en haut, neuf grands étages, qui contiennent neuf cent coudées, la largeur proportionnée à son élevation ; le tout plein d'enrichissement travaillé avec la derniere délicatesse.

Le plus haut étage de cette tour porte à sa cime une Idole, à qui cet édifice est consacré ; laquelle est faite de cuivre doré. Enfin c'est une de celles qu'on dit avoir été bâties avec superstition par les Chinois, croyant établir en cela leur bonne fortune.

Il y a aussi en chaque Royaume un lieu consacré au Démon, où on lui va faire les plus solemnels Sacrifices dans une petite Isle. On appelle cette Idole

Camaſſano ; & ceux qui paſſent par cet endroit, lui offrent quantité de choſes, qu'ils jéttent dans la Mer, de peur qu'elle ne coule les Navires à fond. On le conſulte, & il rend des oracles, comme font les Eſprits familiers, qui ſont dans l'étendnë de cet Empire, de même que les Augures, les Devins & les Geomanciens. De telle ſorte que cet Empire eſt la veritable image de l'Egypte, & a toutes ſes pratiques & ſes maximes, ſes myſteres & ſes ceremonies.

Il ſeroit bon de faire voir quelques figures des Idoles, que les plus doctes Chinois ſe ſont imaginées, & qu'ils ont ſottement reconnuës pour de veritables Dieux. Ces ſçavans Perſonnages ayant crû que mettant quelque ordre & quelque différence entre toutes ces Divinitez fantaſtiques, ils ſeroient plus eſtimez & plus conſidérables parmi le Peuple, c'eſt pourquoi ils auroient établi trois Ordres différens de Dieux, ſçavoir, de Celeſtes, de Terreſtres, & d'Infernaux. Ils diſent que les Celeſtes ne ſont autre choſe qu'un Dieu de l'eſſence, duquel émanent trois proprietez, qui ne font pourtant qu'une ſeule puiſſance, qu'ils adorent comme le veritable Dieu. Ils ſont perſuadez

que ce premier Ordre de Divinité est incomparablement au-dessus des autres, & que son pouvoir est si grand & si absolu, qu'il n'y a point de puissance supérieure ni inférieure, qui ne soit soumise à ses ordres, ni de créature, qui ne soit dépendante de sa volonté. C'est pourquoi le Démon, qui est toûjours le Singe de Dieu, s'étudie incessamment à pervertir les hommes, & leur figure une Divinité en trois personnes, qui est remplie de mille erreurs & de mille fables, qui entraînent les ames dans la damnation éternelle. Il auroit été bon de mettre ici les représentations de tous ces Dieux & de toutes ces sortes de Divinitez, que ces Chinois adorent, pour faire voir leur ridicule & leurs sottises, & pour faire connoître la malice & la tromperie du Démon, qui a mille inventions pour abuser les ames; mais la dépense des Estampes en auroit été trop grande, & j'en renvoye les Curieux aux Livres qui les représentent.

Athan. Kircher, en sa Chine illustre. & autres.

Or les trois Divinitez que ce Peuple adore sous le nom d'un seul Dieu, appellé Pussa, sont placées en un lieu éminent, avec deux suivantes, qui semblent être soutenuës par d'autres,

qui sont au-dessous, lesquelles tiennent les bras & les mains en haut, qui font paroître des empressemens & des efforts, pour soutenir la Cour celeste de cette belle Divinité.

On voit au milieu de cette assemblée le Dieu Fé, dont nous avons parlé, qui signifie Sauveur, ou un autre Jupiter, lequel, avec un maintien venerable & plein de majesté, est environné d'un grand nombre de Dieux & de Déesses, que ce Peuple appelle les Hommes Illustres des siecles passez, au-dessous desquels on voit la troupe des petits Dieux de la Nature, & les Demi-Dieux des Royaumes, qui sont comme les Ambassadeurs du grand Fé, dont ils attendent les Commandemens avec soumission, & à qui ils obéïssent promptement, comme à leur Jupiter Chinois, qu'ils appellent ainsi.

L'autre figure fait voir plus clairement tout ce que nous venons de dire; car on apperçoit le Fé ou le Jupiter Chinois, qui a au-dessus de lui des Dieux Martiaux, qui ont les armes à la main pour sa défense, pendant qu'il voit à ses pieds les Dieux de la Mer, ou les Neptunes, qui sont toûjours disposez à lui obéïr & à lui rendre hon-

neur, & à augmenter la majesté de sa Cour & de sa personne.

Premier Ordre de leurs Dieux.

Cette figure est divisée en trois Ordres. Le premier est celui qui paroît le plus grand. C'est la premiere Divinité, le Seigneur & le Souverain du Ciel, que les Chinois appellent Fé. Ils le représentent tout éclatant de lumiere, pour mieux marquer ce qu'il est. Il a les mains cachées, pour faire connoître que c'est sa puissance, qui opere invisiblement toutes choses dans le Monde; & ils lui donnent une couronne de pierres précieuses sur la tête, semblable à celle de nos Saints, pour lui donner plus de gloire & de majesté. Il a à sa droite le celebre Confucius, que les Chinois ont mis au nombre des Dieux, & à la gauche Lauzu, que cette Nation appelle l'ancien Philosophe, & qu'elle honore comme l'auteur de la Religion, & comme une des principales Divinitez, parce que c'est lui qui a fait connoître le grand Maître du Ciel, & le plus grand de tous les Dieux, à qui on donne le nom de Fé. Il y a quelques autres celebres Philosophes au-dessus de ces trois Dieux, qui sont mis au rang des autres, & estimez dignes d'adoration. Ils ont un

Livre à la main. On en voit un, qui est le premier Capitaine, & General de l'Armée Chinoise. Ils disent que ce grand Homme, qui a défendu l'Etat, & rangé tout l'Empire à la Religion, a été engendré d'une fleur.

Le second Ordre. Les Divinitez du second Ordre sont distinguées entre elles. Les unes passent pour les Enfans de Mars, qui, à ce qu'ils disent, ont subjugué toute la Terre. Les autres sont bien de la même race; mais ils n'ont pas eu les mêmes emplois que les premiers, puisqu'ils ne se sont attachez qu'à prescrire les Loix & les maximes de la guerre.

Le troisiéme Ordre. Enfin les Dieux du troisiéme Ordre, qui sont dans l'endroit le plus bas, & qui passent encore pour des Dieux, sont des Esprits en partie aquatiques, & en partie terrestres ou Vulcaniens, qui ont une intendance generale sur toutes les choses sublunaires. Les Chinois appellent ces Dieux les Esprits de la Mer, des Montagnes & du Feu. Voila la description de tous leurs Dieux. Ils ont encore représenté leur Fé sous la figure d'un Dragon volant, qu'ils appellent l'Esprit de l'Air & des Montagnes, qui est couvert d'un bouclier de tortuë, comme leurs Brachmanes

leur ont appris, & que le Monde ne subsiste que par ce Serpent.

Ils ont encore une Cybele Chinoise, qu'ils appellent Pussa. Cette Idole est représentée assise sur une fleur de Lothun. Son corps est dans une telle assiette, que quoique ses pieds & ses mains soient dans une posture contrainte, elle a neanmoins je ne sçai quoi de modeste, qui la rend assez agréable. Elle a huit bras du côté droit, & autant du côté gauche, dont chaque main est mysterieusement armée de couteaux, d'épées, qu'ils appellent hallebardes, de livres, de fruits, de plantes, de rouës, d'ornemens, de phioles, & de quantité d'autres choses.

Les Sçavans de cet Etat prennent cette Pussa pour la Mere de tous les Dieux. Ils ne veulent dire autre chose, par seize bras, que les seize siecles, pendant lesquels la Chine a vêcu en paix, sous la protection de cette Déesse. Elle est assise sur une herbe, appellée Lothun, pour faire voir que comme cette herbe surnage toûjours au-dessus de l'eau, dont elle est incessamment arrosée; elle est aussi la premiere cause de toutes les productions, & de

toutes les féconditez de la nature. C'est le sentiment des plus habiles Docteurs de la Chine.

C'est à toutes ces Divinitez qu'on sacrifie, comme j'ai déja dit ; mais il n'appartient qu'au Roy de sacrifier au Ciel, au Soleil, à la Lune, aux Planettes & aux Etoiles ; & si quelqu'un le faisoit solemnellement, il feroit une faute notable.

Ces Sacrifices sont plûtôt à l'honneur des Esprits, qui président au Ciel, à la Terre, & aux autres choses, à qui l'on dit qu'on les présente. Il y en a beaucoup plus qui sacrifient aux Idoles ; aux Dieux Domestiques, aux Genies, & aux Hommes Illustres, à qui l'on fait bâtir des Temples & dresser des Statuës, en memoire des grands services qu'ils ont rendu à l'Etat. Au commencement, ces devoirs qu'on leur rend, n'étoient qu'une espece de reconnoissance ; & ces Sacrifices n'étoient peut-être que des offrandes & de simples ceremonies : Depuis, le Peuple, qui est grossier, est venu à les adorer, & à les invoquer comme des Saints.

Ces présens & ces ceremonies ne sont donc pas, à proprement parler, des

des Sacrifices instituez à l'honneur de leurs parens & de leurs ancêtres, puisqu'ils n'ont pas cette pensée que tous leurs ancêtres soient des Dieux, ou des Saints; mais c'est seulement un témoignage de leur reconnoissance, & un honneur, qu'ils estiment devoir à ceux qui leur ont donné l'être. Ce qu'ils employent aux Sacrifices, sont des bœufs, des moutons, & autres choses que nous avons dit, du ris, des legumes & du vin. Quand le Roy fait ses Sacrifices, la meilleure partie est pour les Mandarins. Si c'est une personne de qualité, comme un Chef de famille, les offrandes se distribuent aux parens. Ceux de mediocre condition offrent ordinairement des viandes cuites, qu'ils reprennent après le Sacrifice, les faisant recuire, pour en faire un festin. Ils sacrifient aussi des étendarts & des voiles tissus d'or & d'argent, au Soleil, une grande somme de monnoye de papier coupé, qu'on vend chez les Artisans, & qui se brûle après. Chacun sacrifie indifféremment, & il n'y a point de Ministres, qui soient particulierement destinez à ces sacrifices, comme il n'y en a point d'autres, à sçavoir pour les Services & pour les

Sepultures, pour chanter & pour officier aux Enterremens avec toutes les ceremonies. Il y a pour ces Sacrifices des tems déterminez, & des lieux particuliers; si ce n'est que quelquefois ils s'accommodent aux lieux & aux occasions : comme quand il faut faire voile, le Sacrifice se fait le même jour qu'on leve l'ancre, & dans le Vaisseau même, ou sur le rivage voisin.

Il y a dans la Chine une infinité de superbes Temples, comme j'ai déja dit, dont la structure est en aucuns endroits fort différente. Les plus somptueux sont bâtis par les Empereurs, Rois ou grands Seigneurs, sur des lieux marquez par les Augures, en l'honneur de leurs Divinitez. C'est en ces lieux qu'on y fait ces Sacrifices, & les offrandes pour des batailles gagnées, des faveurs reçûës. On y vient en pelerinage à la foule. On y reçoit son horoscope, & on y voit des Sacrificateurs marmoter incessamment, employant les parfums, les cris, les conjurations, les prieres, pour appaiser le Dieu qui y préside. C'est aussi en ces lieux qu'on fait aspersion au Peuple d'urine de vache, comme d'eau lustrale, à dessein de le mondifier, & de l'absoudre de toutes

ses fautes. C'est aussi où l'on fait une confession dans une balance élevée, & qu'on y pese tous les forfaits. C'est en ces lieux enfin, aussi-bien que dans un nombre incroyable de Cloîtres, qu'on y voit des personnes de l'un & de l'autre sexe consacrées au Culte Divin, garder avec une exactitude extrême la pauvreté, la chasteté, & l'obéïssance; s'adonner jour & nuit aux prieres & aux oraisons, & exercer sur leurs corps des rigueurs, qui feroient trembler nos plus austeres Anachorettes. Les Gouverneurs & les Magistrats prêtent le serment de fidelité à l'Empereur dans ces lieux.

Près la Cité de Cunggan, en la Province de Fokien, se voit la Montagne de Vuy, qui est remplie de grand nombre de Pagodes, de Couvens & d'Hermitages, dans lesquels se trouvent quantité de Gouverneurs & de Consuls, qui méprisant les richesses & les Dignitez du siecle, s'y sont retirez, pour servir aux Idoles. Il y a environ cinquante ou cinquante-cinq ans, que Dieu, mû de compassion pour ces aveugles, voulant leur faire part des lumieres de l'Evangile, inspira au Superieur de ces Cloîtres, nommé Chang, de renverser &

mettre en pieces toutes ces Idoles, & convertir les Temples, qui étoient sous sa direction, en autant d'Eglises, pour y prêcher l'Evangile. Il mit dans une de ces Eglises l'Image de Jesus-Christ, & dans une autre celle de la Sainte Vierge. La conversion de ce Chang est tout-à-fait miraculeuse.

Ayant été élevé dès sa jeunesse sous la discipline d'un grand Prélat de la Secte de Confucius, il fut interrogé par son Maître, qui étoit au lit de la mort, s'il croyoit que la Loy, qui lui avoit été enseigné jusques alors, fût suffisante, pour obtenir le salut ? Chang ayant répondu affirmativement à cette demande, fut désabusé à l'instant par le mourant, qui lui dit, en pleurant: *Vous vous trompez ; & malheureux sont ceux qui n'ont pas été éclairez des plus belles lumieres : Mais ayez patience, & dans quarante ans, le Créateur du Ciel vous envoyera des personnes, qui vous montreront le vrai chemin du salut.* Chang ne se contentant pas de graver ces dernieres paroles dans son cœur, il les mit par écrit ; & quelques années après la mort de ce Prophete, le Gouverneur de la Cité de Fuchin, qui s'étoit fait Chrétien avec

toute sa famille, par le ministere du Pere Simon Cunha, Espagnol, étant venu avec ce Pere à la Montagne de Vuy, si celebre dans toutes les Provinces voisines, ce bon Pere entretint Chang de la Religion; & l'ayant pressé de près, Chang charmé de sa Doctrine, l'embrassa, & s'étant fait instruire sur les articles de la Foy, se fit baptiser aussi, & ils se mirent ensuite à renverser toutes les statuës de ces Temples, arborant à la place les signes de nôtre Redemption : En quoi ses Confreres suivirent son exemple, abandonnant leurs fausses Doctrines, pour embrasser la vraie Foy. Depuis cette miraculeuse conversion, cette montagne s'est remplie de Chrétiens, qui auroient sans doute fait beaucoup de progrès ès environs, s'ils n'avoient été interrompus par la derniere guerre des Tartares.

Il y a un Temple fort frequenté par les Mariniers, près la Ville de Xancheu, qui est dans la Province de Canton, que les Chinois bâtirent il y a longtems, à cause de son Port extrêmement dangereux. Les Matelots y vont offrir leurs victimes & leurs vœux à la Divinité qu'on y adore, pour se la rendre propice, & pour éviter le naufrage dont

ils sont menacez à l'entrée de ce Port.

Il se voit encore près de cette Ville un Temple dans le Monastere de Luzu, qui retient le nom de son Fondateur, lequel, selon l'ancienne Tradition des Chinois, étoit regardé il y a huit cens ans, comme un parfait modele de toutes les vertus. Il quitta le bruit des Villes, & se fit une retraite dans cet endroit, pour y vivre en repos, & y servir ses Dieux. Il y passa sa vie dans les austéritez les plus grandes qui se virent jamais. Il y éleva mille Moines dans une Discipline extrêmement rigide.

Les Chinois ayant admiré la vie de ce grand Personnage, lui dresserent un Tombeau, qu'ils ont enfermé d'un superbe Pagode, où ils accourent en pelerinage de tous les coins de l'Empire, pour lui immoler les victimes, comme à un de leurs premiers Tutelaires. Le Couvent est divisé en douze rangs, qui ont chacun leur Syndic ou Inspecteur, sans y comprendre celui qui a un pouvoir ample & absolu sur tout le Monastere.

Il y a encore un autre Temple extrêmement beau près le Château de Xancheu, dédié à Kinkam, qui tient l'une des premieres séances entre les

Dieux de ces Païens, à cause de sa majesté, sous les éclairs insupportables de laquelle toutes les créatures de ces Contrées frissonnent.

Il y en a encore un autre plus superbe & plus somptueux, appellé Quanquamia, érigé par le zele & les liberalitez d'un riche Mandarin. Les Peuples s'y rendent encore à foule, & à grosses Caravannes. Ce Temple ravit les yeux au dehors & au dedans. Il y a un grand Autel, sur lequel est une statuë d'une forme humaine, accompagnée de plusieurs Idoles, illuminées d'un nombre infini de lampes, qui brûlent jour & nuit à l'honneur des Divinitez qui y sont réverées, & des morts qui y sont inhumez.

Il y avoit anciennement un magnifique Temple joignant les murs de Xantsui, qui fut abîmé en un instant avec tous ses Sacrificateurs, sans qu'on aye jamais pû reconnoître aucun débris. Ils attribuerent ce malheur à la mauvaise vie de ses Prêtres, qui méprisoient leur Religion & leurs Dieux.

Il s'en voit encore une infinité d'autres ; & dans plusieurs de ces Temples on voit plusieurs reliques d'Idoles, dont les uns ont gardé leurs habits,

leurs bonnets, leurs bottes ; & les autres leurs livres, leurs plumes & leurs armes.

Les Chinois adorent à Lincing une Déesse, dont la statuë est dorée & argentée à trente pieds de hauteur, ayant un chapelet à la main. On voit aussi en un autre endroit l'Idole de Fé assise à jambes croisées, dont les membres sont si grands & si prodigieux, qu'on discerne les yeux, les oreilles, le nez la bouche d'un mille.

Leurs Religieux. *Mandesl.*

Outre ce que j'ai dit de leurs Religieux, un Auteur en rapporte quatre Ordres, dont les uns sont vêtus de noir, les autres de blanc, de gris ou de minime : Que chaque Ordre a son General, qu'ils appellent Tricon, qui demeure dans la Ville de Xuntien, de la Province de Pekin, lequel a sous lui des Provinciaux, qui font la visite dans leur ressort, où ils ont soin de faire observer la discipline, afin qu'on ne relâche rien de la rigueur des regles de l'Ordre. Ils nomment aussi les Superieurs & les Gardiens dans les Couvens. Le General ne sort point de charge qu'en mourant ; & c'est toûjours le Roy qui nomme le Successeur, qui est choisi d'entre ceux qui ont plus de

merite.

merite. Il est vêtu de soye, mais de la même couleur des Religieux de son Ordre. Il ne sort point qu'il ne soit accompagné de quatre Religieux, qui le portent dans une chaise d'yvoire sur les épaules. Ses Religieux ne lui parlent qu'à genoux. Le Roy lui donne de quoi vivre splendidement, & contribuë aussi à la subsistance des Religieux dans les Couvens ; & s'il leur manque quelque chose, la liberalité des particuliers y supplée. Ils ont tous la barbe & la tête razes. Ils ont aussi un chapelet, & disent Matines, & font les Offices presque de la même maniere que nos Religieux en Europe ; & dans ces fonctions ils se servent d'ornemens semblables à ceux de nos Prêtres, de chapes faites comme les nôtres, & d'un aspersoir. Ils gardent la clôture, dans laquelle ils sont neanmoins assez largement, le circuit des murailles qui les renferment ressemblant à une Ville partagée en des ruës droites, & peuplées de maisons, en chacune desquelles ils logent trois ou quatre, sçavoir, un Maître avec ses Ecoliers, à qui l'on fournit suffisamment toutes les commoditez. Ils sont châtiez rigoureusement, lorsqu'ils ont

delinqué ; mais on les traite plus doucement que les seculiers. Ils sont sujets aux Mandarins pour la Justice coërcitive. Ceux qui se font Moines, font un festin à leur entrée dans le Monastere à tous les Moines. Leurs vœux ne sont point indispensables, & ils peuvent sortir du Couvent, & se marier, quand bon leur semble. Il n'est pas permis à l'aîné d'une Maison de prendre l'habit, les Loix du Royaume voulant qu'il serve de support à l'âge caduc de ses pere & mere.

Il y en a qui vivent dans des trous de rochers & dans des grottes. Quelques-uns font penitence en leur particulier, passant leur vie dans des austéritez & des mortifications.

Il s'en trouve d'autres qui ne sont d'aucun Couvent, & n'y sont reçûs en qualité d'hôtes que pour un jour : Ce sont des vagabons & des determinez.

La Chine a encore des Religieuses qui vivent de la même sorte que ces Bonzes ; mais elles n'observent aucune clôture. Elles sont pourtant razées, renoncent au mariage, & à la conversation des hommes, auparavant de s'engager dans ce genre de vie.

Il n'y a point de Nation au monde qui portent l'honneur de sa sepulture plus haut que les Chinois. Les tendresses qu'ils ont eu pour leurs parens & pour leurs amis pendant leur vie, tiennent pour dénaturez & pour criminels ceux qui manquent à leurs pompes funebres après leur mort. Dès que quelqu'un de leurs proches a fermé les yeux, ils lui lavent le corps, le revêtent d'habits riches & parfumez, selon leur condition ; & de cette maniere l'ayant mis dans une chaise garnie de damas blanc, tous les parens & amis chantans cependant selon son ordre, viennent se prosterner devant le mort en une posture fort triste & abbatuë : après laquelle ceremonie, ils l'enferment dans un cercüeil fait de quelque bois odoriferant, & l'élevent sur une table posée dans une grande salle richement parée, & où ils exposent son effigie, à laquelle on rend aussi des soumissions admirables. Cependant on dresse dans l'antichambre une table, que l'on charge de toute sorte de viandes, de confitures & de fruits, pour réparer & conserver, disent-ils, les forces de quantité de Sacrificateurs & de Moines, qui employent des nuits

L'honneur pour leurs sepultures.

Manessen Malet.

entieres à chanter des hymnes & offrir de l'encens, à immoler des Sacrifices, à brûler des papiers peints en l'honneur du défunt, crians à toute voix vers le Ciel d'exaucer leurs prieres, pour recevoir son ame. Quinze jours étant employez en semblables occupations, quarante ou cinquante personnes portent le cercüeil hors la Ville sous un dais, avec un ordre & une magnificence nompareille; où tous les parens & les amis du défunt se trouvent avec leurs femmes voilées, qui font les pleureuses, un grand nombre de Prêtres qui y assistent, chantant les loüanges du défunt, & priant leurs Dieux. Une infinité de Musiciens & de Joüeurs d'instrumens accompagnent ces Prêtres, pour arrêter en partie les larmes des désolez, & adoucir la colere des Idoles par leur harmonie, & les obliger à mettre l'ame du défunt au nombre des Saints. Lorsqu'ils sont parvenus au lieu de la sepulture, on ne voit que des papiers & des draps de soye volans & brûlans, qui représentent des femmes, des esclaves, des elephans, des chevaux, de l'or & de l'argent, quantité de marques de puissance & d'autorité, dont ils disent

que le défunt joüira en l'autre monde. Cette pompe funebre eſt ſuivie d'une grand repas, dont les reſtes ſont jettez dans le tombeau avec quantité de draps de ſoye & de raretez, pour ſervir, diſent-ils, au mort pendant ſon grand voyage. Le ſepulchre étant fermé, on dreſſe ſur quelques colomnes de marbre l'effigie du défunt avec les éloges de ſa vie. Les parens ſont vêtus de toile blanche, & portent des capuchons, qui leur couvrent la tête & le viſage, & ont leurs robes ceintes de cordes de crin, comme les Cordeliers. Ils portent ces habits de deüil trois ans, pendant leſquels ils ne ſortent preſque pas de leurs maiſons. Ils n'exercent aucunes charges, & ne ſont d'aucuns feſtins, pour ne point violer le ſilence du deüil. Quelquefois ils retiennent trois ou quatre ans chez eux un corps embaûmé, auparavant de le porter au lieu de ſes peres. Voilà la plûpart des ceremonies que les Chinois obſervent religieuſement dans les obſeques, dont quelqu'unes ſont pourtant bien differentes de celles de leurs voiſins. Leurs ſepulchres, qui ſont tous hors la Ville, ſont magnifiques, enfermez dans d'agréables mon-

tagnes ; & il n'y a pas jusqu'aux personnes du commun qui n'en ayent, & où il ne s'y trouve des épitaphes & des hymnes composez à leur loüange.

Il y a ordinairement dans ces lieux des Chapelles, où les Prêtres chantent des hymnes & des cantiques pour les défunts ; & ce qui passe le plus souvent pour divertissement, s'y rencontrant des Musiciens qui égayent les esprits de ceux qui sont dans la tristesse.

Sepultures des Rois de la Chine.

Auparavant que les Tartares se fussent emparez de la Chine, les Rois étoient inhumez dans une petite montagne, près la Ville de Nanking. Cette montagne étoit environnée d'un bois planté de pins, & s'élevoit au milieu d'une grande plaine, appellée Paolinxi, du nom d'une Pagode ou Temple fameux qui y est bâti. Quelques Tartares s'étant imaginez que parmi les corps de ces Rois ils trouveroient des trésors cachez, ont tellement remué les terres de cette montagne, qu'elle est presque toute applanie ; mais leur recherche a été vaine, & n'a servi qu'à les faire passer pour impies & execrables. On voit encore

Ambassade des Holland. à la Chine, part. 1. c. 34.

dans la plaine quantité de Temples & de pyramides, dont l'architecture est admirable, & dont les beautez ne cedent en rien, à ce que l'on dit, à nos ouvrages d'Europe les plus achevez. Mais la Pagode de Paolinxi est la plus magnifique. Elle est élevée sur une éminence, & bâtie de pierres quarrées. On y monte par quatre escaliers de marbre, qui conduisent à quatre portes, tournées chacune vers une des quatre principales parties du Ciel. La structure du Temple est composée de cinq nefs, qui ont chacune de chaque côté deux rangs de colomnes d'un marbre tres-poli, & si grosses, qu'à peine deux hommes en peuvent embrasser une. Elles ont vingt-quatre coudées de hauteur, & soûtiennent la voûte de l'édifice, dont le lambris est superbe. Au milieu du Temple, on voit deux trônes enrichis de pierreries & de perles. Un est destiné pour la Divinité invisible qu'on y adore; & l'autre pour le Roy qui lui vient offrir des Sacrifices. Il y a plus de deux mille Idoles dans ce Temple. Ses portes sont couvertes de lames dorées & cizelées en façon de laurier. Ce Temple est un de ceux dont nous avons parlé, qui est

près de Nankin. La principale avenuë du Temple est formée par un chemin large & commode, qui conduit à la montagne des sepulchres des Rois.

Mahometans Outre les Idolâtres, qui sont en nombre infini dans cet Empire, il y a quantité de Mahometans venus du couchant en differens tems, principalement lorsque les Tartares possedoient la Chine. Même plusieurs y viennent aujourd'hui comme Ambassadeurs de Perse, & d'ailleurs, quoiqu'ils ne soient que Marchands, & se mêlent bien souvent avec les autres Sarazins, bien que les Magistrats soient soigneux de les renvoyer en leur Païs. Mais de quelque côté qu'ils soient venus, la Chine en est toute remplie, & ils s'y sont tellement multipliez, qu'il y en a plusieurs milliers de familles répanduës presque par toutes les Provinces & les Villes principales, où ils ont des Mosquées magnifiques, dans lesquelles ils font la circoncision de leurs enfans, leurs prieres & leurs autres ceremonies. Ils y vivent selon les Loix de la Chine, à la réserve qu'ils s'abstiennent de la chair de pourceau; mais les Chinois en font peu d'état. Toutefois

ils passent pour naturels du Royaume, & ne sont point suspects comme les autres étrangers.

Il y a aussi dans ce Royaume des Juifs en grand nombre, non pas à la verité dans toutes les Provinces, ni dans toutes les Villes, mais au moins dans les principales, qui parlent la Langue du Païs, sans avoir rien retenu de la Judée que certains mots, & beaucoup de choses de l'Ecriture Sainte. Pour la physionomie, ils sont entierement semblables aux Chinois. Ils peuvent parvenir aux charges. Ils ont leurs Synagogues plubliques par la permission du Roy. Ils en ont une belle à Pekin, qui leur a coûté dix mille écus à bâtir. Ils y gardent le Pentateuque ou les cinq Livres de Moïse, dont ils prétendent être en possession depuis cinq ou six cens ans. Ils observent la Loy de Moïse, mais assez imparfaitement. Ils ne mangent pourtant pas de chair de pourceau. Ils se maintiennent par le moyen des mariages qu'ils contractent les uns avec les autres; & quoiqu'ils prennent quefois des femmes Chinoises, neanmoins ils ne donnent jamais leurs filles en mariage, aux Chinois. La raison est que dans la Juifs.

Chine la femme suit le mari, & demeure dans la maison du beau-pere, & y doit vivre selon ses loix : De sorte que les Payens entrans dans la maison des Juifs & des Mores, se font aussi Juifs & Mores ; mais si les Juifs s'allioient à des Payens, ils deviendroient aussi Payens. Les Chinois les méprisent comme étrangers. Ils ont établi une espece de Mont de Pieté dans la Cité de Nankin, pour assister seulement ceux de leur Nation, mais non pas les prisonniers, qui sont détenus dans les prisons pour leurs crimes.

Il y a six cent ans qu'ils entrerent dans le Royaume, à la priere du Roy qui regnoit alors à Turquestan, qui rechercha leur secours à l'occasion de certaines divisions formées dans le Royaume, lesquelles ils appaiserent avec tant de succès, que ceux qui y voulurent demeurer, joüirent des privileges accordez aux naturels du Païs, & se multiplierent si fort, qu'à present il y en a grande quantité. Ils se rangerent depuis du parti du Roy Hum, & l'assisterent en la guerre qu'il eut contre les Tartares il y a trois cent ans; & la victoire lui étant demeurée, ils furent plus estimez qu'auparavant;

& dès-lors ils entrerent dans le gouvernement des affaires.

Ils ſont plus frequents en la Province de Honam, qu'en tout autre lieu, & ſur tout dans Caifumſu, qui en eſt la Capitale. Ils y ont leur Synagogue bien bâtie & bien ornée, à la maniere d'une grande Chapelle, parée de rideaux & de courtines. Ils ſe vantent même d'avoir une ancienne Bible écrite en Hebreu. Les Jeſuites qui ſont établis en ce Païs, rapportent que leur Bible eſt ſemblable à la nôtre. Ce ſeroit une choſe curieuſe de la voir. Ils n'ont aucune connoiſſance de la naiſſance du Fils de Dieu; d'où l'on conjecture que leur entrée dans la Chine a été devant ſa venuë au monde, ou qu'ils en ont perdu la memoire. Comme ils ſont en petit nombre, il n'y a point d'apparence qu'ils puiſſent ſe conſerver long-tems. Ils ſe perdent peu à peu, pour ne ſçavoir ni la Langue Hebraïque, ni la Loy; & depuis quelque tems ils deviennent la plûpart ou Mores, ou Mahometans, ou Payens. Comme les Jeſuites ont dans cette Ville une Maiſon & une Egliſe, & que le nombre des Chrétiens croît de jour en jour, il y a eſperance qu'on

pourra quelque jour faire beaucoup de fruit avec ces Juifs, qui étant assez portez à changer de Loy, embrasseront plus aisément la veritable, comme celle qui a plus de conformité & de rapport à la leur, qu'à toute autre.

Introduction de la Foy Chétienne dans les Royaumes de la Chine & de la Tartarie.

Pour ce qui est de la Religion Chrétienne, il ne faut pas douter qu'elle n'ait été introduite en ce Royaume & dans tous ceux d'Orient les plus éloignez, depuis le commencement de l'Eglise, par le moyen des Apôtres ou de leurs Disciples, & par ceux qui leur ont succedé. Pour ce faire il faudroit rappeller toutes les expéditions apostoliques qu'on a faites dans ces Regions depuis l'établissement de l'Eglise Chrétienne. Or l'Evangile a été annoncé depuis les Royaumes qui sont dans le milieu de l'Inde, jusqu'aux extrémitez de la Tartarie, par le ministere de Saint Thomas, de Saint Philippe, de Saint Barthelemy, de Saint Thadée & des autres Apôtres. C'est une verité que je tire de plusieurs traditions, & specialement du Pere de Rhodes de la Compagnie de Jesus, de nos jours, qui a parcouru tout ce Païs; lequel ayant été envoyé de la Ville de Goa

Athan Kircher, en sa Chine Illustre.

dans le Royaume de Decan, qui est enfermé dans celui de Mogol, après avoir franchi toutes les difficultez du chemin du Mont Gati, il vint se rendre à Golconde, & de-là à Montipur; & passant par les Royaûmes de Bengala & Decan, il visita la Ville de Delli, d'où ensuite il se transporta à Agra, qui est la Ville où est la Cour du Grand Mogol.

Ce même Auteur parlant des Royaumes de Narsinge & de Méliapor, & des Reliques de Saint Thomas, dit qu'entre plusieurs raretez que les Chrétiens ont conservé jusqu'à présent dans leurs Archives, il s'étoit trouvé par écrit une route que ce saint Apôtre avoit dressée, pour aller de la Judée dans l'Inde, & dont la traduction a été faite de Syriaque en Latin, dont voici la teneur. Les Apôtres s'étant divisez dans la Ville de Jerusalem, pour aller publier l'Evangile dans toutes les parties du Monde, l'Inde Orientale tomba en partage à saint Thomas, lequel pour y parvenir, ayant traversé la Judée, la Syrie, l'Armenie, passa dans le Royaume de Cadanhar & de Cabul; puis traversa les hautes montagnes, pour se rendre dans la Region

de Gavorstan, c'est-à-dire Païs ou l
gion des Infideles; car c'est de la man
qu'ils appellent les Chrétiens, ausqu
on donne encore le surnom de Ch
tiens de saint Thomas. Ils sont re
fermez dans des montagnes si fâche
ses, qu'à peine peut-on en approche
& quand quelque Sarazin y entre,
est aussi-tôt mis à mort, par un eff
de la haine irreconciliable qu'ils on
pour cette perfide Secte. Ils en per
mettent neanmoins l'entrée aux Gen
tils, quoique ce Peuple pratique de
ceremonies differentes de leur Religion, & quoiqu'ils ayent accoutumé de marquer sur le front de leurs enfans une triple croix rouge, & de les laver avec des ceremonies saintes. Il est neanmoins arrivé par succession de tems, que cette Eglise demeurant privée d'hommes apostoliques, & n'y restant plus que quelques marques de la Religion Chétienne, l'erreur & l'idolâtrie des Nations voisines a infecté celle-ci, & l'a presque entierement pervertie. Enfin il passa de Caphurstran à la Guzarate mineure, puis à Bengala, puis à Meliapor, après avoir passé le Royaume de Decan. Il se voit encore dans les mêmes Archives que ce saint

Apôtre convoqua au Concile de Meliapor quelques Evêques, ſçavoir ceux des Royaumes de Cadanhar, de Cabul, de Caphurtan, de la Guzarate mineure, & de pluſieurs autres lieux circonvoiſins, qu'il avoit conſacrez lui-même. Origene & Euſebe, ſaint Gregoire de Nazianze & Theodoret aſſûrent qu'il alla premierement chez les Parthes, puis dans les Indes. Nicephore dit auſſi qu'il fut à Taprobane, qu'on appelle à preſent Sumatra, laquelle n'étant pas beaucoup éloignée de la Chine, il eſt à croire qu'il ſe tranſporta dans ce Royaume, d'autant plûtôt que le Royaume d'Archon en Tartarie, ſitué aux extrémitez de la Terre du côté du Septentrion, a été converti à la Foy de Jeſus-Chriſt par ſaint Thomas. Or par le mot de ſaint Thomas, il faut entendre ou ce ſaint Apôtre, ou ſes ſucceſſeurs; & que c'eſt par ce moyen que toutes les parties du Monde ont été éclairées des lumieres de l'Evangile dans toute l'Aſie ſuperieure, laquelle n'eſt autre choſe que ce vaſte eſpace de l'Aſie majeure, que les Anciens appelloient Scythie, qui eſt au-deçà & au-delà de l'Imaus.

Nicephore dit que saint Philippe publia les veritez de l'Evangile dans tout ce Païs, qui comprend non-seulement les Regions enfermées par l'Ocean Oriental mais encore celles qui sont és environs des Mers Caspienne, Georgienne, d'Iberie, d'Albanie Mi-crelienne, d'Armenie, & de la Tartarie Asiatique, qui est au-delà des Mers; d'où est venu l'Evangile, qui a été publié en dernier lieu de tous côtez dans le grand nombre des Royaumes de Thebet, d'Indostan, de Tangut & plusieurs autres voisins.

La Foy de Jesus-Christ a été donc premierement établie dans ces Royaumes par les Apôtres saint Thomas, saint Barthelemy & saint Philippe, & elle a été portée ensuite dans tous les Etats de l'Orient par les successeurs des mêmes Apôtres, & par d'autres saints Personnages, qui étant inspirez du saint Esprit, l'on encore cultivée, jusqu'à ce que par le défaut d'Ouvriers Evangeliques, & par la dissolution de ces Peuples, ils commencerent à degenerer du premier zele qui les animoit à la Foy de Jesus-Christ; & qu'en l'an 400. les damnables Sectes d'Arius, de Nestorius, de Dioscore

re

re & des autres heretiques, sur tout celle de Nestorius, poussées par les suggestions du Démon, donnerent un si cruel assaut à l'Eglise Catholique, qu'elles pervertirent entierement la Colchide, l'Armenie, la Perse, le Turquestan & les autres Royaumes de la Tartarie Asiatique, qui sont si infectez, qu'il n'y a pas un coin qui ne soit perverti de leurs erreurs. Le Démon suscita en 632. l'infame Mahomet, pour achever de perdre ces Régions; & s'unissant à ces heresiarques, la plus grande partie du monde fut inondée de ces Dogmes pernicieux : D'où vient que les Fideles, & sur tout les Ecclesiastiques, étant obligez de sortir de leurs propres Païs, se refugierent dans les plus secretes Provinces de l'Asie, par un pur effet de la crainte, ou par un desir de la liberté, ou afin de pouvoir satisfaire au zele qui les portoit à procurer la gloire de Dieu, en conservant les Fideles, & convertissant les Gentils. C'est pour cela, dis-je, qu'ils allerent dans toutes les Régions les plus éloignées, & dans les plus interieures parties de la Chine, où ils firent de grands progrès pour le salut des ames, comme nous verrons.

Mais comme il n'y a rien dans le monde qui ne soit sujet au changement, aussi est-ce la raison pour laquelle la Foy qui avoit été introduite dans ces Provinces éloignées, en a été bannie, & que ces Peuples se sont laissez aller tantôt à l'heresie des Nestoriens, tantôt à la Secte des Mahometans, & enfin à toute sorte d'Idolâtrie; tant à cause du défaut des personnes Apostoliques qui en devoient avoir soin, que du libertinage, & du refroidissement des Peuples; de telle sorte que cet Empire de la Chine étant retombé dans l'ancienne Idolâtrie de ses peres, demeura dans cet aveuglement jusques en 1556. que Dieu fit reluire dans leur Païs un nouveau rayon de lumiere, par le ministere des PP. Dominicains, sous la conduite du Pere Gaspard de la Croix, Religieux de S. Dominique, Portugais de nation, originaire de la ville d'Evora, alla aux Indes Orientales, avec douze Religieux de son Ordre, tous de la même Nation: & étant arrivez à Goa, ils se dispersérent en divers endroits pour établir la Foy; ce Pere fut destiné pour le Royaume de Cambaye, où il prê-

Seconde introduction de la Foy Chrétienne dans la Chine.

cha avec beaucoup de fruit, & passa ensuite à la Chine en 1556. quarante ans après la mort de saint François Xavier, qui s'y présenta en 1552. & qui mourut dans l'Isle de Sancian, à la vûë de cet Empire, comme Moyse mourut étant prêt d'entrer dans la Terre promise. Dieu voulut récompenser le zéle Apostolique de ce saint Homme, qui avoit étendu le Royaume de Jesus-Christ dans les Indes Orientales, réservant la grande moisson de la Chine aux Successeurs de son Ordre, & à d'autres Ouvriers Evangeliques. Ce fut, dis-je, ce Pere de la Croix, qui étant entré dès ce tems dans cet Empire, y prêcha avec un zéle si intrépide, qu'il renversa les Idoles d'un Temple, & persuada si bien aux Peuples l'impuissance de ses faux Dieux, que les Mandarins qui avoient formé le dessein de le faire mourir, changerent aussitôt de résolution, & se contenterent de le chasser du Royaume, ne pouvant encore souffrir que des Européens entreprissent de les enseigner. Il vint à Ormus, où il convertit un grand nombre d'Infideles. Quelques Religieux du même Ordre y entrerent depuis; mais y ayant souffert de sembla-

bles persecutions, ils furent encore obligez d'en sortir : si bien que la Mission des Dominicains fut interrompuë pendant plusieurs années, & ne se réleva qu'en 1631.

Les Peres Valignanus, Rogerius & Riccius Italiens.

Mais les Reverends Peres Jesuites avoient trouvé jour pour y entrer en 1583. sous la conduite du Pere Mathieu Ricci, qui s'introduisit d'abord dans la ville de Pekin. Cette fameuse Babylone, qui se flatant de renfermer dans l'enceinte de ses murs, tout ce qu'il y a de sagesse & de science dans l'Univers, n'est à proprement parler que le centre de l'erreur, l'azyle de l'athéïsme, & le rempart de l'Idolâtrie.

Les Chinois n'avoient eu jusques à present que du mépris pour les Etrangers ; comme les Peuples qui les environnoient étoient des Barbares grossiers & ignorans, ils regardoient toutes les autres Nations, comme des gens sans esprit, sans politesse & sans science, avec qui ils ne vouloient avoir aucun commerce, de peur de se gâter & de corrompre la pureté de leurs mœurs. Mais quand ils eurent vû ces nouveaux Etrangers, qui joignoient à une vertu rare, un profond sçavoir ; quand ils

eurent remarqué que ces hommes extraordinaires, avoient acquis en tres-peu de tems une connoissance parfaite de leur langue & de leurs sciences, & qu'ils étoient beaucoup plus habiles que leurs plus fameux Docteurs, ils revinrent de leur erreur, ils n'eurent plus que du respect & de l'admiration pour ceux qu'ils méprisoient auparavant ; ils les écouterent avec docilité, & plusieurs charmez des maximes admirables de la Religion qu'ils prêchoient, l'embrasserent, & s'estimerent heureux d'être Chrétiens.

Cette Eglise naissante fit de merveilleux progès en peu de tems ; ces nouveaux Apôtres eurent la consolation de voir des Philosophes & des Mandarins, également distinguez par leur sçavoir, & par le rang qu'ils tenoient dans l'Etat, préferer l'humilité de la Croix, à tout le faste de leur Nation, & renoncer pour l'amour de Jesus-Christ à tous les emplois & à toutes les charges où leur mérite les auroit élevez. Ces commencemens furent heureux, mais ce bonheur ne dura pas. Sur la fin du regne de Vanlie, il s'éleva une persecution, qui pensa ruiner cette nouvelle Chrétienté. Les En 1615.

Missionaires furent battus, emprisonnez & banis ; les Chrétiens furent tourmentez, les Eglises renversées, le Troupeau dissipé ; & la fureur des persecuteurs alla si loin, qu'ils renouvellerent toutes les calomnies que les Payens publioient anciennement en Europe contre la Religion, comme on le peut voir dans les Actes de cette persecution, que les Bonzes firent imprimer en ce tems-là.

Cette premiere persecution fut vive, mais elle ne fut pas de longue durée, on reconnut la malice de celui qui en avoit été l'auteur : on rappella les Peres de leur exil, on les rétablit dans leurs Eglises, & la Religion se trouva en peu de tems plus florissante que jamais. On joüit assez long-tems d'une heureuse paix, & il se fit de grandes conversions dans toutes les Provinces. Ces succès irriterent les Payens ; ils résolurent de détruire la Religion ; quelques-uns renouvellerent les anciennes calomnies contre les Missionaires, & leur susciterent un si grand nombre d'ennemis, qu'on les chassa de leurs Eglises : on les chargea de chaînes, & ils eurent tous le bonheur de confesser Jesus-Christ à Pekin & à Can-

ton, où ils furent enfermez plus de dix mois dans d'étroites prisons. Mais par un coup extraordinaire de la Providence de Dieu, la fureur des Persécuteurs ayant été arrêtée, la Loy de Dieu fut hautement justifiée par les Payens mêmes; l'accusateur fut condamné à une mort honteuse, & l'on rendit encore une fois la liberté à tous les Missionaires, entre lesquels étoit le Pere Adam Schaal, Jesuite fort recommandable, qui avoit été fait Président du Tribunal des Mathematiques par l'Empereur, qui en faisoit une estime singuliere.

Mais comme la Politique est la Divinité qui regne souverainement à la Chine, & à laquelle on se fait un devoir de tout sacrifier; la Cour des Rites qui a toûjours été l'ennemie déclarée du Christianisme, obtint un Edit de l'Empereur, par lequel il permettoit aux Prédicateurs de l'Evangile de retourner dans leurs Eglises, & d'y faire profession de leur Religion en particulier, à condition de ne la prêcher à personne: Il défendoit en même tems à tous ses Sujets de l'embrasser, & d'en faire aucun exercice sous de tres-griéves peines.

C'est une des six Cours souveraines de l'Empire. Ses principales fonctions regardent la Religion & le ceremonial.

Quoique cet Edit fût tres-désavantageux aux Chrétiens, qui se voyoient par-là privez du libre exercice de leur Religion, & exposez à recevoir tous les jours mille insultes de leurs ennemis, la Religion ne laissa pas depuis ce tems-là de joüir d'une profonde paix; elle s'affermit dans les lieux où elle étoit établie & fit des progrès tres-considerables dans toutes les Provinces de l'Empire, par la conduite édifiante de tous les Missionaires tant Religieux, que Seculiers, qu'aidée aussi de la faveur que trouva à la Cour le Pere Ferdinand Verbiest Jesuite, qui avoit succedé au Pere Adam Schaal dans la charge de Président du Tribunal des Mathematiques. Les Eglises étoient ouvertes, les Fideles s'y assembloient en liberté; ils y assistoient aux divins Offices; ils y participoient aux Sacremens, & le nombre augmentoit tous les jours considérablement par les fréquentes conversions qui se faisoient de tous côtez. Il y avoit lieu d'esperer que la Religion Chrétienne triompheroit enfin de l'Idolâtrie, & de la superstition par la protection que l'Empereur donnoit aux Prédicateurs de l'Evangile, quand
1674. la mort de ce Prince arriva, qui chan-

gea

gea les affaires de face ; car un Chef de rebelles s'étant révolté dans ce tems de la minorité d'un jeune Prince successeur, la Religion fut tout-à-fait alterée, & une persecution generale en avoit chassé tous les Missionaires Evangeliques, dont les PP. Jesuites faisoient une considérable partie : & quoique l'Arrêt de leur bannissement eût été adouci, parce qu'à la fin on se contenta qu'ils se renfermassent dans Canton, capitale d'une de ces Provinces : Il étoit difficile qu'ils pussent rien entreprendre pour l'avancement de la Foy, tandis qu'ils étoient aussi renfermez dans un lieu où l'on ne peut douter qu'on ne les observât avec grand soin ; on avoit même ajoûté à cette premiere disgrace, une seconde encore plus fâcheuse, l'Empereur ayant fait publier par toute l'étenduë de ses Etats un autre Edit ; par lequel il défendoit tres-sévérement à tous ses Sujets d'embrasser la Loy des Chrétiens ; mais les changemens prodigieux qui sont arrivez depuis ce tems-là dans l'Etat Politique de ce vaste Empire, ont fait prendre aux affaires de la Religion une face bien différente.

Révolte des Chinois contre les Tartares.

Relation des Miss. Franç.

L'Histoire des Révolutions de la

Chine, fait voir que les Princes Tartares étant entrez dans cet Empire, avoient chassé du Trône les Empereurs legitimes pour prendre leur place, & qu'ils s'y maintenoient en apparence avec assez de tranquillité, quoiqu'en secret les Chinois ne souffrissent qu'avec beaucoup de peine cette domination étrangere; comme il a paru depuis quelques années dans une occasion, où ils ont crû voir quelque jour de retrouver leur liberté, & de laisser croître les cheveux qu'ils avoient coupé malgré eux, par l'Ordonnance du Tartare, qui en cela leur avoit imposé une Loy, dont ils ne pouvoient porter la rigueur qu'avec une extrême violence; parce que d'avoir la tête razée, c'est la derniere de toutes les infamies dans l'estime de cette Nation, qui est l'une des plus fieres du monde; soupirant donc, comme ils faisoient, après l'heureux moment qui pourroit les affranchir de leur joug, ils en ont trouvé la conjoncture favorable, au premier avis qu'ils ont eu, qu'il paroissoit un jeune Prince de la famille Imperiale de leurs derniers Souverains, qu'un Gouverneur de Province avoit nourri secretement, après l'avoir sauvé du débris

de sa Maison, & qui s'est enfin produit, quand il a jugé que le tems étoit venu de pouvoir chasser l'usurpateur.

En effet, plusieurs Provinces qui n'attendoient qu'un prétexte pour prendre les armes, & retourner à un gouvernement legitime, ont reconnu ce jeune Prince pour leur legitime Empereur, dès qu'il a commencé de paroître: & l'on dit qu'il y avoit beaucoup d'apparence, que les autres qui étoient déja ébranlez par des remuëmens particuliers, devoient bien-tôt suivre le mouvement general de l'inclination de tous les Peuples.

On assûroit d'un autre côté que le Prince de l'Isle de Formose, que l'on dit être aussi de la race des anciens Empereurs Chinois, étoit entré dans la Province de Canton, avoit pris la Ville capitale, en avoit tué le Gouverneur Tartare, & tous les Officiers; & après avoir ruiné ses murailles, s'étoit rendu le maître de toute la Province, qui est l'une des plus riches & des plus puissantes; qu'une autre Province s'étoit encore donnée d'elle-même à lui, de sorte que cela donnoit lieu de croire, qu'il auroit pû tout entreprendre dans Chin Keu.

cet Empire. Or ce qu'il y avoit d'avantageux pour la Foy dans ces troubles; c'est premierement que les Edits du Tartare contre la publication de l'Evangile, n'avoient plus aucune force en plusieurs Provinces, & qu'ils ne pouvoient plus lui servir d'obstacles. En second lieu, que les Gouverneurs des Provinces, & les personnes considérables qui avoient pû dans un autre tems s'opposer à l'entrée & aux travaux des Missionaires, étoient si fort occupez de leurs propres interêts, & du soin de leur fortune dans toutes les querelles d'Etat, qu'ils ne pensoient gueres à former de Religion: Et enfin, que le Roy de Formose, en invitant tous les Etrangers (à la réserve des Portugais) à venir trafiquer dans ses Ports, ouvroit une entrée libre dans la Chine à tous les Ouvriers Evangeliques qui voudroient bien y passer: & c'est là ce qu'on souhaite depuis tant d'années, avec une extrême ardeur; comme le point capital de cette Mission, dont l'obstacle le plus difficile à surmonter, a toûjours été jusques à present la Loy fâcheuse, qui défendoit aux Etrangers de venir dans ce grand Royaume, sous peine de la vie.

Car pour ce qui regarde le penchant des Peuples, les Miſſionaires qui y ſont déja, les ont trouvé aſſez diſpoſez à ſe faire Chrétiens. Et bien loin que les dernieres perſecutions les ayent rebutez, on peut dire au contraire qu'elles n'ont fait que les exciter davantage à leur fauſſe Religion, par la vûë du courage extraordinaire de ceux qui étoient morts, pour défendre celle de Jeſus-Chriſt.

Le Pere Gregoire de Lopez, Religieux Dominiçain, n'ayant pas été compris dans le nombre des Miſſionaires qu'on avoit envoyé en exil; parce qu'étant Chinois il n'étoit pas connu pour Prêtre, & s'étant employé durant le tems de cette tempête à faire la viſite des lieux où il y avoit des Fideles, afin de les ſoûtenir, de les inſtruire, & de leur adminiſtrer les Sacremens, a écrit qu'il baptiſa trois mille Idolâtres: L'une des meilleures qualitez qu'on voit en ceux qui ſe convertiſſent, comme une marque des plus aſſûrée de leur vocation, ſelon le témoignage du Fils de Dieu même; c'eſt l'avidité merveilleuſe avec laquelle ils viennent entendre ſa Parole de la bouche de ſes Miniſtres, puiſqu'ils en-

treprenoient de longs voyages, pour trouver quelqu'un qui leur expliquât quelque chose des veritez du salut.

1675. Les Lettres du Superieur de la Mission des Religieux de S. François dans la Chine, adressantes aux Vicaires Apostoliques de Siam, marquoient le desir sincere qu'ils avoient tous de voir au plutôt au milieu d'eux, quelques-uns des trois Evêques François, envoyez par le S. Siege pour le secours des Missions Orientales : & pour les y inviter, il leur mandoit que le nouveau Gouverneur de la Province de Canton les avoit fort bien reçûs ; qu'il leur avoit même bâti une Chapelle dans l'enceinte de son Palais, où les Fideles & les Idolâtres avoient la liberté de s'assembler, les uns pour participer aux Sacremens, & les autres pour se faire instruire.

Relation de la Chine au mois de Septembre 1681.

Depuis ce tems, les Peres Jesuites Missionaires de la Chine, ont écrit à Rome une Lettre, elle est du Pere Verbiest leur Vice-Provincial, en date du 15. Août 1678. Voici la teneur.

Recevez cette Lettre, comme si c'étoit un cri poussé vers vous, par tout ce que nous sommes ici de Missionai-

res, au travers des Païs immenses qui nous séparent, & que vous nous vissiez tendre les bras vers l'Occident, pour vous demander le secours qui nous est necessaire : Nôtre nombre a été extrêmement diminué, & par la maladie, & par la persecution qui s'éleva contre nous en 1674. où nôtre Religion & nôtre Astronomie qui sert à nous établir, furent enfermées avec nous six mois dans la prison de Pekin, étant chargez de neuf chaînes. Le tems est tres-favorable, pour faire entrer dans la Chine un renfort d'hommes. Ce grand Royaume à la verité, a été jusques ici fort exactement fermé aux Etrangers, par la crainte qu'il avoit de recevoir chez soy des Mœurs, des Coûtumes, & des Religions qu'il nommoit Barbares. Mais la guerre qu'on y voit allumée de tous côtez, ouvre beaucoup de passages à ceux qui voudroient entreprendre d'y entrer. Toute l'Europe sçait que les Tartares Asiatiques, séparez de la Chine par cette fameuse & prodigieuse muraille qui leur en défendoit l'entrée, ont surmonté enfin cet obstacle depuis quelques années, & se sont rendus les maîtres de ce florissant Empire. Ils n'ont presque rien changé

dans la maniere du Gouvernement, & moins encore en ce qui regarde la Religion, car ils sont dans la détestable erreur, de croire toutes les Religions indifférentes, & toutes également agreables à Dieu : ainsi ils n'ont pas abattu un seul Temple dans la Chine, ni renversé un Pagode ; le seul changement qui se soit fait, est que la race des Rois Chinois a été dépossedée du Trône ; cependant les Tartares n'en sont pas paisibles possesseurs, le parti des Rois legitimes se conserve encore, & est assez puissant pour donner de la peine aux Usurpateurs. La Chine est donc toute divisée, toute déchirée par des guerres intestines, & il seroit facile d'y glisser une troupe de Missionaires parmi ce tumulte. Depuis un certain tems nous sommes assez bien à la Cour de Pekin, & l'Empereur, qui nous marque une bonté singuliere, nous faisant de grands accueils & de grands presens. Les Gouverneurs & les Vice-Rois suivent l'exemple du Maître, & nous font toute sorte d'honneur. Dans quelques Provinces qui ont été ravagées ces années dernieres par les deux factions ennemies, & où l'on n'a pas épargné les Temples mêmes des Idoles, il n'y a que les nôtres

qui ayent échapé à la fureur des Soldats. Nous avons la faveur du Prince & des Seigneurs ; mais nous n'avons point assez de gens pour remplir nôtre ministere. Nous sommes quatorze ou quinze dispersez dans ce Royaume ; mais qu'est-ce que ce nombre dans un Empire si vaste ? C'est la même chose que si l'un de nous étoit à Rome, l'autre à Turin, l'autre à Madrid, l'autre à Lisbonne, l'autre à Paris, l'autre à Bordeaux, l'autre à Vienne, l'autre à Mayence, & l'autre à Anvers. Combien la Chine a-t-elle encore de Provinces qui n'ont jamais vû d'Européens ? Je ne croi pas inutile d'avertir ceux qui voudront bien aller à la Chine, que les Mathematiques sont d'un grand secours, pour gagner les esprits des Chinois ; ils ont un goût particulier pour les Mathematiques, & rien sur-tout ne les charme tant que l'Astronomie, l'Optique & les Mecaniques. Ces Sciences entrent au Palais du Prince avec honneur, elles parlent familierement à son trône ; tandis que les plus grands Seigneurs de l'Etat s'en tiennent loin, & & osent à peine le regarder à genoux. La Religion que nous avons apportée aux Chinois, en a été bien reçuë, à la

faveur de l'Astronomie avec laquelle elle s'étoit associée ; Et c'est pourquoi elle exhortoit ceux qui iront les secourir, de vouloir se charger de toute sorte d'instrumens de Mathematique, comme étant des presens que les Seigneurs reçoivent avec plaisir. Les Chinois sont estimez dans l'Orient, pour les plus sages des hommes ; on y est surpris de cet admirable gouvernement, par lequel tout le Royaume a été jusques ici reglé, comme une famille particuliere. En effet, toutes les Nations sont Barbares, à les comparer à celle-là, si l'on en excepte quelqu'une de nôtre Europe, & peut-être même surpasse-t elle les plus polies de l'Europe en beaucoup de choses. Tous les Royaumes voisins, le Tunquin, la Cochinchine, le Japon même, tout orgüeilleux qu'il est, apprennent la maniere Chinoise de lire & d'écrire, quoiqu'ils en ayent une particuliere infiniment plus aisée ; mais ils ont conçû une idée si haute de ce Peuple, que tout ce qui leur en vient leur paroît digne d'être suivi ; Et quand les plus grands hommes, que le zele de la Religion a porté dans l'Orient, ont pressé les Japonois de leur faire embrasser leur créance, n'ont-ils pas répondu

pour leur forte raison, que l'on persuadât aux Chinois de se ranger de ce parti, & qu'à leur exemple ils n'en feroient plus de difficulté ? Ce qu'il y a encore de plus remarquable, c'est que les Tartares Orientaux, quoique vainqueurs des Chinois, ne laissent pas d'en adorer les vices comme de grandes vertus; voila aussi une des principales causes de la fierté des Chinois, & de leur mépris pour les Nations Etrangeres. Au reste ce sont eux qui composent le Calendrier, & on le debite sous le nom de ces Peres par tout ce vaste Empire; ce n'est que par le moyen des Sciences qu'on monte aux Charges & aux Dignitez: Ceux qui les obtiennent, passent par divers degrez, comme nos Docteurs de Sorbonne, & il n'y a point de pere qui ne fasse étudier ses enfans; aussi y a-t-il plus d'étudians dans la Chine seule que dans toute l'Europe. Que sera-ce de cet amour des Sciences qui leur est si naturel, pour leur inspirer celui de nôtre Religion? Il n'y a rien qu'on ne se puisse permettre, pourvû qu'on les prenne par cet endroit.

Les Relations des choses qui se sont passées à la suite, portoient que l'Empereur Tartare commençoit à respi- *Relations de 1682.*

rer, après avoir été en péril de perdre tout son Empire, dans lequel la Foy Catholique prenoit alors de nouvelles forces ; qu'à la verité le bruit des armes y avoit retardé les progrès du Christianisme, par la destruction de plusieurs Villes, où les Peres Jesuites avoient de belles Eglises ; que neanmoins il n'avoit pas entierement arrêté le cours de l'Evangile, puisque chaque année on y avoit baptisé quatre mille Infideles, malgré les obstacles de la guerre. Que la Mission de la Chine avoit perdu pendant ces derniers troubles le Pere Faure de Paris, qui avoit eu pour son partage la Province de Xamsi, qui est la plus nombreuse & la plus florissante Chrétienté de la Chine : Elle renferme environ soixante Eglises, avec environ soixante mille Chrétiens ; il y convertit en peu de tems grand nombre d'Idolâtres Chinois & Tartares ; & l'année qui préceda celle de sa mort, il fit Catholiques plus de douze cent Infideles. Ils ont encore perdu dans une année quatre de leurs Missionaires, entre autres le Pere Germain Macret, qui étoit de Lion, qui travailloit infatigablement dans la Province de Frokien, où il

Mort le 5. Fevrier 1676.

y a quarante-huit Villes fort éloignées les unes des autres : il y faut étudier quatre ou cinq langues différentes, & marcher souvent sur des rochers & des précipices, afin de secourir les Chrétiens. Le Pere Rougemont de Flandre s'appliqua tellement à l'étude des Lettres Chinoises, & aux exercices de la Mission, composée de quarante ou cinquante Eglises, que l'excès du travail l'épuisa, & le fit mourir. Le Pere Maghalan mourut encore à la Cour de Pekin, fort regretté de l'Empereur même, après y avoir travaillé l'espace de quarante ans. C'est à l'occasion de la mort de ces Peres Missionaires, que le Pere Ferdinand Verbiest a écrit de la Chine en Europe la Relation dont nous venons de faire mention ; dans laquelle il invite les personnes zélées pour la conversion des ames, d'aller promptement remplir la place de ces illustres Morts, qui ont laissé en mourant de grandes Provinces sans Missionaires ; ils y entretiennent neanmoins beaucoup de Seculiers Catechistes, pour instruire & conserver les Fideles dans la Foy.

Le 9 Novembre 1676.

Au mois de Juin 1677.

L'Empereur Cang-Hii, c'est-à-dire, Pacifique, qui est mort il y a en-

viron avoit tant d'estime & d'affection pour le Pere Verbiest, qu'il l'a fait Sur-Intendant du Tribunal des Mathematiques, après la mort du Pere Adam Schaal ; il lui a enseigné ces belles Sciences, qu'il aimoit avec passion. Ce Pere les sçavoit parfaitement : il a prédit des Eclipses, composé des Tables des sept Planettes, & réformé depuis le Calendrier des Chinois avec tant de capacité & de justice, qu'il a confondu tous les Mathematiciens du Païs, & rempli d'admiration les grands Mandarins, qui préferent présentement la Mathematique de l'Europe, à celle de la Chine qu'ils avoient crû faussement jusques alors être infaillible dans ses supputations. Cette connoissance des Mathematiques est à la verité d'un grand secours dans ce Païs, pour avoir entrée chez les premiers de la Cour, & a toûjours produit un bon effet pour la Religion.

Il est toûjours bon de sçavoir pour les affaires de la Religion, que ce même Empereur, qui a réuni les Chinois & les Tartares sous une même domination, après avoir réduit les Tartares Occidentaux. Les a obligé d'aller demeurer à trois cent mille au-delà de la

muraille, leur distribuant des terres & des pâturages en cet endroit-là, pendant qu'il a fait habiter par les autres Tartares qui sont ses Sujets, ceux qu'il ne pût subjuguer par la force de ses armes. Il trouva moyen de les vaincre par adresse, en engageant les Lamas dans ses interêts par ses liberalitez, & par des marques d'une singuliere affection. Comme ces Lamas, qui sont les Prêtres de ces Peuples, ont un grand credit sur ceux de leur nation, ils leur persuaderent aisément de se soumettre sous la domination d'un si grand Monarque ; ce service rendu à l'Etat, est cause que l'Empereur de la Chine continuë à regarder ces Lamas d'un œil favorable, & qu'il leur fait des largesses, se servant d'eux pour maintenir les Tartares dans l'obéissance qu'ils lui doivent ; ce sont d'ailleurs gens grossiers, & qui n'ayant aucune teinture des Sciences ni des beaux Arts, ne sont estimez que par politique. En effet, on a raison de les ménager, puisqu'ils peuvent tout sur les esprits des Tartares Occidentaux, qui sont toûjours si puissans, que s'ils s'accordoient entre eux, ils pourroient encore se rendre maîtres de toute la Chine & de la

Tartarie Orientale, de l'aveu même des Tartares Orientaux.

Ce même Empereur Cang-Hii a divisé toute cette vaste étenduë de Païs en quarante-huit Provinces : ainsi l'Empereur de la Chine peut-être appellé avec justice, le plus grand & le plus puissant Monarque de l'Asie, ayant tant de vastes Etats qui lui sont soumis & tributaires.

Tartares Occidentaux n'ont point de Dieu.

Ces Tartares Occidentaux ont leurs Lamas, qu'ils reverent & respectent, & different en cela des Tartares Orientaux, dont la plus grande partie ne croyent point de Dieu. Les uns & les autres sont esclaves, & dépendent en toutes choses de la volonté de leur Maître, dont ils suivent aveuglement la Religion & les mœurs ; semblables à leurs troupeaux, qui vont où on les mene, & non pas où il faut aller.

Relation de la Chine, du mois de Juin 1683.

Des Relations postérieures venans de ce Païs de Nanchamfu, contiennent plusieurs choses curieuses de ce Monarque, qui avoit reconquis en ce tems-là sur les Chinois révoltez toutes les Provinces qu'il avoit perduës. Il paroissoit fort affectionné aux Chrétiens ; ce qui faisoit qu'on prêchoit l'Evangile avec grande liberté dans tous ses

ses Etats. Mais quoiqu'il eût une entiere connoissance de nôtre Religion, comme elle est contraire à ses inclinations naturelles, il ne faisoit paroître aucune disposition à l'embrasser. Cependant il donnoit des marques de bienveillance si particulieres aux Peres Jesuites, qui étoient en la Cour, qu'elles surprenoient les Chinois & les Tartares. Il les traitoit d'une maniere toute différente que les Mandarins & les grands Seigneurs. Il les appelloit fort souvent auprès de lui. Il s'entrenoit familierement avec eux, & les faisoit approcher de son trône ou de sa chaise. Il leur faisoit donner des carreaux, quand la conversation étoit longue; & après les avoir laissé un peu de tems dans cette posture, il les faisoit asseoir : ce qui est un privilege tres-particulier, & inoüi dans la Chine. Lorsqu'ils le venoient voir, il s'informoit quelquefois d'eux si ce jour-là étoit un jour de jeûne ou d'abstinence pour eux. Selon leur réponse, il leur faisoit donner du cha, c'est-à-dire du sorbet, ou il leur faisoit un festin. Il leur donnoit même du gibier qu'il avoit tué, & du poisson qu'il prenoit lui-même à la pêche. Il visitoit leur Eglise

& leur maison, & les alloit même voir jusques dans leur chambre. Il les menoit aussi avec lui à la campagne, & les faisoit manger dans sa tente. Il leur donna il y a quelques années une marque éclatante de sa bienveillance. Un de leurs Peres étant mort, il voulut que ses funerailles fussent faites à ses frais avec toute la magnificence que la Religion Catholique pouvoit souffrir. Dans ce dessein il envoya un des premiers de la Cour, pour sçavoir d'eux quelle ceremonie elle permettoit, ordonnant qu'on fît tout ce qu'ils souhaiteroient, sans y rien ajouter ou diminuer. Tout cet appareil funebre passa dans les plus grandes ruës de Pekin, précédé d'une grande Croix; & la foule qu'il attira fut si grande, qu'on fut obligé de faire venir des gardes de l'Empereur, pour empêcher la confusion, & faire ranger le Peuple, qui ne laissoit point le passage libre.

Le Pere Maghalan.

Il s'est remarqué qu'ils avoient eux-mêmes la protection contre la Reine mere, qui étant du Païs des Lamas, a crû que ce que ces faux Prêtres lui ont dit souvent que la Secte, dont elle faisoit profession, n'avoit point d'ennemis plus déclarez que ces Missionai-

res. Mais celà n'empêchoit pas qu'il ne les considerât d'une autre maniere que les Lamas.

Des occasions si favorables donnoient beaucoup de lieu d'esperer que la Religion Catholique trouveroit une entrée facile chez les Princes circonvoisins de cet Empire, & y feroit de grands progrès ; mais après de si heureux succès, Dieu permit que ce Roy, par un secret Jugement de la Providence, partit de ce monde privé de la grace qu'il avoit si ardemmment souhaitée pour les autres, ayant même permis à ses Sujets par un Edit solemnel d'embrasser la Religion Catholique, comme nous dirons ci-après. du 22. Mars 1692.

Quant à l'état auquel est cette Eglise en cet Empire, il faut demeurer d'accord que cette celebre Compagnie des Jesuites, a extrêmement contribué à son avancement depuis cent dix ou douze ans qu'ils ont travaillé à son rétablissement. Voici les Eglises & les maisons qu'ils y ont bâties ; sçavoir, deux maisons & deux Eglises dans la Province de Fokien, où il y a grand nombre de Chrétiens qui vivent sous leur direction, & qui ont environ dix Eglises, dont les deux principales sont Eglises Catholiques dans la Chine.

en la Ville de Fucheu, qui est la Métropolitaine ; une autre à Cicumcheu, & les autres en d'autres Villes, sans comprendre les Chapelles & les Oratoires particulieres.

Dans la Province de Kiam-Si le Christianisme s'y augmente tous les jours. Ces Peres y ont deux maisons & deux Eglises ; l'une en la Ville de Naucham, qui est la Métropolitaine, & l'autre à Nauchium.

Dans celle de Chekian, ils y ont aussi une Eglise dans la Ville de Hamcheu, qui est la Capitale, où il y a beaucoup de Chrétiens fort vertueux.

La Résidence de Nankin est une des plus importantes de cette Mission, pour être la principale Ville en laquelle ces Peres ont fait leur retraite depuis long-tems, & parce qu'elle est presque dans le cœur du Royaume, d'où l'on peut avoir communication avec toutes les Provinces, & où ils tâchent d'avoir pour favorables les Magistrats de cette Ville, qui sont les plus puissans après ceux de Pekin. Il y a eu ordinairement deux Peres Jesuites dans cette Maison, qui est établie depuis peu de tems, où ils n'ont pas laissé de travailler beaucoup, ayant converti des

principaux Mandarins, & plusieurs personnes de considération.

Dans celle de Nankin Quiang, ils ont quatre Eglises. La premiere à Quiang, qui est une des plus anciennes & des plus éprouvées, pour avoir soutenu courageusement quatre persécutions différentes. La seconde est à Xamhai, avec beaucoup de Fideles. La troisiéme en la Cité de Sumkiam; & la quatriéme à Kiatim, où il y a aussi un grand nombre d'Oratoires pour les Chrétiens.

En celle de Honan, dans Caifum, qui est la principale Ville, les Jesuites y ont une Maison depuis quelques années, & une Eglise peuplée d'un grand nombre de Chrétiens.

Dans la Province de Canton, qui est une des plus grandes de la Chine, ils y ont eu d'abord deux Résidences avec des Eglises & des maisons, qui leur avoient été ôtées pendant les persécutions suscitées contre les Chrétiens; mais ces Résidences furent depuis rétablies, & leur furent renduës.

Dans la Cour de l'Empereur de la Chine, en la Province de Pekin, ces Peres y ont une grande Eglise bâtie de

même qu'en France, avec une tres-belle maison.

Outre toutes ces Résidences de ces Peres Jesuites ; on voit encore celles des Peres Dominicains & des Peres Franciscains, établis depuis long-tems en ces Païs ; & celles des Missionaires
1683. seculiers, qui y sont entrez depuis vingt-six ou vingt-sept ans seulement sous la conduite de M. l'Evêque d'Heliopolis, Vicaire Apostolique. Mais outre les Eglises que tous ces Missionaires possedent aux lieux les plus frequentez, qui sont presque tous de grandes Villes, il y a d'autres peuplades de Chrétiens avec leurs Oratoires, qu'on visite de tems en tems, pour catechiser & baptiser les nouveaux Chrétiens, & pour administrer le S. Sacrement de l'Autel aux autres. Et c'est tout ce que j'ai pû apprendre des dernieres Relations qui me sont tombées en main sur cette matiere.

Il faut demeurer d'accord que tous ces Missionaires ont eu des adresses merveilleuses pour convertir ces Infideles ; mais il faut reconnoître en même tems que si la Providence Divine n'avoit contribué à ce grand ouvrage, ils n'y auroient jamais réussi. Les

obstacles invincibles qui se présentoient d'abord, faisoient voir qu'il y avoit beaucoup de difficultez; premierement l'entrée du Païs, qui étoit défenduë à tout étranger par des Edits rigoureux; celle de la Langue, à la pointe de laquelle il est tres-difficile de pouvoir parvenir, & que ces hommes apostoliques ont neanmoins applanies. *Le P. Kircher en sa Chine Illustr.*

Or pour obvier à tous ces inconvéniens, ils jugerent qu'il étoit d'une extrême conséquence que pas un d'entre eux n'entreprît d'y entrer pour prêcher l'Evangile, qu'il ne fût bien perfectionné dans cette Langue, dans la pratique des vertus morales & dans la science des beaux arts. C'est pourquoi ils envoyoient ceux qu'ils destinoient à ce digne ministere à Macao, qui est le premier Port de la Chine, & l'endroit où les Neophytes sont élevez à cette intention & à ces fins. Etant entrez dans ces Etats, ils doivent s'étudier d'abord à gagner les principaux du Royaume par des productions d'esprit & des curiositez rares, dont l'artifice soit capable de donner de l'admiration, de la loüange à l'Ouvrier, & de l'honneur à l'Europe, qui produit de semblables esprits. L'on met en ce rang

la science de l'Astronomie & des Mathematiques, mais sur tout les maximes de la Philosophie morale, qu'ils estiment extrêmement, pourvû qu'elle ne consiste pas en de simples paroles, mais en la pratique ; jointe à l'innocence de la vie & au mépris de toutes les grandeurs & de toutes les richesses du monde, selon l'exemple des Apôtres & des Saints. Les Mandarins reconnoissant toutes ces belles qualitez dans un homme, il peut s'assûrer de faire un grand progrès dans le salut des ames. Il y a à la verité bien de la peine à souffrir dans ce métier, lorsqu'il s'agit de persuader nôtre Religion à ce Peuple, dont les maximes sont aussi contraires & aussi opposées aux nôtres, que la terre est differente du ciel. On ne peut pas s'imaginer quelle adresse & quelle précaution il faut avoir pour leur annoncer les veritez de la Foy, de crainte que leur extrême opposition ne leur fasse rejetter, & ne leur donne lieu de ne les vouloir plus écouter. Combattre dans leur fort la fausse Divinité de leurs Dieux, leur faire voir que leurs statuës & leurs Idoles ne sont que des illusions & des fictions ridicules, que la pluralité de leurs femmes n'est pas

permise,

permiſe, n'y ayant rien qui les choque tant que ce point, eſt aſſûrément quelque choſe de tres-délicat. Mais aprés cela, faire comprendre nos incomprehenſibles myſteres à un Peuple enſeveli dans les tenebres de l'idolâtrie & dans l'abrutiſſement de ſes paſſions, eſt aſſûrément une choſe qu'on ne peut pas ſe promettre ſans un grand ſecours d'enhaut. C'eſt cependant l'emploi de ces Miſſionaires, & en quoi ils ont bien réuſſi, & font tous les jours paroître leur zele.

Il faut remarquer que comme le Royaume de la Chine eſt fort grand, ils ont établi des Catechiſtes partout, qui ſont des hommes inſtruits à la Foy Chrétienne, ſçavans dans nos myſteres, & dont la vertu, le zele & la charité, jointes à une vie apoſtolique, ont merité qu'on les choiſît pour un ſi grand ouvrage. Leur office eſt d'aller par les Villages, dans les places & les carrefours des Villes, pour y baptiſer les enfans, qui ſont aſſez ſouvent expoſez en ces endroits. Ils ſont encore obligez d'inſtruire les Païſans à la connoiſſance de Dieu, & leur doivent fournir des livres de devotion & de la Doctrine Chrétienne, qu'ils doi-

vent faire imprimer en Langue Chinoiſe. C'eſt un abregé de la Loy divine, dans lequel on void les principaux articles de nôtre créance touchant la Divinité. Ce qui a été traduit de cette Langue en François. Ils ſe ſont toûjours ſervi, & ſe ſervent encore de cette methode, pour annoncer la Doctrine de Jeſus-Chriſt aux Idolâtres, qui eſt toute particuliere pour ces Peuples, & pour s'accommoder à leur Langue & à leur maniere de parler. Voici en quoi elle conſiſte.

1. Peut-être que quelqu'un demandera ce qu'on prétend dire par ce mot, Dieu? On répondra que Dieu n'eſt autre choſe que le Gouverneur & le Seigneur de toutes choſes, que c'eſt lui qui a fait le ciel & la terre, les eſprits & les hommes.

2. Le ciel & la terre, les hommes & toûtes choſes n'étoient rien devant le tems, & ont été depuis. Il eſt donc neceſſaire qu'il y ait eu quelque Seigneur qui ait été auparavant, pour créer le ciel & la terre, les hommes & toutes les choſes.

3. Parce que toutes les choſes ne peuvent pas être faites par elles-mêmes, & qu'il n'y a rien qui ne connoiſſe

un principe ou un agent dont elle aura reçû son existence, comme les tours & les maisons ne peuvent pas avoir été bâties d'elles-mêmes, mais demandent necessairement la main d'un ouvrier.

4. Comment donc le ciel & la terre, les hommes & les créatures peuvent-ils être créez d'eux-même? Il y a donc un auteur de ces choses, que nous appellons Dieu, si les hommes appellent le siecle Pcu ên cù, & autres choses semblables, & s'ils reconnoissent pour pere leur premier ayeul.

5. Il faut dire encore que ceux-ci ont été après le ciel & la terre, & que tous ensemble ont eu leurs peres & leurs meres, dont ils ont été engendrez. N'est-ce pas une grande erreur de les constituer, & d'en faire le Créateur du ciel & de la terre, des hommes & de toutes les créatures?

6. Quelqu'un dira: Puisque le ciel & la terre, les hommes & toutes choses dépendent de Dieu, de qui ce Dieu dépend-il dans sa création?

7. On répond que Dieu est la premiere cause & le premier principe. S'il étoit dépendant de quelqu'un dans sa création, dès-lors il ne seroit pas Dieu.

8. Dautant que les choses ont un commencement & une fin, comme les herbes & les arbres, les oiseaux & les reptiles ; ou bien elles ont un principe, & n'ont pas de fin, ainsi que le ciel & la terre, les Anges, les Démons & les hommes, qui ont des ames intelligentes ; il n'y a que Dieu sans commencement & sans fin, lequel peut donner, détruire ou créer, comme il lui plaît.

9. S'il n'étoit pas Dieu, les autres choses ne seroient pas creées: Par exemple, les fleurs, ni les fruits, les feüilles & les troncs ne sçauroient être sans racine. Mais

10. Venant à la racine de l'arbre, on n'en trouve point d'autre venant à la racine de celle-ci. Puisque Dieu est l'origine & le fondement de toutes choses, de quoi pourroit-il provenir ?

11. Dieu dans le commencement qu'il créa toutes les créatures, divisa premierement le ciel & la terre. Il mit au jour toutes les especes des choses, & créa ensuite le mâle & la femelle. Il donna le nom d'Adam au mâle,

12. Et appella la femme Eve. Ces

deux perſonnes n'eurent ni pere ni mere, & ſont les premiers parens de tous les Peuples. Tous les autres (comme Fo Ki) ſans exception,

13. Tous les mortels ont pere & mere dont ils ſont nez, & n'ont pû empêcher qu'ils n'ayent été ſoumis tôt ou tard à la corruption & à la mort. Dieu eſt veritable Seigneur du ciel & de la terre, des hommes & des créatures, lequel a encore créé toutes choſes,

14. Afin qu'elles fuſſent à l'uſage de l'homme. Et par conſequent nous devons aimer & reverer Dieu : ce que ne faiſant pas, nous commettons un grand crime. Par exemple, un pere & une mere engendrent un enfant,

15. Ils le nourriſſent, l'habillent & l'élevent. S'il arrive qu'il ne rend pas l'honneur qu'il doit à ſes parens, à la verité il paſſera pour déſobéiſſant, & offenſera griévement. A plus forte raiſon celui-là ſera-il plus criminel, qui

16. Doit aimer & honnorer Dieu, qui eſt infiniment bon, qui eſt le pere de tous les hommes, ne l'aime pas neanmoins, & ne l'honore pas com-

me il faut. Ayant déduit toutes ces choses, il est bien facile d'expliquer les choses & les affaires des hommes de ce siecle.

17. Cet homme a naturellement deux parties; l'ame, & le corps. Quoi que son corps soit sujet à la pourriture & à la mort, son ame est éternelle. Il faut sçavoir qu'il y a trois ordres & trois differences d'ames dans ce siecle.

18. L'ordre le plus bas est appellé l'ame vegetante; & c'est celle des herbes & des plantes, qui les fait vivre, & les aident à subsister & à croître. Que si les herbes & les plantes viennent à être coupées, elles sechent, leurs ames

19. Suivent & perissent. L'ordre métoyen est appellé l'ame

20. Sensitive, qui est celle des oiseaux & des animaux, qui leur donne la faculté de vivre & de croître, & fait qu'ils entendent & qu'ils vivent, qu'ils sentent & qu'ils goûtent; & qu'enfin ils sont susceptibles de la douleur & du plaisir, & n'ont pourtant pas l'avantage de raisonner, & leur ame meurt avec leur corps.

21. L'ordre le plus relevé est celui

de l'ame intellectuelle. Il comprend les facultez de l'ame vegetante & de l'ame sensitive. C'est pourquoi il fait que l'homme a le pouvoir de vivre, de croître & de sentir. Il lui donne encore la faculté de raisonner & de discerner toutes choses.

22. Quoique son corps vienne à mourir, son ame reste pourtant incorruptible & immortelle. C'est pourquoi les hommes de ce siecle craignent si fort les hommes morts, & ne craignent pas les animaux, quand ils ont perdu la vie. Ce qui vient de ce qu'on raisonne naturellement ; parce que l'ame de l'homme n'étant pas morte,

23. Elle demeure : Ainsi on peut craindre. Il n'en est pas de même de celle des animaux, parce qu'elle meurt avec eux ; c'est pourquoi elle ne peut pas nous donner sujet de crainte.

24. Comme il ne nous est pas permis de croire que les ames des hommes sont mortelles ; ainsi ne nous est-il pas permis d'admettre l'erreur de la transmigration. Il est convenable de faire le bien & le mal pendant la vie. Les ames de tous les hommes sont conduites au Jugement de Dieu après

leur mort, où elles apprennent assûrément

25. Le lieu déterminé à leurs mérites. Il y a un lieu enhaut, qui est le séjour du bonheur & de la beatitude, qui est ordinairement appellé la Cour du Ciel ; & c'est la demeure des bienheureux, & l'endroit de la récompense des bons. Le second est en bas, & est rempli

26. De toute sorte d'amertume : aussi est-il appellé la prison de la terre, où l'on punit les méchans. On doit sçavoir que comme Dieu est infiniment juste, il n'y a point de bien qu'il ne récompense, ni de mal qu'il ne punisse. Toutefois

27. Il se trouve dans le siecle où nous sommes des personnes qui font mal, qui sont neanmoins riches & puissantes, dans l'honneur, dans le repos & dans la joye, pendant que ceux qui vivent saintement sont dans la pauvreté, dans le mépris & dans les miseres. Il est certain que Dieu attend la mort de cet homme, &

28. Afin de prendre l'amede ce bon, & l'emporter dans le Ciel, afin de lui faire goûter une felicité éternelle ; & afin d'enlever l'ame du méchant, &

la précipiter dans la prison de la terre, pour y être tourmentée pendant toute une éternité. Si nous avoüons qu'il n'y a point de

29. Paradis ni d'enfer, de récompense ni de peine, pour récompenser les hommes du siecle, qui font bien ou mal, les justes ne seroient-ils pas trompez dans leurs esperances ? & les méchans ne seroient-ils pas heureux ? & Dieu ne seroit-il pas injuste ? lui qui est la Justice même.

30. On dira : Comment est-ce donc que cela se fait ? Dieu recompense-t-il les bons & les méchans en ce monde ?

31. On répondra : Supposons que les personnes qui reçoivent la recompense du bien & du mal, ne l'attendent jamais qu'après leur mort, ne faut-il pas dire que les ignorans douterons s'il y a une récompense après la mort ? & comment leur pourra-t-on prouver ensuite qu'il y a un Dieu au Ciel ? Disons donc que ceux qui violent

32. Souvent la justice, s'attirent les adversitez & les dangers ; afin qu'ils corrigent les pechez passez, & prennent garde à eux à l'avenir. Ceux qui

obéïssent à la raison, reçoivent la benediction qui leur est dûë, afin qu'elle réponde aux bienfaits passez, & soient toûjours animez à bien faire.

33. S'il arrive qu'un homme de bien soit pauvre, dans le mépris & dans la misere, sçachez que cela arrive, parce qu'il y a toûjours quelque peu de mal parmi le bien. C'est pourquoi Dieu

34. Châtie ceux-ci en ce monde; mais après la mort, il les introduit dans un lieu de bonheur, pour y joüir d'un repos éternel. Que s'il arrive au contraire qu'il y ait des personnes qui font mal, & qui neanmoins sont riches, honorées,

35. Et heureuses dans le monde. Soyez persuadez qu'entre ce mal il y a quelque bien. C'est pourquoi il donne quelque récompense & quelque felicité temporelle pendant la vie à ces personnes; mais après leur mort, il les précipite dans le plus profond de la prison, afin qu'ils y reçoivent toute sorte

36. D'amertume. Si les hommes de ce siecle évitent l'Enfer, pour n'y être pas tourmentez, & s'ils aspirent à monter un jour au Ciel, pour y joüir

d'une beatitude éternelle,

37. Ils doivent necessairement faire trois choses. Premierement ils doivent connoître necessairement le Seigneur du Paradis, c'est-à-dire Dieu, dautant que les hommes du siecle n'habitent jamais dans un maison, sans en connoître le Maître. Mais

38. Si-tôt qu'ils l'ont connu, ils y peuvent entrer, & y faire leur séjour. Ce qui doit être ainsi par rapport à Dieu, puisqu'il est le Seigneur du lieu & du séjour de sa gloire. En second lieu, il faut sçavoir le chemin du Ciel, c'est-à-dire la Loy de Dieu.

39. Les hommes du siecle, qui ne sçavent pas le chemin qu'ils tiennent, ne sont pas en état deslors d'y pouvoir jamais parvenir. Je dis donc que celui qui ignore le chemin du Paradis, ne sçauroit jamais arriver à la beatitude.

40. La troisiéme chose, qui est absolument necessaire, est de marcher dans le chemin que l'on sçait, dautant qu'il ne suffit pas que l'homme sçache le chemin qu'il doit prendre, s'il reste oisif dans sa maison, & s'il ne marche pas ; parce qu'il n'arrive jamais où il desire, qu'il ne se mette en chemin.

41. De même il est necessaire que celui qui veut monter dans le Ciel, qui est le lieu de toute sorte de felicité, mette

42. En pratique la sainte Loy de Dieu. Quelqu'un dira : J'ai entendu clairement & compris parfaitement que Dieu est le Seigneur du ciel, de la terre & de toutes choses, & qu'il y a un chemin pour le Paradis. Je desire maintenant suivre la Doctrine de ce Dieu saint. Comment

43. Le pourrai-je donc ? On répondra : Qui desire suivre la sainte Loy, doit avoir deux intentions. La premiere est d'adorer Dieu de tout son cœur, parce qu'il est

44. Le Seigneur universel du ciel & de la terre, des hommes & de toutes les créatures, lequel a créé toutes choses pour nous nourrir. La seconde consiste de songer à l'ame, afin d'éviter de descendre

45. En Enfer, où l'on est rempli de toute sorte d'amertume, & pour aller quelque jour dans le Ciel, & y joüir d'un repos éternel.

46. Qui veut obtenir tout cela, doit faire trois choses necessairement. Garder premierement les Commandemens

de Dieu. Secondement on doit croire les choses de Dieu. Troisiémement il faut recevoir le Baptême, & laver les pechez passez.

Voici comme ils redigent les Commandemens de Dieu.

Honorer & adorer un Dieu sur toutes choses.

Ne point nommer le saint nom de Dieu, pour s'en servir dans des vains juremens.

Observer les jours de Fêtes.

Obéïr, & honorer le pere & la mere.

Ne tuer personne.

Ne point commettre de fornication.

Ne point dérober.

Ne point porter de faux témoignage.

Ne point convoiter la femme d'autrui.

Et ne point convoiter les richesses & les autres choses de son prochain.

Les dix Commandemens pris dans leur tout, se réduisent seulement à deux; à aimer Dieu sur toutes choses, & le prochain comme soi-même. Voilà ce que Dieu a enseigné de tout tems du plus haut des Cieux, & ce qu'il a ordonné qu'on observât pendant tous les siecles avec exactitude. Ceux qui obéïssent à ces choses, montent en-

Paradis, & joüissent de la felicité; mais ceux qui font le contraire, descendent en Enfer, & y sont tourmentez. Les articles ci-dessus ne sont qu'un abregé; & si quelqu'un souhaite avoir une entiere connoissance de la Loy Divine, il est necessaire qu'il lise tous les Livres qui traitent de cette Loy de Dieu, & qu'il aille au Temple des Chrétiens*, pour entendre les Maîtres de cette Loy, qui sont venus de l'Occident, lesquels expliquent cette Doctrine; & ils peuvent s'éclaircir de tous leurs doutes, & se rendre sçavans dans cette matiere. Ce qui ne se peut pas faire par ce sommaire, & sans beaucoup de paroles & d'entretiens.

La premiere chose que l'on fait donc, est d'instruire les Neophytes, & de leur donner la connoissance du veritable & du seul Dieu, sans laquelle on ne sçauroit concevoir les autres mysteres de nôtre Religion. Cette connoissance étant entrée dans leurs ames, on leur explique le mystere de la sainte Trinité en un seul Dieu. On vient ensuite à l'Incarnation du Fils de Dieu & du Verbe Eternel. Puis on continuë à parler des Sacremens que le Sauveur a institutez pour remettre les

pechez. Et ainsi on explique par ordre tous les autres articles de nôtre Foy. Puis on commence à les instruire dans la pratique des vertus Chrétiennes, & à leur enseigner le moyen de se perfectionner dans notre Religion, pourvû que les Peres Missionaires les voyent parfaitement sçavans dans les maximes de nôtre Foy. Et voilà la maniere dont ils se servent pour convertir ces Infideles, & l'ordre qu'ils gardent pour attirer ces ames à Jesus-Christ.

Conversion des femmes Chinoises difficile.

La conversion des Dames Chinoises est tres-difficile ; car elles sont tellement retirées en leurs maisons, qu'elles ressemblent à des Religieuses claustrales : De sorte qu'elles ne traitent en façon quelconque avec les hommes de dehors, non pas même avec leurs parens, s'ils ne leur sont bien proches. Quand elles sont obligées de traiter d'affaire avec d'autres, elles se cachent derriere la porte, ou derriere quelque rideau ; de maniere qu'on ne les peut voir au visage. Lorsqu'elles sortent de la maison, ce qui arrive rarement, on les porte dans des chaises fermées, où elles ne sont pas vûës. A raison de quoi, les Peres de cette Mission de la Chine avoient résolu de ne point en-

Relation du Japon.

treprendre de leur conferer le Baptême. Mais se voyans pressez depuis par ceux qui étoient déja Chrétiens, de baptiser leurs femmes, ayant été avisé à la maniere qu'on le pourroit faire, on s'y est pris de cette façon. Il n'est point necessaire que ces Peres prennent la peine de les catechiser, parce que leurs maris, leurs enfans & leurs freres y pourvoyent : De telle sorte que quand elles sont disposées à recevoir le Baptême, leurs maris & leurs parens s'assemblent en la maison de quelque personne de condition, où l'on prépare un Autel, avec tout ce qui est necessaire. Un des Peres y va, & en la presence de tous, sans bouger de sa place, il fait reciter à chaque Catecumene la Doctrine Chrétienne, depuis le commencement jusqu'à la fin, & leur fait repeter tout ce qu'elles ont appris des principaux mysteres de nôtre Foy : Ce qu'elles font avec une telle promptitude, qu'il est à douter si l'on se doit plûtôt étonner de leur vivacité à apprendre le Catechisme, & à le réciter en cet examen, ou du courage qu'elles témoignent de ne point trouver étrange d'être vûës & examinées par des étrangers ; ce qui est nouveau en la

Chine.

Chine. Après ces examens, suit le Baptême; puis on leur donne un chapelet & une médaille. Cet ordre, qui est gardé aux Baptêmes des femmes, a été trouvé par experience pour le plus assûré, & qui est de tres-grande édification aux Gentils & aux Chrétiens. Il est arrivé quelquefois que les maris conduisant leurs femmes Catecumenes au lieu où on les devoit baptiser, il s'y rencontroit des femmes Gentiles; & quand on leur demandoit pourquoi elles étoient venuës, & ce qu'elles cherchoient, elles répondoient qu'elles avoient aussi la volonté d'être Chrétiennes, au sujet de quoi elles s'étoient trouvées-là. Les Missionaires ne se contentant pas de cela, faisoient venir leurs maris, & après avoir eu leur volonté, les baptisoient; & ces femmes, par leurs vertueux exemples, attiroient enfin leurs maris au Christianisme.

Je finis ce Chapitre par ce fameux Edit que ce dernier Empereur, dont nous avons tant parlé, a rendu en faveur de la Religion Chrétienne, au mois de Mars de l'année 1692. à la sollicitation des RR. PP. Jesuites, par lequel il a donné la liberté aux Prédi- Cang. Hii. Grand Edit en faveur de la Religion Chrétienne.

cateurs de prêcher l'Evangile, & aux Sujets de l'Empire de l'embrasser & de la suivre.

Si-tôt que l'Empereur eut confirmé cet Edit, qui établissoit si solidement le Christianisme dans tout son Empire, la Cour Souveraine des Rites l'envoya aux Vicerois des Provinces, afin qu'ils le fissent publier avec les ceremonies ordinaires dans tous les lieux de leurs Gouvernemens, c'est-à-dire dans près de deux mille Tribunaux.

Les Edits de l'Empereur ont force de Loy, & cette Loy est plus universelle, ou du moins plus authentique, quand elle est suivie de cet enregistrement general de tous les Tribunaux. Ainsi la Religion Chrétienne ne peut être établie dans l'Empire Chinois sur des fondemens plus solides & plus inébranlables qu'elle l'est à present.

Cet Edit produisit un effet merveilleux. Plusieurs Payens, que les Loix avoient arrêtez jusques alors, se firent instruire, & demanderent le Baptême. Des Mandarins considérables par leur science & leurs emplois, suivirent leur exemple. L'on vit dans toutes les Provinces des conversions extraordi-

naires, & le nombre des personnes qui s'adresserent aux Missionaires pour se faire Chrétiens, devint si grand, qu'ils n'y pouvoient suffire.

L'on apprend avec joye que cet empressement continuë, & que cette ferveur augmente tous les jours. Le peu de Missionaires qui sont à la Chine, accablez par la multitude des Catecumenes qui se présentent, demandent des Ouvriers, pour travailler avec eux, & pour recüeillir les fruits d'une si abondante moisson.

C'est pour seconder le zele de ces hommes apostoliques, que le Roy, toûjours attentif à procurer la gloire de Dieu, & à soutenir les interêts de la Religion, a envoyé à leur secours il *1697.*
y a presque treize ans, une troupe choisie de fervens Missionaires, qu'un Pere Jesuite d'un mérite distingué a *Le P. Bouvet.*
conduit lui-même à la Chine sur un Vaisseau François qu'on y envoyoit en droiture. Jamais conjonctures n'ont été plus favorables pour étendre le Royaume de Dieu, & jamais le vaste Empire de la Chine n'a été dans des dispositions plus heureuses pour recevoir la lumiere de l'Evangile.

Fasse le Ciel que nous soyons assez

heureux pour voir de nos jours se former aux extrémitez de la terre une nouvelle Eglise, aussi nombreuse & aussi fervente que l'ancienne : Que le Japon, la Tartarie, le Tunquin & tous les Royaumes voisins, qui font gloire de se former sur les mœurs des Chinois, qu'ils regardent comme la Nation la plus sage & la plus éclairée qui soit au monde, suivent son exemple, afin que l'Europe & l'Asie se trouvant unies dans un même culte, & adorant le même Dieu, le nom du Seigneur, qui mérite d'être loüé depuis le lever du Soleil jusqu'à son couchant, le soit en effet par autant de langues qu'il y a d'hommes dans toute cette étenduë de terres, qui composent les deux principales parties du monde.

De la Religion de Macao.

Relation de M. de Palafox.

QUant à la Religion de Macao, qui est le premier Port de la Chine, c'est assez dire que cette Ville est habitée des Portugais, pour ne point douter qu'elle ne soit toute Catholique. Elle est assise dans une presqu'Isle voisine de la Province de Canton, de

la Chine, du ressort de laquelle elle est, n'en étant éloignée que de quarante lieuës, mais de plus de six cent de la Cour de l'Empereur. C'est une des meilleures & des plus riches Places que les Portugais ayent en toutes les Indes, assez connüe par les Relations & les voyages qu'on y fait de plusieurs endroits de l'Europe. Ils s'y sont maintenus avec une conduite tout-à-fait grande dans les dernieres révoltes de la Chine, lorsque les Tartares y sont entrez. Il y a dans cette Ville un Evêque Portugais, Suffragant de l'Archeque de Goa, qui à sous sa Jurisdiction, tant les Portugais qui y demeurent, que ceux qui sont dans tout le Royaume de la Chine. Il y a dans la même Ville un Couvent de l'Ordre de saint François, & un de saint Augustin, avec un College de Jesuites, qui est un des plus beaux de l'Europe. Son Eglise, suivant le rapport du P. de Rhodes, est la plus belle de la Chrétienté, après celle de saint Pierre de Rome. On y montre toutes les Sciences qui s'apprennent dans les plus grandes Académies. C'est dans cette Ville où se sont formez, & où se forment ces grands Ouvriers, qui remplissent tout l'O-

rient des lumieres de l'Evangile. De-là sont venus tant de glorieux Confesseurs du saint nom de Jesus-Christ, qui étoient allez de-là servir les Eglises du Japon & de la Chine; & quelques autres répandus parmi plusieurs Nations Idolâtres, où ils ont scellé de leur sang la Foy qu'ils enseignoient à ces Infideles. Cette Ville a ainsi beaucoup contribué à faire connoître le nom de Dieu parmi tant de Peuples; & on pourroit dire qu'elle a été une sainte Académie, & comme une glorieuse Arene, où plusieurs saints Athletes s'étoient exercez pour aller combattre de-là l'Idolâtrie, & emporter la couronne du martyre, comme je viens de dire. On a converti beaucoup de Payens, habitans de cette Ville, & d'ailleurs; & tous les jours on en baptise plusieurs, qui se confirment de jour en jour dans leur nouvelle créance. Il s'y voit des Hôpitaux, tant pour les pauvres, que pour les malades, qui font admirer la charité Chrétienne aux Chinois, qui y sont en assez grand nombre, à cause du commerce, qui y est grand.

De la Religion de l'Isle de Formose.

CEtte Isle, qui a environ cent trente lieües de tour; appellée Formose ou Belle-Isle, à cause de sa fertilité, & de la beauté de son territoire, est placée à la pointe des Philippines, dans sa Côte Occidentale. Elle regarde les Provinces de Fokien & de Canton, du Royaume de la Chine. Les Espagnols ou Portugais, qui la découvrirent, & qui s'y sont établis les premiers, l'ont possedée jusqu'en 1635. qu'ils en furent chassez par les Hollandois, & ceux-ci par les Chinois, après l'invasion des Tartares de la Chine, en 1661. Les Hollandois ne l'ont jamais possedée toute entiere. Ils n'étoient Maîtres que de quatre Forteresses, de cinquante-deux Villages, & de quatorze ou quinze mille habitans. Elle appartient presentement toute entiere aux Chinois Insulaires, qui les en ont tout-à-fait chassez.

Relation de Tavernier.

Mandeslo.

M. l'Evêque d'Heliopolis, Vicaire Apostolique de la Chine, étant parti de Siam au mois de Juin de l'année 1683. pour aller dans la Chine, ayant eu à la rencontre, dans le trajet, l'Ar-

Relation de M. Maigrot, Docteur de Sorbonne, à M. de Metellopolis, Vicaire Apostolique de Siam.

mée des Tartarres, son Vaisseau fut contraint de moüiller à cette Isle, au mois d'Août, dans le tems que le Prince de Formose fut obligé de remettre l'Isle entre les mains du General de l'Armée des Tartares, & à des conditions assez fâcheuses, d'être transporté à la Chine avec tous ses Sujets, & de souffrir qu'on leur coupât les cheveux.

Chrétiens de cette Isle.

Pendant que l'on traitoit ces affaires publiques, cet Evêque & ses Missionaires s'appliquerent à secourir plusieurs familles Chrétiennes, qu'ils trouverent dans cette Isle. Dès le lendemain de leur arrivée, le bruit s'étant répandu qu'il étoit venu des Peres, plusieurs de ces bons Chrétiens les vinrent trouver aussi-tôt, & ces Missionaires commencerent à faire leurs fonctions dans ce lieu, qui dépend de leur Mission; & comme ces Chrétiens étoient connus pour tels de tout le monde, ils n'avoient garde de se cacher dans les exercices de la Religion. Ils alloient revêtus de leurs soutanes les trouver dans les lieux assignez, où souvent il entroit des Payens. On leur dit même une fois que la mere du Prince de Formose avoit dessein d'y venir;

venir; & les Chrétiens qui sont à son service, lui ayant demandé une table & quelques autres meubles, pour mettre dans les lieux où ils s'assembloient, elle les donna de bon cœur, & se recommanda elle & les affaires de son fils à leurs prieres. La table servit à dresser un Autel dans une petite chaumiere, que ces bonnes gens parerent autant que leur pauvreté le leur permit.

Cette table donna occasion à cette Princesse de faire une question bien conforme au genie des Chinois. Elle demanda si les Chrétiens vouloient festiner leurs Peres. Celui à qui elle fit cette demande, étoit Chrétien, & fort instruit de la maniere de vivre des Missionaires. Il lui répondit que non-seulement les Peres ne venoient pas pour être regalez par les Chrétiens mais qu'ils n'en recevoient pas même la moindre chose; qu'ils sortoient de leur Païs dans le dessein de faire du bien à tout le monde, & de n'en recevoir autre récompense que le gain des ames, ausquelles ils enseignoient le chemin du Ciel.

Cette Dame fut satisfaite & édifiée d'une telle réponse, qui leur fut d'un grand usage dans d'autres occasions:

Car comme les Chinois ne pensent qu'à amasser, ils se persuadent qu'on ne va dans leur terre que pour s'enrichir. Ils ne donnent pas aisément, & pour peu qu'on leur soit à charge, ils s'imaginent que c'est leurs biens, & non pas leurs ames que l'on cherche. D'où vient que le désintéressement des gens qui quittent leurs biens & leur patrie, & qui font profession de mépriser tout ce qui s'appelle interêt temporel, les gagne merveilleusement ; & cet avantage que les Ouvriers Evangeliques ont pardessus les Bonzes & les Prêtres de toutes les fausses Sectes de la Chine, n'est pas moins capable d'avancer les affaires de la Religion, que l'étoit la gloire que les veritables Apôtres avoient de servir à leur solde dans les armées du Dieu vivant.

Comme ce n'étoit pas le dessein de ces Missionaires de s'arrêter dans cette Isle, mais de passer dans la Chine, pour accomplir leur entreprise, après qu'ils eurent confirmé cette petite Chrétienté dans la Foy, ils cherchérent le moyen d'y entrer. Voici la maniere dont il a plû à Dieu de leur ouvrir la porte. Ils avoient pres-

que perdu l'esperance de s'y rendre, quand ils arriverent à Formose ; parce qu'il n'y avoit aucune communication de cette Isle avec la Chine ; à cause de la guerre entre ces deux Etats. Mais ils ne furent pas long-tems sans concevoir de meilleures esperances, parce qu'on ne doutoit presque plus que le Prince de Formose ne fût obligé de se rendre, & que les Tartares étant les Maîtres de l'Isle, les plus grandes difficultez du passage ne fussent levées, ou qu'on pourroit du moins se sauver dans la foule des habitans de Formose, qui retourneroient captifs à la Chine. Et ce fut le moyen dont ils se servirent pour y entrer.

Au reste, les Peuples de cette Isle de Formose croyent qu'il y a un Dieu tout-puissant, qu'ils appellent en leur langage *Ishi*, & neamoins ils sont Idolâtres, & fort superstitieux. Ils ont formé quelque apparence de Religion ; car ils croyent que le monde est de toute éternité. Et c'est pour cela que quand quelqu'un d'entre eux meurt, on bâtit devant la porte une petite hutte de branchage, y mettant des bannieres aux quatre coins, & dans la hutte même une cuvette pleine d'eau

avec une cuilliere de canne; parce qu'ils croyent que les ames des trépassez reviennent tous les jours à la hutte se purifier. Il est vrai què la plûpart de ces gens ne le font que par coutume, & n'en sçavent pas la raison : mais les personnes âgées ne l'ignorent pas. Ils croyent aussi que les ames auront du bien ou du mal en l'autre vie, suivant celui qu'elles auront fait en celle-ci; & ils disent que pour aller de ce monde en l'autre, elles passent sur un pont de cannes fort étroit, sous lequel coule un canal rempli de toute sorte d'ordures, où les méchantes tombent & languissent éternellement; mais que les bonnes passent dans un Païs agréable & délicieux, dont ils parlent presque de la même maniere que les Poëtes parlent des Champs Elisées. Toutefois il y en a fort peu qui soient capables de ces mysteres, ou qui songent à une autre vie après celle-ci.

Ils adorent plusieurs prétenduës Divinitez : deux entre autres, dont l'une s'appelle Tamagisanhach, & l'autre Saria-Fingh; la premiere a sa demeure au Midy, & contribuë à la generation de l'homme, qui ne tient que de cette Divinité, ce qu'elle a de beau & d'a-

gréable tant au corps, qu'en l'esprit ; Ils disent que la femme de ce Dieu qu'ils appellent Taxankpanda demeure au Levant, d'où elle se fait entendre quand il tonne de ce côté-là, en parlant à Tamagisanhach son mari, & en le grondant de ce qu'il laisse trop longtems la terre sans pluïe, & qu'ensuite de cela son mari ne laisse pas de faire pleuvoir aussi-tôt. L'autre Dieu a sa retraite au Nord, & détruit tout ce que Tamagisanhach a donné de beau à l'homme, en lui gâtant le visage de la petite verole, & en lui envoyant plusieurs autres incommoditez : c'est pourquoi ils invoquent l'un & l'autre ; l'un afin qu'ils n'en soient point offensez, & l'autre afin qu'il empêche Saria-Fingh de leur faire du mal. Ils ont encore outre cela deux autres Dieux, qui président à la guerre, nommez Talafula & Tapaliape ; mais il n'y a que les hommes qui les invoquent.

Il n'y a point de Nation qui n'employe des hommes au service Religieux de leur Divinité, mais celle-ci se sert des femmes ; ils les appellent Inibs, & tout leur culte consiste aux Prieres & aux Sacrifices. Les Sacrifices & les Offrandes qu'elles font à leurs Dieux,

Leurs Prêtres sont des femmes.

Leurs Sacrifices.

sont des pourceaux, du ris, de l'arera, de leur boisson, & des têtes de cerfs & de sangliers. Après qu'ils en ont fait bonne chere, les Prêtresses se levent & font une grande priere, pendant laquelle on leur voit tourner les yeux dans la tête; elles tombent à terre, & font des cris effroyables; après ces efforts, elles demeurent immobiles, comme des statuës, & deviennent si pesantes, que cinq ou six personnes ont de la peine à les lever. C'est en cet état-là, à ce qu'on dit, que leurs Dieux se communiquent à elles l'espace d'une heure. Ensuite de cela elles montent sur le toit de la Pagode, vont d'une extrémité à l'autre, & y font encore leurs prieres; lesquelles étant achevées, elles se découvrent tout le corps, montrent leurs parties à leurs Dieux, y frappent de la main, & se font apporter de l'eau pour se laver en la présence d'un grand nombre de personnes. Il est vrai que les hommes n'ont pas assez de devotion pour se trouver souvent à ces Assemblées; & les femmes qui y sont plus assiduës, s'y ennuïent si fort, qu'à peine voyent-elles ce qui s'y fait.

Chaque Maison a outre cela un lieu particulier, destiné pour les devotions

de la famille, où l'on invoque les Dieux, & où les femmes font leurs offrandes, de ce qui s'y consomme tous les jours : mais en cas de maladie, ou de quelque autre adversité, on y appelle les Inibs pour faire ce service, qui se fait avec beaucoup de ceremonies extravagantes. Elles prédisent aussi le bonheur & le malheur, la pluïe & le beau tems, & elles ont le pouvoir de chasser le Diable d'une façon assez ridicule. Elles le poursuivent avec grand bruit, le coutelas à la main ; disant, que par ce moyen elles le poussent jusques à ce qu'il soit contraint de se jetter dans la mer, ou dans quelque riviere où il se noye. L'on y voit aussi dans les carrefours, & sur les grands chemins, des especes d'Autels chargez d'offrandes pour leurs Dieux, & l'on remarque plusieurs autres devotions impertinentes, que les Hollandois, qui y étoient établis, ont tâché d'abolir. Ils n'ont point de jour reglé pour le repos ou pour la devotion, & ils n'ont point de Fêtes ; mais ils ne laissent pas de s'assembler certains jours pour se réjoüir, chaque quartier se trouvant pour cet effet en sa Pagode, où les femmes se trouvent aussi bien parées.

Leurs Mariages.

Leurs Mariages se contractent & subsistent d'une plaisante maniere, les femmes ne font point d'enfans, qu'elles n'ayent trente-cinq ou trente-six ans. Mais elles se font mourir dans le ventre, ceux qu'elles conçoivent avant ce tems par leurs Prêtresses. Ce n'est pas qu'elles manquent de naturel pour eux; mais elles sont préoccupées de la mauvaise impression que leurs Prêtresses leur donnent, que ce seroit un grand peché & une grande honte, de faire paroître des enfans devant cet âge là. Le divorce est parmi eux, & la liberté est réciproque entre les parties; de sorte que le mariage n'oblige pas plus la femme que l'homme, & il arrive souvent que les uns & les autres changent de condition. Ils condamnent la Polygamie, quoiqu'il y en ait parmi eux qui épousent deux ou trois femmes; mais comme il n'y a point de Loy ni de Magistrat qui punisse un crime où il n'y a point d'interêt civil, celui-ci demeure impuni, aussi-bien que l'adultere. On n'y voit pourtant point de mariages incestueux, ni qu'on y prenne de femme au quatriéme degré de consanguinité ou d'affinité.

Leurs Funerailles.

Les Ceremonies que l'on fait après

la mort de quelqu'un, sont assez remarquables. Après le decès on bat le tambour devant la porte du mort, afin de le faire sçavoir à toute la Ville, ou à tout le Village; à ce bruit tout le Peuple se rend devant la porte du défunt, les femmes y apportent chacune un pot de leur arac: & après qu'elles ont bien bû à la memoire du trépassé, elles se mettent à danser en telle sorte, qu'elles font un grand bruit. Le lendemain ou deux jours après ils songent au corps, non pas pour l'enterrer, comme nous faisons, ou pour le brûler; mais pour le faire sécher au feu qu'ils allument autour, l'ayant pendu par les pieds, tuant cependant quantité de pourceaux, & faisant des festins neuf jours entiers. Ils lavent neanmoins ce corps tous les jours, ce qui infecte toute la maison & le voisinage; mais ils n'en sont point plus dégoûtez pour cela. Le neuviéme jour ayant recommencé leurs danses, ils mettent ce corps dans une natte, l'élevant dans un lieu éminent, où il demeure en cet état jusques à la troisiéme année, & alors ils en ôtent les ossemens pour les enterrer dans la maison, avec les mêmes ceremonies de festins & de danses.

De la Religion des Etats du Grand Cham, ou de la Tartarie.

CEtte grande Region que le Grand Cham possede, est à l'extrémité de l'Orient, & au-delà de la Chine : elle est de près de deux millions deux cent mille milles d'Italie, qui contient presque un tiers de cette partie du monde. On la nomme ordinairement la grande Tartarie, pour la distinguer de celle d'Europe. Les Arabes comptent dans la Tartarie le Royaume de Thibet ou Tobbat, où étoit autrefois le Païs Septentrional de la Scythie : Le Morenaher ou le Mawarahar ; l'Olgarie ou le Kalmuki : Les Chazalgites : Les Caulachites, ou Kata Catai : Moal ou Magog : Les Kaimachites, ou Naimans : Le Royaume de Tangut ou, Tanju & Bagargbar : Les Royaumes de Niuche ou Tenduc : & Jupi (ce Roy de Niuche est celui qui depuis soixante ans ou environ s'est rendu maître de la Chine.) L'ancienne & propre Tartarie est vers le Septentrion, la plûpart inconnuë. La Tartarie déserte s'étend depuis les Rivieres de Jaxarte & de Tanaïs, jusques au Mont

Imaus, c'eſt une partie de Sarmathie Aſiatique des anciens ; elle eſt poſſedée par diverſes Aſſemblées de Peuples, que les Tartares nomment Hordes, qui en leur ſignification ont beaucoup de rapport aux Tribus des Jüifs. La Tartarie de Zagataï a des peuples beaucoup plus civiliſez que les premiers, auſſi bien que le Cathaï ; c'eſt l'Empire du Grand Cham à qui on donne juſques à cent Rois tributaires : & on aſſûre que ſes Sujets ont pour lui tant de reſpect & de veneration, qu'ils le nomment ordinairement Fils de Dieu, Ombre de Dieu, & Ame de Dieu. Son ſéjour ordinaire eſt Cambalu, Ville capitale de ſon Etat, ſituée aux extrémitez de Cathaï ; les Relations modernes nous en parlent, comme d'une des plus grandes & des plus riches Villes du monde. Outre ce Royaume de Cathaï, il y en a pluſieurs autres conſidérables, comme celui de Tangut, Tenduc, & autres où l'on trouve des Neſtoriens & autres Chrétiens, celui de Thebet, &c. Je me ſuis extraordinairement étendu ſur les bornes & la ſituation de ce vaſte Païs ; parce qu'il y en a qui s'imaginent qu'une grande partie de ces Etats eſt

confuse dans la Chine, & que l'Em-
1634. pereur de la Chine en a réuni la plus grande partie à cet Empire dans la révolution qui y est arrivée.

Il n'est pas certain du tems que le Christianisme est entré dans la Tartarie ; mais on peut dire qu'il s'y est introduit dès les premiers siecles de l'Eglise, comme dans la Chine : Et quoiqu'il y ait été souvent alteré, & même quelquefois presque tout-à-fait éteint ; il y a neanmoins long-tems perséveré dans sa principale partie l'espace de douze cent cinquante-trois ans, suivant le rapport d'Haiton, Religieux Prémontré * qui avoit parcouru tout l'Orient en 1307. lequel confirmant ce qu'en avoit rapporté Paul de Venize, écrit que son frere Hayton, Roy d'Armenie, ne pouvant plus souffrir l'injustice des Turcs, qui ravageoient son Royaume, poussé par une inspiration divine, alla trouver le Grand Cham de Tartarie à Cambalu, pour implorer son assistance, & afin de procurer la paix à tous les Royaumes Chrétiens.

* Qui étoit sorti du sang Royal des Princes d'Armenie.

Cet Empereur le reçut avec de grandes démonstrations d'amitié ; & après lui avoir exposé le sujet de son voya-

ge, qui tendoit purement au repos de ses Peuples, & au maintient de la Religion Chrétienne, cet Empereur lui accorda volontiers toutes ses demandes, qu'il réduisit à sept articles, dont le premier étoit : Que le Crand Cham embrasseroit la Foy de Jesus-Christ : Que l'on jureroit une alliance perpetuelle entre les Chrétiens & les Tartares : Que dans tous les Royaumes, que les Tartares avoient soûmis à leur Empire, les Chrétiens seroient libres & exemts de persecution : Que les Laïques, aussi-bien que les Ecclesiastiques, joüiroient de leurs Immunitez : Qu'il retireroit par la force de ses armes le Sépulchre de Nôtre Seigneur, de la tyrannie du Turc, & la Terre-Sainte, de l'usurpation des Sarazins, pour la rendre aux Chrétiens : Qu'il joindroit ses forces aux siennes, pour détruire le puissant Baldachi Caliphum. Qu'il lui donneroit un ordre pour avoir le secours de tous les Tartares, particulierement des plus proches de l'Armenie, pour s'en servir contre ses ennemis. Et enfin, que tous les Privileges & les Jurisdictions de son Royaume d'Armenie, que les Sarazins avoient usurpé, aussi-bien que les Rois Tarta-

res qui lui étoient tributaires, lui seroient restituez. Voilà la maniere qu'en écrit Hayton, qui accompagna le Roy d'Armenie son frere durant tout son voyage chez le Grand Cham, jusques à l'extrémité de la Tartarie. Lequel assûre, que tout ce que le Roy son frere avoit demandé à cet Empereur lui fut accordé, avec une sincerité & une foy tout-à-fait grande.

Le Grand Cham accomplit incontinent le premier point de sa requête, se faisant baptiser avec tous ceux de sa Maison, & tous les plus Grands de sa Cour, après les avoir instruits en la Foy Catholique. Le Roy d'Armenie fort satisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, retourna accompagné d'Hayton frere de l'Empereur, qui lui fit bien-tôt restituer son Royaume. Ensuite de quoi il s'empara de toute la Perse, qu'il trouva sans Roy; & après avoir emporté Baldach d'assaut, il prit le Caliphe. Puis il tourna ses armes du côté de la Turquie, prit Alep & Damas; & enfin poursuivant toûjours son dessein, il conquit toute la Terre-Sainte, fit revenir tous les Chrétiens exilez de leur Païs, rendit la liberté à ceux à qui on l'avoit ôtée, & rétablit

toutes les Eglises d'où ils avoient été chassez. En toutes lesquelles actions de pieté, il avoit été sollicité par Doudascaron son épouse, qu'on dit être descenduë de la race d'un de ces trois Rois qui vinrent adorer Jesus-Christ dans l'étable de Bethléem ; laquelle animée d'un zéle qu'elle avoit pour la Religion Catholique, dans laquelle elle avoit été élevée, & par une aversion qu'elle avoit pour la Secte de Mahomet, à qui elle vouloit ôter la Terre-Sainte & le Saint Sepulchre, pour le rendre aux Chrétiens, comme il arriva à la suite. Car non-seulement la Palestine, la Tartarie, & tous les Royaumes de l'Armenie, de la Colchide, de la Turquie, de Babylone & de Syrie, reçurent les lumieres de l'Evangile par le zele d'Haolone, & tous ces Peuples pouvant librement faire l'exercice de la Religion Catholique; & les Infideles se convertir à la Foy : mais il arriva aussi que tous ceux de la Tartarie Septentrionale, & des Païs qui sont aux extrémitez du Royaume de Cathaï, embrasserent la Foy Catholique.

Saint Antonin confirme tout cela, & rapporte une Lettre que cette

Haolone, qu'il appelle Ercaltay, Prince & frere de Cublay. Le Grand Cham écrivit à saint Loüis Roy de France, qui étoit en Cypre, faisant la guerre aux Mahometans; par laquelle il l'exhorte de joindre ses forces aux siennes, pour détruire les Sarazins. Saint Loüis fit réponse à ce Prince, & lui envoya, ainsi qu'au Grand Cham, deux habiles Prédicateurs, de l'Ordre de Saint Dominique, avec des présens de dévotion; toutes lesquelles choses sont rapportées par Saint Antonin, & sont conformes, à ce qu'en disent Marc-Paul de Venize & Hayton.

Il y eut même des Tartares qui vinrent à Lion, pour y assister au Concile que le Pape y fit assembler: Et en 1300. plusieurs Religieux de l'Ordre de Saint François, furent envoyez au Grand Cham dans la Tartarie, où ils convertirent à la Foy un grand nombre de personnes dans la ville de Cambalu, & dans le Royaume de Thebet, même dans l'Empire de la Chine, où ils firent de grands progrès. Ces Religieux, & ceux dont nous avons parlé, qui ont prêché l'Evangile dans tout ce Païs, aussi-bien que dans les Indes & dans l'Empire de la Chine, parcourant

Innocent IV.

rant

rant toute la Tartarie, y convertirent des millions d'ames ; Mais enfin, soit que dans la suite des tems il n'y eût pas assez de Pasteurs pour avoir soin du Troupeau, ou à cause du peu de religion des Empereurs qui succedent à cet Empire, ou à cause du réfroidissement & du libertinage des Peuples ; ou bien à cause de la fréquentation des Heretiques & des Gentils, l'Eglise de Tartarie retourna dans sa premiere confusion, une partie embrassant l'Heresie des Nestoriens, l'autre l'Idolâtrie : Et enfin chacun choisissant la Divinité que la fantaisie lui suggeroit, ils sont tombez dans la suite dans l'aveuglement des Mahometans.

Mathias Michou, l. 1. de Sarmathia Asiatica.

Ainsi les Tartares d'aujourd'hui sont de différentes Religions, y en ayant plusieurs Idolâtres, principalement sous le Grand Cham ; d'autres Mahometans, qui semblent faire le plus grand nombre, d'autant qu'il s'en trouve dans le Païs du Grand Cham, & tous les Tartares du Zagathai, de même que ceux de Krim le sont, & plusieurs autres : mais ils ne veulent point être appellez Tartares ou Turcs, mais Mesermans, c'est-à-dire Fideles. Ils crient tous les jours leur *Jabi Illa*

Illoth, c'est-à dire, qu'il n'y a qu'un Dieu, & disent qu'ils sont sortis d'Ismaël. Ils ont un Pontife nommé Seyd, qu'ils honorent à un si haut degré, que les Rois vont au devant de lui, mettent pied à terre pour le saluer, étant à cheval, & le touchent en baissant la tête : ce qui n'est permis qu'aux Rois ; les Ducs ne lui touchent pas la main, mais le genoux ; les Nobles, les pieds, & ceux du commun, sa robe ou son cheval.

Il se trouve encore parmi les Tartares quelques Hordes Juives, c'est-à-dire, Assemblées qui sont aux extrémitez de la grande Tartarie : L'on y voit encore plusieurs Chrétiens Nestoriens sous le Grand Cham de Cathaï, & d'autres qui suivent la Religion des Moscovites, vivant à la Greque, dont les principaux sont ceux de Casan, qui furent baptisez en 1551. à l'instance du Grand Duc de Moscovie.

Ils disent qu'il y a un grand Dieu celeste qu'ils encensent tous les jours, ne lui demandant que le bon entendement & la santé. Ils en ont encore un autre nommé Natigay, qui est une Statuë couverte de feûtre, & chacun en a un en sa maison. Ils donnent une

femme & des enfans à ce Diéu, mettant sa femme à sa main gauche, & ses enfans devant lui, qui semblent lui rendre de l'honneur. Ils appellent ce Natigay, Dieu des choses terrestres; disant qu'il garde leurs enfans, leurs bêtes, & leurs bleds; ils l'honorent extrêmement. Toutes les fois qu'ils mangent, ils prennent une partie de la graisse de leur chair, & en frotent la bouche de leur Dieu, de sa femme, & de ses enfans; puis ils jettent du boüillon de leur chair hors la porte aux autres Esprits, & disent que leur Dieu avec sa famille a eu sa portion, puis ils boivent & mangent à leur aise.

Le premier Dieu des Idoles des Tartares est appellé Sogomobarcan, & c'est leur grand Prophete, comme Mahomet l'est des Arabes, qui leur a laissé quelques enseignemens d'un Dieu, de la police & des mœurs, avec un Edit, suivant lequel, les Successeurs de Cingis Can jurerent de ne point tourmenter les Chrétiens. Le Grand Prophete.

Ils font leurs Sacrifices de moutons à tête noire, d'encens, & de bois d'aloës, & versent le boüillon des moutons devant leurs Idoles. Leurs Sacrifices.

Leuti Moines Ils ont de grands Monasteres, qui contiennent deux mille Moines, qui ont la tête & la barbe raze ; quelqu'uns d'entre eux peuvent se marier : Ils ont encore d'autres Moines, appellez Sensim, qui vivent sans femme, & adorent le feu, mais les autres les font passer pour Hermites.

Au reste, il y a presque dans tous ces Etats des Mahometans & des Chrétiens, & même quantité de Juifs du côté du Nord, comme nous verrons à la fin de ces Etats. Cublay Can un des principaux Empereurs de Tartarie, honoroit toutes ces quatre Religions.

J'ai fait voir dans la Religion de la Chine, comment le Christianisme a été introduit dans cet Empire, où le Lecteur aura recours, pour n'être pas obligé ici à une répetition.

Tangut. A l'Orient de ce Païs & près de Catay, est la Region de Tangut ou Tanchut ; sous ce nom on comprend divers Etats, entre autres le Royaume de Lassa, que les Tartares appellent Barantola ou Boutan, comme l'appelle un fameux Voyageur. Sa Ville capitale porte aussi le nom de Lassa ou Barantola, & c'est dans ce Royaume, ou aux environs, que l'on croit

Lassa ou Barantola.

Tavernier.

qu'étoit l'Empire du Prete-Jan.

Ce Païs eſt tout rempli d'erreurs ; les Peuples adorant pluſieurs Idoles, parmi leſquelles, celle qu'on appelle Menipe tient le premier rang ; elle a neuf têtes qui s'élevent en forme de Pyramide : Ils réverent cette Idole avec des poſtures & des grimaces épouventables, répetant pluſieurs fois ces mots: *Menipe, ſauve-nous,* & lui offrent quantité de viandes, afin qu'elle leur ſoit propice dans leurs beſoins.

Dans ces Royaumes de Tangut ou Barantola, il s'eſt introduit une déteſtable coutume, qui ne peut avoir été inventée que par le Démon : Un jeune homme armé juſques aux dents, poſſedé par ce malin Eſprit, à qui il eſt conſacré, appellé vulgairement dans le Païs Buth, qui ſignifie meurtrier, a la liberté certains jours de l'année de tuer tous ceux qu'il rencontre dans les ruës, ſans épargner perſonne : & ces morts ſont conſacrez à la Déeſſe Menipe qu'ils adorent, laquelle ils eſperent leur être après tres-favorable dans leurs affaires.

Deux Rois dans ce Royaume.

Il y a deux Rois dans ce Royaume de Barantola, dont le premier qu'on appelle Deva s'employe à faire obſer-

ver la justice dans toutes les affaires qui se traitent dans le Royaume. L'autre vit oisivement dans son Palais, comme dans une solitude, retiré du monde, exemt des affaires & libre de tout soin; & est non seulement adoré des habitans du lieu, comme une Divinité; mais encore tous les autres Rois de la Tartarie, qui lui sont sujets pour la Religion, font des Pelerinages pour lui aller rendre leurs adorations comme au Dieu vivant & veritable, qu'ils appellent Lama Congiu, c'est-à-dire, Dieu le Pere Eternel & Celeste; il se tient dans un lieu obscur & secret de son Palais, tout couvert d'or, d'argent & de pierreries, éclairé de quantité de lampes, élevé sur un lieu éminent, assis sur un Duvet, tenant un Chapelet à la main. Les Etrangers se vont prosterner devant lui, la face contre terre par respect & par veneration, sans qu'il leur soit pourtant permis de lui aller baiser les pieds. Ils appellent ce faux Dieu Grand Lama, c'est-à-dire, le Grand Prêtre, & encore le Lama des Lamas, qui signifie Prêtre des Prêtres, parce qu'ils se persuadent que toute la Religion vient de lui. Afin que son éternité ne perisse pas avec sa vie, les

Le Grand Lama.

Lamas ou petits Sacrificateurs qui sont continuellement avec lui pour le servir, & qui reçoivent ses Oracles, & les publient aux simples Etrangers, ont le soin après sa mort de chercher dans le Royaume, un homme qui lui soit semblable, qu'ils mettent à la place du défunt, de telle sorte que tout le Royaume ignore la tromperie; & ils font croire à tout le monde que le Pere Eternel est ressuscité des Enfers depuis sept cens années, & que depuis ce tems il a toûjours vêcu, & vivra éternellement; ce qu'ils persuadent si bien à ces Barbares par des illusions diaboliques, qu'il ne leur reste après aucun doute de leur créance; ce qui fait qu'il est tellement respecté de tout le monde, principalement des Grands Seigneurs; que ceux-là s'estiment même bienheureux, qui peuvent obtenir par des riches présens, des excremens du Grand Lama, qu'ils portent pendu à leur col, dans une boëte d'or, comme un préservatif assûré contre toutes sortes de maux.

Le lieu de sa demeure est Bietala, qui est une Forteresse située à l'extrémité de Barantola. Sa demeure.

Ce Grand Lama a tant de pouvoir &

tant d'autorité sur toute la Tartarie, que tous les Rois de ce Païs auparavant d'être sacrez & de recevoir la Couronne, sont obligez de lui envoyer des Ambassadeurs avec de riches presens, afin d'obtenir sa benediction pour la prosperité de leurs Etats.

Le P. Grubere, le P. Dorville qui firent ce voyage en 1661

Ce que deux Peres Jesuites, qui sont rapportez dans le Pere Kirker, apprirent dans la Ville de Barantola des habitans du lieu ; où, n'ayant pû voir ce Grand Lama, parce qu'il est défendu aux Chrétiens d'y entrer, de même qu'à tout autre, qu'il n'ait préalablement fait les ceremonies accoûtumées de l'Idolâtrie, sans quoi il ne peut paroître devant cette Divinité : ils n'ont pas laissé de voir son Portrait, qui est exposé à l'entrée du Palais Royal, où il y a continuellement des lampes allumées, pour lui faire rendre les mêmes honneurs que s'il y étoit en personne.

Comme c'étoit la coûtume de ces Peuples de venir de tous les endroits de la Tartarie, pour recevoir les Oracles, qu'ils croyent sortir de la bouche de ce Monarque ; l'Empereur de la Tartarie Chinoise, n'eut pas plûtôt conquis la Chine Tartarique, qu'à l'exem-

ple

ple de ses Prédecesseurs il fut sollicité par le Conseil & les Principaux de la Tartarie, d'aller rendre ses hommages au Grand Lama, qui est reconnu dans toute la Tartarie pour le Prélat universel de tout ce vaste Empire; ce que ce Prince se seroit mis en devoir d'exécuter, voulant avoir cette complaisance pour tous ses Peuples, qui demandoient ardemment l'accomplissement de ce voyage.

Si le Pere Adam Schall Jesuite Mandarin, qui étoit tout-à-fait dans la confidence de cet Empereur, ne l'en avoit détourné par de puissantes raisons, & telles, qu'il se moqua à la suite de l'empressement de ses Sujets. Il fit bien plus, car sçachant que ce Dieu extravagant venoit dans son Royaume pour le combler de ses benedictions, ce sage Monarque ne daigna pas seulement le prévenir, se contentant de descendre dans son Jardin du Palais de Pekin où il étoit alors, pour ne lui pas faire de confusion. Ce Pere Eternel reçût les presens que l'aveugle idolâtrie de ces pauvres Peuples lui fit offrir, qui étoient d'un prix inestimable. Mais toutes ces liberalitez, jointes à toutes les benedictions que

cet Imposteur avoit donné sur le Chef & les membres de cet Etat, n'empêcherent pas que la peste & la famine ne ravageassent tout ce vaste Empire, après son départ, quoiqu'il eut crû en sortant, avoir comblé de bonheur toutes les Provinces du Royaume; ce qui lui attira toutes les maledictions du Peuple, & de toutes sortes de personnes.

Tangut. Il y a quantité d'Idolâtres dans ce Royaume de Tangut, & les habitans de Succuir & de Campion, qui sont de ce nombre, sont les plus voisins des Mahometans. Il y a de grands Temples pleins d'Idoles, en l'un desquels on voit particulierement deux Statuës d'homme & de femme, hautes de quarante pieds, toutes d'une piece, & dorées, étenduës par terre. On y voit aussi des Statuës qui ont six ou sept têtes, & dix mains, dont chacune tient diverses choses, comme un serpent, un oiseau, une fleur.

Il y a plusieurs Monasteres, où de grands personnages d'entre eux qu'ils estiment de sainte vie, se sont retirez sans en pouvoir jamais sortir, parce qu'on en avoit bouché les portes. Il y en a d'autres qui vont par la Ville

comme nos Religieux. A la naiſſance d'un fils, ils le recommandent à quelques-unes de leurs Idoles, en l'honneur deſquelles, ils nourriſſent un mouton toute cette année, au bout de laquelle ils le menent devant l'Idole avec leur fils, & le ſacrifient; puis le font manger à leurs parens & à leurs amis.

Il ſe trouve auſſi dans les Villes de ce Païs des Mahometans, & des Chrétiens Neſtoriens.

Dans le Royaume de Necbal limitrophe de Barantola, ils ſont tous enſevelis dans les tenebres du Paganiſme, & il n'y a aucune marque du Chriſtianiſme. Le Roy de cet Etat eſt tres-puiſſant, & pour être Idolâtre, il n'eſt pas neanmoins fort contraire à la Religion Chrétienne; il témoigna une grande bienveillance à ces Peres dont je viens de parler, au ſujet de quelque preſent qu'ils lui firent; il les voulut même retenir auprès de lui; ce que n'ayant pû obtenir d'eux, il leur fit promettre qu'ils retourneroient, & qu'il leur feroit bâtir un College, qu'il aſſûreroit d'un bon revenu, & leur donneroit permiſſion d'y exercer leur Religion, & de l'introduire dans l'étenduë de tout ſon Royaume. Necbal.

Catay. Dans la Province de Catay, dont la Capitale est Cambala, il y a des Idolâtres, des Mahometans, & des Chrétiens Nestoriens. Les Tartares qui l'habitent, confessent bien un Dieu Eternel, invoquent son nom tous les jours, mais font fort peu d'autres biens ; ne jeûnans, ni faisans aucunes prieres, & n'estimant pas que ce soit mal fait de tuer des hommes, & de paillarder ; mais s'ils avoient laissé leurs chevaux bridez, lorsqu'ils doivent paître, ils croiroient avoir peché mortellement. Ils ont entre eux des opinions différentes, car ils ont aussi leurs Dieux, quoiqu'ils reconnoissent Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre : comme il paroît par une Table qu'ils ont chez eux, sur laquelle le nom du Tres-haut, & celeste Dieu est écrit ; lequel ils adorent tous les jours avec l'encens, en levant les mains en haut, & faisant claquer leurs dents par trois fois, & lui demandant l'entendement & la santé. Ils tiennent aussi l'ame immortelle ; mais ils croyent qu'elle passe d'un corps à l'autre, & est bien ou mal logée, selon qu'elle a fait bien ou mal. Si l'homme qui l'avoit étoit pauvre & vertueux, elle est mise au ventre d'une

Damoiselle, afin d'animer un Gentilhomme, puis elle passe au corps d'un Seigneur, & monte de degré en degré jusques à ce qu'elle soit déifiée; mais ayant fait mal, tandis qu'elle étoit dans le corps d'un Gentilhomme, elle entre dans le corps d'un Païsan, puis d'un chien, & va toûjours descendant plus bas.

Dans la Province de Thebeth, en laquelle on comptoit autrefois huit Royaumes & plusieurs Villes, ils sont tous Idolâtres. De même que dans celle de Caindu & celle de Carazan, dont la Capitale porte le nom de sa Province, a la longueur de cinq journées. Thebeth. Caindu. Carazan.

Dans celle de Carajan il y a des Idolâtres, des Mahometans, & des Chrétiens Nestoriens. Carajan.

Dans la Province de Gradandam ils n'ont ni Temples ni Idoles; mais ils adorent le plus ancien de chaque maison, disant que tous sont sortis de son estoc, & que tout le bien qu'ils ont vient de lui. Gradandam.

Dans celle de Tenduc, les Chrétiens y sont en grand nombre, comme étans les maîtres, mais ils sont Nestoriens: il s'y trouve aussi des Mahometans & Tenduc.

des Idolâtres. Il y a encore d'autres gens nommez Argons, qui sont descendus des Idolâtres de Tenduc & des Mahometans, & ceux-ci sont les mieux faits du Païs, les plus sages & les plus accorts.

Dans les funerailles que les Tartares de ce Royaume font aux Grands Seigneurs, après leur mort, ils observent une coûtume également pleine de barbarie & de superstition : Dans le bucher où ils font brûler le corps du défunt, ils y jettent des esclaves, des femmes, des chevaux & des armes, comme si toutes ces choses devoient servir à l'autre monde aux personnes à qui ils rendent ces derniers devoirs. On se contente de brûler la peinture de toutes ces choses, dans plusieurs autres Regions de cet Empire, de même que dans la Chine, comme nous avons vû, & ce qui est bien plus tolerable : Neanmoins aux Obseques des Grands Chams, qu'on porte au Mont Altay, pour y être inhumez, tout ce qui se trouve en chemin d'hommes & d'animaux, est tué, pour aller servir en l'autre monde l'Empereur qui est decedé, y ayant bien eu vingt mille personnes massacrées de la sorte aux

Obseques des Grâds Chams

Funerailles de Mongu Kam.

Nous lisons dans Marc Paul de Venize, que ceux qui ont tendrement aimé leur Roy, ou qui ont été favorisez d'eux, se jettent dans le feu qui doit consumer son corps, afin d'y être brûlez avec lui, & d'avoir l'honneur après leur mort, d'être encore de sa suite, & d'en être plus cheris à cause de leur reconnoissance & de leur fidelité; & il arrive souvent qu'il y a trente mille hommes, qui aveuglez de cette créance, périssent au jour des Funerailles de ce Prince.

Dans le Royaume de Marâga, qui est contenu dans celui de Thebeth; les Peres Jesuites trouverent des anciennes marques qui faisoient connoître que la Religion Chrétienne avoit été établie dans ce Païs; comme ils reconnurent aussi par les noms des trois hommes, qu'ils découvrirent à Radoc, Ville principale de Maranga, qu'on appelloit Dominique, François, & Antoine. Innocent IV.

Tous ces Tartares appellent le Pape, & les Chrétiens Dzinthis & Chaur; c'est-à-dire Payens, Infideles, Chiens & Idolâtres; & cela depuis qu'ayans été invitez par le Pape de recevoir la

Foy Chrétienne, ils furent persuadez par les Mahometans, de suivre la Religion de l'Alcoran, comme la plus pure, n'enseignant que l'adoration d'un seul Dieu; & leur faisant entendre que celle des Chrétiens étoit remplie d'Idolâtrie; mais que celle qu'ils professoient étoit commode, permettant tout à l'homme libre, & lui mettant les armes à la main; au lieu que celle de Christ n'étoit bonne que pour les effeminez, & pour ceux qui demandent le repos.

Juifs de Tartarie.

Les Juifs qui sont originaires de Tartarie, sont descendus de ces dix Tribus d'Israël, transportées par le Commandement de Salmanazar Roy d'Assyrie, au Païs d'Assareth, du tems du Roy d'Osée, & ce Païs est la Province de Belgian, d'où les Juifs sortirent sous le nom de Tartares en 1200. sous le Grand Cingis, Fondateur de l'Empire des Tartares: & parce qu'ils avoient retenu la Circoncision & quelque autre chose de la Loy de Moïse, ils devinrent facilement Mahometans. Neanmoins ils sont encore presque tous Idolâtres à Catay, si ce n'est qu'entre les Mahometans, il y ait quelques Juifs & quelques Chrétiens, mais ils sont en petit nombre.

Quant aux Chrétiens qui y restent, leur Religion est fort corrompuë ; ils ont suivi l'Heresie de Nestorius qui s'est étenduë jusques à la Ville de Campion, & même à celles de Tangur, de Succuir, de Cambalu, & en plusieurs autres de cet Empire. Nous avons parlé de cette sorte de Chrétiens dans la Religion de la haute Armenie, & dans celle de Perse, où ils se sont établis comme en ces Contrées, mais ils y professent une Religion plus pure qu'en cette Tartarie. *Chrétiens de Tartarie.*

De la Religion du Païs d'Uzbek ou Zagatay.

Ce Païs est dans le Maurenahar, qui est une partie de la Tartarie. La Capitale est Sammarkand, Siege Royal du grand Tamerlan. Il est habité de Mahometans, qui sont de la race des Turcs. Leur Pontife Moufty réside dans la Ville de Sammarkand, où ils se sont maintenus depuis que Zagatay, frere du Grand Kan se fit Chrétien. *Davity de l'Asie.*

De la Religion du Turkestan.

Davity, ibid. LEs Peuples & les Rois de tous ces Païs des Massagetes sont Mahometans. Les Ministres de leur Loy s'appellent Caseiset ou Mullas ; & les autres s'appellent Misermans, c'est-à-dire, Fideles. Un Jesuite Portugais trouva beaucoup de personnes curieuses, d'apprendre les mysteres de la Foy Chrétienne, mais il n'en convertit aucune, peut-être fut-il plus heureux à son retour de la Chine.

De la Religion du Royaume de Thebeth.

Davity, ibid. CE Royaume qui est encore dans le Maurenahar, aboutit aux Etats du Mogol, & particulierement au Royaume de Caximur. C'est un fort grand Païs, les habitans y sont presque tous Chrétiens, & l'on n'y souffre gueres d'Infideles ; il y a beaucoup d'Eglises bien parées & ornées de quantité de Tableaux de Jesus-Christ, de Nôtre-Dame & des Apôtres ; elles sont desservies par toutes sortes de Ministres de l'Eglise comme les nôtres, qui gardent exactement la chasteté. L'Evêque

Chrétiens de ce Païs.

eſt appellé Lamaho ; il demeure ordinairement en un Deſert ſeparé de la Ville par un grand Fleuve : & il ne vient à la Ville Capitale que les trois jours les plus ſolemnels de l'année, pour y celebrer le Service divin.

Fin du cinquiéme Volume.

